HISTOIRE
DU
PARAGUAY.

TOME I.

HISTOIRE DU PARAGUAY,

Par le P. PIERRE FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de Jesus.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { DESAINT, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis du College.
DAVID, rue & vis-à-vis de la Grille des Mathurins.
DURAND, rue du Foin, la premiere Porte cochere en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

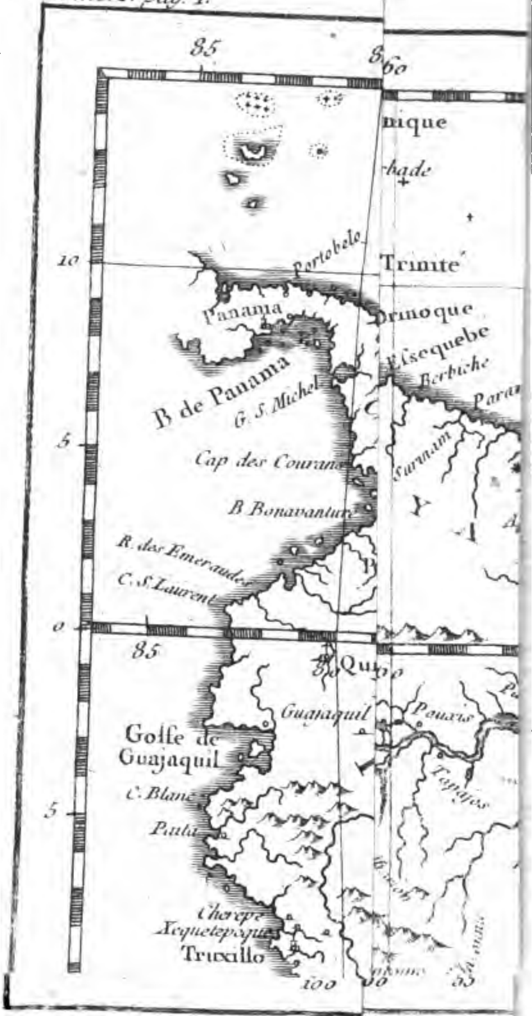
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SOMMAIRE DU I. LIVRE.

Du Fleuve Paraguay. Etendue du Païs qui porte ce nom. Idée générale de ses Habitans. Ses Richesses & ses Mines. Des Perles, qu'on y a trouvées. Des Pierres précieuses & du Fer. Des Bœufs & des Chevaux sauvages : Animaux, qui leur font la guerre. Maniere, dont on fait la chasse des Bœufs & des Chevaux. De l'Herbe de Paraguay. Ses différentes especes. Propriétés, qu'on lui attribue. Des Abeilles, du Coton & du Chanvre. Du Vin, des Fruits de la terre, des Poisons & des Contre-poisons. Des Viperes, Serpens & Couleuvres. Des Caïmans. Des Caméléons, Singes, Tatares, Renards &c. Des Lions & des Tigres. Des Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims. De l'Anta. Des Volatiles, des Poissons, Loups marins, Autruches. Premiere découverte du Paraguay. Jean de Solis tué & mangé par les Indiens. Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort. D'autres Portugais y passent. Ce qu'ils devinrent. Sebastien Gabot traite avec l'Empereur Charles V. Il entre dans la Baie de Rio de la Plata. Largeur & incommodités de la Baie. Qualité des eaux du Fleuve. Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtems. Tour de Gabot. Origine du nom de Rio de la Plata. *Gabot rencontre des Portugais au Paraguay. Il retourne eu Espagne. Histoire tragique d'une Dame Espagnole. La Tour de Gabot brûlée par les Indiens. La Garnison massacrée. Ce que devinrent les Espagnols, qui étoient restés au Paraguay. Ce qui se passe entr'eux & les Portugais. Les Espagnols font une interruption au Br sil. La Cour de*

Portugal paroît avoir des vûes sur le Paraguay. Grands préparatifs en Espagne pour y faire un Etablissement. Etat & départ de la Flotte. Le Général fait assassiner son Lieutenant. Fondation de Buenos Ayrès. Un Parti considérable d'Espagnols défait par les Indiens. Famine extrême à Buenos Ayrès. Aventure singuliere d'une Femme Espagnole. Nouvel Etablissement. Moschera arrive à Buenos Ayrès avec ses Espagnols & plusieurs Brasiliens. Découvertes de D. Jean de Ayolas. D. Pedre de Mendoze part pour retourner en Espagne, & meurt miserablement sur mer. Fondation de la Ville de l'Assomption. En quel état étoit alors Buenos Ayrès. Disette à l'Assomption. Action indigne du Commandant de Buenos Ayrès. Des Indiens rendent la pareille aux Espagnols, en attaquant le Fort de Bonne-Esperance. La Place est délivrée. Diligence de Irala pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Mort tragique de celui-ci. Irala est reconnu Commandant général. Famine étrange à Buenos Ayrès. Irala déclaré Commandant général par l'Empereur. Etat où étoit alors l'Assomption. Conspiration des Indiens contre les Espagnols. Elle est découverte. Les Espagnols épousent des Indiennes. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Caractere de ce Gouverneur. Ses instructions. Son départ de Cadix. Maniere singuliere dont il est préservé du naufrage. Il s'arrête à l'Isle de Sainte Catherine ; ce qui s'y passe. Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay. Il va par terre à l'Assomption. Ordre qu'il fait garder dans sa marche, & comment il est reçu par tous les Indiens. Particularités du Païs qu'il traverse. Conduite bien singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption, à son égard. Son arrivée dans cette Ville. Réception qu'on lui fait.

Tome. I. pag. I.


85
60
nique
bade
Portobelo
Trinite
Panama
Orinoque
Essequebe
Berbiche
B de Panama
G. S. Michel
Surinam
Cap des Courans
B. Bonavanture
R. des Emeraudes
C. S. Laurent
85
Quito
Guajaquil
Pouxis
Golfe de
Guajaquil
Tapajos
C. Blanc
Paita
Cherepe
Xequetepoque
Truxillo
100
10
5
0
5

9

HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE PREMIER.

La Découverte du nouveau Monde étoit encore assez récente, lorsque l'on commença de mettre en problême si elle étoit aussi avantageuse à l'Europe, qu'on l'avoit cru d'abord. On en proposa bientôt après un second, sur la justice du droit de conquête, dont on s'est autorisé pour subjuguer des Peuples, qui depuis tant de siecles étoient en possession de leur liberté, ou qui obéissoient à des Souverains à qui personne ne contestoit la couronne qu'ils portoient. Il s'en présente assez naturellement un troisieme à l'esprit de ceux, qui ont quelque connoissance de ce qui s'est passé depuis près de trois siecles, dans ce grand Hémisphere,

Il s'agit de savoir si, la Religion mise à part, ses Habitans ont plus gagné que perdu à nous connoître. Il ne m'appartient point de prononcer sur ces grandes questions : ce que je me suis particulierement proposé, en écrivant l'Histoire que je donne au Public, est de mettre ceux, qui la liront, à portée de juger si la conduite qu'on a tenue à l'égard des Amériquains, étoit toujours la plus propre pour faire parmi eux des Etablissemens utiles, pour profiter des trésors dont ils faisoient assez peu de cas, pour les rendre plus heureux qu'ils n'étoient, & pour les obliger à benir le jour, qui a fait luire à leurs yeux la lumiere de l'Evangile.

Je n'ignore point les préjugés si généralement répandus dans le Public sur le sujet que je traite. Je sais que la prévention sur l'empire & les richesses des Jésuites du Paraguay a gagné jusqu'à ceux mêmes qui témoignent le plus d'estime pour la Société ; puisque des personnes, par l'interêt qu'ils prenoient à ce qui la regarde, ont voulu me détourner de mon Entreprise. Mais rassuré par le nombre & l'autenticité des preuves, dont j'étois en état de m'appuïer, j'ai cru que cette prévention même étoit une raison de plus pour m'obliger à n'y pas renoncer ; & je me flatte qu'on m'en saura gré. Quel plaisir en effet pour un Lecteur, qui aime & qui cherche sincerement la vérité, de la voir se faire jour à travers les nuages, dont on avoit voulu la couvrir ! Je suis même persuadé que plusieurs seront surpris qu'on ait différé si

long-tems de désabuser ceux, qu'aucun interêt n'engage à se laisser tromper sur un point qui n'est pas aussi indifférent, qu'on pourroit se le figurer ; & je ne crois pas devoir laisser ignorer que je ne me suis déterminé à écrire cette Histoire, que pour satisfaire au desir d'un Prince (1), qui la jugeoit nécessaire pour l'honneur de la Religion, dont il a été jusqu'à sa mort un des plus grands ornemens.

Elle m'a paru d'ailleurs avoir tout ce qui peut instruire & plaire, par sa varieté, & surtout par la nouveauté & la beauté des Etablissemens, qui en font un des principaux objets. Je parle de ces Républiques chrétiennes, dont le Monde n'avoit point encore vu de modeles, & qui ont été fondées dans le centre de la plus féroce barbarie, sur un plan plus parfait que ceux de Platon, du Chancelier Bacon & de l'illustre Auteur du Telemaque, par des Hommes, qui n'en ont cimenté les fondemens que de leurs sueurs & de leur sang, qui animés du seul glaive de la parole, & l'Evangile en main, ont affronté la fureur des Sauvages les plus intraitables & que les armes des Espagnols n'avoient fait qu'irriter ; les ont civilisés & en ont fait des Chrétiens, qui depuis un siecle & demi font l'admiration de tous ceux qui les ont vus de plus près ; les ont assujettis à la couronne d'Espagne, par une soumission, sur laquelle on peut d'autant plus compter, qu'elle a été plus volontaire, que leur fidélité, plus d'une fois mise aux plus rudes épreuves,

(1) M. le Duc d'Orleans, mort le 4 de Fév. 1752.

ne s'est jamais démentie, & qu'en rendant à leur Souverain la plus prompte obéïssance, en sacrifiant pour son service leurs biens & leur vie, avec un désinteressement qui n'avoit point eu d'exemple, ils sont persuadés que c'est Dieu-même qu'ils servent & n'en attendent que de lui la récompense, & qui enfin, devenant Apôtres presqu'aussi-tôt que Chrétiens, ne font pas moins de conquêtes spirituelles, que leurs Pasteurs mêmes, & se croient bien dédommagés par le Martyre, quand le succès ne répond point à leurs vœux.

Tous ces faits bien constatés par les témoignages uniformes de ceux, qui étoient plus à portée de les vérifier & les plus inressés à ne pas s'en laisser imposer, on ne sera pas peu surpris sans doute de voir, que des Etablissemens si glorieux à la Religion, & si utiles à l'Etat, ont toujours eu besoin pour se soutenir que les Rois Catholiques y emploïassent toute leur autorité; que ceux mêmes, que toutes sortes de raisons devoient engager à les favoriser, n'aient rien omis pour en dégoûter les Auteurs & pour les faire échouer; & qu'ils aient été plus d'une fois ruinés par des Hommes qui se disoient Chrétiens, & qui pour un vil interêt ont égorgé, ou fait périr dans le plus dur esclavage, plus de cent mille Néophytes. Mais c'étoit l'œuvre de Dieu, & une des plus propres à manifester sa grandeur & sa puissance : ceux, dont il a bien voulu se servir pour une si belle Entreprise, devoient bien s'attendre que l'Enfer mettroit tout en usage pour la faire man-

quer, & ils n'ont pas été trompés.

Car, sans parler des travaux immenses, ni des dangers de toutes les sortes, inévitables dans ce nouveau genre d'Apostolat, où ils ont eu à combattre tous les élémens, à parcourir des Païs impratiquables, & dont les Habitans étoient encore plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas, que n'ont-ils pas eu à essuïer des Domestiques mêmes de la Foi? Contrariés sans cesse, calomniés dans toutes les parties du Monde habité, chassés avec violence & avec infamie de leurs maisons, traduits à tous les Tribunaux, comme des Traîtres & des Scélerats, ils ont souvent vû périr les fruits de leurs travaux, sans se rebuter, n'en témoignant que plus d'ardeur pour réparer leurs pertes, avec une constance, qui les a fait enfin triompher de tous les obstacles. Mais, avant que d'entrer dans le récit de tant d'événemens divers & si peu attendus, il est nécessaire de donner une notion générale des Païs, où ils se sont passés, & que bien peu de gens connoissent, quoiqu'on en parle tous les jours; en attendant que l'occasion se présente d'entrer dans des descriptions & des notices plus circonstanciées.

Le Fleuve Paraguay.

LE nom de *Paraguay* est celui d'un Fleuve, qui sort du Lac des Xarayès, environ par les seize degrés trente minutes de latitude australe, & par les vingt-cinq de longitude, en plaçant le premier Méridien aux Açores, comme font les Espagnols, & qui après avoir couru assez long-tems au Sud-

Oueſt, ſe replie au Sud. Ce mot ſignifie, dans la Langue de quelques-uns des Peuples voiſins, *Fleuve couronné*, comme ſi le Lac, d'où il ſort, lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Archidiacre de Buenos Ayrès, dont nous avons un Poème hiſtorique en Eſpagnol, intitulé *Argentina*, prétend que le Lac des Xarayès n'eſt point la ſource de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir paſſé le Lac qu'il traverſe, ſans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoûte que quelques-uns aſſurent qu'il la tire du Lac *Parimé*, dans la Province *del Dorado*, qu'un Auteur moderne (1) ne juge pas auſſi fabuleux qu'on le croit communément; ce qu'on pourroit peut-être encore appuïer d'un fait, qu'un autre Auteur rapporte (2), mais ſans le garantir.

Un Eſpagnol, dit-il, nommé Jean Garcie, natif de l'Aſſomption, Capitale de la Province de Paraguay, aïant été pluſieurs années Eſclave des *Payaguas*, revint dans ſa patrie, au commencement du dix-huitieme ſiecle, & raconta que dans un voïage qu'il avoit fait à la ſuite de ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le Paraguay, & traverſé le Lac des Xarayès, ils ſe trouverent ſur une Riviere qui s'y décharge; que l'aïant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, ſous laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas, avant que de s'engager dans ce canal ténébreux, allu-

(1) Le P. Joſeph Gumilla : *el Orinoco illuſtrado*.

(2) Le Pere Pierre Loçano : *Deſcripcion chorographica del gran Chaco*.

merent des flambeaux d'une espece de résine, pour se précautionner contre des Chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, lesquelles sont d'une grandeur énorme, & se jettent sur les Voïageurs, qui n'ont pas pris cette précaution; qu'ils mirent deux jours à le remonter, & qu'après en être sortis, & avoir continué quelque tems la même route, ils se trouverent à l'entrée d'un Lac, dont on ne voïoit point l'autre bord; qu'ils n'allerent pas plus loin, & retournerent chez eux par la même route, qu'ils avoient suivie en venant jusques-là.

Etendue du Paraguay.

Quoi qu'il en soit de ce récit, le Paraguay, depuis sa sortie du Lac des Xarayès, après avoir grossi ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez grandes, se joint par les vingt-sept degrés avec un autre Fleuve, qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest, & coulé longtems au Nord-Est, & auquel sa largeur a fait donner le nom de *Parana*, qui signifie *Mer*. Après cette jonction, le Paraguay, plus profond, mais moins large, tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Est, & porte le nom d'*Uruguay*. Il coule à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Mer, où il se décharge par les trente-cinq degrés, sous le nom de *Rio de la Plata*. Ce nom se donne même assez communément au Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay; & lorsque tout le cours du Fleuve ne faisoit qu'une Province, elle portoit le même nom. Mais si par un effet de l'usa-

sage, dont on seroit souvent bien embarrassé à donner la raison, le Paraguay a perdu, non-seulement son propre nom, en mêlant ses eaux avec celles du Parana, mais encore celui de Riviere d'argent, qui lui avoit été donné sur une erreur, avant cette jonction, comme nous le dirons bientôt, il en a été bien dédommagé par un autre usage, qui s'est introduit sans qu'on en sache trop la raison, de comprendre sous le nom de Paraguay cette immense étendue de Païs, qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa Cruz de la Sierra, & celle des Charcas, où même les Jésuites de la Province de Paraguay ont un Collége & une grande Mission (1); au Midi, que le détroit de Magellan; à l'Orient, que le Bresil, & à l'Occident, que le Pérou & le Chili.

Sa division & sa nature. Ce vaste Païs contient, outre le Chaco, qui en est le centre & qui n'est pas encore conquis, le Lac des Xarayès, les Provinces de Santa Cruz & des Charcas avec le Tucuman, à l'Occident; tout le cours du Paraguay & de Rio de la Plata à l'Orient, & au Sud tout le reste du Continent, qui s'étend jusqu'au Détroit de Magellan, où les Jésuites ont, dans ces derniers tems, commencé à établir quelques Missions. On peut bien croire que dans un Païs si vaste, arrosé d'un nombre infini de rivieres, couvert de forêts immenses & de longues chaînes de

(1) Le Collège de Tarija dans la Province des Charcas, & les Missions des Chiquites dans celle de Santa-Cruz de la Sierra.

Montagnes, la plûpart fort hautes, & dont quelques-unes s'élevent jusqu'aux nues; où toutes les Terres basses sont sujettes à des inondations, qui par leur étendue & leur durée passent tout ce qu'on voit ailleurs en ce genre; où l'on rencontre partout des Lagunes & des Marais, dont les eaux croupissantes ne peuvent manquer de corrompre beaucoup l'air; enfin où les Terres défrichées & cultivées ne sont rien en comparaison de celles, qui ne le sont pas; on peut bien croire, dis-je, qu'il doit y avoir une grande varieté de climats, & beaucoup de diversité dans le caractere & les mœurs de ses Habitans.

Idée générale de ses habitans.

Ce qu'on peut dire en général de ces Peuples, c'est qu'ils ont tous le teint olivâtre, mais inégalement; que pour l'ordinaire leur taille est plus communément au-dessous qu'au-dessus de la médiocre, mais qu'il n'est point rare d'en trouver de la plus haute; que la plûpart ont les jambes & les jointures assez grosses, le visage arrondi & un peu plat; que presque partout les Hommes, & les Enfans mêmes, principalement dans les Païs chauds, vont tout nus, & que les Femmes ne sont couvertes qu'autant que la pudeur la moins sévere l'exige; que chaque Nation a sa maniere de se parer, ou plutôt de se défigurer, souvent d'une maniere qui leur donne un air affreux; qu'il y en a cependant, qui dans quelques occasions se font des bonnets & d'autres ajustemens, des plus belles plumes d'oiseaux; que presque toutes sont naturellement stupides, féroces, inconstantes,

perfides, antropophages, extrêmement voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans prévoïance & sans précaution, même pour les besoins de la vie; d'une paresse & d'une indolence, qui passent tout ce qu'on en peut dire; qu'à la réserve de quelques-unes, que l'amour du brigandage, ou la passion de se venger de leurs Ennemis, ont rendues furieuses plutôt que braves, presque toutes sont lâches, & que celles, qui ont conservé leur liberté, ne la doivent qu'aux retraites inaccessibles, où elles sont cantonnées.

Richesses & Mines du Païs.

Les premiers Castillans, qui entrerent dans le Paraguay, ne doutoient point qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne pouvoient croire qu'un Païs si voisin du Pérou ne renfermât point bien des Mines d'or & d'argent; & quoiqu'on eut bientôt découvert l'erreur qui avoit confirmé cette opinion, & dont je parlerai dans la suite, plus d'un siecle après on parloit encore du Paraguay, comme d'un Païs abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina*, que Dom Martin del Barco a donné à son Ouvrage, comme si tout le Païs n'eût été qu'une grande Mine d'argent. Voici ce qu'en écrivoit au Roi Catholique Dom Pedro Estevan Davila, Gouverneur de Rio de la Plata, en 1637 (1). » La fertilité & l'abondance, qu'on se promet » de trouver dans ces Provinces (2), sont » particulierement fondées sur ce qu'on

(1) Le P. Antoine Ruiz de Montoya: *Conquista espiritual &c.* Fol. 98.

(2) Il s'agissoit particulierement ici de la Province du Guayra.

étoit qu'elles renferment des Métaux & d'autres choses précieuses. J'en ai informé fort au long Votre Majesté, &
» lui en ai envoïé les pieces autentiques,
» que je sais certainement avoir été dépo-
» sées au Greffe du Conseil roïal des In-
» des. On avoit quelques notions confuses
» de ces trésors, dès le tems du Gouver-
» neur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a
» fondé la ville de Villarica; mais après
» bien des diligences pour en avoir des
» connoissances plus distinctes, on a re-
» connu que tout ce qu'on en avoit publié
» étoit incertain. En dernier lieu, Manuel
» de Frias, gendre de Dom Ruiz, & qui
» fut le premier Gouverneur du Paraguay,
» lorsqu'on partagea en deux le Gouverne-
» ment, s'étoit engagé à V. M. de décou-
» vrir ces Métaux, dont il se croïoit assu-
» ré; j'ai appris, de Personnes dignes de
» foi, qu'il fit pour cela les plus grandes
» diligences; mais que toutes ses recher-
» ches furent inutiles. J'en ai envoïé tous
» les Procès verbaux à V. M.; & je sais à
» n'en pouvoir douter, qu'ils sont au
» Greffe du Conseil roïal des Indes. Deux
» raisons me font juger qu'il n'y a aucun
» fond à faire sur tous ces Actes; la pre-
» miere est que les susdits Gouverneurs
» n'ont rien négligé pour découvrir ces
» Mines; la seconde, que tous les Té-
» moins, qui avoient déposé en leur fa-
» veur, étoient gens passionnés contre la
» Compagnie de Jesus, & d'ailleurs n'a-
» voient pas les qualités nécessaires pour
» dresser des informations, telles qu'il

» convient d'en envoïer à Votre Majesté. »

Il est vrai qu'assez près d'une Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay & assez proche de ce Fleuve, sous le nom de *Xerez*, & que les Portugais du Bresil ont détruite, on a cru voir pendant long-tems quelques indices de Mines d'or; mais ils s'évanouirent bientôt, & les Habitans de Xerez ont toujours été fort pauvres. Il en a été de même de ceux de Villarica, qu'on s'est trop pressé de décorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Bresil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne, qu'elle ne mérite pas mieux (1); mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de prendre, pour fournir à leurs besoins, des mesures plus convenables & plus sûres.

Des Perles qu'on y a trouvées.

Dans une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de Santa-Fé fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems des Perles; & l'Auteur de l'*Argentina* en parle avec son emphase ordinaire: ce qui n'empêcha point que dans la suite on n'en perdît jusqu'au souvenir. Enfin un Espagnol, qui pendant son enfance avoit été fait Prisonnier par les *Abipones*, étant revenu dans sa famille, & voïant des Femmes fort curieuses d'avoir des Perles, dit que les Indiens, parmi

(1) On l'appelle aujourd'hui plus communément *la Villa*.

lesquels il avoit vécu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets, lorsqu'ils pêchoient dans la Lagune dont j'ai parlé, & ajouta qu'ils les jettoient comme des choses qui n'étoient bonnes à rien. On envoïa aussitôt sur les lieux, pour examiner le fait, & on trouva qu'il étoit vrai. Il y a cependant bien de l'apparence que cette pêche ne s'est pas trouvée bien abondante, ou que les Perles n'étoient pas d'une bonne eau; car je n'ai vû nulle part qu'elles fassent un objet dans le commerce de Buenos Ayrès, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

J'ai lu, dans un manuscrit qui paroît venir de bonne main, que dans la Ville de l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de joyaux, qui sont assez communs dans ce Païs-là. Mais l'Auteur ne nous apprend pas de quelle espece ils sont (1), & je n'en ai pu rien trouver ailleurs. Le P. Antoine Sepp, Jésuite Allemand, qui a long-tems travaillé dans les Missions du Paraguay, & dont nous avons des Lettres imprimées dans sa Langue naturelle, & traduites en Latin, avoit aussi fait une découverte, qui auroit été fort utile dans ce Païs-là, si ce qu'il avoit trouvé y eût été plus commun. Il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indien nomment *Itacana*, parcequ'elle est semée de petites taches noires. Il la jetta dans un feu très ardent. Les taches noires, qui étoient de petits grains se

Des Pierres précieuses, & du Fer.

(1) Joyas, que no ay poco en el Paraguay, y las Mugeres se hazen y adornan, como en otra qualquier Ciudad.

trouverent être d'un très bon fer ; mais les pierres, qui les renferment, sont fort rares. On a aussi découvert en d'autres endroits des Mines de ce Métal, mais si peu abondantes, qu'on est obligé de tirer d'ailleurs presque tout le fer dont ont a besoin.

Des Bœufs & des Chevaux sauvages.

Dans les vastes Plaines, qui s'étendent depuis Buenos Ayrès jusqu'au Chili, & assez loin vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Bœufs, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après qu'elle eut été bâtie, avoient laissés dans les Campagnes, ont tellement multiplié, que dès l'année 1628 on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & à proportion pour un Bœuf. Aujourd'hui il faut aller assez loin pour les trouver ; cependant il y a trente ans, qu'aucun Vaisseau ne sortoit du Port de Buenos Ayrès, qu'il ne fût chargé de quarante ou cinquante mille peaux de Bœufs : or il faut tuer plus de quatre-vingt mille Bêtes, pour en avoir cette quantité ; parceque toutes celles, qui ne sont pas de *loi*, c'est-à-dire, qui ne sont point de Taureau, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le Commerce, & qu'il y a des Chasseurs, qui de tous les Bœufs qu'ils ont tués, ne prennent que les langues & la graisse, qui dans ce Païs tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de saindoux.

Animaux qui leur font la guerre.

Tout cela ne donne point encore une idée juste de la multiplication de ces Animaux dans le Paraguay ; car les Chiens, dont un très grand nombre est aussi devenu

ſauvage, les Tigres & les Lions, en détruiſent plus qu'on ne ſauroit croire. On dit même que les Lions n'attendent pas que la faim les preſſe, comme font les Tigres, pour tuer des Bœufs; qu'ils leur donnent ſouvent la chaſſe pour ſe divertir, & qu'on en a vu en égorger dix ou douze, & ne toucher qu'à un ſeul. Mais les plus grands ennemis, qu'aient ces Animaux, ſont les Chiens. Il y a déja plus de vingt ans que le prix des cuirs & des ſuifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos Ayrès; & ſi les Bœufs diſparoiſſent jamais dans ce Païs, ce ſera ſurtout par la guerre que leur font les Chiens, qui dévoreront les Hommes quand ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étonnant, eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon ſur cela aux Habitans de Buenos Ayrès; car un Gouverneur de la Province aïant envoïé des Soldats pour leur donner la chaſſe, ils furent reçus dans la Ville à leur retour, avec des huées, & traités de Tueurs de Chiens: auſſi n'en a-t-on pu depuis ce tems-là engager un ſeul à continuer cette chaſſe.

Maniere dont ſe fait la chaſſe des Bœufs & des Chevaux.

La maniere dont on s'y prend pour faire celle des Bœufs, à laquelle on ne donne point d'autre nom que celui de Tuerie (1), eſt aſſez ſinguliere. Une compagnie de Chaſſeurs s'aſſemble, & ſe rend à cheval dans une grande Plaine, qui eſt toute couverte de ces Animaux. Ils ſe ſéparent enſuite, & armés d'une eſpece de hache, dont le taillant eſt en forme de croiſſant, chacun donne à droite & à gauche de grands

(1) Matança.

coups aux jambes de derriere des Bœufs, & leur coupent le jarret. L'Animal tombe par terre & ne peut plus se relever. Les Chasseurs le laissent là, & continuent à frapper à droite & à gauche, tant qu'ils trouvent des Bœufs, & on prétend que chacun en jette ainsi par terre plus de huit cents en une heure, ce qui paroît exageré. L'épouvante saisissant d'abord ces Animaux, ils s'embarrassent les uns les autres en voulant fuir, de sorte que les Chasseurs ont le loisir de se réposer un peu & de se rafraîchir de tems en tems. Enfin, après quelques jours d'un exercice si violent, ils retournent sur leurs pas, retrouvent les Bœufs qu'ils ont terrassés, les achevent, en prennent tout ce qu'ils peuvent, & laissent le reste.

On peut bien croire qu'un si grand nombre de charognes cause dans l'air une infection, qui s'étendroit fort loin, si elles y restoient long-tems; mais des nuées de Vautours (1), grands comme des Aigles, & d'autres Oiseaux de proie, fondent bientôt dessus, & en très peu de tems on n'y voit plus que des os entierement décharnés. Les Chevaux se prennent avec des lacets; & comme ils sont de race Espagnole, & nés sauvages, ils sont fort beaux & d'une grande légereté. Cependant les Indiens, qui de leur côté sont fort lestes, les font tourner vers les endroits où ils savent qu'ils trouveront des embarras qui les arrêteront. Dès qu'ils les voient à leur portée, ils leur jettent des lacets aux jambes, sautent en-

(1) Les Gens du Païs les appellent *Gondors*.

fuite dessus, & les ont bientôt domptés. Il y a beaucoup de Mulets au Paraguay, & les Mules sont d'une grande ressource dans un Païs, où il y a peu de chemins fraïés, beaucoup à monter & à descendre, & souvent de très mauvais pas à franchir.

Herbe de Paraguay.

Mais la plus grande richesse des Espagnols & des Indiens, de ceux surtout que les Jésuites ont réunis en Bourgades, a long-tems été dans ces Provinces, & pour plusieurs est encore, l'*Herbe de Paraguay*. On prétend que le débit en fut d'abord si grand, & enrichit tant de personnes, que le luxe s'introduisit bientôt parmi ceux-mêmes qui s'y étoient trouvés réduits au pur nécessaire. Pour soutenir ce luxe, qui va toujours croissant, comme le feu, & ne s'arrête que quand la matiere lui manque, il fallut avoir recours aux Indiens, qu'on avoit assujettis, ou qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols: on en fit des Domestiques & bientôt des Esclaves. Mais comme on ne les ménagea point, plusieurs succomberent sous le poids, d'un travail auquel ils n'étoient point accoutumés, & des mauvais traitemens, dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse: d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Par-là un grand nombre de ceux-ci retomberent dans leur premiere indigence, & n'en sont pas devenus plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins, & ils ne purent y suffire avec la seule Herbe de Paraguay; la plûpart même n'avoient pas de quoi en acheter,

parceque la grande consommation en avoit augmenté le prix.

Ses différentes especes.

On connoît peu en France cette Herbe si célebre dans l'Amérique méridionale & en Espagne. C'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen; son goût approche de celui de la Mauve, & quand elle a toute sa grandeur, elle a à-peu-près la figure de celle de l'Oranger. Elle ressemble aussi un peu à celle de la *Coca* du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & partout où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage du vin y est pernicieux. On l'y porte seche & presque réduite en poussiere, & on ne l'y laisse pas infuser long-tems, parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille. La premiere se nomme *Caa* ou *Caamini*, & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*; mais le P. del Techo prétend que le nom générique est *Caa*, & en distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, de *Caamini* & de *Caaguazu*.

Selon cet Auteur, qui a passé la plus grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton qui commence à-peine à déploïer ses feuilles; le Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont ont tire les côtes avant que de la faire griller; si on les y laisse, on l'appelle Caaguazu ou Palos. Les feuilles

qu'on a grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut se conserver aussi long-tems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou & en Espagne, le Caacuys ne pouvant souffrir le transport. Il est même certain que cette herbe, prise sur les lieux, a une amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu & son prix. La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase, d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulverisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle s'y dissout, s'il y est resté un peu de terre, elle surnâge, & on l'écume. On passe ensuite l'eau dans un linge, & après l'avoir un peu laissé reposer, on le prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines pastilles qui ont une odeur fort douce. Quand on le prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, & on le laisse tiédir.

La grande fabrique de cette Herbe est à la Villa, ou la nouvelle Villarica, laquelle est voisine des Montagnes de *Maracayu*, situées à l'Orient du Paraguay, par les vingt-cinq degrés & environ vingt-cinq minutes de latitude australe. Ce Canton est le meilleur de tous pour la culture de l'Arbre; mais ce n'est point sur les Montagnes mêmes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire quelquefois pour le seul Pérou jusqu'à cent mille Arrobes de vingt-cinq livres seize on-

& à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gras, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordilliere, environ à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inferieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits; mais on ne s'en sert ordinairement que pour faire des gâteaux & de la pâtisserie. Il y a partout des herbes venimeuses, dont quelques Indiens empoisonnent leurs fleches; mais il y a aussi partout des contre-poisons; & tel est entr'autres l'*Herbe à Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. Voici comment on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & qui sont pour la plûpart de la grosseur de nos Merles, il y en a un fort joli, qu'on appelle *Maçagua*. Ce petit Animal est fort friand de la chair des Viperes, & leur fait une guerre continuelle. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête dans une de ses aîles, & paroît comme une boule toute ronde sans aucun mouvement: la Vipere s'approche de lui, & comme sa tête n'est pas tellement cachée, qu'il ne puisse voir au travers des plumes de son aîle il ne remue point, que la Vipere ne puisse recevoir un coup de son bec. Il en est sur le champ païé d'un coup de la langue de son Ennemie; mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son Herbe, qui le guérit dans l'instant. Il retourne

tourne aussi-tôt au combat, & toutes les fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Dès qu'elle est morte, le Moineau la mange; & le repas fini, il fait encore usage de son contrepoison.

Des Viperes, Serpens & Couleuvres.

Il est peu de Païs, qui nourrissent un si grand nombre, & tant de différentes especes, de Serpens & d'autres semblables Reptiles; mais il y en a beaucoup, qui ne sont pas venimeux, ou dont le venin n'est pas dangereux. Les Indiens les connoissent, les prennent tout vivans avec la main, & s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, si on en croit des Espagnols qui assurent en avoir été témoins. Les Indiens disent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles. Sans cela, dit le Pere Antoine Ruiz de Montoya, on ne pourroit aller nulle part sans rencontrer de ces monstrueux Reptiles. Parmi ceux, qui sont ovipares, il y en a dont les œufs sont fort gros, & que les Meres font éclore en les couvant.

Le Serpent à sonnettes, si commun dans plusieurs Provinces de l'Amérique septentrionale, ne l'est peut-être nulle part ailleurs, plus qu'au Paraguay. On y a observé que quand ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il

rencontre, & que, par le moïen de deux crochets creux, assez larges à leurs racines, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres especes de Serpens & de Couleuvres, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais on ne manque nulle part d'antidotes contre ce venin. On y emploie surtout avec succès une pierre, à laquelle on a donné le nom *de Saint Paul*, le bezoard, & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas moins souverains; cependant il est plus sûr de commencer par faire sur le champ une incision à l'endroit, qui a été piqué, & d'y appliquer du soufre. Cela même est quelquefois suffisant.

Il y a des Serpens chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élancent dessus, quand ils la voient à leur portée, la serrent si bien, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent à leur aise toute vivante. Mais quand ils ont mangé des Bêtes entieres, ils deviennent si pesants, qu'ils ne peuvent plus se traîner. Il arrive même quelquefois que n'aïant pas assez de chaleur naturelle, pour digerer de si gros morceaux, ils periroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remede, que la raison ne leur permettroit assurément pas d'emploïer, & qui leur

réussit. Le Serpent se tourne le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les Vers s'y mettent ; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent d'un superflu, qui lui causeroit la mort. Il prend ses mesures pour empêcher que les Oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt il se trouve rétabli dans son premier état. Mais il est arrivé, dit-on, plus d'une fois que la peau, en se reprenant, a renfermé des branches d'arbres sur lesquelles le Serpent s'étoit trop tôt couché, & il ne lui est pas aussi aisé de se tirer de ce nouvel embarras.

Plusieurs vivent de Poissons, & le P. de Montoya, de qui j'ai tiré presque tout ce détail, raconte qu'il apperçut un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, puis elle y plongeoit sa tête : quantité de petits Poissons, attirés par l'écume, y accouroient, la Couleuvre restoit quelque tems immobile ; puis ouvrant la gueule, avaloit d'un coup quantité de ces Poissons. Le même Auteur vit une autre fois un Indien, de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier à terre, aïant tous les os brisés comme s'il eût été écrasé entre deux meules de Moulin.

Cette espece monstrueuse de Couleuvres ne sort jamais de l'eau ; & dans les rapides, qui sont assez fréquents sur le Parana, on les voit nâger, la tête haute, qu'elles ont

très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens disent qu'elles engendrent à la façon des Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, comme on prétend que font les Singes dans quelques Païs. Ce qui est certain, c'est que le P. de Montoya fut un jour appellé pour confesser une Indienne, laquelle étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, qui lui avoit fait, dit-elle, violence : le Missionnaire la trouva étendue par terre au même endroit ; elle lui dit qu'elle sentoit bien qu'il ne lui restoit plus que quelques momens à vivre, & en effet elle expira presqu'aussi-tôt qu'elle eut achevé sa confession.

Des Caymans.

Les Rivieres & les grandes Lagunes, qui ne sont jamais à sec, sont remplis de Caymans, de dix à douze piés de long. Il y en a sur-tout une quantité prodigieuse dans le Pilco Mayo, la plus grande des Rivieres du Chaco, où on les nomme *Yacaras*, Quand ils se sont rassasiés de Poissons, ils vont à terre, & se couchent sur le dos, afin que l'ardeur du Soleil facilite la digestion, Quoique les écailles, qui les couvrent, soient très dures & fort serrées, les Espagnols les tuent à coups de fusils ; mais les Indiens ont une façon assez singuliere de les prendre dans l'eau. Ils attachent à un arbre le bout d'une corde, & à l'autre bout un bâton pointu par les deux extrêmités. Quand ils voient approcher un Cayman, ils lui jettent le bâton dans la gueule, qui est toujours béante ; & comme

cette Amphibie n'a point, ou presque point, de langue, obligé par le bâton d'élargir son gosier, il avalle quantité d'eau; & plus il fait d'efforts pour se délivrer du bâton, plus il se l'enfonce dans le gosier, de sorte qu'il est bientôt étouffé. Dès qu'il est mort, on le tire à terre par le moïen de la corde.

Le Cayman a sous les pattes de devant des bourses remplies d'une substance, dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête; mais quand elle a été séchée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. On prétend que la Femelle fait plus de vingt œufs d'une seule ponte: mais comme elle les cache dans le sable, les Rivieres, en se débordant, en entraînent beaucoup, & les Mâles en cassent aussi plusieurs avec leurs ongles. On dit que quand les dents de cet Animal sont trop engraissées par la chair des Poissons qu'il a mangés, un petit Moineau vient les lui nettoïer; mais que souvent un autre, dès qu'il lui voit ouvrir la gueule pour cette opération, s'insinue dans son estomach pour lui ronger le foie. Si le fait est vrai, la difficulté est de savoir comment il en sort. Herrera prétend que les Caymans de Rio de la Plata n'attaquent point les Hommes; j'ai cependant oui dire le contraire à des Voïageurs, qui en racontoient des histoires bien tragiques, & qui s'en donnoient pour témoins oculaires. Peut-être avoient-ils pris des Requins pour des Caymans. Ce qui est certain, c'est que les Requins, que l'on trouve dans ce grand Fleuve, sont beau-

coup plus grands que ceux des autres Rivieres ; qu'ils attendent les Bœufs, qui y viennent boire, les saisissent par le musle, & les étouffent.

Camélèons, Singes, Tatares, Renards, &c.

On voit en quelques endroits des *Caméléons*, de cinq à six piés de long, qui portent leurs Petits avec eux, & ont toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un Animal fort doux, mais très stupide. Les *Singes* de ce Païs sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe, & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables, quand ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre celui qui les a blessés. Les *Renards* sont fort communs dans quelques Provinces : il y en a du côté de Buenos Ayrès, qui tiennent beaucoup du Lievre, dont le poil est très beau & bien varié. Rien n'est si joli que cet Animal, & il est si familier, qu'il vient caresser les Passans. Mais il faut être bien sur ses gardes avec lui ; car lorsqu'on y pense le moins, il lâche son urine, dont l'odeur est d'une infection, qui n'a rien d'égal, & qu'il n'est pas possible de faire passer ; de sorte qu'on est obligé de jetter au feu tout ce qui en a été mouillé. Il y a deux especes de *Tatares* : les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins. Tous ont le museau allongé : les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Il y a une espece de *Lapins* que les Espagnols nomment *Apercos*, qui

n'ont point, ou presque point, de queue, dont le poil est d'un gris argenté, & dont la chair est fort délicate. Un autre Lapin a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Des Lions & des Tigres.

Les Lions & les Tigres sont communs partout, depuis que les Bœufs, les Chevaux & les Cochons d'Espagne s'y sont multipliés à l'infini. Les premiers y sont plus petits, & beaucoup moins féroces qu'en Afrique ; les seconds ne sont nulle part ailleurs ni plus grands, ni plus furieux. Les Indiens ont cependant trouvé un moïen sûr de les faire fuir devant eux. Comme ils sont fort alertes, dès qu'ils voient un Tigre, qui vient à eux, & contre lequel ils n'ont pas de quoi se défendre, ils ont bientôt gagné le haut d'un arbre : l'Animal qui ne sauroit les suivre, se tient au pied de l'arbre, & y demeureroit assez long-tems pour obliger sa proie à se livrer à lui, ou à tomber de foiblesse, si on n'avoit pas observé qu'il ne sauroit souffrir l'odeur de l'urine de l'homme. L'Indien profite de cette connoissance, & le Tigre s'enfuit assez loin, pour lui laisser le tems de s'aller mettre en sureté. Ceux, qui ont l'usage des armes à feu, sont encore moins embarrassés ; car ils tirent si juste, qu'on les a souvent vus percer en l'air des Tigres, qui s'élançoient avec fureur contre eux.

Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims.

On distingue, dans ces Provinces, trois especes de *Cerfs*. Les uns sont presque de la taille des Bœufs, & ont le bois fort branchu : ils se tiennent ordinairement dans les endroits marécageux. D'autres sont un

peu plus grands que les Chevres, & paissent dans les Plaines. Les troisiémes ne sont guere plus forts qu'un Chevreau de six mois. Les *Chevreuils* du Paraguay n'ont rien, ou presque rien, qui les distingue des nôtres. Les *Sangliers* ont le nombril, ou peut-être une espece d'évent, sur le dos. Leur chair est délicate, & si saine, qu'on en fait manger aux Malades. Les Plaines du Chaco sont couvertes de *Chevres* noires, rouges & blanches; mais ces dernieres ne se trouvent que sur les bords du Pilco Mayo. Les *Daims*, aussi-bien que les Chevreuils, vont toujours par trouppes, comme les Moutons qu'on éleve en Europe.

L'Anta. Un autre Animal, assez commun dans cette partie de l'Amérique, est une espece de Bufle, qu'on appelle *Anta*. Il est de la grosseur, & a beaucoup de la figure, d'un Ane, mais il ne lui ressemble point par les oreilles, qu'il a fort courtes. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet Animal, c'est une trompe qu'il allonge & retire quand il veut, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, ausquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons, surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, quand il se trouve mal (1). Il se sert des deux piés de devant, comme font les

(1) Mémoires de Trevoux, Octobre 1751, page 2194. On ne dit point que cet Animal soit sujet à l'épilepsie, ni qu'il se guérisse de ces accès, en se frottant l'oreille avec la corne du pié gauche, comme on le dit des Originaux du Canada; à cela près, il leur ressemble beaucoup.

Singes & les Castors, & avec la même facilité. On trouve dans son ventre des pierres de Bezoard, qui sont fort estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus legere & plus délicate. Sa peau est si forte, qu'on prétend que quand elle est seche, elle est à l'épreuve d'une balle de mousquet; aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses, quand ils en peuvent avoir. La chasse de l'Anta ne se fait que la nuit, & elle est fort aisée. On va attendre ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en trouppes, & quand on les voit venir, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent & les étourdissent de telle sorte, qu'ils se renversent les uns sur les autres. Alors on tire sur eux à coups surs, & quand le jour est venu, on en trouve un grand nombre couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Les Volatiles de toutes les sortes fourmillent presque partout dans ce Païs, & l'on y compte jusqu'à six especes d'Oies. Les *Corbeaux* y sont blancs; les *Moineaux*, de couleur d'or, & les *Perdrix* grosses comme des Poules, & en si grand nombre, surtout dans les vastes Plaines qu'il faut traverser pour aller de Buenos Ayrès au Tucuman, qu'on les prend à la ligne comme les Poissons, sans descendre de cheval ou des chariots. Les *Autruches* & les

Volatiles, Poissons, Loups marins & Autruches.

1516. *Loups marins* sont fort communs en plusieurs endroits. Parmi les Poissons, que l'on pêche dans les Rivieres & dans les Lagunes, il y en a un, qui est un vrai Pourceau, excepté qu'il n'a point de dents; & un *Chien d'eau*, qui aboie comme les nôtres. Un Missionnaire en apperçut un jour un qui, aïant été percé d'une fleche, se mit à aboïer, & dans le moment d'autres vinrent le prendre, sur le bord de la Riviere où il étoit, & le porterent à l'autre bord.

Premiere découverte du Paraguay.

Tel est en général ce grand Païs, que bien des gens regardent comme un des plus riches du nouveau Monde. La premiere découverte s'en fit en 1516, par Jean de Solis, grand Pilote de Castille, & par un pur hazard. Solis étoit parti d'Espagne pour continuer celle du Bresil, commencée en 1500, par Vincent Yañes Pinson, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voïage, deux mois avant que les Portugais en eussent la moindre connoissance. Le premier de Janvier 1516, il entra dans un Port formé par la décharge d'une Riviere, qu'il nomma *Rio Genero* (1), & en prit possession au nom de la Couronne de Castille; comme avoit fait Pinson, seize ans auparavant, au *Cap de S. Augustin*, qu'il avoit nommé *Cap de Consolation*. Solis continua ensuite à ranger la Côte, & en la tournant sur la droite, il se trouva à l'entrée d'une Baie, où il

(1) C'est-à-dire, Riviere de Janvier. Les Portugais la nomment *Rio Janeyro*, qui signifie la même chose en leur langue.

remarqua que se déchargeoit un grand Fleuve, auquel il donna son nom; mais il n'osa s'y engager bien avant avec son Vaisseau, parcequ'il y rencontra quantité de bancs, de rochers & d'autres écueils, sur lesquels il craignit de se briser. Cependant, comme il ne vouloit pas retourner en Espagne sans avoir pris quelque connoissance de ce Fleuve, il s'embarqua dans sa Chaloupe, cotoïa le bord occidental, & apperçut bientôt des Indiens, qui lui parurent l'inviter à les venir voir, en mettant à leurs piés tout ce qu'ils avoient, comme pour le lui offrir.

1516.

Jean de Solis tué & mangé par les Indiens.

Trompé par ces démonstrations équivoques, il aborda sans prendre aucune précaution & avec peu de suite, résolu, dit-on, d'enlever quelques-uns de ces gens-là, pour les mener en Espagne. Il ne fit pas même attention qu'à mesure qu'il avançoit, ces Barbares s'éloignoient, & ils l'attirerent ainsi jusqu'à un Bois, où ils entrerent, & où il les suivit presque seul. A-peine y étoit-il, qu'une grêle de fleches, décochées par des gens qu'il ne voïoit point, le renversa mort, avec tous ceux qui le suivoient. Les Indiens les dépouillerent ensuite, allumerent un grand feu hors du Bois, les y firent rotir & les mangerent à la vue de ceux, qui étoient restés dans la Chaloupe, ou qui s'y réfugierent, & ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que de regagner au plus vîte leur Navire, & de prendre la route d'Espagne. Telle fut la triste destinée d'un homme, qui passoit pour un des plus habiles Navigateurs de son tems; mais qui,

1516-25. selon Herrera, n'avoit pas toute la prudence nécessaire pour assurer le succès d'une Entreprise comme celle dont il étoit chargé.

Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort.

Le sort de quelques Portugais, qui quelques années après entrerent dans le Paraguay par le Bresil, ne fut pas plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre partout, que les Espagnols avoient trouvé de grandes richesses dans le Pérou, Dom Martin de Sosa, Gouverneur & Capitaine général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il y envoïa un homme de confiance & de résolution, nommé Alexis Garcia, lequel partit accompagné de son Fils & de trois autres Portugais, & prit sa route à l'Occident. Arrivé sur le bord du Paraguay, il y trouva un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre. Il traversa ensuite le Fleuve, pénétra jusqu'aux Frontieres du Pérou, y recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent; & de retour à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il forma le projet d'y faire un Etablissement, pour servir d'entrepôt à ceux de sa Nation, qui voudroient profiter de ses découvertes. Dans cette vue, il envoïa deux de ses gens pour informer son Général du succès de son voïage, & lui communiquer son projet. Il les chargea de quelques lingots d'or & d'argent, & resta seul où il étoit, avec son Fils, qui étoit fort jeune, & un autre Portugais. A-peine les deux premiers étoient-ils partis, que les Indiens massacrerent Garcia & le Portugais, firent le jeune Garcia Esclave, & s'emparerent de tout le trésor.

1516-25.

D'autres Portugais au Paraguay.

Cependant l'arrivée des deux Portugais au Bresil, avec la nouvelle & les preuves d'un chemin pratiquable pour aller au Pérou, y causa une grande joie; & soixante Portugais partirent sur le champ avec une trouppe de Brasiliens, sous la conduite de Georges Sedeño, pour aller joindre Garcia. Ils n'étoient pas encore arrivés à l'endroit, où ils comptoient de le trouver, qu'ils eurent de violens soupçons de la perfidie des Indiens. Ils commencerent à marcher avec plus de précaution : mais les Barbares n'étoient pas moins sur leurs gardes; & au premier avis qu'ils eurent de l'approche des Portugais, ils travaillerent à leur couper les vivres, pour les obliger de retourner au Bresil.

Ce qu'ils devinrent.

Trahison des Indiens.

Sedeño ne fut pas long-tems à comprendre que pour avoir de quoi subsister dans ce Païs, il falloit se battre, & il s'y prépara; mais les Indiens le prévinrent, & tomberent de toutes parts si brusquement sur lui à la faveur des Bois, qu'il n'eut pas même le tems de se mettre en défense. Il fut taillé en piéces avec une bonne partie de ses Gens, & les autres se sauverent du côté du Parana. Il leur falloit passer ce Fleuve pour se mettre en sûreté contre ceux qui les poursuivoient, & des Indiens s'offrirent à leur rendre ce service. Leur offre fut acceptée, & les Portugais s'embarquerent sur des Pirogues qu'on leur présenta. Elles étoient percées, & les trous si bien bouchés, qu'ils ne s'apperçurent point du piege qu'on leur tendoit. A-peine étoient-ils au milieu du Courant, que leurs Conducteurs sauterent

1516-25. dans l'eau, & regagnerent, à la nâge, le bord, d'où ils étoient partis. Ils remarquerent en même tems que l'eau entroit dans leurs Pirogues, & tandis qu'ils en cherchoient la cause, les Pirogues coulerent à fond, & ils furent tous noïés.

1525. Sébastien Gabot traite avec l'Empereur.

Rien, ce semble, ne devoit engager, ni les Espagnols, ni les Portugais à vouloir s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoissoient que par des accidens si tragiques; & il est certain qu'on ne pensoit à rien moins en Espagne, qu'à profiter de la découverte de Solis, lorsqu'on y reçut des nouvelles, qui firent naître dans la Nation, quoique sur des fondemens assez légers, les plus grandes espérances de tirer du Paraguay autant de richesses, que de toute autre Partie de l'Amérique. Sébastien Gabot, ou Gabato, Vénitien, qui en 1496 avoit fait avec son Pere & ses Freres la découverte de l'Isle de Terre-neuve, & d'une partie du Continent voisin, pour le Roi d'Angleterre, Henri VII, se voïant négligé par les Anglois, trop occupés alors chez eux, pour songer à s'établir dans le nouveau Monde, passa en Espagne, où la réputation, qu'il avoit d'être fort habile Navigateur (1), lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille. Le fameux Navire *la Victoire*, le seul de l'Escadre de Magellan, qui soit revenu en Espagne, & le premier qui ait fait le tour du Monde, avoit depuis peu rapporté des Epiceries, & d'autres Marchandises précieuses des Moluques. Des Négocians de Seville engagerent Gabot à

(1) Herrera, troisieme Décade, Liv. 9. Chap. 3.

conduire une Flotte, dont ils feroient les frais ; & il y consentit : mais comme il ne vouloit pas être précisément au service d'une Compagnie de Commerce, il voulut avoir une Commission de l'Empereur ; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles V un Traité, qui fut signé le quatrieme de Mars 1525. 1525.

Il portoit en substance (1), que Gabot commanderoit une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine général, & que Martin Mendez, qui avoit été Trésorier de l'Escadre de Magellan, & qui étoit revenu sur *la Victoire*, seroit son Lieutenant ; qu'il passeroit le Détroit, se rendroit ensuite aux Moluques, d'où il iroit faire la découverte de *Tharsis*, d'*Ophir* & de *Cipango*, qu'on croïoit alors être le Japon ; qu'il y chargeroit ses Navires, d'or, d'argent, & de tout ce que ces Païs ont de plus précieux. C'étoit lui-même qui avoit proposé ce projet à l'Empereur ; mais quelque assurance qu'il témoignât d'effectuer de si grandes promesses, les Armateurs de Seville se repentirent dès-lors du choix qu'ils avoient fait de lui, pour commander leurs Vaisseaux, d'autant plus qu'ils ne tarderent pas à s'appercevoir d'un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, en qui ils avoient leur principale confiance. Ils firent même déclarer à l'Empereur, par l'Agent qu'ils avoient en Cour, que si on n'étoit pas si pressé de faire partir l'Escadre, ils supplieroient Sa Majesté de lui

(1) Herrera, *ibid.*

1526.

donner un autre Commandant, que le grand Pilote.

Son départ; il entre dans la Baie de Rio de la Plata.

Cette déclaration ne servit de rien; Gabot mit à la voile le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, qu'un Particulier avoit freté à ses dépens. Herrera dit qu'il ne se comporta dans ce voïage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer; que les vivres lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; qu'il ne ménagea nullement ceux qui ne lui plaisoient pas; qu'étant arrivé, sans qu'il lui restât aucunes provisions, à l'Ile des Oies (1), qui n'est pas éloignée du Cap de S. Augustin dans le Bresil, les Habitans le reçurent bien & ravitaillerent ses Vaisseaux, & qu'il ne païa ce bon office, que de la plus noire ingratitude, en embarquant quelques Enfans des Principaux de l'Ile, malgré leurs Parens; enfin, qu'étant arrivé à l'entrée de la Baie, où se décharge ce qu'on appelloit alors *Rio de Solis*, il résolut de n'aller pas plus loin, tant parcequ'il n'avoit pas assez de vivres, pour passer le Détroit de Magellan, que parceque ses Equipages commençoient à se mutiner; & qu'après avoir dégradé dans une Ile déserte Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas qui blâmoient fort librement sa conduite, il prit le parti de bien reconnoître la Baie où il se trouvoit.

Largeur & incommodité de la Baie où se décharge Rio de la Plata.

Je dis la Baie, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens, qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve, au *Cap de Sainte*

(1) Isla de Patos.

Marie, où la terre commence à tourner du Sud-Oueſt à l'Oueſt, ni au *Cap de S. Antoine*, qui en eſt éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie; mais qu'il faut ſuivre le ſentiment de ceux, qui la mettent à *la Puerta de la Piedra*, vis-à-vis de *Montevideo*, à plus de cinquante lieues du Cap de S. Antoine. Je ne conteſterai pourtant point avec les Géographes Eſpagnols, qui veulent que Rio de la Plata ait, à ſon embouchure, près de cinquante lieues de large. Il n'eſt point douteux que ce Fleuve ne ſoit un des plus grands, que l'on connoiſſe au Monde; mais il en eſt peu, dont l'entrée ſoit plus difficile, où les Vaiſſeaux courent de plus grands riſques, & où il ſe ſoit fait plus de naufrages. Auſſi les gens de Mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des Navigateurs*. 1526.

Qualité des eaux du Fleuve.

En récompenſe, il eſt fort poiſſonneux. On y prend ſurtout quantité de Dorades ſur les bancs de ſable, dont il eſt ſemé, & qui font, en bonne partie, le danger de cette Navigation. Dès que l'on commence à trouver l'eau douce elle paroît excellente; mais il en coûte un peu pour s'y accoutumer. Elle cauſe d'abord, quand on en boit ſans beaucoup de modération, des coliques, des dévoiemens, & quelquefois la dyſſenterie. Au bout d'un mois on y eſt fait, & il n'y a plus rien à craindre. Outre qu'elle eſt très ſaine, elle a encore une qualité fort ſinguliere; elle éclaircit de telle ſorte la voix, que l'on reconnoît d'abord ceux, qui en ont bu habituellement: mais ſi on diſcon-

1526. tinue d'en boire, on perd peu-à-peu cet avantage. Quelques Mémoires disent la même chose des eaux de l'Uruguay, & de la plûpart des Rivieres qui s'y déchargent. Si cela est vrai, il y a bien de l'apparence que Rio de la Plata tire de l'Uruguay cette propriété. Il s'agit de savoir si elle l'a au-dessus de l'endroit où elle reçoit l'Uruguay, & je n'ai rien trouvé sur cela dans mes Mémoires.

Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtems.

Quoi qu'il en soit, Gabot se tira aisément de tous les écueils, & arriva, sans aucun accident, aux *Iles de S. Gabriel*, qui ont reçu de lui ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos Ayrès. La premiere qu'il rencontra, a une lieue de circuit, & il y trouva un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, s'embarqua dans ses Chaloupes, entra dans le Canal, que forment ces Iles avec le Continent, qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Deux choses causerent cette méprise; la premiere, que les Iles de S. Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; la seconde, que l'Uruguay est très large lorsqu'il entre dans Rio de la Plata. Il le remonta donc, & aïant trouvé, sous sa droite, une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un petit Fort, où il laissa Jean Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de continuer à remonter le Fleuve, qu'il croïoit toujours être le véritable Rio de Solis: mais au bout de trois jours, cet Officier, ayant échoué sur un banc de sable, fut tué par les Indiens, avec

une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nâge & rejoignirent Gabot, qu'un si triste accident fit résoudre à retourner aux Iles de S. Gabriel. 1526.

Il y reconnut son erreur, remonta le véritable Fleuve, environ trente lieues, & bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes du Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien (1) en celui de *Rio Tercero*. Il donna à son Fort, celui de *Saint-Esprit*; mais il est plus connu dans ses Relations, sous celui de *Tour de Gabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter le Fleuve jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large; j'ai dit que c'est le Parana: mais voïant qu'il tournoit à l'Est, il craignit de s'engager trop avant vers le Bresil, retourna au confluent, & remonta le Paraguay. Il y fut bientôt attaqué par les Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq hommes, & en firent trois prisonniers.

Tour de Gabot.

Il eut bientôt sa revanche, & fit un grand carnage de ces Barbares, lesquels paroissent avoir été les mêmes, qui avoient tué Alexis Garcia, puisqu'on assure que le fruit de sa victoire fut une bonne partie du butin qui avoit été fait sur ce Portugais. Comme il n'avoit aucune connoissance de cette avanture tragique, il ne douta point que tant d'or & d'argent ne vînt des Mines du Païs où il se trouvoit, & il fut enfin confirmé dans cette pensée, lorsqu'aïant fait alliance

Origine du nom de Rio de la Plata.

(1) Zacaranna, ou Zacarunna.

1526. avec d'autres Indiens, que la crainte de ses armes, où ses bonnes manieres, avoient engagés à bien vivre avec lui, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, dont il commençoit à manquer, mais ils lui donnerent des lingots d'argent pour des marchandises d'Espagne de très peu de valeur. Ne doutant donc plus qu'il n'y eût des Mines d'argent dans ce Païs, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*, qui a trompé tous ceux, qui ne savoient pas l'origine de cette dénomination.

Gabot rencontre des Portugais sur le Paraguay.

Il se disposoit à rejoindre ses Vaisseaux avec son trésor, quand il vit arriver à son Camp un Capitaine Portugais, nommé *Diegue Garcias*, lequel avoit été envoïé par le Capitaine général du Bresil, pour reconnoître le Païs & en prendre possession au nom de la Couronne de Portugal, mais qui n'avoit pas assez de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu de trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Gabot de son côté fit réflexion qu'il ne pourroit jamais empêcher les Portugais de se rendre maîtres du Païs, s'ils y revenoient avec des forces superieures, que la proximité du Bresil leur donnoit le moïen d'y faire entrer en peu de tems : sur quoi il prit le parti de faire quelques présens à Garcias, pour l'engager à le suivre au Fort du S. Esprit. Il y réussit ; & Garcias, étant resté peu de jours avec lui dans sa Forteresse, reprit la route du Bresil.

Gabot crut alors devoir renoncer au

dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Il jugea sa présence nécessaire au Paraguay, & il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit fait Trésorier de son Escadre à la place de Mendez, de tout ce qu'il avoit d'argent, & d'une Lettre, par laquelle il rendoit compte à l'Empereur de ce qui l'avoit empêché de suivre sa destination; faisoit à ce Prince la description du Païs qu'il avoit découvert; lui marquoit les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour en assurer la possession à la Couronne de Castille, & supplioit Sa Majesté de lui envoïer des secours suffisans pour être en état de n'y être inquiété, ni par les Indiens, ni par les Portugais.

1526.

Il envoie beaucoup d'argent à l'Empereur. D'où il venoit. Il donne au Fleuve le nom de *Rio de la Plata*, par erreur.

Calderon, & un Capitaine, nommé Georges Barloque, que Gabot lui avoit associé, arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527, & eurent une audience favorable de l'Empereur, dont ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vûe de l'argent qu'ils lui présenterent, qu'on prétend être le premier qui soit venu en Espagne de l'Amérique, & plus encore les espérances qu'ils donnerent à ce Prince, lui firent trouver bon tout ce qu'avoit fait Gabot. Charles V voulut même qu'on prît sur ses Finances de quoi faire une partie d'un grand Armement, qu'il commanda de faire pour le Paraguay. Cependant deux années se passerent sans que ses ordres fussent exécutés, & Gabot se lassa d'attendre. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour empêcher qu'un plus long retardement ne

Il retourne en Espagne.

1527-30. que perſonne s'en apperçût ; & à-peine les Officiers commençoient à s'endormir, qu'ils furent éveillés par des Soldats qui crioient *au feu*. Ils coururent tous pour y remédier, & les Indiens prirent ce moment pour faire main-baſſe ſur eux. Pluſieurs furent maſſacrés ſans avoir eu le tems de ſe reconnoître, & les quatre mille hommes, qui étoient dans le Marais, aïant été en même tems introduits dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja bleſſé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui s'applaudiſſoit du ſuccès de ſa trahiſon, courut à lui & le perça de ſon épée ; mais, plus occupé de ſa vengeance que du ſoin de ſa propre ſûreté, quoiqu'il fût environné de Barbares, il ne ceſſa de plonger ſon épée dans le corps de ſon Ennemi, que quand il le vit expirer ſous les coups, qu'il redoubloit aſſez inutilement, & preſque dans le même inſtant il tomba mort lui-même, percé de toutes parts.

Il ne reſtoit plus, dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cauſe innocente d'une ſcène ſi tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent tous liés & menés à Siripa, Frere & Succeſſeur de Mangora. Ce nouveau Cacique, à la vue de Miranda, conçut pour elle la même paſſion, qui avoit été ſi funeſte à ſon Frere : il ne ſe réſerva qu'elle de cette petite trouppe de Captifs, & commença par la faire délier. Il lui déclara enſuite qu'elle n'étoit point Eſclave chez lui, qu'il ne tiendroit même qu'à elle d'y être la

Maîtreſſe,

Maîtresse, & qu'il ne la croïoit pas assez déraisonnable pour préferer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui se feroit un plaisir de lui soumettre sa propre Personne & tous ses Vassaux. Miranda devoit bien s'attendre que le moins, à quoi l'exposeroit un refus, seroit de passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & ses fraïeurs: elle fit même à Siripa la réponse qu'elle croïoit la plus capable de l'irriter, dans l'espérance que sa passion se changeroit en fureur, & qu'une prompte mort mettroit son innocence & son honneur à couvert. 1527-30.

Elle fut trompée: ses refus ne firent qu'augmenter l'estime que Siripa avoit conçue pour elle. Ils donnerent une nouvelle vivacité à sa passion; & comme il n'en est point qui se flatte davantage, il ne desespera point de vaincre la constance de sa Captive. Il continua de la traiter avec beaucoup de douceur; il eut même pour elle des égards, & une sorte de respect, dont on n'auroit pu croire un Barbare capable. Elle n'en comprit que mieux tout le danger de sa situation, & elle en frémit. Peu de tems après, Hurtado arriva avec son Convoi, & fut fort étonné de ne voir plus que des cendres où il avoit laissé la Tour de Gabot. La premiere chose, dont il s'informa, fut ce qu'étoit devenue son Epouse; & aïant appris qu'elle étoit chez le Cacique des Timbuez, il courut l'y chercher, sans faire réflexion à quoi il s'exposoit inutilement. Siripa, à la vue

1527-30. d'un Mari uniquement aimé, ne se posséda plus ; il fit attacher Hurtado à un arbre, & commanda qu'on le perçât de fleches.

On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses piés, & fondant en larmes, lui demanda la vie de son Epoux. Effet surprenant de l'amour passionné! Il calma le violent transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage, & désarma un Amant jaloux & furieux. Hurtado fut délié, il eut même la permission de voir quelquefois son Epouse ; mais le Cacique avertit l'un & l'autre, que la premiere privauté qu'ils auroient ensemble leur couteroit la vie. Il ne vouloit apparemment que tendre un piége au Mari, pour avoir un prétexte de révoquer la grace qu'il venoit de lui accorder, & Hurtado ne tarda point à le lui fournir. La Femme de Siripa vint peu de jours après lui donner avis que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il courut sur le champ pour s'en instruire par lui-même : il fut convaincu par ses propres yeux ; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur le champ ; & les deux Epoux expirerent, à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

Ce que devinrent les Espagnols qui étoient restés au Paraguay.

Tandis que les choses se passoient ainsi chez les Timbuez, les Espagnols, qui étoient restés avec Moschera, avoient fait quelques réparations à la Tour de Gabot ;

Mais ils désespérerent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre des Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moschera ne crut donc point avoir d'autre parti à prendre, que de s'embarquer avec sa Trouppe sur un petit Bâtiment qui étoit resté à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; il rangea ensuite la Côte, & aïant apperçu, vers les trente-deux degrés de latitude, un Port commode, il y entra, & y bâtit une petite Forteresse. Il trouva les Naturels du Païs assez bien disposés à faire alliance avec lui; & il y ensemença un terrein, qui lui parut fertile. Peu de jours après un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard Perez, qui avoit été exilé dans le voisinage, vint le joindre avec sa Famille, & il le reçut très bien. 1530-35.

Perez n'y fut pas long-tems paisible; il reçut du Capitaine général du Bresil un ordre de retourner au lieu de son exil, & par la même voie, il fut déclaré à Moschera, que s'il vouloit rester où il étoit, il falloit qu'il commençât par prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui tout ce Païs appartenoit. Perez obéit; mais Moschera répondit de bouche, que le partage des Indes n'étoit point encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, & que jusqu'à ce qu'il le fût, il étoit bien résolu de se maintenir dans le poste qu'il occupoit. Il manquoit cependant d'armes & de munitions; mais un Navire François étant venu sur ces entrefaites mouiller une ancre à l'Ile de la Cananée, vis-à-vis de son Fort, il crut pouvoir profiter de l'occasion pour se met- Ce qui se passa entr'eux & les Portugais du Bresil.

1530-35. tre en état de se défendre, s'il étoit attaqué. Il s'embarqua avec tous ses Espagnols & deux cens Indiens, dans deux Bâteaux; aborda pendant la nuit le Navire François, s'en rendit maître, désarma l'Equipage, & le conduisit à son Fort.

Peu de jours après, il fut averti qu'un Corps considérable de Portugais venoit par Mer pour l'enlever, & sur le champ il dressa une batterie de quatre piéces de canon, qu'il avoit tirées de sa prise; il fit de nouveaux retranchemens à son Fort, & plaça une partie de ses gens en embuscade dans un Bois, qui le couvroit du côté de la Mer. Les Portugais étoient au nombre de quatre-vingt, & avoient à leur suite une Armée de Brasiliens. Comme ils croïoient n'avoir à faire qu'à une poignée d'Espagnols nouvellement débarqués & manquant de tout, ils alloient à cette expédition avec la même confiance, qu'un grand Prévôt, chargé d'arrêter une bande de Voleurs; & elle augmenta, lorsqu'arrivés au Port, ils ne virent personne, qui se mît en devoir de leur disputer la descente: ils passerent même le Bois sans obstacle; mais à-peine avoient-ils découvert le Fort, qu'ils se virent en même tems exposés au canon de la Place, & pris en queue par ceux qui les avoient laissés passer dans le Bois, sans se découvrir. La fraïeur s'empara d'abord des Indiens, & se communiqua bientôt aux Portugais. Tous se débanderent; & à la réserve de ceux qui avoient d'abord pris la fuite, tous ceux, que le canon avoit épargnés, furent passés au fil de l'épée.

Moscheta ne borna point là sa victoire : il s'embarqua, avec une partie de ses Braves & un grand nombre d'Indiens, sur les Bâtimens qui avoient apporté ses Ennemis, & alla faire une descente à S. Vincent. Il pilla la Ville & les Magasins du Roi, avec d'autant plus de facilité, que les Portugais mêmes, mécontens du Gouvernement, se joignirent à lui. Il comprit néanmoins bientôt que ses succès mêmes, bien loin d'affermir son Etablissement, ne feroient qu'attirer sur lui des forces auxquelles il ne seroit point en état de résister ; & il transporta sa petite Colonie dans l'Ile de Sainte Catherine, où il se flattoit qu'on ne viendroit pas l'inquiéter, & où il ne demeura pas long-tems.

1530-35.

Les Espagnols font une irruption au Bresil.

Cependant on ne perdoit point de vue le Paraguay à la Cour d'Espagne ; mais quand on eut apprit qu'il n'y étoit pas resté un seul Espagnol, la pensée qu'il falloit recommencer tout ce qu'on y avoit fait, & l'absence de l'Empereur, furent cause qu'il se passa bien du tems sans qu'on prît aucune résolution sur cela. Il paroît même qu'on n'y pensoit plus, lorsqu'on eut avis que la Cour de Lisbonne paroissoit prendre des mesures pour y envoïer une Colonie. Il est vrai que l'Armement qu'on y préparoit étoit couvert du prétexte de donner la chasse aux François, qu'on voïoit souvent sur les Côtes du Bresil, & qui, étant fort bien accueillis des Brasiliens, n'auroient pas trouvé beaucoup de difficultés à s'y établir de maniere à n'en pouvoir être aisément chassés ; mais l'Impératrice, aïant communiqué ses

La Cour de Portugal paroît avoir des vues sur le Paraguay.

1530-35.

soupçons au Roi de Portugal, son Frere, en reçut une réponse, qui lui donna lieu de croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés. Ils se dissiperent néanmoins bien-tôt, quand on sut que la Flotte de Lisbonne avoit pris une route, qui ne pouvoit pas la conduire au Paraguay, & l'on fut encore deux ans en Espagne sans songer à y envoïer personne.

1535. Grands préparatifs en Espagne pour le Paraguay.

Enfin l'Empereur étant revenu à Madrid, songea sérieusement à faire un puissant Etablissement sur Rio de la Plata; & il est vrai de dire que jamais Entreprise pour le nouveau Monde ne se fit avec plus d'appareil. D. Pedre de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef. Charles V le nomma Adelantade, Gouverneur & Capitaine général de tous les Païs qu'on découvriroit jusqu'à la Mer du Sud, à condition qu'il y transporteroit en deux voïages mille hommes & cent chevaux; des armes, des munitions & des provisions pour un an; qu'il feroit des Etablissemens dans tous les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & le tout à ses frais; mais qu'il lui seroit assigné une pension viagere de deux mille ducats; qu'il pourroit encore prendre chaque année une pareille somme sur le produit du Païs; que de trois Forteresses qu'il construiroit à ses dépens, il seroit grand Alcalde & Alguasil Major de celle où il résideroit, & que ces deux Charges seroient héréditaires dans sa Famille; qu'après trois ans de séjour dans le Païs il pourroit revenir en Espagne & nommer un Gouverneur à sa place; que ce Gouverneur,

dès qu'il auroit reçu ses Provisions, jouiroit des mêmes prérogatives, dont il auroit joui lui-même; qu'encore que, selon les Loix du Roïaume, les Rois ou Caciques Indiens pris en guerre, dussent païer leurs rançons au Domaine, Sa Majesté trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Trouppes, après qu'on en auroit pris le dixieme pour le Trésor roïal; qu'au cas que les trésors des Caciques tués en guerre fussent pris par les Espagnols, le Gouverneur les partageroit moitié par moitié avec le Roi. Enfin, qu'il meneroit avec lui huit Religieux pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & que tous les Postes seroient suffisamment pourvûs de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. L'Empereur déclara ensuite à Mendoze qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations, qui seroient faites aux Indiens, & que leur conversion à la Religion Chrétienne étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit aucune grace à quiconque sur cet article.

1535.

Etat & départ de la Flotte.

Les ordres étoient déja donnés pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (1), & D. Jean Osorio, Italien, qui s'étoit beaucoup distingué dans les guerres d'Italie, en prit le commandement, en qualité de Lieutenant de Mendoze. De si grands préparatifs, & ce qu'on avoit publié des richesses du Païs que traverse Rio de la Plata, attirerent tant de Personnes, même de la plus haute naissance, que le premier Armement, qui ne devoit être que de cinq

(1) Herrera dit qu'elle n'étoit que de douze.

1535. cens hommes, fut de douze cens, parmi lesquels il y avoit plus de trente Seigneurs, qui étoient les Aînés de leurs Maisons, outre plusieurs Officiers Flamands. En un mot, aucune Colonie Espagnole du nouveau Monde n'a compté autant de grands noms parmi ses Fondateurs. La Postérité de plusieurs de ceux qui partirent alors, est encore au Paraguay, & sur-tout dans la Capitale de la Province qui porte ce nom. La Flotte mit à la voile, au mois d'Août 1535, qui est la saison la plus propre pour ce voïage; par la raison que, si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est, & d'être pris par les vents de Sud & du Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

D. Pedre de Mendoze fait assassiner son Lieutenant au Bresil.

Dom Pedre de Mendoze, pour avoir pris cette précaution, n'en fut pas plus heureux; & Herrera se trompe en le faisant arriver aux Iles de S. Gabriel, sans s'être arrêté en aucun endroit. Peut-être a-t'il voulu tirer le rideau sur ce qui se passa au Bresil pendant le Voïage. Ce qui est certain, c'est que la Flotte, après avoir passé la Ligne, fut surprise d'une violente tempête qui la dispersa, & que plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent plus qu'au terme; que celui que montoit Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de S. Gabriel; que l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de se réfugier dans le Port de Rio Ja-

neyro, & que cette relâche fut le commencement de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite de Dom Jean Osorio, & peut-être aussi sa qualité d'Etranger, lui avoient fait bien des jaloux; ils le rendirent suspect à l'Adelantade, & lui donnerent à entendre que son Lieutenant aspiroit à la Place qu'il occupoit. Osorio n'avoit donné aucun lieu à ces soupçons; mais sur certains articles, il suffit souvent d'être soupçonné pour être jugé coupable. Mendoze donna ordre qu'on le défit de ce prétendu Rival, & Osorio fut poignardé. Bien des gens en furent indignés; quelques-uns prirent le parti de rester au Bresil; d'autres voulurent retourner en Espagne, & prenoient déja des mesures pour cela, lorsque Dom Pedre, qui en eut le vent, fit appareiller. 1535.

Arrivé au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere & tous ceux que la tempête avoit séparés de lui, étoient aux Iles de S. Gabriel, & il ne tarda pas à les y joindre. Dom Diegue apprit alors avec beaucoup de surprise la mort de Dom Jean Osorio; il en fut pénétré de douleur, & dit assez haut, qu'il craignoit bien qu'une action si indigne n'attirât la malédiction de Dieu sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors toute la Flotte se trouvant réunie entre les Iles de S. Gabriel & la Côte occidentale du Fleuve, Dom Pedre fut d'avis de faire son premier Etablissement de ce côté-là. Il envoïa Dom Sanche del Campo pour y choisir un emplacement sûr & commode, & cet Officier le trouva dans un endroit où Fondation de Buenos Ayres.

1536. la Côte n'a point encore tourné à l'Ouest, & sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. Mendoze y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuestra Señora de Buenos Ayrès*, parceque l'air y est très sain. Chacun mit sur le champ la main à l'œuvre, & tout le monde fut bientôt logé.

Un Parti considérable d'Espagnols est battu par les Indiens, avec perte de plusieurs Personnes de distinction.

Mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les Naturels du Païs ne voïoient pas de bon oeil des Etrangers s'établir si près d'eux, & que, si on vouloit avoir des vivres, dont on commençoit à manquer, il falloit faire la guerre. Dom Diegue de Mendoze eut ordre d'en aller acheter, & d'y aller avec main-forte. Il prit trois cens Soldats pour l'escorter. Quelques Seigneurs & plusieurs Gentilshommes voulurent l'accompagner; & dès le second jour de sa marche, il apperçut un Corps d'environ trois mille Indiens postés derriere un Ruisseau, qui se décharge dans un Marais, & qu'il falloit passer. La plûpart étoient d'avis d'attendre que les Indiens le passassent eux-mêmes; mais Dom Diegue, après l'avoir fait sonder, & reconnu qu'il étoit guéable, donna l'ordre pour le traverser. Il fut obéi, & les premiers étoient à-peine passés, que les Indiens les envelopperent & les chargerent avec tant de furie, qu'ils ne leur donnerent pas le tems de se former.

Il se trouva encore que plusieurs avoient laissé mouiller leurs armes en passant le ruisseau, & ne purent s'en servir. Cependant, comme ils avoient été suivis d'un grand nombre d'Espagnols, on ne laissa

point de tuer d'abord bien du monde aux Ennemis ; mais ils n'en devinrent que plus furieux. Dom Barthelemi de Bracamonté & Dom Paraphernez de Ribera, suivis d'un petit nombre de Volontaires, voulurent percer un gros de ces Barbares ; mais leurs chevaux, s'étant cabrés, les renverserent. Dom Jean Manrique courut à leur secours ; mais il ne les sauva point & fut tué avec eux. Dom Diegue de Mendoze, qui les suivoit de près, voulut venger leur mort ; mais il reçut un coup de pierre à la tête, & fut enveloppé par un grand nombre d'Indiens, qui le massacrerent, quoi que pût faire Dom Pedre Ramirez Guzman, qui périt lui-même en voulant le tirer de leurs mains. Herrera nomme aussi, parmi les Morts, D. Pedre Benavidez, Neveu des Mendoze. Il fallut alors songer à la retraite ; mais la difficulté étoit de la faire, & on prétend que, dans le désordre où étoient les Espagnols, si les Indiens s'étoient réunis pour les attaquer, il n'en seroit pas échappé un seul. Un Capitaine, nommé Luzan, fut tué en repassant le Ruisseau, qui porte encore aujourd'hui son nom. Dom Sanche del Campo & D. François-Ruiz Galan, qui se chargerent de la retraite, ne purent rassembler que cent quarante Fantassins & cinq Cavaliers ; encore parmi ceux-là, plusieurs étoient blessés & moururent en chemin de leurs blessures, de sorte qu'il ne rentra dans la Ville que quatre-vingts hommes. On assure que tous ceux qui avoient à se reprocher la mort d'Osorio, périrent dans cette malheureuse 1536.

1536. journée. Le châtiment de l'Adelantade, pour avoir été différé, n'en fut, comme nous le verrons bientôt, que mieux marqué au coin de la justice d'un Dieu vengeur de l'innocence opprimée.

Famine extrême à Buenos Ayrès.

Elle devoit déja bien se faire sentir à Dom Pedre par la grande perte qu'il venoit de faire; & peut-être que s'il eût reconnu le bras qui le frappoit, il l'auroit désarmé. Rien n'étoit plus triste que la situation où il se trouvoit: la famine étoit extrême à Buenos Ayrès, & il ne pouvoit y remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à répandre le sang des Chrétiens, & Dom Pedre défendit, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte de la Ville. Cependant, comme la faim est un de ces maux extrêmes qui ôtent la vue du danger & ne connoissent point de loix, Dom Pedre comprit qu'il ne seroit pas obéi, s'il s'en tenoit là, & il mit partout des Gardes, avec ordre de tirer sur quiconque voudroit s'échapper.

Avanture singuliere d'une Femme Espagnole.

Cette précaution fut efficace: une seule Femme, nommée Maldonata, vint à bout de tromper la vigilance des Gardes, & Dieu lui sauva deux fois la vie, par un de ces traits de la Providence, que la seule notoriété publique peut mettre à l'abri de l'incrédulité de ceux qui se révoltent contre tout ce qui tient du merveilleux. Cette Femme, après avoir erré quelque tems dans la Campagne, apperçut une Caverne où elle crut trouver une retraite sûre contre tous les dangers qu'elle avoit à craindre;

mais elle y rencontra une Lionne, dont la vue la saisit de fraïeur. Les caresses que lui fit cet Animal la rássurerent un peu, & elle reconnut en même tems que ces caresses étoient intéressées. La Lionne étoit presque réduite aux abois, parcequ'étant pleine & à son terme elle ne pouvoit mettre bas. Maldonata ne balança point à lui donner le secours qu'elle sembloit lui demander, & il fut efficace. La Lionne, heureusement délivrée, ne borna point sa reconnoissance aux marques sensibles qu'elle en donna sur le champ à sa Libératrice. Elle alloit tous les jours chercher de quoi vivre, & elle ne manqua jamais de mettre aux piés de Maldonata sa provision pour toute la journée. Cela dura tant que ses Petits la retinrent dans la Caverne; dès qu'elle les en eut tirés, Maldonata ne la revit plus, & fut obligée d'aller chercher ailleurs de quoi subsister. 1536.

Elle ne fut pas long-tems sans être rencontrée par des Indiens, qui la firent Esclave, & sa captivité dura assez long-tems. Elle fut enfin reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos Ayrès. Dom Pedre de Mendoze n'y étoit pas, & Dom François Ruiz Galan y commandoit dans son absence. C'étoit un Homme dur jusqu'à la cruauté: il savoit que cette Femme étoit sortie de la Ville malgré les défenses, & il ne la crut pas suffisamment punie par une longue & dure captivité, il la condamna à la mort, & à un genre de supplice qui ne pouvoit être imaginé que par un Tyran. Il la fit conduire par des Soldats au milieu d'une campagne, avec ordre de la lier à

1536. un arbre, & de l'y laisser, ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les Bêtes féroces.

Deux jours après il envoïa les mêmes Soldats pour voir ce qu'elle étoit devenue, & ils furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient en approcher, parcequ'une Lionne, qui étoit à ses piés avec de jeunes Lionçaux, les en empêchoit. A la vue des Soldats elle se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice, ce qu'ils firent. Maldonata leur raconta l'histoire de cette Lionne, qu'elle avoit reconnue d'abord; & ils remarquerent que quand ils se mirent en devoir de l'emmener avec eux, cet Animal la caressa beaucoup, & parut témoigner quelque regret de la voir s'éloigner. Sur le rapport qu'ils firent au Commandant de ce qu'ils venoient de voir, il comprit qu'il ne pouvoit pas se dispenser de faire grace à une Femme, que le Ciel avoit protégée d'une maniere si marquée, à moins que de paroître plus féroce que les Lions mêmes. L'Auteur de l'*Argentina*, qui le premier a écrit cette avanture, assure qu'il l'avoit apprise de la voix publique, & de la bouche même de Maldonata, & le Pere del Techo dit, que quand il arriva au Paraguay, plusieurs personnes lui en parlerent comme d'un événement, qui s'étoit passé de leur tems, & que personne ne révoquoit en doute.

1537. Nouvel Etablissement. J'ai dit que Dom Pedre de Mendoze n'étoit point à Buenos Ayrès, lorsque cette

Bérâme fut ramenée de sa captivité dans cette Ville. Il avoit remonté Rio de la Plata, pour chercher un remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens personnes; & s'étant arrêté à considerer les ruines de la Tour de Gabot, il en trouva la situation si avantageuse, qu'il y construisit un nouveau Fort, auquel il donna le nom de *Bonne Esperance*, & que je trouve aussi marquée sous celui de *Corpus Christi*. Ce qui le détermina encore plus à faire ce nouvel Etablissement, c'est que Dom Jean de Ayolas, son Lieutenant de Roi, qui l'avoit devancé dans son voïage, lui dit, qu'il trouveroit toujours des vivres chez les Timbuez, qu'il avoit eu le bonheur de reconcilier avec les Espagnols, ou chez les *Caracoas*, leurs voisins. Il avoit même fait plus; car il avoit laissé Dom François de Alvarado avec un Détachement à l'endroit où avoit été le Fort. Mendoze ne pouvoit qu'approuver cette conduite, & il ordonna à son Lieutenant de continuer à remonter le Fleuve le plus loin qu'il seroit possible, avec trois Barques & cinquante Hommes qu'il lui donna; il permit en même tems à Dom Dominique Martinez de Irala, à Dom Jean Ponce de Léon, à Dom Louis Perez, qui selon quelques Mémoires étoit Frere de Sainte Thérese, & à Dom Charles Dubrin, de l'accompagner; & il lui recommanda de lui faire savoir de ses nouvelles dans quatre mois, s'il ne pouvoit pas les lui apporter lui-même. 1537.

Il n'avoit pu encore ramasser assez de provisions pour faire entierement cesser les

1537. Moſchera arrive à Buenos Ayrès avec ſa Colonie & pluſieurs Braſiliens.

famine à Buenos Ayrès, où elle cauſoit toutes les horreurs, dont on trouve des exemples dans les Hiſtoires. Mais peu de tems après, Dom Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Breſil, arriva ſur un Navire qui en étoit chargé. Il fut bientôt ſuivi de deux autres Bâtimens, ſur leſquels étoit Moſchera, avec toute ſa Colonie de l'Ile de Ste Catherine, & pluſieurs Familles Braſiliennes qui s'étoient données à lui. Tout cela remit un peu d'aiſance dans Buenos Ayrès : mais le nombre des Habitans y étoit augmenté, & l'on pouvoit d'autant moins compter de ne pas retomber dans la diſette, qu'il s'en falloit beaucoup qu'on fût en état de tenir tête aux Indiens & de les empêcher de s'oppoſer aux travaux de la campagne, ces Barbares étant de plus en plus acharnés à la perte des Eſpagnols.

Découvertes de D. Jean de Ayolas. Port de la Chandeleur.

Dom Jean de Ayolas, de ſon côté, s'étant avancé, en remontant le Fleuve, à-peu-près juſqu'à l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de l'Aſſomption, y fut très bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une aſſez grande étendue de Païs le long de la Côte orientale du Paraguay, & plus encore dans l'intérieur des Terres juſqu'aux Frontieres du Breſil. Ils remplirent même ſes Bâtimens de proviſions, qu'il païa en marchandiſes de Traite. Il s'avança enſuite juſqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva, ſur la droite, un petit Port, auquel il donna le nom de *La Chandeleur*; & comme les Guaranis l'avoient aſſuré qu'à cette hauteur, en mar-

chant à l'Occident, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent, il prit le parti de tenter cette découverte. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoïa ses Bâtimens, & chargea D. Dominique Martinez de Irala, auquel il confia toute l'autorité que Dom Pedre de Mendoze lui avoit donnée, de l'y attendre pendant six mois, lesquels expirés sans apprendre de ses nouvelles, il pourroit prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Il comptoit aussi beaucoup sur les *Payaguas*, qu'il avoit rencontrés au Port de la Chandeleur, & qui lui avoient fait un grand accueil. Enfin, il laissa au même endroit, le Capitaine Vergara, avec un petit Détachement d'Espagnols. Cependant Irala ne resta au Port de la Chandeleur que quatre mois, parceque, dit Herrera, ses Bâtimens faisoient beaucoup d'eau : mais il paroît que cela fut regardé comme un prétexte, & nous verrons dans la suite les soupçons que cette conduite fit naître contre lui. 1537.

D. Pedre de Mendoze part pour retourner en Espagne, & meurt en chemin, dans un accès de rage.

Il y a bien de l'apparence que D. Jean de Ayolas avoit écrit à l'Adelantade pour lui faire part du parti qu'il avoit pris ; mais Dom Pedre de Mendoze n'en avoit reçu aucun avis ; ce qui l'inquiétoit d'autant plus, qu'Ayolas étoit l'Officier de toute la Colonie, en qui il avoit plus de confiance & qui le méritoit mieux. Il fit partir Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar de Espinosa, pour savoir ce qu'il étoit devenu, & peu de jours après il tomba malade. Il avoit déja pris la résolution de retourner

1537. en Espagne, & dès qu'il se crut en état de souffrir la Mer, il s'embarqua, menant avec lui son Trésorier Jean de Caçerès. Il laissa encore Dom François Galan Commandant à Buenos Ayrès, & il nomma, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'Empereur, Dom Jean de Ayolas Gouverneur & Capitaine général de la Province, après l'avoir institué son Héritier, en cas de mort (1). Il mit à la voile, le désespoir dans le cœur, & maudissant le jour auquel il s'étoit expatrié, pour courir après une chimere & se deshonorer dans une Région sauvage. A-peine étoit-il en Mer, que tous les Elémens semblerent avoir conspiré contre lui; & ses provisions étant, ou gâtées, ou épuisées, un jour qu'il se trouva réduit à manger d'une Chienne, qui étoit pleine, cette chair infectée, jointe au chagrin qui le rongeoit, lui causa une aliénation de tous les sens, qui dégénéra bientôt en phrénésie, & il mourut dans un accès de fureur.

1537-38. L'Empereur envoie du secours au Paraguay.

Lorsqu'on reçut en Espagne la nouvelle de sa mort, il y avoit dans le Port de Seville deux Navires, qui n'attendoient que le vent pour appareiller & lui porter du secours; mais ceux qui les avoient armés pour son compte, craignant de n'être pas remboursés de leurs frais, les arrêterent. L'Empereur, qui en eut avis, leur envoïa ordre de les faire partir, en donna le commandement à l'Inspecteur Alfonse Cabrera, y joignit un Gallion, sur lequel il fit embarquer des armes & des munitions,

(1) Il y a bien de l'apparence qu'il ne s'agissoit que des biens & des effets qu'il avoit au Paraguay.

& nomma, pour les commander, le Capitaine Lopez de Aguiar : enfin, il remit à Cacerès des Provisions de Gouverneur & de Capitaine général de la Province de Rio de la Plata pour Dom Jean de Ayolas, & une amnistie pour ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine ; ce qui étoit arrivé à plusieurs, lesquels, pour se soustraire au châtiment qu'ils méritoient, s'étoient réfugiés chez les Indiens. Six Religieux de S. François furent embarqués sur le Gallion, & l'Empereur leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour s'acquitter de toutes les fonctions de leur Ministere : mais ce Convoi, qui étoit parti de Cadix à la fin de l'année 1537, n'arriva à Buenos Ayrès qu'en 1539. 1537-38.

Dans cet intervalle, Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar s'étoient rendus au Port de la Chandeleur, sans avoir pu apprendre aucune nouvelle de Dom Jean de Ayolas. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, qui en sont voisins, & ils y allerent. Ils l'y trouverent, & firent avec lui plusieurs courses & bien des enquêtes pour être instruits de ce qu'ils cherchoient : mais elles furent toutes inutiles ; ce qui leur fit prendre le parti d'attacher à un arbre, au Port de la Chandeleur, un Ecrit, pour apprendre à D. Jean de Ayolas, s'il y revenoit, tout ce qu'il étoit à propos qu'il sût, & l'avertir surtout de se défier des Payaguas. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est peut-être pas au Monde une Nation plus perfide, & contre laquelle il faille être plus en garde ; parcequ'avec le 1538. Caractere des Payaguas.

1538. naturel le plus féroce elle sait allier les manieres les plus engageantes, & qu'elle ne fait jamais plus de caresses & d'offres de service, que quand elle trame une trahison. Elle sait même en cacher si bien les ressorts, qu'il n'est pas étonnant que plusieurs y aient été trompés avant qu'un grand nombre d'expériences aient bien fait connoître le génie de ces Barbares, qui n'ont proprement aucune demeure fixe, mais qu'on trouve partout des deux côtés du Paraguay, sur lequel ils exercent une piraterie continuelle.

Fondation de la Ville de l'Assomption

Au sortir du Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le Paraguay jusqu'un peu au-dessus de la décharge de la branche la plus septentrionale du Pilco Mayo dans ce Fleuve. Ils y trouverent, par les vingt-cinq dégrés & quelques minutes de latitude, une espece de Port formé par un Cap qui avance au Sud à l'Occident du Paraguay. Cette situation leur plut beaucoup, & ils y bâtirent un Fort, qui en assez peu de tems est devenu une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province de Paraguay. Elle est à distance assez égale du Pérou & du Bresil, & à trois cents lieues du Cap de Ste Marie, en suivant le cours du Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore aujourd'hui.

En quel état étoit alors Buenos Ayrès.

Mendoze y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos Ayrès, de toutes ses diligences pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Il trouva ce

Fort dans la derniere désolation : la famine y étoit redevenue excessive ; Galan y étoit universellement détesté, & la Ville seroit demeurée presque déserte, si on avoit pu en sortir sans un danger évident d'être la proie des Barbares ou des Bêtes féroces. Son arrivée y causa beaucoup de joie, & elle augmenta encore à la vue de trois Vaisseaux qui y mouillerent trois jours après. Comme Salazar avoit dit qu'on ne manquoit point de vivres à l'Assomption, Galan & Cabrera résolurent d'y en aller chercher ; & le premier aïant déclaré qu'il s'y feroit accompagner d'une partie de sa Garnison, les Soldats qu'il choisit pour ce voïage, & ceux qu'il laissa dans la Ville, furent également charmés, les uns d'aller dans un Païs où l'on ne mouroit pas de faim, & les autres du départ de leur Commandant. 1538.

Mais les premiers furent bien trompés, lorsqu'aïant beaucoup souffert sur la route, arrivés au terme, ils y trouverent la même disette qu'à Buenos Ayrès. Salazar ne les avoit pourtant pas trompés, en leur disant que les Guaranis étoient fort affectionnés aux Espagnols. Mais il étoit arrivé que cette année-là les Sauterelles avoient dévoré en herbe tout ce qu'on avoit semé ; de sorte que le Commandant de Buenos Ayrès, qui avoit encore augmenté son Escorte en chemin de la moitié de la Garnison du Fort de Bonne-Espérance, fut obligé de retourner sur ses pas, pour ne point augmenter la famine qui commençoit à se faire sentir vivement à l'Assomption. Disette à l'Assomption

En repassant par le Fort de Bonne-Espé-

1539.

Action indigne du Commandant de Buenos-Ayrès.

rance, il déchargea sa mauvaise humeur sur les Caracoas. Il s'étoit laissé persuader que ces Indiens favorisoient le Parti des Ennemis des Espagnols, & sans assez examiner le fait, il résolut de les en punir. Il communiqua son dessein à Dom François de Alvarado, qui commandoit dans cette Place, & à quelques autres Officiers, qui n'omirent rien pour l'en détourner, mais ils ne purent en venir à bout; & comme il ne vouloit pourtant pas s'engager dans une guerre, qui l'auroit arrêté trop longtems, & peut-être fait perdre bien du monde, il ne craignit point de se deshonorer par une trahison. Il commença par faire beaucoup d'amitié aux Caracoas; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux à la pointe du jour, mit le feu à leurs Cabannes, enleva beaucoup de Femmes & d'Enfans, qu'il distribua à ses Soldats, & se rembarqua, menant avec lui Alvarado, qui ne voulut apparemment point rester dans un Fort, qu'il prévoïoit devoir être bientôt attaqué par tous les Indiens des environs, & il lui donna pour Successeur Dom Antoine de Mendoze, à qui il laissa cent Soldats de Garnison.

Les Timbuez rendent la pareille aux Espagnols, & attaquent le Fort de Bonne-Espérance.

Cette perfidie réveilla dans le cœur des Timbuez leur ancienne animosité contre les Espagnols, & ils résolurent de se délivrer une bonne fois d'une Nation, à laquelle ils ne croïoient pouvoir jamais se fier. Pour mieux assurer le succès de leur dessein, ils prétexterent une Expédition contre les Indiens, qui n'étoient pas moins, dirent-ils, les Ennemis des Espagnols, que les leurs,

& ils demanderent du secours à D. Antoine de Mendoze, qui eut l'imprudence de leur donner la moitié de sa Garnison, sous les ordres d'Alfonse Suarez de Figueroa (1). Les Timbuez reçurent ce renfort avec de grandes marques de reconnoissance, & l'Armée se mit dès le même jour en marche. A-peine avoit-elle fait une lieue, que les Espagnols se virent attaqués en queue par un Parti de leurs prétendus Alliés, qui étoient en embuscade sur le chemin, & en tête par ceux mêmes qui les conduisoient. Ils se battirent très bien, & tuerent beaucoup de monde à ces Perfides; mais accablés par le nombre, ils périrent tous jusqu'au dernier. 1539.

Les Timbuez crurent avoir bon marché de ceux qui étoient restés dans le Fort, & l'investirent en jettant des cris affreux. Mendoze comprit qu'il étoit perdu, si un coup de désespoir ne le sauvoit: il sortit pour se faire un passage l'épée à la main; mais il y perdit ses plus braves Hommes, & reçut lui-même à la cuisse un coup de lance, qui le mit hors de combat: il fut néanmoins assez heureux pour rentrer dans la Place; mais il s'y trouvoit sans ressources, lorsque deux Brigantins Espagnols mouillerent l'ancre vis-à-vis du Fort. Ceux, qui les commandoient, ne tarderent pas à reconnoître qu'il étoit assiégé, & comme ils étoient envoïés par Galan, à qui sa conscience, dit Herrera, reprochoit la trahison, qu'il avoit faite aux Caracoas, & qui avoit fait un peu trop tard ses réflexions sur

La Place est secourue.

(1) Herrera le nomme Ildephonse de Figueroa.

1539. les suites qu'elle ne pouvoit pas manquer d'avoir, ils ne balancerent point à mettre du monde à terre pour secourir la Garnison.

Elle est délivrée.

Les Timbuez de leur côté, à la vue des deux Brigantins, voulurent faire un dernier effort pour se rendre Maîtres de la Place; mais quelques coups de canon qui furent tirés fort à propos des Brigantins, dans le tems même que le secours attaquoit les Assiégeans, obligerent ceux-ci à faire retraite, après avoir perdu bien du monde. On a dit qu'ils avoient eux-mêmes publié que pendant le combat ils avoient apperçu au-dessus du Fort un Homme habillé de blanc, tenant une épée nue à la main, & jettant un éclat, qui les avoit éblouis & renversés par terre de fraïeur. La tradition du Paraguay est que cet Homme lumineux, étoit S. Blaise, dont on célébroit la Fête ce jour-là; & comme ce n'est pas la seule faveur, dont les Espagnols de cette Colonie se croient redevables à la protection de ce Saint Martyr, non-seulement ils lui rendirent de solemnelles actions de graces de celle-ci; mais la Province de Paraguay en général, & sa Capitale en particulier, le reconnoissent, après la Sainte-Vierge, pour leur principal Patron.

Diligences de Irala pour avoir des nouvelles de Dom Jean de Ayolas.

Peu de jours après cette victoire, Dom Antoine de Mendoze mourut de sa blessure, & sur le champ l'Officier, qui commandoit les Brigantins, ne voïant nulle apparence de pouvoir conserver le Fort de Bonne-Espérance, jugea à propos de le raser, & d'embarquer ce qui restoit de la Garnison.

Celui

Celui de l'Assomption étoit en assez bon état, & Irala se donnoit toujours de grands mouvemens pour avoir des nouvelles du Gouverneur. Après plusieurs courses assez inutiles il retourna au Port de la Chandeleur, & n'y retrouva plus l'Ecrit instructif, qu'il y avoit laissé. Il remonta le Fleuve, retourna chez les Payaguas, y courut de grands risques, & y fut même blessé dans une rencontre, mais assez légérement. Enfin une nuit, qu'il avoit mouillé un peu au large, il entendit une voix, qui l'appelloit de l'autre côté du Fleuve. 1539.

Mort tragique de ce Gouverneur.

Il y envoïa un Canot, & on y trouva un Indien, qui demanda qu'on le conduisît au Capitaine. Comme il étoit seul & sans armes, on ne fit aucune difficulté de le mener à la Barque, où étoit Irala, qui lui demanda de quelle Nation il étoit. Il répondit qu'il étoit de celle des *Chanès* (1), Habitans des Plaines, & qu'il cherchoit des Espagnols pour les instruire du sort d'un de leurs plus grands Chefs, nommé Ayolas. En prononçant ce nom les larmes lui vinrent aux yeux en si grande abondance, qu'elles lui couperent la parole, & après qu'il se fut un peu remis, il dit d'une voix entrecoupée de soupirs : » Les nouvelles » que j'ai à vous apprendre sont bien tristes. Il s'arrêta encore un peu, puis se rassurant il continua ainsi.

» Le Capitaine Ayolas étant arrivé chez » nous, s'ouvrit à notre Cacique du dessein

(1) Il y a du même côté du Fleuve, des Indiens qu'on appelle *Chenesez*, & qui pourroient bien être les mêmes.

1539. » qu'il avoit de passer outre, & de savoir
» d'où quelques Indiens avoient tiré de
» l'or & de l'argent qu'on avoit trouvé
» chez eux. Comme il étoit assez mal
» accompagné pour entreprendre un voïa-
» ge aussi pénible & aussi long, & où il y
» avoit tant de risques à courir, notre
» Cacique lui donna une Escorte. Il partit,
» & trouva enfin ce qu'il cherchoit; mais
» ce ne fut qu'après avoir été bien des
» fois obligé de se battre. Arrivé aux Fron-
» tieres du Pérou il fut assez bien reçu des
» Indiens qu'il y rencontra, & il le
» méritoit par ses manieres aimables, &
» par le bon ordre qu'il faisoit garder à
» sa Trouppe. Il revint enfin chez nous
» chargé d'or & d'argent, & notre Cacique
» lui en donna encore. Il nous dit qu'il
» alloit rejoindre ceux de sa Nation, qu'il
» avoit laissés avec ses Barques sur le bord
» du Paraguay, & qu'il reviendroit avec
» beaucoup plus de monde. Sur cette es-
» pérance plusieurs de nous furent com-
» mandés pour l'aider à porter son trésor,
» & je fus de ce nombre. Nous traversâ-
» mes de vastes Déserts pour éviter la ren-
» contre de quelques Nations, dont il se
» défioit. Arrivé au lieu où il avoit laissé
» ses Bâtimens, il ne les trouva point, &
» nous y restâmes quelques jours pour nous
» informer de ce qu'ils étoient devenus.
» Des Indiens, Alliés des Payaguas, nous
» y régalerent de leur chasse & de leur
» pêche, puis nous inviterent à nous aller
» reposer chez leurs Amis. C'étoit un pié-
» ge que ces Perfides tendoient aux Espa-

» gnols, qui ne s'en douterent point ; & » lorsqu'ils nous eurent engagés dans des » Marais, où on ne pouvoit marcher qu'a- » vec peine, les Payaguas, à qui ils en » avoient donné avis, fondirent sur nous, » & massacrerent les Espagnols. Plusieurs » des nôtres perdirent aussi la vie, & je fus » fait Esclave avec tous les autres. Le Ca- » pitaine Ayolas s'étoit heureusement sau- » vé, & caché dans des joncs ; mais il » fut bientôt découvert, & mené dans une » Ile, où on lui fit souffrir une mort beau- » coup plus cruelle qu'aux autres. Peu de » jours après j'eus le bonheur de me sau- » ver, & depuis ce tems je n'ai point cessé » de chercher des Espagnols pour leur faire » part de ce que je savois. 1539.

Irala eut bien voulu châtier les Paya- guas de leur perfidie, & retirer de leurs mains le trésor, qui en avoit été l'appas & le prix ; mais le débordement du Fleuve ne lui permettoit pas de les aller chercher dans leurs retraites, & d'ailleurs il n'avoit presque pas avec lui un Homme, qui ne fût malade, ou épuisé de fatigues. Il n'é- toit pas lui-même entierement guéri de sa blessure, & il avoit quelque chose de plus pressé à faire. Il se rendit en diligence à l'Assomption, qui prenoit déja un air de Ville, & où la plûpart des Officiers s'é- toient réunis. On les regardoit comme les Conquérans du Paraguay : les dépêches de la Cour leur donnoient ce titre. Ils formerent long-tems le Conseil de la Province ; & l'Empereur dans la plûpart de ses Lettres aux Gouverneurs & aux Commandans leur

Irala est reconnu Commandant général.

1539. ordonnoit de ne rien entreprendre sans les avoir consultés. Nous avons vu que Jean de Ayolas avoit remis à Dom Dominique Martinez de Irala toute son autorité pendant son absence, & cet Officier comptoit bien que personne ne refuseroit de le reconnoître en qualité de Commandant général de la Province de Rio de la Plata, jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un Gouverneur. Il paroît qu'en effet personne alors ne lui contesta ce titre à l'Assomption; mais il eut bientôt des Rivaux.

Famine extrême à Buenos Ayrès.

Cependant Buenos Ayrès se dépeuploit tous les jours; les dernieres provisions, qu'on y avoit reçues d'Espagne, avoient été bientôt épuisées, & la famine y étoit extrême. Tous ceux de ses Habitans, qui se refugioient chez les Indiens étoient massacrés par les *Charuas*, qui infestoient tout le Païs. Enfin Galan & Cabrera prirent le parti de remonter à l'Assomption; & tous ceux, qui purent avoir place dans le Bâtiment qui les portoit, voulurent les y accompagner. Ils trouverent qu'Irala n'étoit pas universellement reconnu pour Commandant général, & Galan se rangea d'abord parmi ses Concurrens. Herrera donne même à entendre, que la contestation ne fut qu'entre eux deux; mais Cabrera termina le différend, en produisant une Cédule de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remise à lui-même, & qui étoit datée du 12 Septembre 1537.

Elle portoit, qu'au cas que celui qui auroit été établi par Dom Pedre de Mendoze, Gouverneur de Rio de la Plata, fût

mort sans avoir nommé de Commandant à sa place, si les Fondateurs & les Conquérans de la Province n'y avoient pas suppléé, il les assembleroit, & leur feroit prêter serment de choisir celui qu'ils jugeroient en conscience le plus capable de remplir cette place; qu'il tiendroit la main à ce que celui qui seroit élu à la pluralité des voix, fût reconnu de tous, & qu'il lui seroit rendu obéissance en son nom. Tout cela fut exécuté, & Dom Dominique Martinez de Irala, qui avoit déja les suffrages du plus grand nombre, fut unanimement proclamé Gouverneur & Commandant général, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en nommer un autre.

1539. Cédule de l'Empereur au sujet du Commandement. Irala, Commandant général.

Avant que de congédier l'Assemblée, il proposa d'abandonner Buenos Ayrès, où l'expérience de tant d'années faisoit voir, disoit-il, qu'il n'étoit pas possible de subsister, tandis qu'on ne seroit pas plus en état, qu'on n'étoit alors, de s'y faire respecter des Nations voisines, & d'en tirer des vivres dans le besoin. Les avis furent partagés: plusieurs représenterent la nécessité d'avoir un Port, où pussent aborder les Vaisseaux qui viendroient d'Espagne, & ce que deviendroit l'Assomption même, située à trois cens lieues de la Mer, s'il n'en venoit point. A cela le Gouverneur répondit, qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, & trouva moïen de persuader qu'on en tireroit aisément tous les secours nécessaires. On ne s'apperçut pas d'abord de ce qu'on ne tarda pas à entrevoir, que son dessein étoit de se

Buenos Ayrès est évacué.

1539. rendre indépendant des ordres de la Cour, qui ne pourroient plus venir jusqu'à lui, que bien difficilement & bien tard, & qu'il trouveroit plus d'un moïen d'éluder, quand ils ne lui plairoient pas.

Son avis passa donc, sans opposition, & Dom Diegue de Abreu fut chargé de l'exécution. Il partit avec trois Brigantins & plusieurs Bâtimens de charge. La joie fut universelle à Buenos Ayres, lorsqu'il y arriva, & elle fut encore partagée par l'Equipage d'un Navire Génois, qui étant parti pour aller au Pérou, avec la valeur de cinquante mille ducats en Marchandises, avoit d'abord été arrêté par les vents contraires à l'entrée du Détroit de Magellan; puis aïant relâché dans Rio de la Plata, avoit échoué sur un Banc assez près de Buenos Ayrès, sans qu'on en eût sauvé autre chose que les Hommes, lesquels, après avoir échappé au naufrage, couroient risque de mourir de faim dans le Port. Il y avoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont la Postérité subsiste peut-être encore au Paraguay. Il sera du moins parlé de quelques-uns, dans la suite de cette Histoire. Les principaux étoient Dom Antoine de Aquino, Dom Thomas Rizo, & Dom Jean-Baptiste Trochi.

Etat où étoit alors l'Assomption.

Le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoïer au-devant de tout ce monde un grand Convoi; & dès que tous furent logés à l'Assomption, il fit environner la Ville d'une palissade, il y établit la Police, & fit le dénombrement des Habitans, qui se trouverent au nombre de six cens Hom-

mes, sans compter les Femmes & les Enfans. Quelque tems après il voulut donner aux Indiens, dont les PP. de Saint François avoient déja baptisé plusieurs, une grande idée de la Religion Chrétienne, & pour cela il imagina une Procession générale, qui fut marquée pour le Jeudi Saint de l'année 1539, & qui devoit se faire en mémoire de la Passion de Notre Seigneur. Il y invita tous les Indiens des environs; mais comme la maniere, dont on les traitoit déja, ne les avoit pas affectionnés à la Nation Espagnole, & qu'un grand nombre n'avoient embrassé le Christianisme que par crainte, ou par intérêt, la plûpart n'y vinrent que dans l'espérance d'y trouver une occasion de secouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit intolérable. 1539.

Conspiration des Indiens contre les Espagnols.

On prétend qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour exécuter leur projet; car ils étoient instruits que les Espagnols y devoient paroître les épaules découvertes, & un fouet à la main pour se flageller. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui servoit Salazar, & qui n'avoit qu'à se louer de son Maître, entra dans sa chambre, & le voïant prêt à sortir dans l'équipage de Flagellant, lui dit, les larmes aux [y]eux, qu'elle le voïoit avec bien du regret [co]urir à sa perte. Il la pria de s'expliquer, [&] elle lui découvrit le complot. Il en alla [sur le] champ donner avis au Gouverneur, aussi-tôt le seul parti qui lui rest-

toit dans une conjoncture si critique.

1539. Elle est découverte & punie. Les Espagnols épousent des Indiennes & s'en trouvent bien.

Il feignit qu'il venoit d'apprendre que les *Japiges* qui s'étoient depuis peu déclarés contre les Espagnols, étoient presqu'aux portes de la Ville; & après avoir envoïé un ordre secret à tous les Habitans de se tenir armés, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver pour concerter avec eux sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ils y allerent, sans se défier de rien, & à mesure qu'ils entrerent chez le Gouverneur, ils furent liés & enfermés séparément. Quand ils furent tous venus, il leur dit qu'il étoit instruit de leur dessein, & les condamna à être pendus. L'exécution se fit à la vue de cette multitude d'Indiens, qui environnoient la Ville, & qui voïant tous les Espagnols sous les armes, non-seulement n'oserent remuer, mais confesserent hautement qu'ils avoient aussi mérité la mort, & ajouterent que si on vouloit bien user d'indulgence à leur égard, on n'auroit pas lieu de s'en repentir. Ils offrirent ensuite de donner des Femmes aux Espagnols qui n'en avoient point, & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes & d'un assez bon caractere; ce qui engagea dans la suite plusieurs Espagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns mêmes ont épousé des Négresses, & de-là est venu le grand nombre de Métis & de Mulâtres, qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces.

Cependant l'Empereur ne recevant point de nouvelles du Paraguay, & ne pouvant

presque plus douter de la mort d'Ayolas, songea sérieusement à donner un Chef & à envoïer du secours à cette Colonie. La difficulté étoit de trouver quelqu'un, qui voulût bien faire une partie des frais d'un armement considérable, après ce qui étoit arrivé à Dom Pedre de Mendoze. Charles V ne le chercha pourtant pas long-tems. Dom Alvare Nuñez de-Vera Cabeça de Vaca lui offrit d'y emploïer huit mille ducats, qui étoient tout son bien. Il étoit Fils de D. François de Vera & de Thérese Cabeça de Vaca, & Petit-fils de D. Pedre de Vera, un des Conquérans & Gouverneur des Canaries, où après avoir dépensé tout son bien au service de son Souverain, il fut obligé d'emprunter des sommes considérables d'un puissant More, & de lui donner, pour sûreté de remboursement, ses deux Fils en ôtage. Dom Alvare étoit Fils de l'un des deux, & on lui avoit donné le surnom de sa Mere, qui étoit d'une famille fort illustre.

1540. L'Empereur envoie un Gouverneur au Paraguay.

Il est bien étonnant qu'un Homme, en qui la probité, la prudence, la Religion, & le zele le plus pur pour le service de son Prince, se trouvoient réunis dans le dégré le plus éminent, n'ait pas fait le bonheur du Paraguay, & que ses vertus n'aient servi qu'à le ruiner, & à lui attirer les traitemens les plus indignes. Elles avoient été déja mises à de grandes épreuves dans un Voïage, qu'il avoit fait en Amérique, en 1528, en qualité de Trésorier de l'Escadre de Pamphile de Narvaez dans la Floride. L'entreprise de ce Capitaine ne fut qu'un

Caractere de ce Gouverneur.

1540. tiſſu de malheurs ; ſes Vaiſſeaux furent diſſipés par la tempête, & celui qui portoit Dom Alvare, aïant échoué ſur une des Côtes de la Nouvelle Eſpagne, tout l'Equipage fut fait Eſclave par les Habitans. Dom Alvare ſe fit bientôt reſpecter de ces Barbares, ſur-tout par le grand nombre de guériſons qu'il y opéra. Les Infideles mêmes les jugerent au-deſſus des forces de la Nature, & voulurent lui déférer les honneurs divins. Sa conduite d'ailleurs étoit ſi édifiante, que les Compagnons de ſa captivité ſe perſuaderent que pluſieurs de ces guériſons étoient miraculeuſes. De retour en Eſpagne il y conſerva toute ſa réputation, & l'Empereur reçut ſes offres avec beaucoup de plaiſir. Il le nomma Adelantade de Rio de la Plata, Gouverneur & Capitaine général de cette Province, à condition néanmoins qu'il ne prendroit ces deux dernieres qualités, que quand il auroit des nouvelles certaines de la mort de Dom Jean de Ayolas, dont il ne ſeroit que le Lieutenant, en cas que ce Gouverneur vécût encore (1).

Ses Inſtructions.

Dans les inſtructions que ce Prince lui donna, il lui recommanda ſur toutes choſes de ne ſouffrir dans ſa Province ni Avocats, ni Procureurs ; l'expérience lui aïant fait comprendre, diſoit-il, que les Procé-

(1) La Dignité d'Adelantade eſt purement civile, & ne donne la premiere place, que dans le Conſeil & pour la Juſtice ; ainſi elle ne donne aucun grade dans le Service militaire, & elle n'empêche pas que celui qui en eſt revêtu, n'y puiſſe exercer un Emploi ſubalterne.

dures retardoient beaucoup le progrès des Colonies; & de tenir la main à ce que les Espagnols, qui pendant vingt-cinq années consécutives, auroient cultivé les Terres qu'on leur auroit concédées, en demeurassent les Propriétaires; qu'on laissât aux Particuliers la liberté du Commerce avec les Naturels du Païs, & qu'on ne refusât à personne la permission de retourner en Espagne. Il déclara que son intention étoit qu'on établît dans toutes les Villes & Bourgades, des Alcaldes pour y rendre la Justice; que personne ne pût, pendant les quatre premieres années de séjour dans le Païs être poursuivi pour dettes, & que pendant les deux premieres, qui que ce soit ne fût soumis aux Droits d'entrées, ni aux Impôts compris sous le nom d'*Almajarisfazgo* (1); que le droit de Récusation & d'Appel au Conseil du Roi fût inviolablement maintenu; qu'on n'empêchât personne de recourir à sa justice, ni de lui écrire; que dans les Causes criminelles, lorsqu'il y auroit Appel au Conseil, on s'en tînt au Droit commun; qu'à l'égard de ceux, qui mourroient sans laisser d'Héritiers, & sans avoir fait de Testament, on se conformât au Réglement qui étoit joint à ces Instructions; qu'il ne décidât rien avec précipitation & sans conseil, & qu'il tînt la main à ce que les Commandans particuliers & les Juges subalternes en usassent de même; qu'il ne souffrît point que l'Interêt pour le 1540.

(1) C'est une Jurisdiction établie pour la sûreté des Chemins, & dont les Arrêts sont sans appel.

1540. prêt excédât un Castillan (1), ni que le Quint pour le Roi fût levé sur autre chose que sur l'or & l'argent; qu'il y eût partout des Communes marquées pour les Bestiaux; enfin, qu'il conférât aux Alcaldes ordinaires le droit de connoître de toutes les Causes qui ont accoutumé d'être portées au Tribunal de la *Santa Hermandad*.

Son départ de Cadix.

D. Alvare aïant reçu toutes ses dépêches se rendit à Séville, où il acheta deux Navires, l'un de trois cens tonneaux, & l'autre de cent cinquante. Il y joignit deux Caravelles, & embarqua sur ces quatre Bâtimens quatre cens Soldats, qui s'offrirent à lui de grand cœur, & qui avoient leurs armes doubles. Le huitieme de Septembre, il passa à Cadix, où le vent contraire le retint jusqu'au deux de Novembre, qu'il mit à la voile. Il gagna en neuf jours l'Ile de Palme, où il attendit encore vingt-cinq jours le tems favorable pour en sortir. Le 26 il fit voiles pour les Iles du Cap Verd, & dans cette traversée sa Capitane, qui étoit d'ailleurs un excellent Vaisseau, & qui faisoit sa premiere Campagne, fit beaucoup d'eau; ce qui gâta une bonne partie de ses provisions, & fatigua beaucoup l'Equipage. Il gagna enfin, avec bien de la peine, l'Isle de Santiago en 19 jours.

1541. Incommodités du Port de Santiago du Cap-verd.

Le Port de cette Ile est fort mauvais, & l'ancrage y est peu sûr, parcequ'il y a beaucoup de Rochers cachés sous l'eau, qui retiennent les ancres, de sorte qu'il faut souvent les abandonner & couper les cables:

(1) Piece d'or, qui vaut 3 l. 10 s. de notre Monnoie.

on y courroit même de grands risques dans les gros tems. D'ailleurs, l'air y est mal sain pendant l'Eté, où l'on étoit alors, & cause ordinairement de grandes mortalités dans les Equipages. Dom Alvare n'y perdit pourtant pas un seul Homme pendant vingt-cinq jours qu'il y resta; ce qui fut regardé comme une merveille, & rappella le souvenir de celles, qu'on disoit qu'il avoit faites pendant sa captivité. Ce qui arriva peu de tems après, confirma encore tous ses Mariniers & ses Soldats dans l'opinion où ils étoient, que Dieu le favorisoit d'une protection spéciale. 1541.

Manière singuliere dont le Gouverneur est préservé d'un grand danger.

Après qu'on eut passé la Ligne, il trouva que de cent barriques d'eau, qu'on avoit embarquées sur la Capitane, il n'en restoit plus que trois; & sur cet avis il donna ordre de gagner la terre. Le quatrième jour, avant qu'on pût voir clair, on fut surpris d'entendre un Grillon chanter. Un Matelot l'avoit embarqué sans qu'on le sut, & depuis qu'on étoit en Mer, on ne l'avoit point encore entendu. Quelqu'un dit alors qu'il falloit qu'on fût bien près de terre, le Grillon ne manquant guere de chanter, quand il la sent. Dom Alvare fit aussi-tôt monter à la hune un Matelot, lequel au moment que le jour commença de poindre, apperçut de grands Rochers, qui bordoient une Terre fort haute. On rangea ensuite la Côte à la vue, & le Grillon ne manqua jamais d'annoncer le point du jour, ce qu'il n'avoit fait ni à l'Ile de Palme, ni à celle de Santiago.

Après qu'on eut doublé le Cap Frio, qui

1541.

I' s'arrête à l'Ile de Sainte Catherine, & ce qui s'y passa.

est par les vingt-quatre dégrés Sud, on entra dans le Port de la Cananée, qu'une Ile met à l'abri des vents, & on mouilla par onze brasses. Delà à la Riviere de *S. François* on compte vingt-cinq lieues, & autant de cette Riviere à l'Ile de *Sante-Catherine*, où l'on mouilla le 24 de Mars 1541. Dom Alvare en prit possession au nom de la Couronne de Castille, fit beaucoup d'amitié aux Insulaires, & aux Habitans du Continent, où il eut avis qu'il y avoit deux Religieux, qui n'y étoient pas fort en sûreté de la part des Indiens. Ces Peres n'eurent pas plutôt appris son arrivée, qu'ils le vinrent trouver, & lui dirent que ces Barbares étoient fort ennemis des Espagnols, & qu'ils y couroient de grands risques. Il leur promit d'y mettre ordre, ce qui ne lui fut pas fort difficile. On commença en effet dès-lors à s'appercevoir qu'il avoit une maniere de traiter avec ces Peuples, qui les lui concilioit d'abord.

Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay.

Au mois de Mai il détacha une Caravelle, sous la conduite du Trésorier Philippe de Cacerès, pour Buenos Ayrès; mais cet Officier ne put doubler le Cap de Sainte-Marie, & retourna à l'Ile de Sainte-Catherine, où peu de tems après arriverent douze Espagnols dans un Bateau. Ils s'étoient sauvés de Buenos Ayres, ne pouvant plus, disoient-ils, supporter les mauvais traitemens que leur faisoient ceux qui y commandoient; ils ajoûterent qu'il y étoit arrivé depuis peu des Hommes & des Provisions; mais que la famine y étoit toujours très grande, & qu'on n'y étoit pas en sû-

reté de la part des Indiens des environs. Ils apprirent encore à Dom Alvare, qu'à six vingts lieues de l'endroit où il étoit, on avoit bâti une Ville sous le nom de l'Assomption de la Sainte Vierge (1), d'où l'on comptoit trois cens cinquante lieues au Cap de Sainte-Marie, en descendant le Fleuve, sur lequel il n'est pas aisé de naviguer : qu'on avoit des nouvelles certaines de la mort de D. Jean de Ayolas, & de tous ceux qui l'accompagnoient : qu'ils avoient été massacrés par les Payaguas, & qu'on en attribuoit la faute à Dom Dominique Martinez de Irala, qui ne les avoit pas attendus au Port de la Chandeleur, comme ce Gouverneur le lui avoit ordonné : que les Officiers roïaux vexoient beaucoup les Indiens, & que les Espagnols n'en étoient guere mieux traités : que leur dessein, en partant de Buenos Ayrès, étoit de passer en Espagne, pour informer le Conseil roïal des Indes de toutes ces choses : enfin, qu'Irala commandoit à l'Assomption, & que toute la Province étoit sous ses ordres. 1541.

Ce récit, qu'on ne peut guere accorder avec ce que nous avons dit de l'évacuation de Buenos Ayrès, qu'en supposant que ceux qui le faisoient étoient partis depuis long-tems de cette Ville, fit comprendre à Dom Alvare que sa présence étoit nécessaire à l'Assomption, & lui fit prendre la résolution de s'y rendre le plutôt qu'il

(1) Pierre Fernandez, qui a fait imprimer les Mémoires de D. Alvare, nomme toujours cette Ville l'*Ascension*; mais il est le seul qui lui donne ce nom.

1541. lui feroit possible, quoi que pussent lui dire Caceres & le Pilote Antoine Lopez, qui lui conseilloient d'aller avec toute son Escadre à Buenos Ayrès. Il chargea donc le Facteur Pierre de Orantès de s'informer de la route qu'il pouvoit prendre par terre; & cet Officier, après avoir été lui-même examiner le Païs, lui dit à son retour, que les premiers Indiens qu'il avoit rencontrés, & les Insulaires de Sainte-Catherine, qui l'avoient accompagné, l'avoient assuré que le chemin le plus court étoit en suivant toujours la Riviere *Itabuçu*, dont l'embouchure est vis-à-vis de la pointe du Nord de l'Ile de Sainte-Catherine, environ à dix-neuf ou vingt lieues du Port où il étoit. Il envoïa encore examiner cette route; on lui rapporta qu'elle étoit très pratiquable, & il résolut de la prendre sans différer. Son dessein étoit de laisser les deux Religieux, dont nous avons parlé, dans l'Ile de Sainte-Catherine, pour y travailler à la conversion des Insulaires & des Peuples du Continent; mais ils le prierent avec tant d'instances de trouver bon qu'ils le suivissent, qu'il y consentit.

Il va par terre à l'Assomption.

Le 18 d'Octobre, après avoir donné ordre à Dom Pedre Estopiñan Cabeça de Vaca, de profiter du premier bon vent pour se rendre à Buenos Ayrès avec ses Navires, & envoïé une partie de ses gens avec vingt-six Chevaux qui lui restoient, pour l'attendre sur les bords de l'Itabuçu, il prit congé des Insulaires de Sainte-Catherine, qu'il combla d'amitié & de présens, & dont plusieurs voulurent l'accompagner

pour lui servir de Guides, & avoir soin qu'il ne manquât point de vivres. Il lui restoit encore deux cens cinquante Hommes, avec lesquels il se mit en marche le huitieme de Novembre, pour aller joindre ceux qui l'attendoient sur l'Itabuçu ; & pendant dix-neuf jours de marche, il lui fallut souvent se fraïer un chemin à force de bras, après quoi il se trouva assez court de vivres. Mais étant alors entré dans un Païs plus peuplé, il ne tarda point à voir accourir au-devant de lui un grand nombre d'Indiens chargés de toutes sortes de fruits & d'autres provisions, & qui paroissoient charmés de le voir. 1543.

Comment il fut reçu des Indiens dans sa route.

Des Guaranis.

C'étoit des Guaranis, qui cultivoient la terre, & faisoient chaque année deux récoltes de Maïz. Ils avoient aussi des Plantations de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave. Avec cela ils nourrissoient des Porcs, des Oies, des Poules & des Perroquets. Ils étoient de la même Nation que ceux qui habitoient le bord oriental du Paraguay, vis-à-vis de l'Assomption, & il n'y en a aucune dans ce Continent, qui soit plus nombreuse, & qui occupe une plus grande étendue de Païs. On prétend même qu'ils ont pénétré jusqu'au Marañon ; qu'ils s'étoient rendus formidables par tout où ils avoient fait des courses, par leurs brigandages, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom qu'ils portent, lequel signifie un Guerrier. Les *Chiriguanes*, qui habitent une partie de la Cordiliere du Pérou, les *Tapez*, qui s'étoient établis sur la Frontiere du Bresil, quantité

1541. de Brasiliens mêmes, qui parlent leur Langue, & d'autres Nations, dont nous parlerons dans la suite, & qui la parlent aussi, ont la même origine; mais tous n'ont pas conservé le même caractère, & ne sont pas également féroces & anthropophages: cela dépend de la vie errante ou sédentaire qu'ils menent. La maniere dont plusieurs traitent leurs Prisonniers de guerre, est la même que celle des Peuples du Canada; d'ailleurs ils ont naturellement tous l'esprit fort borné; & ce qu'on a eu plus de peine à corriger dans ceux qu'on a entrepris de civiliser, c'est une indolence, & un défaut de prévoïance, qui passent tout ce qu'on en peut dire, une grande voracité, & un horreur extrême du travail.

Ceux, que Dom Alvare rencontra les premiers, paroissoient assez paisibles; il prit possession de leur Païs pour la Couronne de Castille, mais sans leur en rien témoigner, & lui donna le nom de *Provincia del Campo*: celui où il entra ensuite, & dont il prit aussi possession, étoit à-peu-près de même nature, & il le nomma *Provincia de Vera*, du nom de sa Famille; mais on ne les connoît plus sous ces noms. Le premier de Décembre il se trouva sur les bords de l'*Iguazu*, grande Riviere, qui se décharge dans le Parana, entre les 25 & les 26 dégrés de latitude australe; & le troisieme il en découvrit une autre, qu'on nomme *Cibogi*, dont le fond est pavé de pierres si grandes & si bien jointes ensemble, qu'on croiroit qu'elles y ont été placées à la main. Avec cela, elle est si rapide, que

les Chevaux & les Hommes eurent bien de la peine à s'y tenir, de sorte que pour la traverser il fallut les lier ensemble. 1541.

Bon ordre qu'il fait observer dans sa Marche.

Le bon ordre que Dom Alvare faisoit garder dans sa marche, lui gagnoit, partout où il passoit, l'affection des Indiens; ils s'avertissoient les uns les autres de son approche, & tous venoient audevant de lui avec des vivres, qu'il païoit toujours au double de leur valeur. Sa plus grande attention étoit à empêcher qu'on ne leur causât aucun dommage, & qu'on ne fît rien qui pût les scandaliser. Il ne permettoit à aucun Espagnol d'entrer dans leurs Bourgades, si ce n'est à ceux qu'il chargeoit d'acheter les provisions, & il n'y envoïoit que ceux, sur la sagesse desquels il pouvoit compter. La moindre liberté, qu'un Espagnol se donnoit avec eux, étoit sévérement punie, & il se repentit bientôt d'avoir mené avec lui les deux Religieux, qu'il avoit eu dessein de laisser à l'Ile de Sainte-Catherine, parcequ'ils ne se comporterent pas toujours d'une maniere convenable à la sainteté de leur état. Ils se séparerent même de lui, sans l'en avertir, & il fut obligé de les envoïer chercher dans un endroit où il sut qu'ils commençoient à se trouver fort embarrassés.

Particularités du Païs qu'il traversa.

Quelque tems après il vit venir à lui un Brasilien, nommé Michel, qui revenoit de l'Assomption, & qui s'offrit à lui servir de Guide pour s'y rendre. Il accepta son offre, & congédia les Indiens qui jusques-là lui avoient rendu ce service, après les avoir libéralement récompensés. Vers la

1541. mi-Décembre il se trouva par les 24 dégrés de latitude, & peu de jours après il apperçut des Pins d'une espece particuliere, dont les troncs avoient quatre à cinq brasses de circonférence, & dont les pignons, renfermés dans de coques assez semblables à celles de nos Chataignes, n'étoient que de la grosseur d'un Gland. Les Habitans du Païs en faisoient une farine, qui étoit leur meilleure nourriture. Les Porcs & les Singes, qui sont communs dans ce Païs, s'en nourrissoient aussi, & elle donnoit à la chair des Porcs un goût merveilleux. Un peu plus loin on trouva des Terres, où l'on avoit semé du Maïz & des Patates de trois couleurs, jaunes, blanches & rouges; on y voïoit aussi des Cyprès, des Cédres & d'autres Arbres, qu'on ne connoît point en Europe, & dont les troncs renfermoient des Ruches remplies d'un excellent Miel. De-là, on entra dans un Païs montueux, dont les vallées étoient couvertes de Cannes, qui renfermoient un Ver de la grosseur du doigt, lequel étant frit dans sa graisse, parut aux Espagnols un manger délicat. Ces mêmes Cannes contenoient aussi une eau très rafraîchissante & fort saine.

Dom Alvare s'étant ensuite approché de l'Iguazu, vouloit s'y embarquer pour le descendre jusqu'à son entrée dans le Parana; mais aïant été averti que c'étoit aux environs de-là que les Portugais du Bresil, dont nous avons parlé, avoient été massacrés par les Indiens, & que ceux, qui habitoient les bords d'une petite Riviere,

nommée *Pequeri*, qui n'en est pas éloignée, 1542.
& qui va se décharger dans l'Urugay, l'attendoient pour tomber sur lui, il n'embarqua avec lui que quatre-vingts Hommes, & fit marcher les autres par terre sur les deux bords. En entrant dans le Parana, il en trouva les deux bords gardés par une Armée de Guaranis, qui avoient tout le corps peint, des bonnets de plumes sur la tête, & qui paroissoient vouloir lui disputer le passage; mais il leur fit tomber les armes des mains par ses manieres engageantes, & il en tira même de bons services. Le Parana est en cet endroit très profond, & de la largeur d'un trait d'arbalete : sa profondeur & sa rapidité y produisent des tournans, qui rendent ce passage très dangereux : un des Canots qui descendoient la Riviere, y tourna, & un Homme s'y noïa. Ce malheur fut d'autant plus sensible à D. Alvare, que jusques-là il n'avoit pas perdu un seul de ses Gens dans une marche si longue & aussi pénible, que celle qu'il venoit de faire.

Conduite bien singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption, à son égard.

Avant que de descendre le Parana, il avoit envoïé à l'Assomption, pour y demander deux Brigantins, & il fut d'autant plus surpris de ne les point trouver au lieu qu'il avoit marqué, que dans sa Lettre il ajoûtoit que parmi ceux qui l'accompagnoient il y avoit beaucoup de Malades, & que tous les autres étoient fort fatigués. Le parti qu'il prit, fut de faire embarquer sur des Radeaux ceux qui ne pouvoient plus marcher, avec cinquante Hommes bien armés pour les défendre au cas qu'ils

1542. fussent attaqués. Il se remit ensuite en marche avec le reste de sa Trouppe, & au bout de quelque tems un Espagnol envoïé de l'Assomption pour s'informer s'il étoit vrai qu'il arrivât d'Espagne un Gouverneur, lui dit qu'on n'avoit pu croire dans la Ville une si heureuse nouvelle.

Une demande si singuliere, après l'avis qu'il avoit donné de son arrivée, le surprit beaucoup; mais il fut assez maître de lui-même, pour ne pas faire connoître ce qu'il en pensoit. D'ailleurs les Guaranis le dédommageoient bien de ces mauvais procedés: il trouvoit partout les chemins bordés d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui levoient les mains au Ciel pour le remercier de leur avoir donné un Gouverneur, dont on disoit partout tant de bien: ils lui apportoient toutes sortes de provisions, & ils lui envoïoient des Députés, qui le complimenterent, les uns dans leur Langue propre, & les autres en Espagnol. Comme il approchoit de la Ville, la plûpart des Habitans vinrent lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de son heureuse arrivée, & ils le firent en des termes, qui dûrent lui faire comprendre le besoin qu'avoit la Province, d'un Homme de son caractere.

Son arrivée dans cette Ville; reception qu'on lui fait.

Il arriva enfin à l'Assomption un Samedi onzieme de Mars, vers les neuf heures du matin, suivi d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes, qui étoient allés au-devant de lui. Irala le reçut à la tête des Trouppes, accompagné des Officiers roïaux, & du Conseil de la Province. Il leur pré-

ſenta ſes Proviſions, qui furent lues à voix haute; & cette lecture finie, Irala le ſalua en qualité d'Adelantade, de Gouverneur & de Capitaine général de Rio de la Plata. 1542.
Dom Alvare le confirma dans ſa Charge de Lieutenant de Roi; il en uſa de même à l'égard de tous les Officiers de Juſtice, & tout ſe paſſa en apparence avec beaucoup de ſatisfaction de la part de tout le monde: mais la joie paroiſſoit beaucoup plus ſincere dans les gens de Guerre & parmi le Peuple. Les Eſpagnols, qui avoient été embarqués ſur les Radeaux, n'arriverent qu'un mois après: ils avoient été attaqués par des Indiens, qui avec de longues perches armées de crocs tâchoient d'attirer les Radeaux ſur le bord du Fleuve, & qui en ſeroient apparemment venus à bout, ſi un Cacique Chrétien n'étoit accouru à leur ſecours avec tous ſes Guerriers. Quelques-uns même avoient été bleſſés de ces Barbares, & le Cacique les fit très bien panſer, les retira pendant quelque tems chez lui, & tous étoient en aſſez bon état quand ils arriverent.

Cette aventure donna encore un nouveau luſtre à la ſage conduite du Gouverneur. On ne pouvoit s'empêcher d'attribuer à ſa prudence, & à une protection ſpéciale du Ciel, qu'il eût traverſé une ſi grande étendue de Païs habité par des Barbares, dont il n'avoit reçu que des reſpects & toutes ſortes de bons traitemens, & qu'auſſi-tôt qu'une partie de ſes Gens avoient ceſſé de l'avoir à leur tête, ils n'avoient plus trouvé dans les Indiens que des Furieux acharnés

à leur perte. Mais ceux mêmes, qui ne
1542. pouvoient se refuser à ces réflexions, ne s'engagerent point à profiter de son exemple, & aimerent mieux regarder comme un miracle l'accueil que ces Peuples lui avoient fait, que de reconnoître qu'il le devoit à des vertus, qu'ils n'étoient pas disposés à imiter.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

DOM Alvare songe sérieusement à rétablir le Port de Buenos Ayrès ; son zele pour la conversion des Indiens. Il reçoit de grandes plaintes des Guaycurus. Il leur déclare la guerre. Il marche contr'eux. Fausse allarme, & le risque qu'elle fait courir au Gouverneur. Il fait cesser le désordre. Défaite des Guaycurus. Suite de cette victoire. Les Agazes sont punis. D. Alvare traite avec les Guaycurus. Du Païs des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus. Leur caractere, leur figure. Education qu'ils donnent à leurs Enfans, leur Gouvernement. Des Epreuves qu'ils font subir aux nouveaux Soldats. Leur maniere de faire la guerre. Leurs Armes. Leurs Fêtes publiques. Du deuil & des obséques. Des Mariages. Leurs superstitions. D. Alvare envoie du secours à Buenos Ayrès, & punit de nouveau les Agazes. Il venge la mort d'Alexis Garcia. Nouvelle évacuation de Buenos Ayrès. Accident fâcheux. Irala est chargé de remonter le Paraguay ; il découvre le Port des Rois. D. Alvare se dispose à faire la même route. Conspira-

tion contre lui. Sa conduite à l'égard des Auteurs de cette intrigue. Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent. Particularités du Païs qu'il traverse. Il arrive au Port des Rois ; il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles. Particularités de ce Païs. Des Chauve-souris. Particularités du Port des Rois & de l'Ile des Orejones, ou de Paradis. Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois ; D. Alvare le refuse. Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits. Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou. Il se rend maître d'une Bourgade Indienne. Serpent monstrueux, adoré par les Indiens, tué par les Espagnols. Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas. Conspiration des Indiens dissipée. D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes. Nouvelles qu'il reçoit de Mendoze. Retour de François de Ribera, & ce qu'il rapporte. Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent. Arrivée de Fernand de Ribera. Inondation prodigieuse, & ses effets. D. Alvare part pour l'Assomption. En quel état il trouve cette Ville. Il est arrêté & mis aux fers. On lui enleve ses papiers & ses effets. Manifeste des Officiers roïaux. Irala proclamé Commandant général. Tumulte à l'Assomption. D. Alvare trouve moïen d'être instruit de tout, & d'écrire à ses Amis. Tyrannie des Officiers roïaux, & ce qui en arrive. Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur. D'autres instruisent le Conseil de tout. D. Alvare est

embarqué pour l'Espagne. On veut l'empoisonner en chemin, & comment il s'en garantit. Le Navire est accueilli d'une grande tempête, & ce qu'elle produit. Les Officiers demandent pardon à D. Alvare, & lui ôtent ses fers. Ils veulent le faire arrêter aux Açores. Il arrive en Espagne. Mort funeste des deux Officiers roïaux. D. Alvare est déclaré innocent, & ce qu'il devint. Découverte du Capitaine Fernand de Riberá. Action indigne de Irala à l'égard de Dom Alvare. Son adresse pour se maintenir en place. Les Indiens se révoltent, & ce qui en arrive. Irala continue ses découvertes, & ce qui l'oblige de retourner au Paraguay. D. François de Mendoze décapité à l'Assomption. Ce qu'il déclare sur l'échafaut.

1542. Le Gouverneur songe sérieusement à rétablir le Port de Buenos Ayrès. Son zele pour la conversion des Infideles.

DOM ALVARE n'apprit qu'à l'Assomption que le Port de Buenos Ayrès étoit évacué, & son premier soin fut de prendre des mesures pour le rétablir. Il y envoïa deux Brigantins, qui furent bientôt suivis de deux autres, & il n'oublia rien de tout ce qui étoit nécessaire pour mettre hors d'insulte un Poste, dont il connoissoit l'importance. Il donna ensuite sa principale attention à s'attacher les Indiens, au milieu desquels il se trouvoit; & persuadé que le moïen le plus infaillible pour y réussir & de les retenir dans l'alliance des Espagnols, étoit de les unir ensemble par les liens d'une même Religion, il y donna tous ses soins. Il commença par assembler tout ce qu'il y avoit à l'Assomp-

1542. tion d'Ecclésiastiques & de Religieux, pour leur déclarer de la part de l'Empereur, que Sa Majesté chargeoit leur conscience de tout ce qui regardoit la propagation de la Foi dans ces Terres infideles; il leur fit ensuite distribuer des ornemens d'Autel & des Vases sacrés, dont il avoit fait une ample provision, & il leur donna sa parole de les soutenir de toute son autorité dans les fonctions de leur Ministere, & de ne les laisser manquer de rien, lorsqu'il seroit question du Culte divin.

Il réforme plusieurs abus.

On lui avoit fait de grandes plaintes des Officiers roïaux, qui sous prétexte de lever les Droits de l'Empereur, vexoient les Naturels du Païs. Pour remédier à cet abus, il convoqua une Assemblée des plus Notables de la Province, tant du Clergé séculier & régulier, que du Corps militaire & des Officiers roïaux, & les Caciques des Guaranis, qui y vinrent avec leurs Missionnaires, & il y déclara que l'intention de l'Empereur étoit, que les Indiens portassent un grand respect à ceux qui avoient bien voulu renoncer à leur Patrie, & se réduire à vivre parmi eux, pour leur apprendre le chemin du Ciel; que comme ce grand Prince n'avoit rien plus à cœur, que de les rendre heureux pendant cette vie, & de leur procurer un bonheur éternel après la mort, il lui avoit donné des ordres précis de tenir la main à ce qu'ils fussent bien traités de tous ceux à qui ils auroient à faire, & qu'il étoit bien résolu d'en faire la regle de sa conduite; mais qu'il exigeoit d'eux qu'ils en usassent de même avec les

Espagnols, & qu'ils renonçassent à l'usage, où il avoit appris avec horreur qu'ils étoient, de se nourrir de chair humaine. Ils lui répondirent qu'il seroit obéi, & tous se retirerent également charmés de ses manieres & de ses promesses. 1542.

Il réprime les Agazes, & leur pardonne.

Il songea ensuite à réprimer l'insolence de quelques Nations Indiennes, qui commettoient de continuelles hostilités contre les Espagnols, & il commença par les Agazes (1), qui habitoient à l'Orient du Paraguay, au-dessous de l'Assomption. Ces Barbares, de tout tems Ennemis déclarés des Guaranis, étoient de la plus haute taille, voleurs, perfides, d'une férocité & d'une cruauté, qui passent tout ce qu'on en peut dire. Avant l'arrivée de D. Alvare on leur avoit fait la guerre avec succès, & on les avoit réduits à demander la paix, qu'ils se promettoient bien de rompre à la premiere occasion favorable qu'ils en trouveroient. Ils recommençoient même déja leurs courses; mais aïant appris l'arrivée d'un nouveau Gouverneur avec des Trouppes, ils lui députerent trois de leurs Caciques, pour lui promettre une obéissance parfaite & sans bornes. Le premier Cacique ajoûta que ce n'étoit point la Nation qui avoit recommencé la guerre; mais de jeunes gens sans aveu, qui en avoient été sévérement punis. Dom Alvare voulut bien faire semblant de l'en croire sur sa parole, & de recevoir les excuses de la Nation, mais à condition qu'ils laisseroient les Guaranis tranquilles, &

(1) Ou Algazes.

1542. qu'ils ne molesteroient aucuns des autres Vassaux de l'Empereur; sinon qu'il les persécuteroit à toute outrance. Il exigea d'eux qu'ils rendissent tous les Prisonniers qu'ils avoient faits sur les Guaranis, & qu'ils n'empêchassent point ceux de leur Nation, qui voudroient être Chrétiens, de se faire instruire de ce qu'ils devoient savoir avant que d'embrasser cette Religion.

Il s'oppose aux vexations des Officiers roïaux.

Le Gouverneur, en travaillant ainsi à établir la sûreté de la Province contre les Nations infidelles, ne perdoit point de vue la nécessité pressante, qu'on lui avoit fait connoître, de s'opposer aux vexations des Officiers roïaux, qui mettoient des Impôts sur tout, & par-là réduisoient quantité de Particuliers à une si extrême misere, que plusieurs n'avoient pas de quoi se couvrir. Il commença par fournir du sien aux plus indigens ce qui leur manquoit du nécessaire; il supprima ensuite les Impôts, qui avoient été établis sans une autorité légitime; & aïant appris que les Officiers roïaux cabaloient contre lui, il les fit mettre en prison, & donna ordre qu'on informât contr'eux dans les regles.

Il reçoit de grandes plaintes des Guaycurus.

Sur ces entrefaites les Guaranis, & quelques autres Nations, qui s'étoient soumises aux Espagnols, lui firent de grandes plaintes de *Guaycurus*. Il les écouta avec bonté : mais avant que de rien résoudre, il voulut savoir si ces plaintes étoient fondées; & il chargea deux Ecclésiastiques & les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Ile de Sainte-Catherine, de cet examen. Leur rapport fut conforme à

ce qu'avoient dit ses Alliés; sur quoi il renvoïa les deux Ecclésiastiques, avec cinquante Soldats, pour déclarer de sa part aux Guaycurus, qu'il étoit très disposé à vivre en bonne intelligence avec eux, & à les recevoir même au nombre de ses Amis, s'ils vouloient se reconnoître Vassaux de la Couronne d'Espagne, & laisser en repos les Indiens qui avoient déja pris ce parti; sinon, qu'il étoit en état de les forcer à demeurer tranquilles. 1542.

Il ordonna même à ses Envoïés de leur faire cette sommation jusqu'à trois fois; mais les Barbares ne leur en donnerent pas le tems. Après avoir répondu à la premiere, qu'ils ne reconnoîtroient jamais le Roi d'Espagne pour leur Souverain, & qu'ils étoient bien résolus de ne point discontinuer de faire la guerre à leurs Ennemis, ils ajouterent qu'ils eussent à se retirer au plutôt, & décocherent même contr'eux quelques fleches, dont plusieurs Soldats furent blessés. Dom Alvare ne crut pas devoir laisser cette insolence impunie; & le douze de Juillet il s'embarqua sur deux Brigantins avec quatre cens Espagnols, suivis de dix mille Guaranis sur deux cens Radeaux, pour passer à la Côte occidentale du Fleuve. Le quatorze tout le monde étoit passé, & le Gouverneur envoïa une Trouppe de Guaranis, pour savoir où, & en quelle posture, étoient les Guaycurus. Ils lui rapporterent qu'ils étoient en marche avec toutes leurs Familles pour regagner leurs Bourgades, en chassant selon leur coutume, ce qui les empêchoit de faire de

Il leur déclare la guerre.

1542. grandes journées; surquoi l'ordre fut donné de les suivre, & de ne point tirer, ni allumer de feux pendant la nuit.

Il marche contr'eux. On se mit en marche le quinze en cet ordre: des Coureurs alloient devant, pour donner avis de ce qu'ils découvriroient, & la nuit on envoïoit des Espions pour reconnoître où l'Ennemi camperoit. Les Guaranis formoient un Bataillon, qui occupoit une lieue de païs: ils avoient tous des Bonnets de plumes, & sur le front, des plaques d'un métal, qui, lorsque le Soleil donne dessus, jette un grand éclat. La Cavalerie Espagnole suivoit à quelque distance, & le Gouverneur, à la tête de l'Infanterie, venoit après. La marche étoit fermée par des Chariots, sur lesquels étoient des Femmes Indiennes avec toutes les provisions. Vers le midi de la premiere journée un Espion des Guaycurus vint dire au Gouverneur que les Guaranis avoient comploté de se retirer, & cet avis, dont on ne connoissoit pas l'Auteur pour ce qu'il étoit, allarma les Espagnols. Dom Alvare ne jugea pourtant pas à propos d'en rien témoigner aux Guaranis; & le soir, comme il faisoit un beau clair de Lune, il fit continuer la marche, après avoir donné ordre aux Espagnols de tenir leurs armes en état, & leurs méches allumées.

Fausse allarme, & le risque qu'elle fait courir au Gouverneur. On apperçut sur la route qu'on tenoit, un petit Bois fort épais, & le Gouverneur jugea à propos d'y passer la nuit. A-peine les Guaranis y étoient entrés, qu'un Tigre passa, sans être reconnu d'abord, entre les jambes des premiers; ce qui mit quelque

désordre dans leur bataillon. Les Espagnols, qui, sur le faux avis qu'on leur avoit donné que ces Indiens songeoient à se retirer, se défioient d'eux, se mirent en tête qu'ils se disposoient, ou à partir, ou à les attaquer; ils tirerent sur eux, & en blesserent quelques-uns. Alors tous se mirent à fuir pour gagner une Montagne, qui étoit proche; & dans ce moment, comme les Espagnols continuoient à tirer, deux balles friserent le visage de Dom Alvare, qui s'étoit avancé pour rallier les Guaranis. Son Sécretaire dit dans ses Mémoires que le Gouverneur avoit été couché en joue par quelqu'un qui vouloit faire plaisir à Dom Dominique Martinez de Irala, lequel souffroit impatiemment de se voir Subalterne dans une Province, où il avoit commandé en Chef. Par malheur pour lui, la conduite qu'il a tenue depuis a donné tout lieu de croire que sa passion dominante étoit de n'avoir point de Supérieur, & qu'il n'étoit pas scrupuleux dans le choix des moïens qui pouvoient le faire parvenir à cette indépendance. Bien des gens même étoient persuadés que D. Jean de Ayolas avoit péri par sa faute. 1542.

Cependant le Gouverneur suivit les Guaranis sur la Montagne, & dès qu'ils l'apperçurent, ils se réunirent autour de lui: il les rassura en leur disant que tout le désordre avoit été occasionné par le passage d'un Tigre, & de ce qu'en les voïant fuir, des Espagnols avoient cru qu'ils vouloient les abandonner. Ils répondirent que de leur côté ils s'étoient imaginé que les

Il fait cesser le désordre.

1542. Guaycurus venoient fondre sur eux, & qu'ils n'avoient point eu d'autre dessein, en gagnant la Montagne, que de prendre un poste avantageux pour se défendre. Dom Alvare parla ensuite aux Espagnols, leur commanda de ne donner aucun sujet de plainte ni de défiance aux Guaranis, & leur fit observer que si cette nombreuse Nation se déclaroit contr'eux, il leur seroit absolument impossible de se soutenir à l'Assomption, rien ne leur étant plus aisé que de se réunir avec les Guaycurus pour en chasser les Espagnols. Il ordonna en même tems à la Cavalerie de prendre la tête de l'Armée, & l'on continua de marcher jusqu'à deux heures de nuit. Alors on s'arrêta pour souper & prendre un peu de repos, & vers les onze heures on se remit en marche dans un grand silence.

Défaite des Guaycurus. Peu de tems après, un des Espions du Gouverneur vint l'avertir qu'il avoit laissé les Guaycurus travaillant à se loger; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il craignoit beaucoup que les coups de fusils, qu'on avoit tirés la veille, n'eussent été entendus par ces Barbares, & ne les eussent obligés à doubler le pas pour s'éloigner. Il voulut cependant que l'on continuât à marcher lentement, afin de se trouver au point du jour à la vue de l'Ennemi. Il distribua alors aux Guaranis de petites croix, en leur disant de les porter sur leurs épaules, ou sur leurs poitrines, afin que les Espagnols les reconnussent dans la mêlée. Il fit mettre du foin dans la bouche des Chevaux pour les empêcher de hennir. Il commanda aux

Guaranis d'investir les Guaycurus; mais 1542.
de leur laisser une issue du côté de la Montagne, ne voulant pas les réduire à un désespoir, qui leur feroit vendre bien cherement leur vie.

On commença bientôt après à entendre leurs tambours, au son desquels ils crioient à pleine tête qu'ils défioient toutes les Nations du monde de venir les attaquer; qu'ils étoient en petit nombre, mais qu'ils étoient les plus vaillans Hommes de la Terre, les Maîtres de tous ses Habitans, & de tous les Animaux. C'est leur Coutume de chanter ainsi toutes les nuits, quand il sont en campagne, & qu'ils croient leurs Ennemis assez proche d'eux. Au point du jour ils sortirent de leur Camp & se coucherent par terre, & un moment après ils apperçurent l'Armée des Chrétiens: A cette vue ils se mirent à crier, » qui êtes-vous, qui osez venir à » nous? Et un Guarani leur répondit dans leur langue, qu'ils venoient venger les Indiens, qu'ils avoient massacrés. » Appro» chez, reprirent-ils; nous vous traite» rons comme eux »; & en disant cela, ils lancerent contre les Chrétiens des tisons allumés, coururent ensuite à leurs Cabannes pour y prendre leurs arcs & leurs fleches, & se jetterent sur les Chrétiens avec tant de furie, que les Guaranis furent ébranlés.

Alors le Gouverneur commanda à Dom Pedre de Barba de faire une décharge de son Artillerie, & à Dom Jean de Salazar de faire avancer l'Infanterie; il la rangea lui-même en bataille, puis il fit sonner la charge avec le cri ordinaire de *Santiago*. Il

1542. étoit à la tête de tous, arrêtant ceux qui vouloient le couvrir ; & cette intrépidité, jointe à la vue des Chevaux, que les Guaycurus ne connoissoient point encore, jetta une si grande épouvante parmi eux, qu'après avoir mis le feu à leurs Cabannes, ils gagnerent avec précipitation la Montagne par le chemin qu'on leur avoit laissé libre. Ils étoient au nombre de quatre mille Combattans ; & des Espagnols s'étant un peu trop avancés, tandis que les Cabannes brûloient, il y en eut deux de tués. Deux Guaranis avoient été faits prisonniers d'abord : les Guaycurus leur couperent la tête, aussi-bien qu'aux Espagnols qu'ils avoient tués. Dom Alvare les poursuivit quelque tems ; & un Cavalier, qui étoit à côté de lui, fut attaqué par un de ces Barbares, qui s'attacha au cou de son Cheval, & ne lâcha prise, que quand il fut lui-même percé. On en tua un assez grand nombre dans cette poursuite ; mais le Gouverneur fit enfin sonner la retraite, & après s'être un peu reposé, reprit avec toute son Armée la route de l'Assomption.

Suite de cette victoire.

Il s'apperçut bientôt qu'il étoit poursuivi par une Trouppe de Guaycurus, qui, sachant que les Guaranis ont la mauvaise coutume, quand ils ont enlevé quelque fleche ou autre chose à leurs Ennemis, de se retirer sans regarder derriere eux, & d'aller chacun de leur côté, d'où il arrive qu'il en périt beaucoup dans ces retraites, comptoient bien d'en enlever quelques-uns ; mais le Gouverneur vint à bout, quoiqu'avec bien de la peine, d'obliger les Guaranis à se tenir

serrés jusqu'à ce qu'ils fussent hors de tout danger de surprise. Les Espagnols firent environ quatre cens Prisonniers de tout âge & de tout sexe; & lorsqu'il ne parut plus d'Ennemis derriere l'Armée, le reste de la marche se fit en chassant, & les Espagnols arriverent à l'Assomption, chargés de gibier.. 1542.

Dom Gonzale de Mendoze, qui y avoit été laissé pour y commander, avertit le Gouverneur que plusieurs Indiens de différentes Nations, allarmés de la guerre qu'il faisoit aux Guaycurus, étoient venus lui demander si on vouloit bien les recevoir comme Amis, offrant même de se joindre aux Espagnols contre tous leurs Ennemis; mais que ces députations lui avoient paru suspectes, & qu'il soupçonnoit même qu'elles n'avoient point eu d'autre objet, que de reconnoître s'il n'étoit pas possible de surprendre la Ville, tandis que la plus grande partie des Trouppes étoit en campagne; ce qui l'avoit engagé à retenir les Députés. Dom Alvare se les fit amener, & ne trouva point les soupçons de Mendoze assez bien fondés. Il fit à tous beaucoup d'amitié, & les renvoïa chargés de présens, en leur disant qu'il recevroit volontiers, en qualité d'Amis, & de Vassaux de l'Empereur, tous ceux qui voudroient vivre en paix avec ses Alliés.

Les Agazes sont punis.

Il n'en fut pas de même des Agazes, dont Mendoze fit de grandes plaintes au Gouverneur. Ces Perfides, supposant que la Ville étoit sans défense & mal gardée, étoient venus la nuit même du départ de l'Armée,

1542. pour y mettre le feu, & aïant entendu crier aux armes, s'étoient retirés ; mais en retournant chez eux, avoient fait de grands ravages dans les Habitations des Guaranis. Dom Alvare commença par faire pendre les Otages, qu'ils lui avoient donnés, lorsqu'il leur avoit accordé la paix ; & remit à un autre tems la punition de leur félonie. Les *Yapuruez* (1), Nation errante, & voisine des Guaycurus, qui incommodoit aussi beaucoup les Espagnols, furent plus sages, & n'attendirent point qu'on allât chez eux pour les mettre à la raison. Ils demanderent la paix, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer, & n'ont point remué depuis.

D. Alvare traite avec les Guaycurus.

Cependant la défaite des Guaycurus n'avoit pas assez intimidé cette Nation fiere & nombreuse, pour être assuré qu'elle ne recommenceroit point la guerre, dès qu'elle en trouveroit une occasion favorable, & D. Alvare voulut se tirer une bonne fois d'inquiétude de ce côté-là. Mais comme il ne désespéroit pas aisément de gagner par la douceur, ceux surtout, à qui il avoit fait connoître qu'il étoit en état de les réduire par la force, il voulut essaïer la premiere de ces deux voies, avant que d'emploïer une autre fois la seconde. Il commença par se faire remettre les Guaycurus, qui étoient entre les mains des Guaranis, après avoir déclaré à ceux-ci que Sa Majesté ne vouloit plus que les Prisonniers de guerre fussent Esclaves ; à quoi il ajoûta qu'il puniroit séverement quiconque transf-

(1) Ou Itapuruez.

greſſeroit cette défenſe. Enſuite aïant jetté les yeux ſur un des Priſonniers qu'on lui avoit amenés, & dont la figure & la phyſionomie lui plurent, il le chargea d'aller dire à ceux de ſa Nation, qu'il étoit encore très diſpoſé à les recevoir comme Amis, aux conditions qu'il leur avoit propoſées d'abord. Cet Homme s'acquitta fort bien de ſa Commiſſion; & toute la Bourgade partit avec lui pour venir trouver le Gouverneur. Dès qu'ils parurent ſur le bord du Fleuve, D. Alvare leur envoïa des Canots: les plus conſidérables, au nombre de vingt, s'y embarquerent & ſe rendirent chez lui. Il les reçut avec amitié; & celui, qui devoit porter la parole, lui dit que ſa Nation avoit fait la guerre à toutes les autres, & les avoit toujours vaincues; mais que puiſque les Eſpagnols étoient encore plus braves que les Guaycurus, il venoit auſſi au nom de tous lui rendre les armes; qu'il pouvoit leur ordonner tout ce qu'il voudroit, & qu'il ſeroit obéi. Il ajoûta que les Guaranis n'avoient jamais oſé les attaquer ſeuls; mais qu'à ſa conſidération ils vivroient bien déſormais avec eux. 1542.

D. Alvare lui répondit qu'il étoit venu dans ce Païs, pour engager ſes Habitans à embraſſer la ſeule Religion, qui étoit véritable, & à rendre obéiſſance à l'Empereur, & pour établir une paix durable entre les Nations; que s'ils vouloient lui promettre de ne jamais troubler cette paix, ils trouveroient en lui toute la protection & toute la faveur qu'ils pourroient ſouhaiter, & qu'il leur rendroit tous les Priſonniers,

1542. que lui & ses Alliés avoient faits sur eux. Il leur remit même sur le champ tous ceux, qu'il avoit retenus à l'Assomption; & ils en furent si charmés, qu'ils jurerent à l'Empereur une fidélité inviolable. Il leur fit quantité de présens, & les renvoïa charmés de tout ce qu'il leur avoit dit, & plus encore de ses bonnes manieres. Comme nous aurons encore plus d'une occasion de parler de ces Indiens, j'ai cru qu'il étoit à propos de les bien faire connoître ici. On pourra juger, par ce que j'en dirai, de quelle importance il eût été que les Successeurs de D. Alvare eussent suivi le plan qu'il leur avoit tracé pour la maniere de se conduire avec les Peuples de l'Amérique.

Du Païs des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus.

J'ai dit que la Nation des Guaycurus est nombreuse, mais ce n'est que par comparaison avec la plûpart des autres de cette partie du Continent de l'Amérique, car elle l'est assez peu pour l'étendue des Terres qu'elle occupe. Il est vrai que la plûpart n'en sont presque pas habitables, parce-qu'elles sont fort marécageuses dans la saison des débordemens, & que le reste de l'année elles sont si seches & si arides, qu'on y trouve à chaque pas de grandes crevasses, & que pour n'y pas mourir de soif, les Habitans sont contraints d'aller se loger aux environs des Marais, qui ne sont jamais à sec, & dont l'eau est fort trouble. Le Pere Loçano, qui compte les Guaycurus parmi les Peuples du Chaco, auquel il ne donne point d'autres bornes à l'Orient, que le Fleuve, les divise en trois Tribus, dont la

premiere, qui n'est connue que sous le nom générique de la Nation, est la plus proche du Paraguay. Ceux qu'il appelle *Guaycaretis*, sont plus enfoncés dans les Terres à l'Occident, & les *Guaycurus Guazus*, qui sont la troisieme Tribu, occupent un fort grand terrein au Nord. Du reste, la figure, le caractere & la maniere de vivre de ces Barbares est partout la même : c'est la jalousie, qui les a séparés. On croit qu'anciennement ils étoient tous réunis à plus de cent lieues au Nord de l'Assomption, où sont demeurés ceux de la troisieme Tribu, & que c'est encore moins le défaut de concert entr'eux, que leur goût pour la guerre & pour le brigandage, qui les a séparés. 1541.

Leur caractere, leur figure.

Ce qui est certain, c'est que leur caractere est partout le même, dur, féroce, intraitable, & que tous sont des Voisins fort incommodes pour la Province de Paraguay. On les croit quelquefois bien loin, qu'on est tout surpris d'en voir toutes les habitations de la campagne innondées : ils ont même souvent l'assurance d'aller vendre dans les unes, le butin qu'ils ont fait dans les autres. L'ivrognerie est une de leurs passions dominantes, & fait perdre presque toute espérance de les apprivoiser. Ordinairement ils vont tout nus; mais leurs Femmes sont couvertes depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Quand il fait grand froid, ce qui est rare dans leur Païs, tous portent de grandes capes de peau, qu'ils quittent sans peine, lorsqu'ils trouvent à les troquer avec les Espagnols pour du vin, ou quelqu'autre boisson plus forte. Ils se peignent

1542. le corps, mais plus ou moins, suivant l'âge & le grade militaire. Dès qu'un Enfant est né, on lui perce les oreilles pour y suspendre quelques colifichets; & à mesure que les cheveux lui poussent, on les arrache, à la réserve de ce qu'il en faut pour former un toupet sur le haut de la tête, & deux couronnes dont le toupet est le centre: mais cela n'est que pour les Mâles; on ne laisse pas un seul cheveu sur la tête des Filles. Les Garçons sont peints en noir jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis en rouge jusqu'à seize. On leur donne alors un bracelet, une ceinture, qui leur passe au-dessous du nombril, & un bonnet à rezeau pour envelopper leurs cheveux. Jusques-là ils sont tenus dans une grande dépendance, & tout le monde a droit de leur commander ce qu'il veut. On les pique de bonne heure en plusieurs endroits du corps; & cette opération, de la maniere dont elle se fait, est très douloureuse: cependant on voit des Enfans de quatre ou cinq ans, la demander avec instance, & la soutenir avec la plus grande fermeté.

Avant que de leur donner un nom, on leur perce la levre inférieure pour y insérer je ne sais quoi, qu'on appelle *Mbata*. Ce sont les Jongleurs, ou les vieux Guerriers, qui font cette cérémonie. Si c'est une bonne grace, c'est une bonne grace de Barbares; mais je croirois plutôt que c'est pour se rendre plus terribles, & il est certain qu'ils y réussissent; car avec les différentes couleurs dont ils se peignent, leur chevelure bizarre, divers ornemens de verrerie, de coquillages & de métal, qu'ils laissent pendre à leur

ceinture, & qui font qu'on les entend de loin; leurs oreilles & leurs levres percées & garnies de prétendus bijoux, leur tête rase, avec deux couronnes & un toupet, leurs paupieres, dont on a arraché les sourcils, ce qu'ils font, disent-ils, pour avoir la vue plus claire, ils ont véritablement un air affreux, auquel on ne se fait point. 1542.

Education qu'ils donnent à leurs Enfans; leur gouvernement.

La dépendance où ils tiennent leurs Enfans, accoutume de bonne heure les Garçons à la guerre, & les Filles au travail; mais les droits de la nature & la raison n'y entrent pour rien: on ne pense à leur former, ni l'esprit, ni le cœur, & on ne leur inspire aucun respect ni aucun attachement pour ceux qui leur ont donné le jour. Ils portent même impunément l'insolence jusqu'à les frapper, quand ils en ont la force. Toute une Bourgade demeure dans une espece de Hangart fort vaste, divisé en trois par des cloisons, & couvert d'un toît, qui ne peut les garantir que de l'ardeur du Soleil, & que le vent emporte, pour peu qu'il soit violent. Le Cacique occupe tout le milieu avec sa Famille, ses Officiers, & les armes, qui sont toujours déposées chez lui. Le Peuple demeure dans les côtés, où l'on voit tous les meubles sans aucun ordre, les uns sur les autres. Le Cacique, dont la Dignité est héréditaire, reçoit de grands honneurs de ses Sujets, sur lesquels il a une autorité sans bornes, & dont il est toujours ponctuellement obéi. Ses Enfans, dès qu'ils sont nés, sont confiés à des personnes sûres, & envoïés fort loin, où on les éleve assez bien, selon les idées de la

1542.

Nation. Ils ne voient que très rarement leur Pere & leur Mere pendant leur enfance.

Des épreuves qu'ils font subir aux nouveaux Soldats.

On est reçu Soldat à l'âge de seize ans, & ce premier pas pour entrer dans le Service militaire coûte beaucoup. C'est toujours un Vétéran distingué, qui est chargé de la réception. Il commence par faire asseoir son Candidat auprès de lui, & par lui arracher les cheveux d'une de ses deux couronnes. Il faut souffrir cela sans remuer, & sans se plaindre. Il lui perce ensuite toutes les parties du corps, & même les plus sécretes & les plus sensibles, avec un os pointu; & du sang qui en sort, il lui frotte la tête; puis il lui prend le toupet de cheveux, le tire de toute sa force, le lie, le serre tant qu'il peut, & l'enveloppe d'un rézeau. Enfin il le frotte par tout le corps d'une terre rouge, & le déclare Soldat. Alors on le traite avec honneur, aucun Particulier n'a plus droit de lui rien commander, & tout lui est permis.

Le grade de Soldat vétéran se reçoit à vingt ans: on suppose qu'à cet âge l'Homme a toute sa force. Celui, qui doit être promu, se fait couper, la veille de sa réception, le toupet, & réduire la couronne, qui lui reste, à un doigt de large, puis il se frotte tout le corps de cire fondue, ou de graisse de poisson. La nuit suivante il se peint, depuis les piés jusqu'à la tête, de différentes couleurs, se ceint la tête au-dessous de la couronne d'un bandeau de fil rouge, se couvre tout le corps de petites plumes assez proprement arrangées, & en fait aussi de petites boules, qui pendent de sa ceinture. Ainsi équipé, il prend une es-

pece de tambour, ou plutôt de bâlon bien enflé & rempli d'eau, sur lequel il frappe avec une calebasse, en chantant, ce qui dure depuis la pointe du jour jusques vers les cinq heures du soir, puis il distribue à sept Soldats, qu'il choisit, des os pointus, dont ils lui percent de part en part, quatre ou cinq fois, les parties secretes, & du sang qui en sort, lui frottent la tête. 1542.

La discipline militaire est très pénible parmi ces Indiens; en paix, comme en guerre, ils sont toujours en garde contre les surprises. Chaque Bourgade a une Vedette placée sur une petite éminence, pour observer tout ce qui se passe aux environs: toutes les nuits il y a des Coureurs, qui battent l'estrade, & des Sentinelles de distance en distance, qui sifflent continuellement pour faire connoître qu'ils ne dorment pas. A la premiere allarme, tout le monde est sur piés, & ceux qui ne peuvent pas porter les armes, vont se mettre en lieu de sureté; leurs pistes sont même si peu marquées, qu'il n'est pas possible de les suivre. Ils tirent fort juste, & presque tous leurs divertissemens consistent à s'y exercer. Outre l'arc, la fleche, le macana, ils ont une espece de couteau fait d'une mâchoire de poisson. Il ne se passe point d'année, qu'ils ne fassent la guerre à quelque Nation, sans préjudice de celle qu'ils font habituellement aux Espagnols. Pour l'ordinaire ils font main-basse sur tous les Hommes, qui tombent entre leurs mains; ils réservent les Enfans mâles pour les marier avec leurs Filles, & ils vendent à leurs

De leur maniere de faire la guerre: leurs armes.

1542. Voisins les Enfans qui naissent de ces mariages. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se battre en plaines contre les Espagnols, parcequ'ils n'ont rien, qui les défende contre les armes à feu; mais ils ont cent ruses pour les attaquer avec avantage. S'ils sont poursuivis, la vîtesse de leurs Chevaux leur fait bientôt gagner des retraites, où il leur est fort aisé d'empêcher les Espagnols de pénétrer. Quand on leur vient dire qu'ils approchent : » laissez-les venir, di» sent-ils; quand ils n'auront plus de bis» cuit, il faudra bien qu'ils s'en retournent » pour en aller chercher.

Leurs Fêtes publiques.

Le jour qu'on sevre un Enfant, celui où il commence à courir avec les autres, le retour des Pléiades, qu'ils appellent les *Chevrettes*, sur l'horison, sont des jours de Fêtes dans les Bourgades : la derniere est générale dans toute la Nation. On s'y prépare en secouant les nattes, & en battant les cloisons. Ensuite les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre forment comme deux Bataillons, qui se chargent assez sérieusement. C'est un jeu, mais un jeu de Barbares. Les Enfans des deux sexes se donnent aussi quelques gourmades, mais seulement pour la forme. Les courses succedent à ces combats, puis on se souhaite mutuellement l'accomplissement de tous ses desirs, & sur-tout la victoire sur tous les Ennemis. La Fête finit toujours par s'enivrer.

Du deuil & des obseques.

La mort du Cacique met toute la Bourgade en deuil, aussi-bien que celle de ses Enfans & de ses plus proches Parens. Ce

deuil consiste à garder la continence plus ou moins de tems, suivant la qualité du Défunt, ou l'affection qu'on lui portoit; à jeûner, c'est-à-dire, à ne point manger de poisson, qui est le plus grand régal de ces Indiens; à prendre un air triste, & à ne se peindre ni le corps, ni le visage. Le Cacique, quand il est en deuil, change tous les noms de ses Sujets. Dès qu'une Personne de considération est morte, on égorge un certain nombre d'Hommes & de Femmes pour l'accompagner dans l'autre Monde; & on n'est jamais embarrassé pour les trouver, il s'en présente toujours assez pour avoir cet honneur. Les obseques se font avec beaucoup d'appareil. Le Cadavre est paré de tout ce qu'on peut avoir de plus beau; ceux des Caciques surtout emportent dans le tombeau ce qu'il y a de plus précieux dans la Bourgade. Tout cela se fait de bon cœur; & il n'est personne, qui ne donne au Défunt des marques du regret le plus sincere. 1542.

La Polygamie n'est point connue dans cette Nation; mais les mariages n'y tiennent à rien. On se sépare sans façon, quand on ne se trouve pas bien ensemble. Au reste les Guaycurus paroissent n'avoir pas même l'idée de la pudeur si naturelle à tous les hommes; parmi eux les actions, qui doivent être les plus voilées, se font devant tout le monde. Les Filles, qui ont eu quelque commerce avant que d'être mariées, ou se font avorter, ou tuent leurs Enfans dès qu'ils sont nés. La condition des Femmes est fort dure; elles sont traitées en Es- Des Mariages.

1542. claves, & n'ont pas un moment de repos. Les Filles suivent les Soldats à la guerre pour les servir, & ne sont nullement ménagées. La seule occasion, où les Maris paroissent avoir quelque considération pour leurs Epouses, est au retour d'une Campagne : comme les seules marques, qu'ils rapportent de leurs victoires, sont les chevelûres de ceux qu'ils ont tués, ils leur en font présent ; & elles s'en parent pour célébrer le triomphe de leurs Maris, qui de leur côté ornent leurs têtes de plumes, & leur front de quelque plaque d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Femmes portent aussi alors des colliers, ensuite elles attachent ces chevêlures à un poteau, autour duquel elles dansent, chantant les louanges des Vainqueurs.

Leurs Superstitions.

Quand les Guaycurus se croient menacés de quelque grand orage, ils sortent de leurs Bourgades, les Hommes armés de leurs macanas, les Femmes & les Enfans criant à pleine-tête, & ils s'imaginent que par-là ils feront fuir le Démon, qui vouloit exciter la tempête. L'expérience constante du contraire ne les désabuse point ; peut-être sont-ils persuadés que le Démon feroit pis, s'ils ne l'intimidoient par leurs clameurs & par leurs menaces. Au reste ils ne reconnoissent point d'autre Divinité, que la Lune & la Constellation de la grande Ourse, ausquelles on n'a point apperçu qu'il rendent aucun culte religieux. Comme ils ne cultivent point la terre, ils ne vivent que de la chasse & de la pêche. Tout leur est bon ; ils mangent les Lions, les Tigres, les Ours, les

les Viperes & les Couleuvres, mêmes les plus venimeuses. On prétend que s'y accoutumant dès l'enfance, cette nourriture se naturalise avec leur tempéramment. D'ailleurs tous ces Amériquains méridionnaux ont l'estomach extrêmement chaud. 1542.

Pour revenir à Dom Alvare, ce qui étoit alors le principal objet de son attention étoit de prendre des mesures justes pour secourir les Espagnols, qu'il avoit envoïés de l'Ile de Sainte-Catherine à Buenos Ayrès; & il fit enfin partir, sous le commandement de Gonzale de Mendoze, deux Brigantins chargés de toutes sortes de provisions & de munitions, & sur lesquels il fit embarquer cent hommes. Il envoïa ensuite un Détachement de ses Trouppes contre les Agazes, qui furent surpris. On en tua un très grand nombre, & on en prit quatorze, qui furent pendus. Cette exécution eut son effet; toute la Nation implora la clémence du Gouverneur, & se soumit à tout ce qu'il voulut, sur-tout après qu'elle eut appris un autre coup de vigueur, qui répandit fort loin sa réputation, & le fit craindre autant qu'il étoit déja estimé.

D. Alvare envoie du secours à Buenos Ayres, & punit de nouveau les Agazes.

On l'avoit assuré que le Fils de l'infortuné Alexis Garcia étoit encore Captif parmi les Indiens qui avoient tué son Pere & enlevé son trésor: il les fit prier de le lui envoïer; mais ces Barbares, après avoir massacré ceux qu'il avoit chargés de cette commission, à l'exception d'un seul, lui firent dire par celui-ci, que s'il s'avisoit de venir lui-même chez eux, ils le recevroient comme ils venoient de faire ses Députés.

Il venge la mort d'Alexis Garcia.

1542. Irrité de cette insulte, il donna ordre à Dom Alfonse Riquelmi, son Neveu, de choisir trois cens Espagnols & mille Indiens, & d'aller apprendre à ces Barbares, qu'on ne l'insultoit pas impunément. Riquelmi les trouva qui s'attendoient bien à être attaqués : ils étoient en très grand nombre & bien postés; mais il les chargea si brusquement, qu'il les mit d'abord en désordre, en tua trois mille, & en fit quatre mille prisonniers : il est vrai qu'il y perdit cinquante de ses plus braves Hommes.

Nouvelle évacuation de Buenos Ayrès.

La joie, que Dom Alvare ressentit de ce succès, fut bientôt troublée par l'arrivée de quatre Brigantins, qui mouillerent le vingtieme de Décembre dans le Port de l'Assomption, & où étoit Estopiñan Cabeça de Vaca, avec tous les Espagnols, qu'il avoit conduits de l'Ile de Sainte-Catherine à Buenos Ayrès. Il dit au Gouverneur qu'étant entré dans ce Port, il y avoit trouvé une Lettre signée de D. Dominique Martinez de Irala, & d'Alfonse Cabrera, portant un ordre de l'évacuer, parcequ'on y étoit tous les jours à la veille d'y mourir de faim, ou par les fleches des Indiens. Il ajoûta que vingt-cinq Espagnols s'étoient déja refugiés à la Côte du Bresil, & que si le secours, qu'il avoit apporté, avoit tardé d'un jour, tous auroient péri de l'une ou de l'autre maniere; que son arrivée aïant un peu rassuré les Habitans, il avoit pris des mesures pour changer la situation de la Ville, & pour conduire tous les Espagnols à l'embouchure de la Riviere de S. Jean; mais que l'hiver étant survenu, &

toutes les Rivieres s'étant débordées, il n'avoit pas cru avoir d'autre parti à prendre, que de ramener tout son monde à l'Assomption, avec tous les Habitans de Buenos Ayrès. 1542.

Accident fâcheux.

Mendoze, qui étoit parti depuis peu, comme nous l'avons dit, avoit encore été plus malheureux, & couru de plus grands risques. Le trente-unieme de Décembre il perdit un de ses Bâtimens, qui étoit chargé de vivres; il fit naufrage, & une partie des Hommes qu'il portoit fut noïée: celui qu'il montoit lui-même, étant amarré sur le bord du Fleuve avec un cordage attaché à un arbre, il survint un tremblement de terre, qui renversa l'arbre sur le Navire, & le fit tourner. Le même accident arriva aux autres Brigantins, & quatorze personnes des deux sexes furent assommées, ou noïées. On n'a point marqué l'endroit où se trouvoient alors ces Bâtimens; mais seulement que Mendoze avoit eu bien de la peine à regagner le Port de l'Assomption, où il fut bientôt témoin d'un autre accident beaucoup plus triste encore.

1543. Incendie à l'Assomption

Le quatrieme de Février de l'année suivante, une Indienne, qui servoit un Habitant de cette Capitale, en secouant son Hamach, où le feu avoit pris, ne s'apperçut point qu'il en avoit sauté des étincelles sur les cloisons de la chambre, qui étoient de paille; & quelques momens après toute la maison fut embrasée. Le feu se communiqua bientôt à toutes celles, dont elle étoit environnée; & les flammes, portées par un grand vent, en consume-

1543. rent jusqu'à deux cens. Comme, à l'exception des armes, on n'en avoit pu rien sauver, les Poules mêmes & les autres Animaux domestiques aïant été brûlés pour la plûpart, & qu'il ne restoit dans la Ville que cinquante maisons, que des eaux séparoient des autres, le plus grand nombre des Habitans se trouva sans habits, sans meubles, sans provisions, sans marchandises, & n'aïant pas où se coucher à l'abri des injures de l'air : mais ils avoient une grande ressource dans leur Gouverneur. Il pourvut d'abord au plus pressé, & envoïa dans toutes les Habitations Indiennes acheter des vivres à ses dépens ; il fournit avec la même générosité de quoi remédier aux autres besoins ; & avec une promptitude qu'on ne pouvoit comprendre, toutes les maisons qui n'avoient été que de paille, furent rebâties de terre.

Irala est chargé de remonter le Paraguay.

D. Alvare reçut bientôt après des nouvelles, qui le consolerent un peu de tant de malheurs arrivés coup-sur-coup. Au mois de Novembre de l'année précédente il avoit, de l'avis du Conseil, entrepris de faire reconnoître le cours du Paraguay autant qu'il seroit possible de le remonter, & cela lui étoit expressément recommandé dans ses Instructions. Son dessein étoit de faire par lui-même cette découverte ; mais, comme sa présence étoit plus que jamais nécessaire à l'Assomption, il crut qu'il devoit la faire ébaucher par quelqu'un qui en fût capable, & il jetta les yeux sur son Lieutenant de Roi. Il le connoissoit Homme de résolution, & il étoit d'ailleurs bien

aise d'avoir un prétexte honnête pour le tirer de l'Assomption. Il lui dit donc qu'il ne connoissoit personne, qui fut plus propre que lui pour une entreprise que l'Empereur avoit extrêmement à cœur, & lui donna sa parole de faire valoir auprès de Sa Majesté le service qu'il lui auroit rendu. 1543.

Il découvre le Port des Rois.

Irala parut sensible à la marque d'estime que lui donnoit son Général, & trouva tout prêts trois Brigantins bien équipés, sur lesquels il y avoit quatre-vingt-dix Espagnols, un grand nombre d'Indiens, & des vivres en abondance. Dom Alvare lui recommanda d'approcher le plus qu'il pourroit de la source du Fleuve, s'il ne pouvoit point aller jusques-là; de prendre une connoissance exacte des différentes Nations qu'il rencontreroit sur ses bords; d'envoïer de tems en tems des Indiens avec quelques Espagnols dans l'intérieur des Terres; de passer même, s'il étoit possible, jusqu'au Pérou, parcequ'il étoit convenu avec Dom Christophe Vaca de Castro, qui y commandoit, d'essaïer d'établir une communication entre ce Roïaume & le Paraguay. Il partit le vingtieme de Novembre 1542: il fit, selon son estime 250 lieues avant que d'arriver au Lac des Xarayez, à l'entrée duquel il trouva un Port du côté de l'Ouest, qu'il nomma *le Port des Rois*, parcequ'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie: après s'y être un peu reposé il y laissa ses Brigantins avec du monde pour les garder, & se mit en marche avec le reste de la Trouppe vers l'Occident. Il rencontra plusieurs Na-

1543. tions, qui avoient beaucoup d'or & d'argent travaillés; mais il ne put savoir d'où elles les tiroient, & il assura à son retour au Gouverneur, qu'il étoit aisé d'aller par-là jusqu'au Pérou, pourvu qu'on fût plus en état, qu'il n'étoit, de se faire respecter des Indiens, qu'on y rencontreroit partout. Il ajoûta même que les Peuples des environs du Port des Rois souhaitoient fort de voir chez eux les Espagnols & leur Général; mais il pouvoit avoir ses raisons pour dire cela de lui-même.

D. Alvare se dispose à faire la même route.

Quoi qu'il en soit, peu de tems après son retour à l'Assomption, Riquelmi y arriva de son Expédition contre les Meurtriers d'Alexis Garcia; & sur le rapport de ces deux Officiers D. Alvare se détermina enfin à ne plus différer de prendre la même route que son Lieutenant de Roi venoit de faire, résolu même d'approcher le plus près qu'il pourroit du Pérou. Il avoit déja fait construire dix Brigantins pour ce voïage: il les fit armer en diligence, & il chargea Gonzale de Mendoze d'aller acheter des vivres dans quelques Habitations Indiennes, qui étoient au-dessus du Païs des Guaranis; mais on refusa de lui en vendre. Il n'avoit pas assez de monde pour y contraindre ces Barbares, qui étoient furieux contre les Espagnols, & il fallut lui envoïer du secours. Irala eut ordre d'aller le joindre avec main-forte; mais D. Alvare lui recommanda sur-tout d'emploïer la voie de la douceur & des présens, pour les engager à faire de bonne grace ce qu'on étoit en état d'emporter par la force; &

cela réussit. Deux Caciques de ces Indiens suivirent même Irala à l'Assomption, y firent leurs soumissions au Gouverneur, & lui promirent d'exécuter ponctuellement tous les ordres qu'il leur donneroit. 1543.

Tout étant prêt pour son départ, il fut averti que les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Ile de Sainte-Catherine, étoient partis furtivement de l'Assomption chargés de Lettres pour l'Empereur, où on l'accusoit d'avoir rempli toute la Province de confusion & de troubles par l'abus qu'il faisoit de l'autorité dont Sa Majesté l'avoit revêtu. Pierre Fernandez ajoûte qu'ils avoient emmené avec eux une trouppe de Filles Indiennes, qu'on les avoit chargés d'instruire pour les disposer au Baptême, & qu'avant leur départ ils les avoient enfermées, de peur qu'elles ne parlassent de ce voïage, ou ne voulussent se sauver. On n'a point su quel étoit en cela leur dessein; ce qui est certain, c'est que le Cacique de la Bourgade, d'où elles avoient été tirées, vint les redemander à Dom Alvare, qui fit aussi-tôt courir après leurs Conducteurs, qu'on trouva accompagnés de trente-cinq Filles. Ils avoient fait prendre les devants à quelques Espagnols, qui devoient aller en Espagne avec eux, & à un Brasilien, nommé Domingo, qu'on avoit débauché au Gouverneur, à qui il étoit fort utile pour le service de l'Empereur. Il y a bien de l'apparence que cet Homme devoit leur servir de Guide, pour aller s'embarquer au Bresil, dont ils avoient pris la route.

Conspiration contre lui.

Ils furent ramenés à l'Assomption, &

1543.

Sa conduite avec les Auteurs de cette intrigue.

Dom Alvare fut bien-tôt instruit que toute cette trame étoit conduite par les Officiers roïaux. La lecture des Lettres, dont les deux Religieux se trouverent saisis, acheva de l'en convaincre. Il les fit arrêter sur le champ; mais quoiqu'il reconnût la faute, qu'il avoit faite de ne pas suivre le Procès criminel qu'il avoit déja commencé à faire instruire contr'eux l'année précédente, & de les avoir fait sortir de prison, sa bonté naturelle prévalut encore en cette occasion, & il ne fit pas assez réflexion qu'il est presque toujours dangereux de ne punir certains crimes qu'à demi. Il fit plus, il les élargit encore, mais sous caution, craignant sans doute que la longueur des Procédures ne retardât trop son voïage; & il crut qu'il suffiroit de les séparer, en se faisant accompagner du Facteur Pierre de Orantez, & du Trésorier Philippe de Cacerez. Il nomma ensuite, pour commander pendant son absence à l'Assomption, Dom Jean de Salazar; son Lieutenant de Roi étant apparemment occupé ailleurs : & le jour de la Nativité de la Vierge, dont il venoit de faire rebâtir à ses frais l'Eglise, qui avoit été brûlée dans l'incendie de la Ville, & à laquelle il avoit voulu travailler comme un Manœuvre, il s'embarqua avec deux cens Espagnols, après avoir recommandé sur toutes choses à Salazar, qu'un Brigantin qu'il faisoit construire pour l'envoïer en Espagne, fût prêt à mettre à la voile à son retour.

Douze cens Guaranis, l'élite des Guerriers de cette Nation, le suivoient dans

des Canots; & dans toutes les Habitations, qu'il rencontra sur le bord du Fleuve, il fit quantité de présens aux Indiens, pour les engager à demeurer inviolablement attachés aux Espagnols : ils le lui promirent tous, & lui tinrent parole. Les deux Officiers roïaux ne s'embarquerent point avec lui, parcequ'il leur avoit donné ordre de se rendre par terre avec deux cens Espagnols & autant d'Indiens, & de s'arrêter au Port de la Chandeleur, où ils devoient l'attendre; mais Caccrez aïant perdu son Cheval dès le premier jour, demanda & obtint la permission de retourner à la Ville, & de mettre son Fils à sa place. Le douze la Flotte entra dans le Port de la Chandeleur, où l'on prit hauteur, & on trouva vingt-deux dégrés quarante minutes de latitude. 1543.

Le lendemain il parut sur les bords du Fleuve sept Payaguas, qui faisoient signe de vouloir parler au Gouverneur. Il leur envoïa sept Espagnols avec un Guaranis, qui avoit été Esclave parmi ces Indiens & parloit fort bien leur Langue : ils demanderent aux Espagnols s'ils étoient les mêmes que ceux qu'on voïoit souvent remonter & descendre le Fleuve; & ceux-ci leur aïant répondu qu'ils étoient de la même Nation, un Payagua leur dit qu'il seroit bien aise de parler à leur Chef. On le conduisit à D. Alvare, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Il répondit que son Cacique seroit bien aise de faire alliance avec lui, & qu'il avoit encore tout ce qu'il avoit enlevé au grand Chef Ayolas, & que pour obtenir le pardon de la trahison qu'il avoit faite à ce

Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent.

1543. Chef, il étoit prêt à lui remettre tout le trésor qu'il lui avoit enlevé.

Dom Alvare lui demanda en quoi cela consistoit, & il dit qu'il y avoit la charge de soixante-six Indiens, d'or & d'argent en bracelets, couronnes & autres choses semblables. » Vous pouvez assurer votre » Cacique, reprit le Gouverneur, que je » suis venu dans ce Païs par ordre de l'Em- » pereur, pour pacifier toutes les Nations, » pardonner tout le passé, & offrir sa » protection à tous ceux qui voudront bien » vivre avec ses Sujets, & se déclarer ses » Vassaux; que s'il veut accepter cette » condition, il peut en toute sureté venir » traiter avec moi, & qu'il aura tout lieu » de se louer de la réception que je lui » ferai. Il le chargea ensuite de quelques présens pour les lui remettre de sa part, il lui en fit aussi à lui-même, & lui demanda quand il reviendroit avec son Cacique. Le Payagua répondit que ce seroit dès le lendemain, & on le reconduisit à l'endroit où on l'étoit allé chercher.

Quelques jours se passerent sans que ni l'un ni l'autre parût; & l'Interprête Guarani, auquel Dom Alvare en témoigna sa surprise, lui dit qu'il croïoit inutile de les attendre plus long-tems; que les Payaguas étoient les Hommes du monde les plus défians & les plus fourbes; que tout ce que l'Envoïé du Cacique lui avoit dit, n'étoit que pour gagner du tems; que son avis étoit de les poursuivre; qu'on les atteindroit encore aisément, parcequ'ils étoient fort chargés; que sur la connoissance qu'il

avoit du Païs, il jugeoit qu'ils ne s'arrêteroient point, qu'ils ne fussent arrivés à une Lagune fort poissonneuse, dont les environs étoient un très bon Païs, autrefois assez peuplé, mais dont les Payaguas avoient massacré tous les Habitans. Dom Alvare suivit cet avis, se fit débarquer avec une bonne partie de ses Trouppes dans un endroit où la Lagune se décharge dans le Fleuve par une Riviere; & comme avant que d'y arriver il apperçut un assez grand nombre d'Indiens, il demanda à son Interprête de quelle Nation ils étoient : il répondit que c'étoient des Payaguas, & qu'ils fuïoient. Il fallut marcher huit jours pour arriver à la Lagune, en suivant cette Riviere; on en fit ensuite le tour par terre, & on n'y trouva personne. Dom Alvare comprit enfin qu'il perdroit, à chercher cette Nation errante dans ses retraites, un tems qu'il pouvoit mieux emploïer en continuant sa route, & retourna à la Chandeleur. 1543.

Il y laissa Mendoze, auquel il donna quelques instructions, qui regardoient apparemment les Payaguas, & se rembarqua. Ce Fleuve en cet endroit est bordé d'Arbres fruitiers de diverses especes, & le Cassier y est fort commun. Un peu plus haut il est extrêmement rapide, parceque deux Rochers, qui avancent des deux bords, rétrécissent beaucoup son lit. On y pêcha quantité de Dorades, dont quelques-unes pesoient jusqu'à quinze livres. La chair de ce Poisson est fort saine & d'un très bon goût. On prétend même que l'eau, dans

Particularités du Païs, qu'il traverse.

1543. laquelle on l'a fait cuire, est souveraine contre la gale & la lépre. Mendoze rejoignit alors le Gouverneur; lequel aïant remarqué de grands mouvemens dans les Indiens, allarmés sans doute à la vue d'une si nombreuse Flotte, le chargea de les rassurer. Il traita lui-même avec les *Guararopos*, & leur fit promettre de ne point molester ceux de ses Gens, qui pourroient demeurer derriere lui; mais ils ne tinrent point parole, & Fernandez prétend que ce fut par la faute de quelques Espagnols.

Par la hauteur où on se trouvoit alors, quand le Soleil est au Tropique, le Fleuve s'enfle si fort, qu'il inonde plus de cent lieues des deux côtés, & que les Canots, dit l'Auteur que je viens de citer, passent en quelques endroits par-dessus les plus grands Arbres. Herrera se contente de dire qu'il monte à la hauteur de six brasses. Fernandez ajoûte que cela dure quatre mois; que les eaux commencent à baisser vers la fin de Mars, & que quand elles se sont toutes retirées, elles laissent à sec un grand nombre de Poissons, qui y pourrissent & infectent l'air, ce qui cause beaucoup de maladies; mais que quand la terre est entierement desséchée, les Indiens y viennent en grand nombre, vivent de Poissons, qu'ils trouvent en abondance dans le Fleuve, & passent le tems à se divertir.

Il arrive au Port des Rois.

Dom Alvare, qui les y trouva, ne permit point à ses Gens de traiter avec eux; & quelques-uns l'étant venus visiter, il leur fit beaucoup d'amitié & quelques présens. Le vingt-cinquieme d'Octobre on trouva

que sur la main gauche le Fleuve se divisoit en trois branches, dont celle du milieu paroissoit comme une grande Lagune. Un peu plus haut les trois branches se réunissent, & la Flotte continuant sa route, apperçut du même côté une Riviere qui en reçoit un si grand nombre d'autres, que cela forme une espece de labyrinthe, dont les Indiens du Païs même ont bien de la peine à se tirer. Ils nomment cette Riviere *Iguatu*, qui veut dire la bonne eau. D. Alvare y entra, y fit planter des Croix, pour marquer à ceux qui le suivoient, la route, qu'ils devoient tenir. Le huitieme de Novembre, une heure avant le jour, après avoir remonté & descendu toutes ces Rivieres, il retourna sur le Fleuve, vis-à-vis de plusieurs Montagnes pelées, fort hautes, de couleur rougeâtre, dont la figure approchoit de celle d'une cloche, & on lui dit qu'on y trouvoit du Métal blanc. De-là, pour gagner le Port des Rois, il fallut se mettre à l'eau, & soulever pendant l'espace d'un trait d'arbalete, les Brigantins à force de bras, parceque les eaux étoient basses. 1543.

Le Gouverneur, en entrant dans ce Port, y trouva un grand nombre d'Indiens, qui l'attendoient avec beaucoup d'impatience, & qui témoignerent une grande joie de le voir. Il les caressa beaucoup; & comme on eut appris qu'ils adoroient des Idoles, ce que l'on n'avoit point encore remarqué chez toutes les autres Nations de ce Continent, il recommanda aux Ecclésiastiques & aux Religieux qui l'accompagnoient, de

Il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles.

1543. ne rien négliger pour les instruire, & les attirer à la connoissance du vrai Dieu : il leur parla lui-même sur l'impuissance de ces Divinités sourdes & aveugles, & il fut assez heureux pour les obliger à les brûler ; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils en vinrent jusques-là, parcequ'ils craignoient que les Démons ne les maltraitassent. Cela fait, il fit planter une Croix, & bâtir une Chapelle, où la Messe fut chantée avec beaucoup d'appareil, ce qui rassura extrêmement les Indiens. Il prit ensuite possession de tout ce Païs pour la Couronne de Castille. Il n'y en avoit point dans toute l'étendue de cette Province, où les Espagnols eussent plus d'intérêt à faire un Etablissement solide, & qu'ils aient plus négligé, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette Histoire. Dom Alvare s'étant alors apperçu que ces Peuples ne voïoient pas avec plaisir les Espagnols pénétrer dans leurs Habitations, il le défendit sous de rigoureuses peines.

Particularités de ce Païs.

Ces Indiens cultivent la terre, ont des Plantations de Manioc, & sement du Maïz, dont ils font chaque année deux récoltes, & ont d'excellens fruits de plusieurs especes. La Chasse & la Pêche leur fournissent beaucoup de Gibier & de Poissons ; ils nourrissent des Oies, moins encore pour les manger, que pour se délivrer des Grillons, dont apparemment le chant les étourdit ; & des Poules, qu'ils renferment la nuit pour se garantir de certaines

Chauve-souris.

Chauve-souris fort grandes, les mêmes peut-être dont nous avons déja parlé. Elles sont

fort dangereuses; & Dom Alvare en fit lui-même une fâcheuse expérience. Une nuit qu'il dormoit dans son Brigantin, aïant un pié découvert, une de ces Chauve-souris le mordit au bout du gros doigt, sans qu'il s'éveillât, lui en enleva toute la peau de dessous, & le sang en coula en si grande abondance, que son lit en fut tout baigné. C'est surtout aux oreilles des Chevaux, que ces Oiseaux nocturnes s'attachent; & dès qu'ils sont entrés dans une Ecurie, les Chevaux y deviennent furieux: mais la persécution qu'ils font aux Cochons est encore plus terrible; si-tôt qu'une Truie a mis bas, les Chauve-souris s'attachent à ses tetines, & ne quittent point prise, qu'elles ne les aient sucées & rongées jusqu'à la racine. L'Auteur (1), qui rapporte ce fait, ne dit point de quelle maniere les Poules délivrent les Indiens de ces Animaux incommodes. 1543.

Ni ce même Auteur, ni Herrera, n'ont pas plus d'attention à marquer exactement la situation du Port des Rois; & ce n'est que par induction, en suivant la route qu'a tenue Dom Alvare pour y entrer, qu'on peut, sans craindre de s'y tromper, le placer à l'entrée du Lac des Xarayez, en face de l'Ile des Orejones, & sur la rive occidentale du Lac, comme a fait le célébre Guillaume de Lille, le seul Géographe que j'aie vu, qui l'ait marquée dans sa Carte; toutes celles des Espagnols ne l'aïant pas fait. Les Journaux de ceux, qui dans la suite ont voulu passer du Paraguay au Pé- Situation du Port des Rois, & de l'Ile des Orejones, ou de Paradis.

(1) Fernandez.

1543. rou, achevent de mettre la chose en évidence. Le Pere del Techo donne à l'Ile que ce Lac renferme, trente milles de longueur, & dix milles à sa plus grande largeur.

Le nom qu'elle porte vient, dit-on, de celui d'une Nation Pérouane (1) dont on prétend que plusieurs s'y sont refugiés dans le tems de la Conquête du Pérou; & ce sont apparemment les Espagnols, qui étoient sous la conduite de Dom Alvare, qui lui ont donné celui d'*Ile du Paradis*. Si tout ce qu'en disent les Mémoires que j'ai vus, est bien vrai, ce nom lui convenoit parfaitement; car quoique située sous la Zône torride, entre les quinze & les seize dégrés de latitude australe, on y respire toute l'année un air fort doux, ce qui vient des vents, qui y soufflent régulierement tous les jours à certaines heures, & de quantité de Ruisseaux, dont elle est arrosée. La terre y produit sans culture des fruits excellens; & on n'y remarque presqu'aucune différence de saison, d'où il arrive que toute l'année on y seme & on y recueille. Le caractere de ses Habitans se ressent beaucoup de la température de l'air qu'ils respirent. Ils n'ont point planté de Vignes; mais ils font du vin avec du Miel. Le Gibier vient se présenter au Chasseur, & on n'a pas plutôt jetté les filets dans le Lac, qu'on les retire chargés de Poissons. Le Port des Rois n'en est qu'à une lieue; & tant d'avantages engagerent les Espagnols

(1) Les *Orejones*, ainsi nommés, dit-on parcequ'ils étoient dans l'usage de se percer les oreilles.

à demander qu'on fît un Etablissement dans ce Port.

1543.

Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois.

Indépendamment de la beauté du lieu, & de la douceur du climat, bien des raisons devoient, ce semble, obliger le Gouverneur à le fortifier, & à y laisser une Garnison : rien n'étoit plus à propos pour établir la correspondance entre le Paraguay & le Pérou, qu'il avoit tant à cœur ; & nous verrons dans la suite ce qu'il en a coûté à l'Espagne, dans le Paraguay même, pour avoir négligé un Poste de cette importance. Dom Alvare étoit trop sage, pour ne pas comprendre de quelle nécessité il étoit de s'en assurer ; mais il n'avoit pas plus de Monde qu'il ne lui en falloit, pour faire les Découvertes dont il étoit chargé, & il n'en pouvoit tirer de l'Assomption plus qu'il n'avoit fait. Il ne prévoïoit pas d'ailleurs ce qui l'empêcha dans la suite de faire tout ce qui convenoit au service de l'Empereur, & à l'avantage de sa Province. Quoi qu'il en soit, les Soldats, & sur-tout les Vétérans, murmurerent beaucoup, quand ils virent qu'on se préparoit à quitter ces beaux Lieux : » A quoi bon, disoient-» ils tout haut, être toujours dans des » Païs sauvages, nous consumer de fati-» gues, & courir sans cesse de nouveaux » dangers, sans avoir rien de certain ? » Que cherchons-nous dans les Déserts, » dans les Montagnes, & dans des Païs » inondés, où l'on ne rencontre que des » Anthropophages ; & à la vue de nos Com-» patriotes, que les fleches de ces Barba-» res ou les maladies nous enlevent tous

1543. » les jours, que pouvons-nous esperer
» qu'un pareil sort? Soïons sages à leurs
» dépens; & sans aller plus loin chercher
» des Trésors chimériques, qui semblent
» fuir devant nous, pourquoi ne pas jouir
» de ce que la Providence nous présente
» aujourd'hui? De quoi nous serviroit cet
» or, dont on nous amuse, & que pou-
» vons-nous avoir de mieux, que ce que
» nous trouvons ici?

Dom Alvare le refuse.

Plusieurs n'étoient pourtant pas d'avis que l'on renonçât à l'espérance de trouver des Mines, ni de découvrir un chemin pour aller au Pérou; mais ils pensoient comme les autres, qu'il convenoit de faire un Etablissement au Port des Rois, pour servir d'entrepôt, & rendre plus facile la communication avec ce Roïaume. Ainsi tous se réunirent pour engager le Gouverneur, à ce qu'ils souhaitoient. Les plus anciens lui en parlerent au nom de tous; & après les avoir écoutés assez tranquillement: » sont-ce donc des Espagnols, dit-il
» un peu ému, que j'entends parler de la
» sorte? Avons-nous quitté l'Espagne pour
» venir si loin chercher des Terres, & y
» mener dans l'obscurité une vie molle &
» oisive? Nous manquoit-il rien pour cela
» dans notre Patrie: je m'imagine voir
» des Enfans, qui pour recueillir des Pom-
» mes négligent des Trésors, dont ils
» ne connoissent point le prix. L'Empe-
» reur notre Maître nous a envoïés dans
» ce nouveau Monde, pour lui conquérir
» des Provinces, & lui assurer la posses-
» sion des richesses qu'elles renferment

» dans leur sein ; fallut-il y perdre la vie, » ou la passer dans des fatigues plus grandes, que celles que nous avons déja » essuïées, il est de notre devoir & de notre honneur de répondre à la confiance » dont ce grand Prince nous a honorés. Je » sais quelles sont mes obligations & les » vôtres ; je vous dois l'exemple, vous le » suivrez, si vous êtes dignes du nom que » vous portez (1). 1543.

Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits.

Sur ces entrefaites Mendoze arriva avec le reste de la Flotte, & dit au Gouverneur que les Guararopos, avec lesquels il croïoit avoir fait une alliance durable, avoient attaqué le Brigantin, que montoit le Capipitaine Augustin de Campos ; que cinq Espagnols avoient été tués d'abord, & que Jean de Bolaños aïant voulu se sauver à la nâge s'étoit noïé ; que ces Perfides étoient ensuite allés trouver les Nations voisines du Port des Rois, pour les engager à se joindre à eux contre les Chrétiens, qui n'avoient, disoient-ils, ni assez de forces, ni assez de courage pour leur résister ; & qu'il y avoit à craindre une conspiration générale de tous ces Peuples. Dom Alvare apprit en même tems par Hector d'Acuña, & par Antoine Correa, qu'il avoit envoïés avec dix ou douze Soldats pour inviter les Xarayez à faire alliance avec lui, qu'après avoir traversé des Terres noïées, où ils avoient beaucoup souffert de la faim, ils avoient rencontré une troupe de ces Indiens, envoïés au-devant d'eux par leur Cacique pour leur apporter des

(1) Del Techo *Hist. Paraquariensis*. L. 2 C. 14.

1543. rafraîchissemens; qu'un peu plus loin, ils en avoient trouvé plus de cinq cens, qui venoient aussi à leur rencontre, parés à leur maniere des plus belles plumes, & qui les avoient conduits dans leur Bourgade, où le Cacique les avoit très bien reçus, & leur avoit dit, par la bouche d'un Interprête Guarani, qu'il seroit charmé de voir leur Général, dont on lui avoit fait de grands éloges; qu'ils l'avoient assuré qu'ils venoient de sa part, pour lui déclarer qu'il vouloit être son Ami & celui de toute sa Nation; & qu'il leur avoit répondu que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir; qu'il ne pouvoit pourtant pas lui donner de grandes lumieres sur le Païs, qu'il vouloit traverser, mais qu'il lui donneroit un Interprête, qui avoit beaucoup voïagé de ce côté-là, & pouvoit lui être d'un grand secours.

Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou.

Ces Xarayez étoient établis un peu loin du Lac qui porte leur nom; mais la suite de cette Histoire fera voir qu'il y en a d'autres, qui se sont établis sur ses bords, ou du moins, qu'on y trouve souvent. Ce qui est certain, c'est que cette Nation a toujours été fort attachée aux Espagnols; qu'elle est d'ailleurs d'un bon caractere; qu'elle cultive la terre, d'où elle tire beaucoup de Grains & de Coton. Dom Alvare reçut très bien les offres du Cacique; & après avoir laissé ses Brigantins à la charge de Jean de Romero, avec cent Espagnols & deux cens Guaranis, il se mit en marche vers l'Occident. Les Auteurs Espagnols ont parlé fort succinctement de ce Voïage. Se-

lon Herrera, Dom Alvare après avoir marché cinq jours, pendant lesquels il fallût presque toujours s'ouvrir avec la hache un chemin à travers les bois & les broussailles, arriva sur le bord d'une Riviere, dont l'eau étoit chaude, mais fort claire; qu'alors son Guide lui déclara, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit voïagé dans ce Païs, & qu'il ne s'y reconnoissoit plus; mais que dix ou douze Indiens, qui se rencontrerent là, l'assurerent que dans une Cabanne, qui n'étoit pas éloignée, il rencontreroit quelqu'un qui pourroit très bien l'instruire de la route qu'il devoit prendre; que le Gouverneur l'envoïa chercher, & que cet Homme lui dit qu'il falloit encore marcher seize jours, avant que de trouver le Païs peuplé qu'il cherchoit; & que le chemin qu'il falloit faire pour y arriver, étoit encore plus rude que celui qu'il avoit déja fait; mais qu'encore qu'il courût risque d'être tué par les Habitans de ce Païs, il s'offroit néanmoins à lui servir de Guide; que Dom Alvare consulta les Officiers roïaux, les Capitaines & les Religieux qui l'accompagnoient, sur le parti qu'il devoit prendre, & que tous furent d'avis de ne pas s'exposer plus avant dans un Païs inconnu, avec des Guides, auxquels on ne pouvoit pas se fier; que quoi qu'il pût dire, pour leur faire changer de pensée, il ne les persuada point; & que comme il avoit ordre de l'Empereur de ne rien faire sans l'avis de son Conseil, il consentit à n'aller pas plus loin; qu'il donna ordre au Capitaine François de Ribera, d'aller avec des

1543.

1543. Guides, six Espagnols & quelques Indiens, jusqu'à un lieu, nommé *Tapua*, où le Guide avoit dit que le Païs commençoit à être habité, & qu'il reprit aussi-tôt le chemin du Port des Rois.

Pierre Fernandez s'accorde assez avec ce récit; mais il n'est pas aussi aisé de concilier ces deux Auteurs avec le Pere del Techo, qui écrivant au Paraguay même, a pu être instruit par quelqu'un de ceux qui étoient de ce Voïage; & il est difficile de croire que dans un Ouvrage dédié au Conseil roïal des Indes, il ait voulu avancer des faits, dont il n'eût de bons Garants: c'est ce qui m'engage à rapporter ce qu'il dit de cette excursion de Dom Alvare, en laissant à mes Lecteurs la liberté, que je me réserve à moi-même, d'en croire ce qu'ils voudront. J'ajoûte seulement, que jusques-là Dom Alvare n'avoit proprement fait aucune découverte par lui-même, & que ses Ennemis, comme nous le verrons dans la suite, ont été obligés de convenir qu'il en avoit plus fait lui seul, que tous ceux, qui l'avoient précédé, n'en avoient fait ensemble.

Il se rend maître d'une Bourgade.

Le Pere del Techo (1) convient avec Herrera que D. Alvare tira peu de secours de son Guide : il dit encore après Fernandez, que plusieurs Nations l'envoïerent complimenter, & lui fournirent des vivres qu'il païa toujours largement ; mais que quelques-unes voulurent s'opposer à son passage, & qu'il les mit à la raison : ce qui prouve qu'il alla beaucoup plus loin,

(1) Del Techo, *Hist. Paraq.* Liv. 1. C. 14.

que ne font entendre Herrera, ni Fernandez. Il avoit déja fait, ajoûte-t-il, beaucoup de chemin, & n'étoit pas loin des Frontieres du Pérou, lorsque ses Coureurs vinrent lui donner avis qu'ils avoient vu sortir d'une Bourgade environ cinq mille Hommes bien armés, qui paroissoient avoir dessein de l'attaquer. En effet, à-peine s'étoit-il mis en état de n'être point surpris, qu'ils parurent devant lui en ordre de bataille; mais à la vue de la belle ordonnance des Espagnols, tous se disperserent & prirent la fuite chacun de leur côté, laissant la Bourgade sans défense. Les Espagnols y entrerent sans aucune opposition, & y compterent huit mille Cabannes, au milieu desquelles s'élevoit une Tour bâtie de grandes pieces de bois, & terminée en pyramide, le tout couvert d'écorces de Palmiers. 1543.

Serpent monstrueux adoré par les Indiens, & tué par les Espagnols.

C'étoit la demeure & le Temple d'un Serpent monstrueux, dont les Habitans avoient fait leur Divinité, & qu'ils nourrissoient de chair humaine. Il étoit de la grosseur d'un Bœuf, & avoit vingt-sept piés de long, la tête extrêmement grosse, de petits yeux fort étincelans; & quand il ouvroit la gueule, on lui voïoit deux rangées de dents, toutes crochuës. La peau de sa queue étoit lisse; de grandes écailles rondes couvroient le reste du corps, & les Indiens voulurent persuader aux Espagnols qu'il rendoit des oracles. Il est vrai qu'à la premiere vue de ce Monstre, ceux-ci furent saisis de fraïeur: elle redoubla même lorsqu'un d'eux lui aïant tiré un coup d'arquebuse, il jetta un cri sembla-

1543. ble au rugiſſement d'un Lion ; & d'un coup de queue qu'il donna, il fit trembler la Tour. On l'acheva néanmoins ſans peine : & comme ſi la mort d'un ſi terrible Animal & la priſe d'une Bourgade, où l'on étoit entré ſans réſiſtance, euſſent épuiſé le courage des Eſpagnols ; la plûpart déclarerent qu'ils ne pouvoient pas aller plus loin.

Ce qui oblige D. Alvare de retourner ſur ſes pas.

Dom Alvare, qui ſe croïoit aſſez avancé vers le Pérou, mais qui ne pouvant pas beaucoup co mpter ſur ſon Guide n'étoit pas ſans inquiétude ſur la route qu'il devoit ſuivre, voulut, avant que d'entreprendre de ranimer le courage de ſes Soldats, avoir l'avis de ſon Conſeil, qui fut unanimement pour le retour. Il s'y rendit avec d'autant moins de peine, que, ſelon les trois Hiſtoriens que j'ai cités, la conduite des Officiers roïaux avoit pour le moins autant de part au découragement des Soldat, que la fatigue du Voïage, & l'incertitude du ſuccès. On avoit fait quelque butin dans la Bourgade où l'on ſe trouvoit ; & ces Meſſieurs en leverent le Quint pour l'Empereur : ils prétendirent auſſi que le Gibier & le Poiſſon étoient ſoumis au même Droit. Le contraire étoit expreſſément marqué dans les Inſtructions du Gouverneur, qui le leur fit voir ; & comme ils ne ſe rendoient pas, il leur dit que s'il ſe trouvoit quelque difficulté ſur cet article, il dédommageroit le Tréſor roïal de ſes propres deniers. Mais c'étoit toujours à recommencer avec eux, & avec les Mécontens, dont la ſévérité, avec laquelle il retenoit tout le monde dans le devoir, avoit

avoit encore considérablement augmenté le nombre; & il ne balança point à ordonner la retraite. 1543.

Conspiration des Indiens, dissipée.

A son arrivée au Port des Rois il apprit que la plûpart des Indiens, & les Orejones mêmes, avoient conspiré de faire main-basse sur les Espagnols & les Guaranis; que que quand ils leur apportoient quelques provisions, ce n'étoit que pour les épier; que plusieurs s'étoient même ouvertement déclarés., sur-tout les Guararopos, qui avoient invité d'autres Nations à se lier avec eux, pour exterminer les Chrétiens. Sur ce rapport il manda les Chefs, les fit souvenir du Traité qu'il avoit fait avec eux, leur demanda si on n'avoit pas païé tout ce qu'ils avoient apporté de provisions, & s'il n'y avoit pas toujours ajoûté quelques présens; qu'au reste s'ils s'avisoient de rien entreprendre contre lui & les siens, il étoit en état de les en faire repentir. Ils promirent tout ce qu'on voulut, & il les congédia chargés de présens.

Il garderent mal leur parole; & il ne restoit plus que pour dix ou douze jours de vivres dans le Camp. On assura au Gouverneur qu'à neuf lieues du Port des Rois il y avoit de grandes Lagunes, dont les bords étoient habités par des Nations, qui en avoient en abondance. Il leur envoïa Mendoze avec main-forte, & lui ordonna de leur faire entendre qu'il avoit oui parler d'elles avec éloge; qu'il étoit surpris qu'elles ne lui eussent pas encore envoïé des Députés pour faire alliance avec lui, & se mettre, comme tant d'autres, sous la pro-

1543.

tection de l'Empereur ; de leur demander ensuite des vivres, qu'il prétendoit bien païer au-dessus de leur valeur : si elles refusoient d'en donner, de leur faire plusieurs sommations ; si elles persistoient dans leurs refus, d'emploïer la force ; mais de se comporter en tout cela avec prudence, & toute la modération possible.

D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des Découvertes.

Sur ces entrefaites les Orejones, qu'il n'avoit pas eu beaucoup de peine à regagner, lui donnerent avis qu'en remontant l'Iguatu on trouveroit des Nations nombreuses & fort riches, qui lui donneroient de grandes lumieres pour faire bien des Découvertes ; & le vingtieme de Décembre il fit partir le Capitaine Fernand de Ribera, avec cinquante-deux Hommes choisis & de bonne volonté. Il lui recommanda la plus grande exactitude à bien marquer tout ce qu'il auroit pu apprendre ; de ne rien négliger pour gagner les Peuples qu'il rencontreroit, & de ne point épargner les présens, dont il lui fit remettre une très bonne provision. Nous avons une Relation de ce Voïage, imprimée à la fin des Mémoires de Dom Alvare, & nous en parlerons en son tems.

Nouvelles qu'il reçoit de Mendoze.

Peu de jours après le départ de ce Capitaine, le Gouverneur reçut une Lettre de Mendoze, qui lui mandoit que tout le Canton où il l'avoit envoïé, étoit déchaîné contre les Espagnols, qu'on y étoit absolument résolu de ne les pas souffrir dans le Païs ; qu'ils avoient été attaqués par un grand nombre de ces Barbares, & que s'il n'avoit pas fait tirer sur eux quelques coups

d'arquebuſes, qui en avoient tué deux, & fait fuir les autres ſur les Montagnes, il n'auroit pu éviter de périr avec toute ſa Trouppe; qu'après leur retraite il étoit entré dans leurs Habitations, où il avoit trouvé beaucoup de vivres, & qu'il leur avoit envoïé dire qu'il étoit prêt à leur païer tout ce qu'il en prendroit; mais qu'ils étoient revenus en plus grand nombre mettre le feu à leurs maiſons, & qu'ils appelloient leurs Voiſins à leur ſecours. Dom Alvare lui répondit de ne rien épargner pour leur faire entendre raiſon, & s'il n'en pouvoit pas venir à bout, d'aller ailleurs chercher des vivres; à quoi il répliqua que tous ces Peuples devenoient de jour en jour plus intraitables, & que les Guararopos étoient déja venus les joindre. 1543.

Le vingt-quatre de Janvier de l'année ſuivante François de Ribera arriva au Port des Rois avec ſon Guide, les ſix Eſpagnols, & trois des onze Guaranis que le Gouverneur lui avoit donnés. On fut agréablement ſurpris de le revoir, parceque les huit autres Guaranis, que la peur avoit ſaiſis, & qui étoient déja revenus au Port des Rois, s'étoient exprimés de maniere à faire croire qu'il avoit été tué avec tout le reſte de ſa Trouppe. Il rapporta qu'il avoit d'abord marché vingt-ſix jours à l'Occident, par des chemins ſi peu pratiquables que quelquefois il n'avoit pu faire une demi-lieue en un jour; qu'il n'avoit point manqué de Gibier, de Cochons & d'Antas, que les Indiens tuoient avec leurs fleches & quelquefois à

1544. Retour de François de Ribera.

1544. coups de bâton ; qu'il avoit auſſi trouvé beaucoup de Miel dans le creux des Arbres, & par-tout quantité de Fruits ſauvages ; qu'au bout de vingt jours il étoit arrivé au bord d'une Riviere, où il avoit pêché des Aloſes d'un goût excellent ; qu'après l'avoir traverſée, il avoit rencontré un Indien, qui avoit une mentonniere d'argent & des pendans d'oreilles d'or ; que cet Homme l'aïant pris par la main, lui avoit fait ſigne de le ſuivre, & que bientôt après il avoit apperçu une grande Maiſon, d'où l'on emportoit beaucoup de toiles de coton & quantité de meubles, parmi leſquels il avoit apperçu des bracelets, des haches, & beaucoup de choſes ſemblables, le tout d'argent ; qu'il avoit été très bien reçu dans cette Maiſon, qui étoit celle de ſon Conducteur ; qu'il leur fit préſenter du vin fait avec du Maïz, & que les Eſclaves, qui les ſervoient, leur dirent qu'aſſez près de-là il y avoit des Indiens, nommés *Payzunoez*, parmi leſquels il y avoit des Chrétiens (1) ; qu'un moment après ils apperçurent des Hommes qui avoient tout le corps peint, & qui étoient armés d'arcs & de fleches ; qu'alors le Maître de la Maiſon avoit pris ſes armes, & que voïant beaucoup d'allées & de venues parmi tout ce monde, ils ne douterent point qu'on n'en voulût à leur vie ; qu'il avoit dit à ſes Gens de ſortir, & ſous prétexte d'aller chercher d'autres Eſpagnols, de reprendre la route qu'ils avoient ſuivie en venant ;

(1) Ces Indiens ne nomment point autrément les Eſpagnols.

que dans ce moment plus de trois cens Indiens avoient paru avec un air menaçant, ce qui l'avoit fait résoudre à se sauver avec tout son monde, sur une Montagne qui étoit proche; qu'ils avoient été poursuivis, & eu bien de la peine à gagner la Montagne, presque tous aïant été blessés; mais que les Barbares n'avoient osé les suivre, parcequ'ils craignoient d'y trouver d'autres Espagnols; ce qui leur donna le tems de reprendre le chemin, par où ils étoient venus; & que les huit Guaranis, qui étoient revenus les premiers, l'avoient apparemment repris dès la premiere allarme. 1544.

On a su depuis que ces Indiens, qu'Herrera nomme *Taropeaciez*, n'étoient point Ennemis des Espagnols; qu'ils étoient même fort paisibles, & faisoient amitié à tous ceux qui passoient par leur Païs; qu'ils leur donnoient de l'or de l'argent & des vivres, quand ils en avoient besoin; mais que la vue des Guaranis les avoient mis en fureur, parceque cette Nation avoit autrefois fait de grands ravages, & tué bien du monde dans ces quartiers-là. Ribera dit encore, qu'aïant montré à celui qui étoit venu au-devant de lui un chandelier de cuivre, & lui aïant demandé s'il y avoit dans son Païs de ce métal, il lui avoit répondu qu'il y en avoit de même couleur, mais qui étoit bien plus beau, & ne puoit point comme le sien; que lui aïant fait voir ensuite un plat d'étaim, l'Indien lui avoit dit que son métal blanc étoit beaucoup plus fin, qu'ils en faisoient des Couronnes, des Bra-

celets, des Plaques, des Tines, & beaucoup d'autres choses à leur usage.

1544.

Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent.

Cependant presque tous les Espagnols, qui se trouvoient réunis au Port des Rois, tomberent malades; ce qu'on attribua au débordement des Rivieres, qui rendirent les eaux toutes troubles. Alors les Indiens ne garderent plus de mesures avec eux; ils en surprirent quelques-uns, qui s'étoient trop écartés, les tuerent & les mangerent. Dom Alvare, qui ne se portoit pas déja trop bien, rappella Mendoze, qui lui manda que tous ses Soldats étoient attaqués de la fiévre, & qu'il s'embarqueroit avec eux pour l'aller rejoindre, dès qu'il auroit des vivres, ce qui devenoit de jour en jour plus difficile. Sur quoi le Gouverneur fit un effort pour lui envoïer un secours d'Hommes, qui le mit enfin en état de forcer les Indiens à lui vendre au moins ce qu'il falloit de Provisions pour faire le voïage.

Arrivée de Fernand de Ribera.

Le trentiéme, Fernand de Ribera arriva au Port des Rois; mais aïant trouvé le Gouverneur malade, & apprenant qu'il étoit sûr le point de partir pour retourner à l'Assomption, il crut devoir attendre, pour lui rendre compte de ses Découvertes, qu'il fût arrivé dans cette Ville. Dom Alvare n'avoit pourtant point encore renoncé à poursuivre celles qu'il avoit commencées lui-même; mais outre les maladies, qui augmentoient tous les jours, le Fleuve & les Rivieres se déborderent alors si excessivement, que tout le Païs ne paroissoit plus qu'une vaste Mer, & qu'il y avoit jusqu'à

Inondation prodigieuse, & ses effets.

cinq brasses d'eau dans les fonds. Les Indiens lui dirent que ces inondations duroient ordinairement quatre mois, & qu'elles étoient suivies d'une grande corruption dans l'air, par la quantité de Poissons, que les eaux en se retirant laissoient sur la terre, & que la grande ardeur du Soleil faisoit bientôt pourrir. Ils ajoûterent que ceux, qui n'avoient pas eu la précaution de faire auparavant leurs provisions, se trouvoient bientôt réduits par la faim à une si grande extrêmité, que les plus forts tuoient les plus foibles pour les manger. 1544.

Dom Alvare part pour l'Assomption.

Le Gouverneur n'étoit point en état d'attendre que les eaux fussent écoulées, & il comprenoit que pour peu qu'il différât de retourner à l'Assomption, les maladies lui enleveroient une bonne partie de ce qu'il lui restoit de Soldats. D'ailleurs il se trouvoit lui-même dans un état à faire craindre pour sa propre vie. Il assembla donc son Conseil pour déliberer sur ce qu'il convenoit de faire; & on y opina tout d'une voix à s'embarquer. Cette résolution prise, il commença par avertir les Indiens, dont il avoit reçu des Otages pour s'assurer de leur fidelité, de les venir reprendre; & pour empêcher les Espagnols d'en murmurer, il montra un ordre qu'il avoit de l'Empereur, de ne point permettre qu'on tirât les Indiens malgré eux de leur Païs.

On murmura cependant; & Fernandez assure, aussi-bien qu'Herrera, que la fermeté du Gouverneur à faire exécuter ses ordres contribua beaucoup à augmenter le

1544. nombre de ses Ennemis. Mais il paroît que les Officiers roïaux avoient depuis longtems conjuré sa perte, & pris de bonnes mesures pour ne pas manquer leur coup. Le mécontentement des Trouppes qui l'avoient suivi dans ce dernier voïage, & qu'ils pouvoient se flatter de voir bientôt se communiquer à toutes les autres, leur parut sans doute devoir lever le plus grand obstacle qu'ils auroient pu trouver à l'exécution de leur dessein. Quoi qu'il en soit, Dom Alvare s'embarqua fort malade, & n'aïant presque personne qui pût ni manœuvrer, ni se défendre, s'il étoit attaqué sur sa route. Il fut en effet poursuivi pendant quelques jours; mais aïant fait tirer sur les premiers qui oserent s'approcher de trop près, il arriva à l'Assomption le dix-huitieme d'Avril 1544 (1), n'aïant perdu dans un si long voïage, qu'un seul Espagnol, nommé Miranda, lequel étant sur une espece de Radeau, fut percé d'une fleche par les Guararopos, & mourut sur le champ.

En quel état il trouve cette Ville.

Il trouva Salazar, qui commandoit dans la Ville, fort occupé a faire de grands préparatifs pour détruire entierement la Nation des Agazes, qui depuis son départ n'avoient point discontinué de piller les Habitations Espagnoles de la campagne & celles des Guaranis, & d'y massacrer tous ceux qu'ils pouvoient surprendre. Mais comme la Caravelle, que le Gouverneur avoit en partant ordonné de construire, étoit prête; qu'il étoit résolu de s'y em-

(1) Herrera dit le huitieme.

barquer dès que sa santé le lui permettroit ; & que dans la disposition où il ne pouvoit ignorer qu'étoient les esprits de bien des gens à son égard, il ne crut pas devoir s'engager dans une guerre étrangere, à la veille d'en avoir peut-être une domestique à soutenir ; il remit à un autre tems la punition des Agazes. 1544.

Il ne connoissoit pas encore tout le danger où il se trouvoit, & il n'opposa au mal qui le menaçoit, que son innocence & ses vertus : il ne prit aucunes mesures pour y remédier & en empêcher le progrès ; il en ignoroit même toutes les causes. On savoit qu'il avoit toujours en tête de rétablir le Port de Buenos Ayrès ; & ceux qui s'étoient emparés de toute l'autorité pendant son absence, & n'en avoient laissé que l'ombre à Salazar, étoient bien résolus de s'y opposer de toutes leurs forces. Il n'est presque point douteux que leur parti étoit pris de se rendre indépendans des ordres de la Cour ; & pour parvenir à ce but, il étoit d'une nécessité absolue de se défaire du seul Homme qui pouvoit y mettre obstacle. Ce n'est peut-être pas la preuve la moins marquée de la protection spéciale du Ciel sur le vertueux Dom Alvare, que ses Ennemis n'aient pas pris pour le faire périr le moïen le plus court & le plus sûr : il ne leur en auroit couté qu'un crime ; & celui qu'ils emploïerent n'en fut qu'un tissu, dont ils ne pouvoient esperer l'impunité, que par une révolte ouverte, dont le succès étoit fort douteux. Voici donc le parti qu'ils prirent.

Il est arrêté & mis aux fers.

1544. Comme ils ne pouvoient ignorer que le Peuple, & la plus saine partie du Corps militaire, ne lui fussent extrêmement attachés, ils commencerent par faire repandre un bruit sourd, qu'il avoit formé le dessein d'enrichir ceux qui l'avoient accompagné dans son voïage, des dépouilles d'un grand nombre de Particuliers des plus aisés; ils les firent avertir en particulier qu'ils étoient bien résolus de s'opposer efficacement à cette injustice, & que pour cela il étoit nécessaire de commencer par arrêter le Gouverneur. Ils répondirent qu'avant que de faire un coup de cet éclat, il convenoit de lui faire des représentations, & qu'il y avoit tout lieu d'esperer qu'il y auroit égard. Mais ils répliquerent qu'ils le connoissoient mieux que personne, qu'il ne falloit pas lui laisser voir que son projet avoit transpiré, & que la seule ressource, qu'il leur restoit pour éviter le malheur dont ils étoient menacés, étoit de se rendre maîtres de sa personne, parcequ'on le rendroit alors beaucoup plus traitable; qu'ils se tinssent donc bien armés jusqu'à ce qu'on les avertît de ce qu'ils avoient à faire, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de conserver la Province à l'Empereur. On leur marqua ensuite deux endroits, où ils devoient se rendre au premier coup de l'*Angelus*, avec leurs armes, qu'ils auroient soin de tenir bien cachées.

Cela fut exécuté sans qu'il parut le moindre mouvement dans la Ville : & à l'heure marquée, Cacerez, Cabrera & Garcie Vanegas, entrerent chez le Gou-

Verneur, que la fiévre retenoit au lit ; & criant *Liberté, Vive l'Empereur*, qui étoit le signal dont on étoit convenu, ils entrerent dans sa chambre, dont un de ses Domestiques, nommé Pierre de Oñaté, qu'ils avoient gagné, leur ouvrit la porte, & y firent entrer François de Mendoze, Jacques Resquin Solarzano, & l'Interprête Portugais, nommé Diegue de Acosta. Resquin s'approcha du lit du Malade, lui appliqua sur la poitrine le bout d'une arbalête bandée, & armée d'une espece de harpon, qui étoit empoisonné. Deux autres l'enleverent de son lit en chemise, criant *Liberté*, le traitant de Tyran, lui disant qu'on lui feroit païer tous les maux qu'il avoit faits, & ceux qu'il vouloit faire, & le tirerent ainsi de son logis, Resquin lui tenant toujours l'arbalête bandée sur la poitrine pour l'empêcher de parler. 1544.

On lui enléve ses papiers & ses effets.

A cette vue ceux mêmes qu'on avoit engagés à prendre les armes, se recrierent. On voulut leur imposer silence ; mais ils n'en crierent que plus haut qu'on les avoit surpris : d'autres se joignirent à eux ; on en vint aux mains, & il y eut du sang répandu. L'Alguasil Dom François de Peralba, & l'Alcalde Major Dom Jean Pavon, voulurent faire le devoir de leur Charge ; mais ils en furent dépouillés. Pendant ce tumulte on avoit transporté Dom Alvare chez Vanegas ; & les autres Officiers roïaux, étant venus à bout d'écarter la multitude, qui redemandoit son Gouverneur à grand cris, entrerent dans la chambre où il étoit, & lui mirent les fers aux

1544. piés. Il allerent ensuite chez Pierre Fernandez, qui étoit en même tems Ecrivain du Roi & Sécrétaire de Dom Alvare, & qui étoit aussi malade, lui enleverent tous les Papiers dont il étoit saisi, & le menerent Prisonnier, avec Barthelemi Gonzalez, au logis du Lieutenant de Roi. Après quoi on publia au nom des Officiers roïaux une défense sous peine de la vie à quiconque de sortir de chez soi : on força à coups de plats d'épée tous ceux qui en étoient dehors, d'y rentrer; & ceux qui s'étoient déclarés plus ouvertement pour le Gouverneur, furent conduits dans la Prison publique, dont on fit sortir tous les Criminels. Enfin les Officiers roïaux se transporterent au Logis du Gouverneur, prirent tous ses papiers, ses Provisions, les piéces du Procès qui avoit été commencé contr'eux, & tous ses effets, qu'ils déposerent entre les mains de Gens, dont ils se croïoient fort assurés. Cela fait, ils saisirent tous les Brigantins, & la Caravelle que Dom Alvare avoit fait construire à ses frais.

Manifeste des Officiers roïaux.

Irala proclamé Commandant général.

Le lendemain ils firent publier au son du Tambour, qu'on eût à se trouver devant le logis du Lieutenant de Roi, Dom Dominique Martinez de Irala; & quand tout le monde y fut assemblé, ils parurent avec quantité de Gens armés, & firent lire à haute voix par le Crieur public un Ecrit, qui portoit qu'ils avoient fait arrêter Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, parcequ'ils étoient instruits de bonne part qu'il avoit formé le dessein de dépouiller les plus riches Habitans de leurs biens pour

en gratifier ses Créatures, & d'établir sur les ruines de l'autorité légitime un Gouvernement arbitraire & tyrannique. Rien n'est plus mobile, ni plus aisé à séduire que la Multitude : cette lecture fut suivie d'un applaudissement presque général; & les Officiers roïaux, qu'on avoit d'abord regardés comme Rebelles, furent reconnus pour les Restaurateurs de la liberté publique. Ces Messieurs en profiterent pour publier que le Lieutenant de Roi commandoit dans la Ville avec la même autorité qu'avoit eue le Gouverneur, jusqu'à ce que Sa Majesté y eût autrement pourvu; ce qui confirma bien des gens dans la pensée que cet Officier étoit sous-main l'ame de toute cette intrigue; d'autant plus que dans la place qu'il occupoit, il auroit dû s'opposer au désordre, & qu'il ne lui convenoit pas de recevoir de la main des Rebelles une autorité, dont ils n'avoient point droit de disposer. Son Ami Pierre Diaz del Valle fut en même tems nommé Alcalde Major. 1544.

On publia ensuite qu'on alloit continuer les Découvertes, que Dom Alvare n'avoit fait qu'ébaucher : & on avoit en cela deux vues; la premiere, d'éloigner tous ceux dont on avoit à craindre quelques mouvemens en faveur du Prisonnier, & en particulier les Gens de guerre; la seconde, qui supposoit qu'on trouveroit beaucoup d'or & d'argent, de justifier aux yeux de l'Empereur tout ce qu'on venoit de faire, par la vue des richesses qu'on lui enverroit. Mais on éprouva bien-tôt, que s'il est aisé de faire pour quelque tems illusion au Peu-

1544. ple, il est trop changeant pour se passionner au point d'étouffer entiérement un fond de droiture, qui lui reste toujours, & qui le rend aisé à ramener à son devoir. Il commençoit même déja à revenir de son erreur; lorsque faisant ses réflexions sur le nouveau voïage qu'on lui annonçoit, la fraïeur s'empara du plus grand nombre, & on entendit bientôt de toutes parts un bruit confus de Gens, qui redemandoient qu'on leur rendît leur Gouverneur.

Tumulte à l'Assomption. Pour prévenir les suites du retour du Peuple à ses premiers sentimens, on mit en prison quelques-uns des plus échauffés, on posa des Fusiliers aux portes des Eglises, afin d'empêcher ceux qui s'y étoient refugiés d'en sortir, & à toutes les avenues de la Maison de Garcie Vanegas, où étoit le Gouverneur prisonnier, dont on redoubla la Garde. Le Peuple & les Soldats n'en devinrent que plus furieux; mais on publia que le premier mouvement, qui se feroit en faveur de Dom Alvare, lui couteroit la vie. On voulut même le forcer, le poignard sur la gorge, de signer un ordre adressé aux Gens de guerre de se tenir tranquilles, s'il leur restoit encore quelque attachement pour lui; mais il avoit déja pris cette précaution. Tout cela ne rassuroit pourtant point encore ses Ennemis: ils alloient de tems en tems dans sa chambre le menacer de le tuer, & de jetter sa tête au Peuple, si quelqu'un entreprenoit de le délivrer; & ils choisirent quatre Hommes, dont ils prirent le serment au nom de l'Empereur, pour exécuter ce parricide au pre-

mier ordre qu'ils en recevroient.

Il ne sortoit point de son lit ; & comme sa chambre étoit fort obscure, il y avoit jour & nuit une lampe allumée à son chevet. Cette Chambre étoit d'ailleurs si humide, que l'herbe croissoit sous son lit. Un nommé Bernard de Sosa, Homme fort décrié, & que Dom Alvare avoit puni pour un crime qui méritoit la mort, mais qui avoit conservé plus de ressentimens de la punition qu'il avoit soufferte, que de reconnoissance pour la grace que le Gouverneur lui avoit faite, n'en sortoit point. Cette Chambre avoit deux portes, qu'on tenoit toujours fermées ; & cent cinquante Hommes armés faisoient la garde autour du Logis. Le Prisonnier étoit cependant bien informé de tout ce qu'il lui importoit de savoir, par des Billets, que lui remettoit une Indienne, qu'on avoit chargée de lui porter à manger ; quoiqu'avant que d'entrer dans la Maison on la visitât avec la plus scrupuleuse & la plus indécente attention, jusqu'à lui faire ouvrir la bouche, & fouiller dans ses oreilles : avec cela elle n'avoit rien sur la tête, & on la lui avoit rasée ; mais on ne s'avisa jamais d'examiner les doigts de ses pieds, qui étoient nuds, & elle avoit trouvé le moïen d'y insérer adroitement un Billet plié en plusieurs doubles, & du papier blanc. Dès qu'elle étoit assise au chevet du lit, elle tiroit l'un & l'autre, en faisant semblant de se gratter les pieds ; & dans un moment, où Sosa avoit le dos tourné, elle les remettoit au Gouverneur, qui aïant lû le Billet avec la même précaution, y répon-

1544.

Dom Alvare trouve le moïen d'être instruit de tout & d'écrire à ses Amis.

1544. doit par le moïen d'une poudre faite d'une terre du Païs, qui se teint en noir étant détrempée avec la salive.

Tyrannie des Officiers roïaux, & ce qui en arrive.

Les Officiers roïaux s'apperçurent bientôt de l'effet du stratagême, & ne sachant à qui l'attribuer, ils voulurent faire parler l'Indienne; & pour y réussir, ils engagerent quelques jeunes gens à la débaucher: elle ne se rendit pas difficile; mais ils ne lui arracherent point son secret. En pareille occasion les Femmes sont ordinairement plus discretes que les Hommes. Cependant le Commandant & les Officiers roïaux n'oublierent rien, chacun de leur côté, pour se faire des Créatures; & quiconque se livroit à eux, pouvoit impunément aller dans les Bourgades Indiennes y enlever des Femmes & des Filles, prendre de force & sans païer tout ce qu'ils y trouvoient à leur bienséance, & obliger les Hommes à travailler pour eux sans leur rien donner: ils s'en plaignirent, & on ne les écouta point. Plusieurs prirent le parti de se refugier dans les Montagnes avec leurs Familles; & Dom Alvare, qui en fut informé, ne sentit jamais mieux l'impuissance où il étoit d'arrêter de pareils désordres, & de se voir réduit à gemir devant Dieu du danger où se trouvoient ces Fugitifs, de perdre leur Religion.

Ses Ennemis, qui prévoïoient d'autres suites de ces désertions, n'eurent pas honte, pour en arrêter le cours, de permettre à ceux qui n'étoient pas Chrétiens, de manger de la chair humaine, & de leur dire que c'étoit par pure méchanceté que Dom

Alvare la leur avoit interdite. Les Espagnols, qui osoient encore témoigner de l'attachement pour lui, ne furent pas plus ménagés; & les véxations, qu'on leur fit, en obligerent plusieurs à s'éloigner aussi. On fit courir après eux, & tous ceux qu'on put ramener, furent mis aux fers. On y mit même des Ecclésiastiques pour avoir parlé sur tout ce qui se passoit de maniere à faire connoître ce qu'ils en pensoient. Des Particuliers furent pour la même raison fouettés par la main du Bourreau, & quelques-uns même furent pendus. La licence étoit d'ailleurs portée aux plus grands scandales; & les Auteurs de tant d'excès avoient le front de se parer du zele du bien Public, & du service de l'Empereur, tandis que la justice ne se rendoit pas, & que tout étoit au pillage. 1544.

Enfin il y eut jusqu'à cinquante Espagnols, qui passerent au Bresil, dans le dessein de s'y embarquer pour aller informer le Conseil de l'Empereur, de l'état déplorable où se trouvoit la Province. Mais on fut assez surpris d'apprendre en même tems, que les deux Religieux, que nous avons déja vûs faire la même tentative pour porter à l'Empereur des plaintes contre Dom Alvare, venoient de reprendre encore la même route pour le même sujet, du consentement ou à la sollicitation des Officiers roïaux. Ceux-ci comprirent néanmoins à la fin que leur domination ne seroit jamais bien assurée à l'Assomption, tandis que le Gouverneur y resteroit. Ils s'étoient montrés capables des plus

Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur.

1544. grands forfaits, & bien des gens commençoient même à soupçonner qu'ils y avoient mis le comble par un parricide. Mais celui qui a tracé à la Mer des bornes, qu'elle ne sauroit franchir dans ses plus grandes fureurs, arrête, quand il le veut, les bras de ceux, à qui les plus grands crimes ne coutent rien pour satisfaire leurs passions. On apprit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, qu'ils avoient donné ordre de préparer un des Brigantins de Dom Alvare, pour le conduire en Espagne, & qu'ils s'aveugloient au point de se flatter d'avoir si bien instruit son Procès, qu'ils ne pouvoient manquer d'être approuvés par l'Empereur & par son Conseil. Ils avoient aussi fait distribuer à divers Particuliers des modeles de Lettres, qu'ils devoient écrire en Espagne, & dans lesquelles le Gouverneur étoit dépeint comme le plus indigne & le plus scélérat des Hommes.

D'autres instruisent le Conseil de [illegible].

Mais d'autre part ses plus zelés Serviteurs ne s'étoient pas endormis. Ils avoient fait dresser des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit passé; ils y joignirent plusieurs Pieces importantes, que Dom Alvare lui-même leur avoit confiées avant sa détention, & ils firent enfermer tout cela dans une poutre creusée, qu'ils trouverent moïen de faire clouer à la poupe du Brigantin; les Charpentiers, qu'ils avoient mis dans leurs intérêts, disant que cela étoit nécessaire pour fortifier le Bâtiment contre les coups de Mer. D'autre part le Peuple, qui ne savoit rien de tout cela, étoit toujours fort inquiet sur le sort de son Gou-

verneur, & bien des gens ne pouvoient pas se persuader que ses Ennemis osassent l'envoïer en Espagne. Ceux-ci apprirent même qu'on disoit partout qu'ils ne publioient son départ prochain, que pour cacher sa mort. Sur cet avis ils firent entrer dans sa Chambre deux Ecclésiastiques & deux Gentilshommes, qui ne devoient point être suspects au Peuple, & qui le rassurerent en disant qu'ils avoient vû le Gouverneur plein de vie. Ils déclarerent ensuite, que si l'Empereur jugeoit à propos de le renvoïer au Paraguay, & de le rétablir dans toutes ses Charges, ils le recevroient avec toute la soumission qui étoit dûe aux ordres de Sa Majesté, & ils ajoûterent que les deux Officiers roïaux, qui devoient s'embarquer avec lui, se constitueroient eux-mêmes Prisonniers à leur arrivée en Espagne. 1544.

Le Brigantin étant prêt, Cabrera & d'Orantez allerent pendant la nuit dans la Chambre de Dom Alvare, qui étoit fort mal, le prirent entre leurs bras, & le porterent jusqu'à la porte de la rue. Le Malade regardant alors le Ciel, qui étoit fort clair, & qu'il n'avoit point vu depuis le jour qu'il avoit été arrêté, les pria de lui laisser remercier Dieu de lui avoir encore donné cette satisfaction, & se mit à genoux. Deux Soldats le prirent ensuite pour le porter au Navire; & comme il se vit environné d'un grand Peuple, accouru au bruit qui venoit de se répandre qu'on l'alloit embarquer, il éleva la voix, & dit: » Je vous prends à témoins, Messieurs, » que je nomme D. Jean de Salazar de Es- 1545. Dom Alvare est embarqué pour l'Espagne.

1545. » pinosa pour commander dans cette Pro-
» vince, jusqu'à ce que Sa Majesté y ait
» envoïé un Gouverneur. Il n'en put dire davantage, parceque Vanegas lui portant son poignard sur la poitrine, le menaça de le lui enfoncer dans le cœur s'il parloit encore, & le blessa même légérement. Il commanda ensuite à ceux qui le portoient de doubler le pas; & quand il fut embarqué, on le coucha sur la Poupe entre deux planches, qui le serroient si étroitement, qu'il n'avoit pas la liberté de se retourner. Cabrera & Vanegas s'embarquerent avec lui, & Irala leur joignit un nommé Lopéde Ugarté (1), pour veiller à ses intérêts auprès des Ministres. Cet Homme étoit un de ceux qui avoient eu plus de part à tout ce qui s'étoit fait contre le Gouverneur; mais à l'exemple de celui qui l'envoïoit, il ne s'étoit point déclaré publiquement, & ils se flattoient l'un & l'autre qu'on ne les soupçonneroit pas en Espagne d'être entrés pour rien dans tout ce qui s'étoit passé.

On veut l'empoisonner en chemin: comment il s'en garantit.

Dès que tout le monde fut embarqué, les deux Officiers roïaux, qui étoient restés à l'Assomption, firent mettre en prison D. Jean de Salazar & Estopiñan Cabeça de Vaca, Neveu de D. Alvare, & deux jours après ils furent embarqués sur un second Brigantin, qui joignit bientôt le premier. Il falloit de grandes raisons pour envoïer en Espagne ces deux Officiers, qui étoient Gens de condition & de mérite: mais outre qu'ils étoient fort estimés des Trouppes, qui

(1) Fernandez le nomme Lopé Duarté.

auroient pu les mettre à leur tête, peut-être avoit-on donné pour eux, les mêmes ordres, que pour le Gouverneur, dont il paroît qu'on vouloit se défaire : ce qui est certain, c'est que celui-ci aïant demandé en grace que deux de ses Domestiques, qui étoient embarqués avec lui, fussent chargés de lui préparer ce qu'on devoit lui servir, il fut refusé, & qu'un Biscaïen, nommé *Mechin*, eut ordre de lui rendre ce service, & de remettre à Ugarté ce qu'il auroit préparé, pour le porter au Malade, lequel s'apperçut d'abord qu'il y avoit de l'arsenic dans ce qu'on lui servoit. Il ne s'en garantit, qu'en prenant un peu d'huile, dont il avoit fait une petite provision, & qui le faisoit vomir avec de grands efforts. Après que cela eut duré trois jours de suite, il déclara qu'il ne recevroit plus rien, que de la main de ses Domestiques, & on lui répondit qu'il étoit le maître de se laisser mourir de faim : il passa en effet plusieurs jours sans rien prendre; mais se sentant trop épuisé, & voïant qu'on ne cherchoit qu'à le faire périr, il reçut ce qu'on lui présentoit, & continua d'user de son vomitif. 1545.

Le Brigantin est assailli d'une violente tempête, & ce qu'elle produit.

Outre Salazar & Cabeça de Vaca, on envoïoit encore Prisonniers en Espagne Pierre Fernandez & Ruiz Miranda. Plusieurs autres Personnes obtinrent aussi leur passage sur le second Brigantin, & entr'autres le P. Jean de Salazar, Religieux de la Merci; mais on leur fit promettre auparavant de ne rien faire en faveur de D. Alvare. Cabrera & Vanegas trouverent qu'on risquoit beaucoup, & les renvoïerent à l'As-

1545. ſomption ſur le même Bâtiment, où ils firent embarquer les deux Domeſtiques du Gouverneur, qui en eut beaucoup de chagrin. Cependant à peine le Brigantin qui le portoit étoit en pleine Mer, qu'il fut aſſailli d'une tempête ſi violente, que le naufrage parut inévitable aux Marins les plus expérimentés.

Les Officiers roïaux demandent pardon à Dom Alvare, & lui ôtent les fers.

Alors les deux Officiers roïaux, qui ſe crurent au moment d'être jugés en dernier reſſort à un Tribunal où la vérité ne peut être ni opprimée ni obſcurcie, ſentirent tout le poids de leurs crimes: le cri de leur conſcience les força même de les confeſſer publiquement, & d'avouer qu'ils reconnoiſſoient le bras vengeur de l'innocence, qui armoit contr'eux les Elémens. Cabrera ôta lui-même les fers, que D. Alvare avoit encore aux pieds; il les baiſa, ce que Vanegas fit auſſi: tous deux lui demanderent pardon à haute voix de tout ce qu'ils avoient fait contre lui, lui firent une réparation authentique de tout ce qu'ils avoient publié contre ſon honneur, ajoûtant qu'ils avoient fait mille faux ſermens, uniquement pour le faire périr. Ils le prierent au nom de Dieu de leur pardonner tous ces attentats, & de ne les point perdre auprès de Sa Majeſté.

Ils veulent le faire arrêter aux Açores.

Il le leur promit, & les aſſura qu'il oublioit tout le paſſé. Cependant la tempête, qui duroit depuis quatre jours, s'étant calmée, il n'y eut perſonne qui ne ſe crût redevable à la vertu & aux mérites d'un ſi ſaint Homme, d'avoir échappé à un ſi grand danger. Le Brigantin fit enſuite deux

mille cinq cens lieues, sans voir la terre, 1545.
& se trouva bientôt sans autres provisions, qu'un peu de farine, dont on faisoit des Galettes avec de la graisse de Porc. Mais le danger du naufrage étoit à-peine passé, que la crainte du Jugement de Dieu fit place, dans le cœur de ceux qui se sentoient coupables, à celle de la justice du Souverain, contre laquelle les promesses de D. Alvare les rassuroient d'autant moins, que l'aveu de leurs crimes avoit été public. Ils n'oserent donc prendre terre, ni au Bresil, ni à l'Ile Espagnole, de peur d'y être arrêtés, & après trois mois de navigation, ils relâcherent aux Açores. La premiere chose qu'ils firent en débarquant, fut d'aller trouver le Commandant du Port, & de lui dire qu'ils avoient sur leur Bâtiment un Homme, qui en passant aux Iles du Cap-verd, avoit pillé celle de Santiago, & qu'il en pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit le plus à propos.

Dom Alvare arrive en Espagne. Mort funeste des deux Officiers roïaux.

Le Commandant, surpris d'une telle accusation, conçut quelques soupçons contre les Délateurs. » Ce que vous me dites, » leur répondit-il, ne sauroit être vrai ; » est-il dans le Monde un Particulier, qui » osât s'en prendre au Roi mon Maître, » qui d'ailleurs ne laisse pas ses Ports assez » dépourvus pour être si aisément insultés«. Confus d'une réponse dont ils comprenoient toute la force, ils se retirerent sans rien repliquer ; & laissant leur Prisonnier sur le Brigantin, ils s'embarquerent sur un autre Bâtiment, qui appareilloit pour l'Espagne, où ils arriverent douze jours avant lui ;

1545. & publierent qu'il étoit allé en Portugal pour y communiquer ses découvertes. Ils se rendirent d'abord à Valladolid où étoit la Cour, & présenterent au Conseil leurs Mémoires, avec toutes les Piéces qui leur servoient de preuves.

Par malheur pour eux, le Conseil roïal des Indes avoit alors pour Président Dom Sébastien Ramirez Fuenscal, Evêque de Cuença, l'Homme de toute l'Espagne le mieux instruit des affaires de l'Amérique, le plus integre & le moins capable de se laisser surprendre. Il avoit été Président de l'Audience roïale de San-Domingo, & de celle de la nouvelle Espagne, & son expérience lui fit d'abord entrevoir & bientôt après découvrir la vérité, qu'on cherchoit à déguiser, en se parant du voile d'un grand zele pour l'intérêt de l'Etat. Il se disposoit même déja à faire une justice éclatante des deux Officiers roïaux, lorsqu'il mourut, au grand regret de toute l'Espagne. Dom Alvare arriva sur ces entrefaites à Valladolid, & la nuit même ses deux Accusateurs en partirent pour Madrid, où la Cour étoit sur le point de se rendre. Peu de jours après, Garcie Vanegas mourut subitement sans avoir pu proferer une seule parole & les yeux lui sortant de la tête ; & presqu'en même tems Cabrera expira dans un accès de frénésie, après avoir tué sa Femme.

Dom Alvare est déclaré innocent. Ce qu'il devient.

Je n'ai pu savoir où étoient alors les deux Religieux, qui avoient passé de l'Assomption au Bresil pour porter en Espagne des Mémoires contre Dom Alvare. On s'est

s'eſt contenté de nous apprendre qu'ils étoient auſſi morts ſubitement, & d'une maniere fort triſte. Cependant, quoique Dom Alvare n'eût plus d'Ennemis en Eſpagne, & que la Juſtice divine, ſi bien marquée contre ſes Dénonciateurs, parut plus que ſuffiſante pour faire connoître ſon innocence, celui qui a écrit ſes mémoires nous apprend qu'il ne fut déchargé de tout ce qu'on lui imputoit, qu'au bout de huit ans; qu'on ne jugea pas à propos de le renvoïer au Paraguay, de peur que ſa préſence n'occaſionnât de nouveaux troubles; & qu'il demeura tout ce tems-là, ſans être récompenſé de ſes ſervices, ni dédommagé de ſes pertes, & des frais qu'il avoit faits pour le ſervice de l'Empereur. Herrera ſemble attribuer ce délai à l'abſence de ce Prince, qui fut long-tems éloigné de ſes Roïaumes d'Eſpagne; & nous n'apprenons que par le P. del Techo, qu'il lui fut aſſigné une penſion de deux mille écus d'or, & qu'il mourut fort âgé à Seville, où il occupoit une place dans l'Audience roïale (1). Je trouve cependant dans un Mémoire, qu'il fut d'abord placé dans le Conſeil roïal des Indes. Mais, ſi ſon Souverain ne lui laiſſa rien à déſirer pour la récompenſe de ſes ſervices, il ne le dédommagea point de tout ce qu'il avoit ſouffert, & ne lui tint point compte de la maniere héroïque avec laquelle il avoit ſoutenu tant de traitemens indignes : c'eſt qu'il eſt des vertus, dont Dieu ſeul peut être le Rémunérateur. 1545.

(1) *In Senatu Hiſpalenſi integrâ famâ conſenuit.* Hiſt. Paraq. L. 1. C. 14.

1545. Ceux, qui pensent & se conduisent en tout par les grands principes de la Religion, savent bien que lui-seul peut être leur récompense.

Il semble d'ailleurs qu'on peut concilier cet Historien avec Pierre Fernandez, en disant que la lenteur des Procédures, causée en bonne partie par l'éloignement du Paraguay, d'où il falloit faire venir des informations juridiques, & en partie par la longue absence de l'Empereur, empêcha qu'on ne rendît plutôt une pleine justice à cet Homme célebre, qui de son côté, du caractere dont il étoit, content d'avoir pour lui le témoignage de sa conscience, ne se donna pas beaucoup de mouvemens pour solliciter ses Juges, & les engager à terminer une affaire, qui ne pouvoit que tourner à son honneur. Mais ce qui lui en fit plus que tout autre chose, c'est qu'il ne lui échappa jamais un seul mot contre ses Ennemis, ni rien qui put charger Dom Dominique Martinez de Irala, après même qu'il eut appris la conduite que tint ce Commandant à son égard dès qu'il eut été embarqué, & dont nous parlerons en son tems. Herrera nous apprend seulement que l'Agent, qu'il avoit envoïé pour ménager ses intérêts auprès des Ministres, ne put jamais obtenir la permission de retourner au Paraguay. Il ne nous reste ici, pour achever l'Histoire du Gouvernement de D. Alvare Nuñes de Vera Cabeça de Vaca, que de faire connoître quel fût le succès du Voïage, que le Capitaine Fernand de Ribera avoit entrepris par son ordre, & dont

il ne fut instruit lui-même qu'après son arrivée en Espagne. 1544-45.

Découvertes du Capitaine Fernand de Ribera.

J'ai dit que cet Officier étoit parti du Port des Rois, le vingtième de Décembre 1543, avec cinquante-deux Hommes, & qu'il s'embarqua sur l'Iguatu. Cette Riviere est formée par la jonction de deux autres, dont l'une se nomme *Yacareati*, & l'autre *Yayva*. Il faut un peu deviner pour placer exactement le confluent de ces deux Rivieres : mais deux choses sont certaines; la premiere, que Ribera y arriva en six jours; la seconde, qu'il est à l'Occident du Paraguay & du Port des Rois. Il y laissa son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, & se mit en marche avec les quarante qui lui restoient & un Guide que les Xarayez lui donnerent & qui entendoit fort bien la Langue qui a cours dans une bonne Partie du Païs qu'il lui falloit traverser. Avec ce secours, il lui fut aisé d'interroger les Indiens des différentes Nations qu'il rencontra sur son passage; & Dom Alvare lui avoit donné un Ecrivain du Roi, nommé Jean Valderas, qui avoit soin d'écrire exactement tout ce qu'il pouvoit découvrir; mais à qui il ne communiquoit rien de ce qu'il apprenoit dans les conversations qu'il avoit en particulier avec les Indiens par le moïen de son Interprête, se réservant à en instruire son Général, qu'il savoit être dans la résolution de vérifier tout par lui-même. L'état où il le trouva à son retour au Port des Rois, ne lui aïant pas permis d'entrer en matiere avec lui, il le suivit à l'Assomption, où nous avons vu

1544-45. qu'il ne lui fut pas même possible de lui parler; ce qui lui fit prendre le parti de mettre en ordre sa Relation. Dès qu'elle fut achevée, il assembla dans l'Eglise des P P. de la Merci un certain nombre de Personnes choisies, sur la discretion desquelles il pouvoit compter, & en présence du Supérieur & de Pierre Fernandez, Ecrivain du Roi, il lut son Ecrit, dont il affirma le contenu avec serment sur les saints Evangiles. En voici le précis : la Piéce, telle qu'elle est imprimée à la suite des Mémoires de Dom Alvare, se trouvera à la fin de ce Volume (1).

Ribera, arrivé au Confluent des deux Rivieres qui forment l'Iguatu, apprit des Xarayez qu'il y rencontra, que l'Yayva sort des Montagnes de Ste Marthe, & l'Yacareati de celles du Perou; qu'elles se confondent d'abord dans le Païs des *Perobacaez*, puis se séparent & forment une très grande Ile, qui est fort peuplée de différentes Nations. Après avoir pris congé des Xarayez, dont le Cacique, qui avoit nom *Camiré*, lui avoit fait un très grand accueil, il marcha trois jours, & arriva chez d'autres Indiens, nommés *Urtuezez*, qui, aussi-bien que les Xarayez, labourent la terre, & nourrissent plusieurs especes de Volailles. Il continua de marcher dans un Païs fort peuplé jusqu'à ce qu'il se trouva par les quatorze degrés cinquante-trois minutes de Latitude australe.

Tandis qu'il étoit chez les Urtuezez, qui avoient pour Voisins les *Aburtinez*,

(1) Voiez les Pieces.

plusieurs Indiens des environs le vinrent trouver, & lui présenterent des plumes semblables à celles qu'on voit au Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appelloient *Chafalonia*. Il les interrogea séparément sur le País qui étoit au-delà; & tous lui dirent unanimement qu'après avoir marché dix jours au Nord-Ouest, on trouvoit de grandes Peuplades habitées par des Femmes, qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qui étoient gouvernées par une Femme fort redoutée des Nations voisines; que tout ce qui étoit à l'usage de ces Femmes, étoit de métal blanc; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très petite Nation, avec laquelle ces Femmes étoient souvent en guerre, & qui ne pouvoit pas tenir contre elles. Mais que dans un certain tems de l'année elles en faisoient venir des Hommes pour en avoir des Enfans; qu'elles gardoient les Filles, & renvoïoient les Garçons à leurs Peres, dès qu'ils étoient sevrés; que, suivant les indices qu'on lui donna, ces Femmes sont entre les Montagnes de Ste. Marthe qu'elles ont au Nord Nord-Ouest, & un grand Lac, que les Naturels du Païs nomment *la Maison du Soleil*, parceque cet Astre leur paroît s'y coucher; & que quand on a passé les Habitations de ces Femmes, on rencontre plusieurs Nations nombreuses d'Hommes noirs, & qui ont des barbes terminées en pointes. Ceux, qui parloient ainsi, ajouterent qu'ils avoient appris cela de leurs Peres, mais qu'ils ne les avoient point vus; que leurs Voisins 1544-45.

1544-45. leur avoient dit la même chose, & leur avoient ajouté que ces Hommes noirs étoient très bien vêtus, avoient de grandes maisons bâties de pierres & de terre, & du métal blanc & jaune en si grande quantité, que toute leur Vaisselle, leurs Terrines, & généralement tous leurs ustensiles, étoient de l'un ou de l'autre.

Ribera leur demanda de quel côté ils demeuroient; & ils répondirent que pour aller chez eux, il falloit marcher au Nord-Ouest, & qu'en quinze jours on en arriveroit bien près; d'où il concluoit qu'ils étoient environ par les douze dégrés de Latitude-Sud, entre les Montagnes de Ste. Marthe, & celles du Marañon. On lui dit encore que ce Peuple étoit fort guerrier, mais qu'il n'avoit point d'autres armes que l'arc & la fleche. Ces mêmes Indiens lui firent encore entendre par des signes, que depuis l'Ouest-Nord-Ouest-Quart-de-Nord il y a plusieurs grandes Peuplades, & des Bourgades si longues, qu'un Homme ne peut aller en un jour d'une extrêmité à l'autre; que tous ces Indiens avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qu'on pouvoit aller jusqu'à eux par un Païs peuplé, & en peu de tems; que du côté de l'Ouest il y a un Lac si grand, que d'un de ses bords on ne voit point l'autre; que tous les Indiens, qui sont établis aux environs de ce Lac, ont beaucoup de métal & de petites pierres fort brillantes, dont leurs habits & leurs meubles sont bordés; que leurs Bourgades sont très grandes; qu'ils cultivent la terre & nourrissent quantité de Volailles, & que de l'endroit

où il étoit, on pouvoit arriver en quinze jours à ce Lac ; que tout le chemin étoit peuplé & fort aisé, quand les eaux sont basses ; mais qu'alors elles étoient fort hautes, & qu'ils étoient en trop petit nombre pour entreprendre de traverser un Païs si peuplé. 1544-45.

Ils lui dirent ensuite qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit d'autres grandes Peuplades, dont les maisons étoient de terre, & que les Habitans en étoient fort traitables, fort riches, aïant beaucoup de métaux, & nourrissant de grands troupeaux de Brebis fort grandes, dont ils se servoient pour sarcler & labourer leurs Terres & pour porter des fardeaux ; qu'on pouvoit aller jusqu'à eux en peu de jours & par des chemins peuplés, où il y avoit des Chrétiens ; mais qu'il faudroit aussi passer quelques Déserts sablonneux, où il n'y avoit point d'eau. Ribera leur demanda d'où ils savoient qu'il y avoit des Chrétiens de ce côté-là ; & ils répondirent qu'autrefois des Indiens, qui n'étoient pas éloignés de ces Peuplades, avoient oui dire aux Gens du Païs, qu'en voïageant dans ces Déserts, ils avoient vu des Hommes blancs, vêtus, aïant de la barbe, montés sur des Animaux, qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des Chevaux ; mais que ne trouvant point d'eau dans ces Déserts, ils avoient rebroussé chemin ; que plusieurs même étoient morts de faim & de soif ; que la même chose seroit arrivée à des Indiens, qui aïant oui dire qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit plu-

1544-45. sieurs Nations séparées des autres par de grandes Montagnes & de vastes Déserts avoient eu la curiosité de les reconnoître, s'ils n'étoient point retournés sur leurs pas.

Ribera leur demanda ensuite comment ils avoient pu savoir tout ce qu'ils lui avoient dit; & ils lui répondirent qu'il y avoit une grande communication établie entre toutes ces Nations, & qu'il étoit certain qu'on avoit vu des Chrétiens avec leurs Chevaux, qui venoient du côté du Désert; qu'ils savoient encore par oui-dire, qu'à la descente des Montagnes du côté du Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches en métaux, & que ceux, dont on l'avoit appris, disoient encore que de l'autre côté des Montagnes l'eau étoit salée, & qu'on y avoit vu naviger de tres grands Bâtimens. Enfin, les aïant interrogés, si toutes les Nations, dont ils lui avoient parlé, avoient des Chefs qui eussent quelque autorité sur les Particuliers, ils avoient répondu que chacune avoit le sien, que c'étoit toujours le plus brave de la Nation, & que tous lui obéissoient ponctuellement. Il finit, en assurant sur la même foi du serment, que non content de ce que les Indiens lui avoient dit, lorsqu'il les questionnoit en général, il avoit interrogé tous les Particuliers séparément, & que leurs témoignages avoient toujours été uniformes, sans aucune altération dans leurs réponses. Il ajoûta qu'il avoit oublié de dire, en parlant de l'Yacareati, que cette Riviere avoit une chûte d'eau.

très haute formée par de grandes Montagnes, d'où elle se précipitoit dans un terrein fort bas. 1545.

Action indigne d'Irala à l'égard de D. Alvare.

Cependant Irala se comportoit au Paraguay de manière à faire juger qu'il comptoit que Dom Alvare n'y retourneroit pas, mais qu'il périroit avant que d'arriver en Espagne, ou qu'il succomberoit dans le Procès criminel qu'on lui avoit intenté, & y perdroit au moins tout son crédit. Il commença l'exercice de la Charge dont les Ennemis de ce Gouverneur l'avoient revêtu, par distribuer tout ce qu'on lui avoit enlevé, à ceux qu'il lui importoit le plus de s'attacher; & quoique D. Alvare n'ait pu ignorer long-tems une si étrange conduite, il n'en continua pas moins à garder le silence à son égard, quoique d'un seul mot il eût pu le perdre. Irala, de son côté, avoit trop d'intérêt à se reconcilier avec lui, pour ne pas réparer sa faute, & il y a bien de l'apparence qu'il le fit; mais je n'en trouve rien dans mes Mémoires.

Son adresse pour se maintenir en place.

Il trouva bientôt le moïen de mettre dans ses intérêts tous ceux dont il avoit quelque chose à craindre, ou dont il pouvoit avoir besoin pour se maintenir en place, en autorisant leurs injustices, ou en fermant les yeux sur la maniere dont ils traitoient les Indiens : mais comme il comprit bientôt qu'il ne suffisoit pas d'emploïer de telles voies pour conserver une autorité, qui n'étant pas encore légitimée par le Souverain, est presque toujours partagée par ceux dont on la tient, il jugea qu'il devoit donner de l'occupation au-de-

hors à tous ceux qui pouvoient remuer. Ce
1545. fut en partie pour cette raison, & plus encore pour se rendre nécessaire en entrant dans les vues de l'Empereur, qu'il résolut de continuer les Découvertes.

Les Indiens se révoltent, & ce qui en arrive.

Il ne s'étoit pas attendu d'y trouver de l'opposition de la part des Officiers roïaux; cependant à la premiere proposition qu'il en fit, ces Messieurs lui déclarerent qu'il ne convenoit point qu'il s'éloignât de l'Assomption jusqu'à ce que Sa Majesté l'eût confirmé dans le Gouvernement de sa Province. Si la mésintelligence entre lui & ces Officiers n'avoit pas commencé avant cette déclaration, elle ne tarda point à la suivre, & alors la confusion devint générale. Les Indiens, qui s'en apperçurent bientôt, voulurent en profiter. En répresailles des vexations que l'on ne cessoit point de leur faire, ils porterent le ravage dans les Habitations Espagnoles; & Irala seul y gagna, par le besoin qu'on avoit de lui pour les réprimer. Il ne se fut pas plutôt mis en campagne, que les Indiens n'oserent plus paroître.

1546.

Irala continue les Découvertes.

Aïant par-là tellement établi son autorité, qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât le contredire, il reprit son premier dessein. Il s'étoit attaché un Gentilhomme, natif de Truxillo dans l'Estramadoure de Castille, nommé (1) Nuflo de Chavès, Homme de résolution, & qui ne cherchoit que les occasions de se distinguer; il le chargea d'aller l'attendre chez les *Mayas* (2) avec le Directeur des Vivres Lescano, & quarante Espagnols. Ces Indiens sont à

(1) C'est à-dire, *Onufre*. (2) Ou *Yayas*.

l'Occident du Paraguay, environ cent lieues plus au Nord que l'Assomption, & presque sous le Tropique. Irala ne put aller le joindre aussi-tôt qu'il l'avoit projetté, parce qu'il rencontra de nouveaux obstacles à son expédition, qu'il n'avoit pas prévus d'abord. Il partit enfin, après avoir gagné les Soldats, en leur permettant de vivre à discrétion dans tous les lieux où ils passeroient, & nommé D. François de Mendoze son Lieutenant général pendant son absence. Il avoit embarqué sur quatre Brigantins trois cents Espagnols; & trois mille cinq cents Indiens le suivoient dans des Pirogues. Le plus grand nombre de ceux-ci marcherent même par terre jusqu'à la Riviere des Itatines, & s'embarquerent en cet endroit. Chavès y joignit le Général avec des provisions, & l'Armée remonta le Paraguay jusqu'au Port des Rois. 1546.

De-là elle marcha jusqu'à ce qu'elle eut rencontré des Xarayez, les plus politiques, dit-on, & les plus policés de tous les Indiens de ce Continent. Irala en fut très bien reçu: ils lui fournirent des vivres en abondance, & lui donnerent des Hommes pour fortifier sa Trouppe & lui servir de Guides. Cet accueil l'engagea à leur confier la garde de ses Bâtimens, dont il ne pouvoit plus se servir, & il prit sa route au Nord-Ouest. Les premiers Indiens qu'il rencontra lui donnerent de grandes connoissances sur tout le Païs qui s'étend jusqu'à la Riviere des Amazones, & lui dirent entr'autres choses, que sur les bords du Lac *del Dorado* on trouvoit plusieurs

1546. Nations, qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Comme on l'avoit assuré que les *Sembicosis*, qui habitoient à l'Ouest, avoient chez eux des Mines très abondantes, il jugea à propos de tourner de ce côté-là.

Après plusieurs jours de marche, il arriva sur le bord du *Guapay*, lequel se décharge dans le *Mamoré*, grande Riviere, qui, sous le nom de *Rio de la Madera*, se décharge dans le Marañon. De-là il gagna les Sembicosis, qui sont au pié des Montagnes du Pérou, & qui lui présenterent beaucoup de montres d'or & d'argent: il y rencontra aussi d'autres Indiens, qui lui apprirent qu'il y avoit alors de grandes divisions entre les Espagnols du Pérou; & comme il crut l'occasion favorable pour faire sa cour à l'Empereur, il envoïa Chavès au Président de la Gasca, qui commandoit pour Sa Majesté dans ce Roïaume, pour lui offrir sa personne & toutes les Trouppes qu'il avoit avec lui. Ce Président agréa ses offres, & nomma, pour gouverner le Paraguay pendant son absence, Dom Diegue Centeno. Il paroît même que son dessein étoit que cet Officier y restât.

Ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.

Mais comme les Envoïés d'Irala tarderent beaucoup à revenir, parcequ'ils avoient été obligés d'aller jusqu'à Lima, où le Président étoit alors, ses Gens le presserent d'entrer dans le Pérou: il leur dit qu'il ne le pouvoit sans la permission de celui qui y commandoit; & ils répliquerent qu'il falloit donc retourner au Paraguay.

Il leur représenta qu'il avoit donné sa parole à Chavès de l'attendre, & qu'il étoit de son honneur & de la justice de n'y pas manquer. Alors ses Soldats se mutinerent, & ce fut une nécessité pour lui de se rendre à ce qu'ils vouloient. En arrivant chez les Xarayez, il y trouva ses Bâtimens en bon état, & s'y embarqua pour retourner à l'Assomption, où il n'arriva que la troisieme année depuis son départ de cette Ville, & où il trouva bien du changement. 1547-49.

Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

J'ai dit qu'il avoit nommé Dom François de Mendoze pour y commander jusqu'à son retour. Ce Seigneur avoit été Majordome du Prince Ferdinand d'Autriche Frere de l'Empereur Charles V & son Successeur à l'Empire. Une affaire très fâcheuse, qu'il se fit, & dont je parlerai bientôt, l'obligea de sortir d'Espagne, & il profita, pour en sortir avec honneur, de l'entreprise de Dom Pedre de Mendoze, son proche Parent. Il y avoit déja plus d'un an qu'il commandoit à l'Assomption, lorsqu'il se persuada que D. Dominique Martinez de Irala, dont on ne recevoit aucune nouvelle, avoit eu le même sort que D. Jean de Ayolas : il ne fut pas même le seul, qui le crut ; & ses Amis lui conseillerent de proposer qu'on procédât à l'élection d'un Gouverneur, ajoûtant qu'il n'étoit point douteux que les suffrages ne se réunissent en sa faveur, & que par le crédit de son illustre Maison il n'obtînt des Provisions de l'Empereur.

Il suivit ce conseil, il parla à tous les Electeurs, & il se flatta des les avoir tous

1547-49. mis dans ses intérêts, quoique la proposition qu'ils lui firent de commencer par se démettre de sa Charge de Lieutenant général de la Province, dût lui faire naître quelques soupçons. Il fit donc ce qu'on desiroit de lui, & il fut fort étonné que dès le premier scrutin Dom Diegue de Abreu fut déclaré Gouverneur, & proclamé sur le champ. Frappé comme d'un coup de foudre de se voir ainsi dupé par ceux, qu'il se flattoit d'avoir mis dans ses intérêts, il consulta ceux qu'il croïoit ses véritables Amis, & qui furent tous d'avis que l'Electio[illegible]oit nulle, comme étant le fruit d'une cabale, & lui firent observer que c'étoit en conséquence du dessein formé de l'exclure du Commandement général, qu'on l'avoit obligé de donner la démission de sa Charge; qu'il falloit commencer par faire déclarer cette démission subreptice, & en prendre l'exercice; qu'ils le soutiendroient, & sauroient bien le rendre maître de la personne de Abreu.

Ce qu'il déclare sur l'échafaud.

Le nouveau Gouverneur fut bientôt informé de ce qui se tramoit contre lui, & sans perdre un moment de tems il fit investir la maison de Mendoze. Au premier mouvement, qui se fit pour cela, presque tous ceux qui l'avoient engagé dans ce mauvais pas, s'évaderent; les autres étoient encore chez lui, & tous furent arrêtés & condamnés à avoir la tête tranchée. Mendoze appella de cette Sentence au Conseil de l'Empereur; mais on lui dit que son Appel étoit nul & abusif, & qu'il ne devoit plus songer qu'à se préparer à la mort. Il

s'y résolut & s'y dispoſa en Chrétien, déclara Doña Maria de Angulo ſon Epouſe légitime, & quatre Fils, qu'il en avoit eus, ſes Héritiers; reçut tous les Sacremens de l'Egliſe; & fut conduit au milieu d'une Compagnie d'Arquebuſiers à l'échafaud, que le Gouverneur avoit fait dreſſer devant ſon Logis, cè qui fut aſſez généralement déſapprouvé. 1547-49.

On ne peut refuſer des larmes au triſte ſort d'un Homme de cette naiſſance, qui peu de jours auparavant commandoit dans la Ville, & qui s'y étoit concilié tous les cœurs par des manieres également nobles & affables. Dès qu'il fut monté ſur l'échafaud, il témoigna qu'il vouloit parler: il ſe fit un grand ſilence; or il dit qu'à pareil jour du même mois, peu de tems avant ſon départ d'Eſpagne, il avoit fait mourir ſa premiere Femme & ſon Chapelain, ſur un ſimple ſoupçon que lui inſpiroit un excès de jalouſie; qu'il reconnoiſſoit que la Juſtice divine lui vouloit faire expier ce crime, en permettant qu'il pérît par la main d'un Bourreau, & qu'il ſe ſoumettoit à cet Arrêt, dans l'eſpérance que Dieu ſe contenteroit de l'avoir ainſi puni dans ce monde, & lui feroit miſéricorde dans l'autre.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
DU
PARAGUAY.
LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

IRALA arrive à l'Assomption; comment il y est reçu. Abreu & ses Partisans prennent la fuite. Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoze. En quel état se trouvoit alors la Province. Centeno nommé pour aller commander au Paraguay. Ses Instructions. Sa mort. Etablissement d'un Port manqué. Avanture singuliere. Fondation de la Ville de Guayra, *nommée depuis* Ciudad Real. *Il arrive des ordres du Conseil roïal des Indes. Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement. Les Indiens se révoltent & sont soumis. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Condition du Traité qu'il fait avec lui. Ce Gouverneur meurt sur le point de s'embarquer. Son Fils prend sa place, & périt dans un naufrage. Arrivée d'un Evêque à l'Assomption. Réglement de l'Empereur au sujet des Indiens soumis. La Ville*

de Guayra. ou d'Ontiveros, transferée de l'autre côté du Parana, sous le nom de Ciudad Real. *Nuflo de Chavès au Pérou. Il force le Retranchement des Chiquites, qui s'opposoient à son passage. Mort d'Irala. Diverses avantures de Chavès. Fondation de* Santa Cruz de la Sierra l'ancienne. *Sa premiere situation fut changée dans la suite. Mort de Mendoze. Vergara nommé Gouverneur du Paraguay. Révolte des Guaranis. Autre révolte dans la Province de Guayra. Riquelmi est envoïé pour secourir Ciudad Real. Défaite des Révoltés. Accident imprévu, & ce qu'on en pense. On donne un mauvais conseil au Gouverneur, qui se dispose à le suivre. Il part pour le Pérou avec l'Evêque & plusieurs autres Personnes en place. Entreprise hardie de Chavès. Le Gouverneur du Paraguay est déposé. Quel fut son Successeur. Le nouveau Gouverneur passe en Espagne. Mort tragique de Chavès. Les Espagnols sont attaqués par les Itatines. Victoire des Espagnols, & à qui ils l'attribuent. Le Commandant du Paraguay se brouille avec l'Evêque. Ce Prélat est conduit Prisonnier en Espagne. Fondation de Cordoue du Tucuman, & de Santafé. Différend à ce sujet entre les Fondateurs de ces deux Villes. Arrivée d'un nouveau Gouverneur du Paraguay. Etendue & situation du Tucuman. Ses Habitans. Des Animaux. Des Rivieres & des Lacs. Des Richesses du Païs. Du Climat & des Saisons. Premiere entrée des Espagnols dans le Tucuman. Le premier Gouverneur est blessé par les Indiens,*

& meurt de ses blessures. Ses premiers Successeurs. Villes bâties dans le Tucuman. Leur situation. Idée de ces Villes. Etendue & situation du Chaco. Qualités du Païs. Ses Mines & ses Rivieres. Climat & fertilités du Chaco. Des Simples. Des Animaux. Du nombre de ses Habitans. Deux Nations singulieres du Chaco. De tous les Habitans du Chaco en général. Origine des Chiriguanes. Leur animosité contre les Espagnols. Leur opposition au Christianisme. Expédition malheureuse contr'eux. Leurs Mœurs. Quelques Nations du Chaco plus pacifiques. Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco. Mort funeste de André Manso. Prophétie de Saint François Solano. Des Départemens & des Commandes.

1549. Irala arrive à l'Assomption.

LE Gouverneur, après s'être défait d'un Rival si dangereux, n'eut rien de plus pressé que de travailler à se procurer des Provisions de l'Empereur : il dépêcha en Espagne une Caravelle ; il y fit embarquer Dom Alfonse de Riquelmi, avec le Procès-verbal de son Election & les preuves que l'on avoit de la mort de Dom Dominique Martinez de Irala, & donna ordre à Ferdinand de Ribera de l'escorter jusqu'au Cap de Sainte-Marte sur un Brigantin. Ils eurent le tems assez favorable jusqu'à l'entrée du Golfe, où Ribera prit congé de Riquelmi ; & celui-ci aïant voulu gagner une Ile pour cingler de-là en pleine Mer, un coup de vent le jetta sur un écueil, où sa Caravelle se brisa. Par bonheur pour l'E-

quipage, qui s'étoit sauvé à terre, & qui eut bien de la peine à se défendre contre les Charuas, le Brigantin n'étoit pas loin, & s'étoit mis à l'abri de la Tourmente. Ribera fut averti du malheur qui étoit arrivé à la Caravelle, en recueillit l'Equipage, & retourna à l'Assomption, où il arriva à la fin de l'année 1549, & y retrouva Dom Dominique Martinez de Irala. 1549.

Comment il y est reçu. Abreu & ses artisans prennent la fuite.

Toute la Ville étoit allée au-devant de lui jusqu'à quatre lieues, & le salua comme son Gouverneur. D. Diegue de Abreu, qui n'avoit osé s'opposer à cette réception, & qui ne pouvoit douter qu'il ne vengeât sur lui la mort de Mendoze, prit le parti de s'aller mettre à couvert de ses poursuites. La plûpart de ceux, qui avoient à craindre d'être recherchés pour le même sujet, en firent autant, & se cantonnerent dans des Montagnes, d'où il étoit d'autant plus difficile de les tirer, que les Indiens du voisinage se déclarerent pour eux. Le Gouverneur se consola de voir ainsi sa proie lui échapper, par l'arrivée de Chavès & de ceux qui l'avoient accompagné au Pérou, & qui, non-seulement n'avoient pas perdu un seul Homme dans une si longue marche, mais avoient encore grossi leur Troupe de quarante Espagnols.

1549-50. Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoze.

Chavès, qui étoit Gendre de Dom François de Mendoze, demanda au Gouverneur qu'il fît justice de ceux qui avoient contribué à sa mort, & Irala le lui promit. Quelques-uns de ceux qui n'avoient pas pris la fuite, furent assez heureux pour s'évader; on fit justice des autres. A cette

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil.

1550-55.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoïer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célebre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, [illegible]
des révoltes de la part [illegible]
sauroient être excusées [illegible]
avoit tout lieu de craindre [illegible]
contre lui au Conseil [illegible]
pereur, il avoit par tout [illegible]
tant plus redoutables [illegible]
vie, ou du moins de sa [illegible]
dont on auroit surpris [illegible]
manquoit jamais de prétexte [illegible]
nir à ces extrémités [illegible]
attentif à empêcher [illegible]
au Pérou, parcequ'il avoit [illegible]
dre de la part de ceux qui [illegible]
dans ce Roïaume, que de l'Empereur [illegible]
son Conseil.

Il ne pouvoit ignorer que [illegible]
qu'il avoit envoié offrir [illegible]
Président de la Gasca, [illegible]
parcequ'il étoit résolu de [illegible]
parceque quelques-uns de ceux qu' [illegible]
avoit envoiés pour [illegible]
l'avoient instruit des [illegible]
& fait quelques [illegible]
étoit résolu d'y [illegible]
il pût compter, il avoit [illegible]
l'ai déja dit, les yeux sur [illegible]
Centeno, qui s'étoit [illegible]
la Province des Charcas [illegible]
cien Officier, dont le nom [illegible]
l'Histoire du Pérou, & qui [illegible]
au service de son Souverain. [illegible]
prudence & ses vertus, [illegible]
capable des plus grands [illegible]
entreprises les plus difficiles [illegible]
du Gouvernement, que le [illegible]

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil. 1550-55.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoïer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célebre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55.

Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil.

1550-55.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoïer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célebre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1550-55. général du Pérou vouloit lui confier, étoient fixées au Païs qui s'étend Sud-Est & Ouest d'un côté entre les Provinces de Cuzco & des Charcas ; & de l'autre au Bresil, depuis les quatorze jusqu'au vingt-sept dégrés de latitude australe.

Ses Instructions.

Il lui recommandoit sur toutes choses de donner ses premiers soins à faciliter la conversion des Naturels du Païs ; de n'user de rigueur à leur égard, qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur ; & non-seulement de donner aux Missionnaires toute la protection nécessaire pour s'acquitter de leurs fonctions, mais encore de prendre toujours leurs avis, quand il s'agiroit de traiter avec les Indiens ; de ne point s'amuser à parcourir le Païs, comme on avoit fait jusqu'alors, sans en tirer presqu'aucun avantage ; mais de faire des Etablissemens solides de proche en proche ; ce moïen étant le seul capable de faire cesser & de prévenir les dissentions entre les Espagnols, & de retenir les Indiens dans leurs Bourgades, n'y aïant que la crainte d'y être molestés, qui pût les obliger d'en sortir ; de ne rien négliger pour les rendre heureux, & dans cette vue de n'accorder des Concessions qu'à des Personnes d'une bonne conduite, & qui auroient mérité cette grace par leurs services ; de n'exiger de ces mêmes Indiens qu'un léger Tribut, & de le regler de concert avec les Ecclésiastiques & les Religieux ; de ne mener avec lui aucun Espagnol, qui auroit été engagé dans la révolte de Gonzalve Pisarre ; enfin, de faire observer sur

1550-55.

ſa route à tous ceux qui voudroient bien le ſuivre au Paraguay, la plus exacte diſcipline, & de ne leur permettre d'enlever de force aucun Indien, ſous quelque prétexte que ce fût.

Sa mort : Etabliſſement d'un Port manqué.

Des inſtructions ſi ſages, & donnés à un Homme du caractere de Centeno, auroient ſans doute fait prendre une nouvelle face au Paraguay. Mais il mourut dans le tems qu'il faiſoit ſes préparatifs pour aller prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement ; & Irala n'apprit apparemment, qu'en recevant la nouvelle de ſa mort, le danger qu'il auroit couru de trouver ſa place priſe, ſi ſes Soldats ne l'avoient pas contraint de retourner à l'Aſſomption. Il s'y occupa d'abord, dès qu'il crut n'avoir plus de Rival à craindre du côté du Pérou, à faire des Etabliſſemens utiles ; & on ne peut lui refuſer la juſtice de dire que le Paraguay lui a ſur cela de grandes obligations. Il avoit eu tout le tems de reconnoître que cette Colonie ne pouvoit ſe paſſer d'un Port, où les Navires d'Eſpagne puſſent aborder aiſément, & trouver un mouillage sûr & commode : il parut vouloir lui procurer cet avantage ; & il envoïa le Capitaine Jean Romero, avec cent Soldats ſur deux Brigantins, pour en choiſir un. Romero s'arrêta à l'embouchure d'une petite Riviere, qui ſe décharge dans Rio de la Plata, un peu au-deſſous des Iles de Saint-Gabriel : il voulut y tracer le Plan d'une Ville ſous le nom de Saint Jean, qui eſt celui de la Riviere ; mais à peine avoit-on commencé à y travailler, que les Indiens inquiéterent

1550-55. si fort les Espagnols, qu'il fallut renoncer à cette entreprise.

Avanture singuliere.

Romero prit donc le parti de retourner à l'Assomption ; & s'étant un jour fait débarquer avec quelques-uns de ses Gens pour dîner sur le rivage, le terrein où il avoit fait dresser la table, se détacha tout-à-coup, & fut entraîné dans le Fleuve. Il voulut regagner le Brigantin à la nâge ; mais l'agitation des eaux étoit si grande, que pour ne pas s'exposer à périr avec tous ses gens, il fut bientôt contraint de regagner la terre : à-peine y étoit-il arrivé, que le Bâtiment fut submergé. Au bout de huit jours il reparut ; & tous ceux qui y étoient restés furent trouvés morts, excepté une Femme qui assura n'avoir souffert aucune incommodité, quoiqu'elle eût eu pendant deux fois vingt-quatre heures plus de quarante-quatre brasses d'eau sur la tête.

Fondation de la Ville de Guayra.

Quelque tems après, les Guaranis, qui demeuroient auprès du grand Saut du Parana, & qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols, envoïerent demander au Gouverneur du secours contre les Tapez, Habitans de la Frontiere du Bresil, qui soutenus des Portugais, faisoient de fréquentes irruptions dans leurs Païs, & y commettoient de grandes hostilités. Irala crut qu'il étoit de l'équité, & même de l'intérêt des Espagnols, de les proteger ; il leva une petite Armée composée d'Espagnols & d'Indiens, se mit à leur tête, & se rendit chez les Guaranis ; il y grossit encore son Armée des Guerriers de cette Nation, & les mena contre les Tapez, qui

qui se défendirent bien, mais qui furent enfin forcés, & n'éviterent leur entiere défaite, qu'en promettant de laisser en repos les Guaranis. 1550-55.

Le Gouverneur, après avoir bien examiné la situation du terrein que ceux-ci occupoient, jugea qu'il étoit à propos d'y bâtir une Ville, tant pour être plus à portée de tenir en respect toute cette Frontiere du Bresil, que pour s'approcher de la Mer, & par ce moïen être plus en état d'informer le Conseil des Indes des besoins de la Colonie. Cette résolution prise, il ne fut pas plutôt de retour à l'Assomption, qu'il chargea Garcie Rodriguez de Vergara de l'exécution de son projet, & le fit partir en 1554, avec soixante Hommes & tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise qu'il lui confioit. Vergara commença par chercher une situation avantageuse pour y placer la nouvelle Ville, & crut l'avoir trouvée à la droite du Parana, une lieue au-dessus du grand Sault. Il mit aussi-tôt la main à l'œuvre, & nomma la Ville *Ontiveras*, du nom d'une Ville de Castille, dont il étoit natif; mais elle n'a pas long-tems gardé ce nom; il fut bientôt changé en celui de *Guayra*, que la Province portoit.

Il arrive des ordres de la Cour d'Espagne.

Vers ce même tems on reçut à l'Assomption un ordre du Conseil des Indes, pour surseoir les nouvelles Découvertes & les nouveaux Etablissemens parmi les Indiens.

Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement.

Irala le fit publier, & envoïa en Espagne le Régidor Dom Pedre de Molina, qui lui étoit fort attaché, sous prétexte d'informer Sa Majesté de l'état & des besoins de

1550-55. la Province, mais en effet pour y veiller à ses intérêts ; & de peur qu'on ne profitât de cette occasion pour écrire contre lui, il tint le voïage de Molina fort secret, & fit partir avec lui Nuflo de Chavès, qui se disposoit à marcher par son ordre contre des Indiens de la Frontiere du Bresil, dont ses Alliés lui avoient fait de grandes plaintes. Mais, comme il craignoit toujours que malgré toutes ses précautions les Mécontens ne trouvassent quelque moïen de faire passer des Mémoires contre lui jusqu'au Conseil des Indes, il imagina, pour parer ce coup, d'écrire à l'Empereur, pour le supplier de vouloir bien faire informer de sa conduite; persuadé que l'assurance qu'il témoignoit par cette demande, pourroit faire tomber les plaintes de ceux, qui parviendroient à faire passer leurs Mémoires contre lui jusqu'au Prince même, ou au Conseil. Dans cette confiance, & se croïant sûr du côté de la Cour, il fit enfin le partage des Terres, qu'on n'avoit encore pu obtenir de lui ; mais il le fit en Souverain ; & malgré les défenses de l'Empereur, il donna des Concessions à des Portugais & à d'autres Etrangers. Il prévit bien qu'on murmureroit ; mais il menaça des plus rudes châtimens quiconque oseroit blâmer publiquement sa conduite sur ce point, faisant entendre qu'il étoit sûr d'être avoué de l'Empereur.

Des Indiens se révoltent & sont soumis.

A ce trait de despotisme il ajoûta bientôt deux Réglemens, qui tendoient à gêner beaucoup le Commerce des Espagnols avec les Indiens. Ceux-ci en témoignerent leur

mécontentement ; mais la crainte d'être encore plus maltraités empêcha le plus grand nombre de remuer. Quelques-uns se souleverent ; & Chavès fut commandé avec cent cinquante Hommes pour les châtier. Il ne trouva point la chose aussi aisée qu'il l'avoit crue : les Mutins se défendirent bien, & lui tuerent beaucoup de monde ; il leur en tua aussi beaucoup, & aïant mis l'affaire en négociation, il vint enfin à bout de les engager à rentrer dans leur devoir. Il emmena les Chefs à l'Assomption, & Irala se contenta de la promesse qu'ils lui firent d'être à l'avenir plus soumis. On fut étonné de la facilité avec laquelle il avoit reçu leurs soumissions ; mais il venoit de recevoir des avis secrets, qui lui donnoient assez d'inquiétude, pour ne lui pas permettre de s'embarquer dans une nouvelle guerre.

1550-55.

L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay, qui meurt sur le point de s'embarquer.

Dès l'année 1547, l'Empereur aïant fait connoître qu'il étoit dans la résolution d'envoïer un Gouverneur au Paraguay, Dom Jean de Sanabria, qui étoit fort riche, offrit à ce Prince d'y conduire à ses frais un bon nombre de Familles, & deux cens cinquante Soldats ; de faire un Etablissement au Port de Saint-François, dont nous avons déja parlé, & qui est à l'embouchure de la Riviere de ce nom, entre l'Ile Cananée & celle de Sainte-Catherine ; & un autre à l'entrée de Rio de la Plata ; de porter du Froment, du Seigle, de l'Orge, & d'autres Grains, pour ensemencer les terres ; de mener avec lui & de défraïer dix Religieux de Saint François ; d'embar-

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil.

1550-55.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoïer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célebre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1549-50. nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil. 1550-55.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoïer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célebre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1555. appelloit les *Conquérans* du Paraguay. Nous expliquerons bientôt ce que c'étoit que les Commandes; il suffit de dire ici qu'elles consistoient dans un certain nombre d'Indiens soumis, qui étoient obligés de servir ceux à qui on les accordoit. Mais comme il ne s'en trouvoit pas encore assez pour en donner à tous ceux qui prétendoient avoir droit à ce Bénéfice, le Gouverneur, de l'avis de l'Evêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le Conseil, résolut de former de nouvelles Peuplades des Naturels du Païs, dont on croïoit avoir droit de disposer, mais qui n'étant pas encore fixés, ne pouvoient pas aisément être asservis.

1557. Nouvelle translation de la Ville de Guayra.

L'année suivante 1557, le Gouverneur envoïa le Capitaine Rui Diaz Melgarejo dans la Province de Guayra (on appelloit ainsi tout le Païs qu'arrose le Parana audessus du grand Sault, & les Rivieres qui s'y déchargent. Melgarejo, après en avoir parcouru une bonne partie, trouva la situation de la Ville de Guayra peu avantageuse; il en tira tous les Habitans, & les aïant fait passer de l'autre côté du Parana, il y traça, trois lieues plus haut, une nouvelle Ville, près de l'endroit où la petite Riviere *Piquiry* se décharge dans ce Fleuve, & la nomma *Ciudad Real.* L'air n'y est pas des plus sains; mais, à cela près, sa situation avoit de grands avantâges; le Poisson & le Gibier sur-tout y sont dans la plus grande abondance. On y donna quarante mille Indiens aux Habitans, qui n'eurent pas beaucoup de peine à les engager à cul-

tiver la terre. Elle leur fournit en peu de tems beaucoup de Grains, de Légumes & de Coton. Je trouve même dans quelques Mémoires, qu'on y planta des Vignes & des Cannes de sucre, qui y réüssirent assez bien. 1557.

Nuflo de Chavès au Perou.

Dans le même tems que le Gouverneur envoïa Melgarejo dans la Province de Guayra, il fit partir Nuflo de Chavès avec deux cens vingt Soldats & trois mille cinq cens Indiens, pour faire un pareil Etablissement parmi les Xarayez. Chavès, qui avoit ses vues, ne trouva point de situation commode dans ce Païs pour y bâtir une Ville, & tourna à l'Occident, sur l'avis qu'on lui donna, qu'en suivant une route qu'on lui marquoit, il rencontreroit des Guaranis assez près de la Frontiere du Pérou. Une des premieres Nations qu'il y trouva, fut celle des *Chiquites*, qui voulurent lui disputer le passage, & contre lesquels il fut obligé de se battre. Il ne le fit cependant qu'à l'extrêmité; car comme il n'étoit pas venu pour faire la guerre, & qu'il vouloit conserver tout ce qu'il avoit de Trouppes avec lui, il prit d'abord le parti de se détourner: mais dans le tems qu'il croïoit n'avoir plus rien à craindre de la part de ces braves Indiens, qui avoient donné bien de la peine aux Conquérans du Pérou, il se trouva vis-à-vis d'eux, bien retranchés derriere une forte Palissade, armés de fleches, de dards & de piques. Ils avoient même eu la précaution d'environner leur retranchement de fossés & de tranchées, & de planter en terre, tout

autour, des pointes d'un bois fort dur.

1557.

Il force le retranchement des Chiquites.

Il comprit qu'ils étoient déterminés à l'empêcher d'aller plus loin, & il ne balança point à les attaquer. Ils se défendirent bien, quoiqu'ils ne combattissent point à armes égales. Enfin ils furent obligés de céder, & prirent la fuite. Il avoit perdu bien du monde à cette attaque; mais il ne connut pas d'abord tout ce que lui coûtoit sa victoire. Tous ceux de ses Soldats & des Indiens qui avoient été blessés, même légérement, moururent en peu de jours, & on reconnut que les fleches des Chiquites étoient empoisonnées. Alors les Espagnols demanderent à retourner aux Xarayez, résolus d'y remplir leur premiere destination, & de s'établir parmi ces Indiens. L'occasion étoit belle de s'assurer du Port des Rois; mais le parti de Chavès étoit pris de ne plus retourner au Paraguay.

1557-58.

Mort d'Irala.

Il apprit sur ces entrefaites la mort de D. Dominique Martinez de Irala, lequel étant allé dans une Bourgade Indienne pour y presser une coupe de bois, qu'il destinoit à la charpente d'une Chapelle qu'il faisoit construire dans la Cathédrale de l'Assomption, y fut pris d'une fievre lente, qui l'obligea de retourner à la Ville, & qui le consuma en assez peu de tems. Il eut cependant tout le loisir de se préparer à paroître devant Dieu, & il en profita; l'Evêque ne l'abandonna point dans ces momens précieux, & il mourut dans des sentimens qui édifierent beaucoup. Dès qu'il se vit près de sa fin, il nomma Dom Gonzale de Mendoze, son Gendre, Lieu-

tenant général, & Commandant de la Proviuce, en attendant que l'Empereur y eût envoïé un Gouverneur; & ce choix fut généralement applaudi. Mendoze se fit un devoir de suivre toutes les vues de son Beau-pere, par rapport aux Établissemens; & comme il avoit sur-tout à cœur celui que Chavès avoit eu ordre de faire chez les Xarayez, il envoïa un Exprès à ce Capitaine, avec un ordre d'exécuter ce que son Général lui avoit prescrit sur ce point. 1557-58.

Diverses avantures de Chavès.

Son Envoïé le trouva au même endroit, où il avoit forcé le retranchement des Chiquites; mais Chavès étoit trop avancé pour reculer, & n'avoit pas pris légerement son parti. Il s'attendoit même que le plus grand nombre de ses Gens le quitteroient, & il y en eut en effet cent quarante qui lui déclarerent que, s'il ne vouloit pas etourner aux Xarayez, ils ne pouvoient pas le suivre davantage. Il leur dit qu'il ne retenoit personne; sur quoi ils nommerent, pour leur Commandant, le Capitaine Gonzalez Casco, & reprirent le chemin des Xarayez. Selon Herrera, il en resta cinquante avec Chavès, d'autres disent soixante, & il marcha avec cette petite Trouppe jusqu'aux Plaines des *Tamaguasis*, où il rencontra le Capitaine André Manso, qui y étoit venu fort bien accompagné, par ordre du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, pour y faire un Établissement.

Fondation de la Ville de *Santa - Cruz de la Sierra l'Ancienne.*

Quoi que ces deux Officiers se trouvassent dans un Païs assez vaste pour satisfaire leur ambition, ils ne purent s'accommoder, & il fallut avoir recours à l'An-

1557-58. dience roïale de la Plata (1) pour les accorder. Le Président de cette Cour supérieure, D. Pedre Ramirez de Quiñones, se transporta sur les lieux, & assigna à chacun son district. Aussi-tôt Chavès, laissant sa Troupe sous les ordres de Fernand de Salazar, son Lieutenant, alla trouver le Viceroi à Lima, & fit entendre à ce Seigneur que le Païs, qui venoit de lui être cédé, étoit fort riche, & qu'on y pouvoit faire de bons Établissemens. Le Marquis de Cañette, qui ne le connoissoit encore que de nom, & qui savoit seulement qu'il avoit épousé une de ses Parentes (2), le goûta beaucoup, & prit sur le champ le parti de nommer D. Garcie de Mendoze, son Fils, Gouverneur de tout ce Païs, & d'en donner la Lieutenance de Roi à Chavès, à qui il ordonna de s'y rendre incessamment. Il obéit, & commença l'exercice de sa Charge par fonder dans cette nouvelle Province une Ville, qui fut nommée *Santa-Cruz de la Sierra*, au pié d'une Montagne, & sur le bord d'un fort joli Ruisseau. Soixante mille Indiens y furent soumis sans combat : mais comme la plûpart étoient de la Nation des *Moxes*, qui n'ont été convertis à la Foi qu'environ cent cinquante ans après, leur soumission pendant ce long intervalle ne fut guere qu'apparente, & ils ne por-

(1) Les Audiences roïales sont des Cours supérieures qui n'ont au-dessus d'elles, que les Vicerois. Tout ce que nous comprenons sous le nom de Paraguay est du Ressort de celle de la Ville de la Plata.

(2) La Fille de Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

toient le joug que quand ils ne pouvoient le secouer. On a depuis reculé la Ville de Santa-Cruz cinquante lieues plus au Nord, & il y a bien de l'apparence qu'alors les Moxes recouvrerent toute leur liberté. 1559-60.

Mort de Mendoze. Vergara, Gouverneur du Paraguay.

Cependant les Espagnols, qui s'étoient séparés de Chavès, & que tous les Indiens avoient suivis, ne s'arrêterent chez les Xarayez qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour remettre les Bâtimens, qu'ils y avoient laissés, en état de les reporter à l'Assomption. Ils apprirent, en y arrivant, la mort du Lieutenant général, & que D. Jean Ortiz de Vergara aïant été élu tout d'une voix pour son Successeur, l'Evêque l'avoit déclaré, en présence du Peuple, au nom de Sa Majesté, Gouverneur, Capitaine général & Chef de la Justice de la Province de Rio de la Plata, avec l'applaudissement de toute la Ville.

Révolte des Guaranis.

L'année suivante des Guaranis se révolterent, & on ne nous a point appris, ni à quelle occasion, ni pour quel sujet. Peut-être n'en eurent-ils point d'autre que l'espérance de pouvoir secouer un joug, dont la pésanteur leur devenoit de jour en jour plus insupportable; & voici sur quoi paroît être fondée cette espérance. Plusieurs d'entr'eux avoient accompagné Nuflo de Chavès dans l'expédition dont nous venons de parler, &, aïant vu l'effet des fleches empoisonnées des Chiquites, en avoient rapporté une très grande quantité: ils se flatterent peut-être qu'avec de telles armes, ils viendroient à bout d'exterminer une partie des Espagnols, & d'obliger les autres

1559-60. à sortir du Païs. Quoi qu'il en soit, l'affaire devint en peu de tems beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avoit crue d'abord, & le Gouverneur eut besoin de toutes ses forces pour réduire ces Rebelles. Ils eurent de l'avantage dans les premieres rencontres ; & si leurs fleches ne se fussent pas trouvées avoir perdu une bonne partie de la force du poison où elles avoient été trempées, les Espagnols auroient couru risque de succomber. Il fallut même user de clémence à l'égard des premiers qui parurent disposés à la paix, de peur que toute cette nombreuse Nation ne se réunît, & que le désespoir ne leur tînt lieu du poison, qui qui ne leur servoit plus de rien. On réussit enfin, par la voie de la douceur, à les faire rentrer dans le devoir ; mais on ne profita point dans la suite de cet exemple, pour mieux ménager, qu'on n'avoit fait jusques-là, des Hommes, dont on ne pouvoit se passer, & dont on verra dans la suite qu'il n'étoit pas difficile de gagner l'affection. On eut cependant encore bientôt une occasion semblable de faire ces réflexions.

1560. Autre révolte dans la Province de Guayra.

A-peine le Gouverneur, qui avoit marché en personne contre les Guaranis des environs de l'Assomption, étoit de retour dans cette Ville, qu'un Indien envoïé par Melgarejo, vint lui demander un prompt secours, parceque les Guaranis des environs de Ciudad Real avoient pris les armes. L'Indien ajoûta qu'il avoit passé au milieu des Ennemis, qui l'auroient infailliblement arrêté, & peut-être massacré, s'il ne s'étoit point avisé de dire à tous ceux qu'il avoit ren-

contrés, beaucoup de mal des Espagnols. 1560.
Le Gouverneur le voïant tout nu, & n'aïant que son arc & ses fleches à la main, lui demanda quelle preuve il pouvoit lui donner de sa Commission; & il ne lui répondit qu'en lui mettant en main son arc, & en lui disant de le bien examiner. Le Gouverneur le prit, & eut beau le tourner de toutes façons, aussi-bien que tous ceux qui étoient présens, ils n'y purent rien découvrir. Alors l'Indien le reprenant, leur fit voir au milieu de la courbure de l'arc en dessous une petite fente presqu'imperceptible & bien bouchée, d'où il tira un billet de la main de Melgarejo, qui étoit sa Lettre de créance.

Riquelmi est envoïé au secours de Ciudad Real.

Il n'y avoit plus à délibérer que sur les moïens d'étouffer cette nouvelle révolte: le Gouverneur en chargea D. Alfonse de Riquelmi (1), lequel s'étoit déja fort distingué à l'occasion de la précédente révolte des Guaranis, mais qui eut quelque peine à accepter cette Commission, parcequ'il étoit brouillé avec Melgarejo. Il partit néanmoins avec soixante & dix Espagnols, & trouva que la révolte étoit presque générale dans tout le Guayra, & que Ciudad Réal étoit fort pressée. Il lui fallut, pour y entrer, forcer des barricades dont l'Ennemi l'avoit environnée; & quoique le Gouverneur ne le vît pas de trop bon œil, & que cela parût à la maniere dont il le reçut, il le pria de faire une sortie, s'excusant de ce qu'il ne la faisoit pas lui-même, sur ce qu'une fluxion, qui lui étoit tombée

(1) Dans quelques Mémoires on lit Riquelmé.

1560-61. ſur les yeux, lui ôtoit preſque l'uſage de la vue.

Défaite des Révoltés.

Riquelmi y conſentit, ſe mit à la tête de cent Eſpagnols & d'une Trouppe d'Indiens, auxquels on ne ſe fioit que médiocrement, força les barricades, pourſuivit les Rebelles jusqu'à leurs premieres Bourgades, ſe ſaiſit de quelques-uns de leurs Chefs, qu'il fit pendre ſur le champ; & continuant ſa marche, manda les Caciques, leſquels vinrent, en poſture de Supplians, lui demander la paix. Il ne la leur accorda, qu'après avoir pris ſes sûretés contre leur inconſtance. Il s'embarqua enſuite ſur le Parana; & aïant appris que dans les Terres il y avoit encore un grand nombre d'Indiens, qui avoient juré de réduire en cendres la Ville de Ciudad Real, & de faire main-baſſe ſur tous les Eſpagnols, il les alla chercher.

Après avoir traverſé un Bois fort épais, il apperçut une multitude de Barbares aſſez bien poſtés dans une Piniere : il les y attaqua, & les pourſuivit ſi vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite fort en déſordre ; mais un grand nombre d'Indiens les aïant joints, ils firent face, & Riquelmi ſe trouva tout-à-coup inveſti de toutes parts dans une Vallée fort longue & fort étroite. Il comprit tout le danger où il étoit; mais il ne fit jamais paroître plus d'aſſurance, & cette intrépidité déconcerta ſes Ennemis: ils le laiſſerent gagner la Plaine où un très grand nombre d'Indiens étoient campés. Il les chargea, les tailla en pieces, fit beaucoup de Priſonniers,

ſur-tout des Chefs, qui pour obtenir qu'il leur fît grace de la vie, lui dirent qu'ils avoient été forcés de prendre les armes par les plus puiſſans Caciques de leur Nation, & par ceux qui avoient été donnés en Commande aux Eſpagnols, dont ils vouloient, à quelque prix que ce fût, ſecouer le joug. Il emploïa tout l'hiver ſuivant à rétablir l'ordre & la tranquillité dans cette Province, & retourna à l'Aſſomption, où il fut reçu, comme en triomphe, aux acclamations de toute la Ville. 1560-61.

Accident imprévu, & ce qu'on en penſe.

Le Gouverneur, qui apparemment n'avoit pas encore reçu ſes Proviſions, & qui vouloit envoïer Melgarejo en Eſpagne pour les ſolliciter, & pour expoſer à l'Empereur l'état où ſe trouvoit la Province, ne crut pas devoir confier Ciudad Real & la Province de Guayra à un autre, qu'à celui qui venoit d'être le Libérateur de l'une & le Pacificateur de l'autre. Il manda à Melgarejo de le venir trouver, & il avoit déja donné l'ordre & tenoit une Caravelle toute prête pour ſon voïage. On n'en avoit point encore vu au Paraguay une plus grande, ni mieux conſtruite; & l'Equipage étoit ſur le point de s'embarquer; lorſqu'au milieu de la nuit elle parut toute en feu. On courut en foule pour l'éteindre; mais il étoit trop tard, & elle fut réduite en cendres. On n'a jamais pu ſavoir qui étoit l'auteur de cet embraſement; mais on ſoupçonna beaucoup quelqu'un qui n'aimoit pas le Gouverneur, & qui ne le voïoit pas volontiers occuper une place, qu'il croïoit avoir mieux méritée que lui.

1560-65.

On donne un mauvais conseil au Gouverneur.

Quelques personnes lui conseillerent alors d'aller lui-même demander au Viceroi du Pérou des Provisions, qui le confirmassent dans son Gouvernement; & on ne pouvoit guere, dit l'Auteur du Manuscrit que j'ai déja cité, lui donner un plus mauvais conseil pour lui, ni plus préjudiciable à la Province; cependant il le goûta & se disposa à le suivre: mais il ne voulut point partir qu'il n'eût étouffé une nouvelle révolte des Indiens, & elle ne le fut que par une grande effusion de sang de part & d'autre. Il fit ensuite les préparatifs de son voïage, & n'y épargna rien. Le Contrôleur Philippe de Caceres (1), le Facteur Pierre de Orantès, les Capitaines Pierre de Segura & Christophe de Saavedra, le Procureur général Rui Gomez Maldonado, & plusieurs Gentilshommes, voulurent être du Voïage; & ce qui surprit bien du monde, l'Evêque en voulut être aussi, & se fit accompagner de quatorze Prêtres, tant Ecclésiastiques que Réguliers.

Il part pour le Pérou, avec l'Evêque & un grand nombre des premiers de la Province.

Le Gouverneur nomma, pour commander à l'Assomption pendant son absence, D. Jean de Ortega, & se fit escorter par trois mille Espagnols & trois mille Indiens. Nuflo de Chavès, qui étoit venu chercher sa Femme & ses Enfans, partit avec lui; & lorsqu'on fut arrivé chez les Itatines, il persuada à trois mille de ces Indiens de le suivre, en leur faisant les plus magnifi-

(1) Il y a bien de l'apparence que c'étoit le Fils de l'ancien Contrôleur, & le même qui avoit accompagné Dom Alvare Nunez dans son dernier Voïage.

ques promesses. Se voïant ainsi en force, le Gouverneur ne fut pas plutôt entré dans le Territoire de Santa Cruz, qu'il lui déclara que lui-seul avoit droit d'y commander; & alors personne ne sachant à qui il devoit obéir, on ne garda plus aucun ordre, & la disette des vivres qui survint, jointe à la fatigue du Voïage, fit périr beaucoup de monde. La mortalité fut surtout très grande parmi les Itatines; ce qui engagea ceux qu'elle avoit épargnés, à s'arrêter, & à bâtir une Bourgade dans un endroit où les Terres leur parurent fertiles. 1560-65.

Il n'y avoit plus de-là que trente lieues à faire pour arriver à Santa Cruz, & on fit un effort pour s'y rendre : mais on y trouva la même disette de vivres, qu'on avoit essuïée pendant le Voïage, & il y mourut un grand nombre des Indiens qui étoient à la suite du Gouverneur de Rio de la Plata. Dans le même tems les Naturels du Païs se souleverent, & le mal gagna jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre ces Rebelles avec cinquante Espagnols; & en partant il donna ordre à Fernand de Salazar, son Lieutenant, de désarmer le Gouverneur de Rio de la Plata, & tous ceux qui l'accompagnoient, & de les empêcher de passer au Pérou avant son retour. Mais Vergara aïant dépêché un Courier à la Plata, pour se plaindre de cette violence, l'Audience roïale ordonna à Salazar de lui laisser continuer son Voïage. Il arriva enfin dans cette Capitale des Charcas, après avoir couru bien des risques de la part des Indiens Ennemis des

Entreprise hardie de Nuflo de Chavès.

1560-65. Espagnols, & beaucoup souffert de la faim; mais quelque chose de plus triste encore l'y attendoit.

Le Gouverneur de Rio de la Plata est déposé.

Il apprit qu'on avoit présenté à l'Audience roïale jusqu'à cent dix chefs d'accusation contre lui, qu'il y en avoit même d'assez graves, & qu'on lui faisoit surtout un crime d'avoir tiré à grands frais de sa Province tant d'Espagnols & d'Indiens, dont il avoit péri un grand nombre pendant la route. Cette Cour souveraine lui déclara néanmoins qu'elle ne vouloit point prononcer sur toutes ces charges, & qu'elle le renvoïoit au Licencié Dom Lopé Garcia de Castro, Gouverneur & Capitaine général du Pérou, & Président de l'Audience roïale de Lima, où il résidoit. Il se rendit dans cette Capitale, & en y arrivant, il fut déclaré déchu de son Gouvernement, qui fut donné à Dom Jean Ortiz de Zaraté, Officier de mérite & recommandable pour sa fidélité & pour ses services; mais à condition d'en obtenir des Provisions du Roi (1). Vergara eut en même tems ordre de comparoître devant le Conseil roïal des Indes, pour y répondre sur tout ce qu'on lui imputoit.

1566.

Le nouveau Gouverneur passe en Espagne.

L'année suivante, le nouveau Gouverneur de Rio de la Plata passa du Pérou en Espagne, après avoir nommé Philippe de Cacerès son Lieutenant général, & lui avoir fait distribuer pour lui & toute sa suite, tout ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre à l'Assomption. Zaraté fut très bien reçu de Philippe second, qui lui

donna les plus amples pouvoirs & les plus sages instructions pour l'avancement de la Colonie, pour le soulagement des Naturels du Païs, & pour l'établissement solide de la Religion chrétienne dans ces vastes contrées : je trouve aussi dans quelques Mémoires qu'il l'honora du titre d'Adelantade. 1566-67.

Il y a bien de l'apparence que l'Evêque, le Lieutenant général, & tout ce qui leur restoit d'Espagnols & d'Indiens, ne tarderent pas si long-tems à reprendre le chemin du Paraguay. Ils le prirent par Santa Cruz de la Sierra, où ils retrouverent Chavès, qui les y reçut très bien. Il voulut même les accompagner pendant quelque tems avec une fort belle Escorte: mais il avoit ses vues en leur faisant cette politesse; car il leur débaucha en chemin le plus qu'il put de leurs Soldats, & sur-tout un très habile Mineur, nommé *Muños*. En arrivant à l'endroit où les Itatines s'étoient arrêtés, on remarqua que ces Indiens étoient fort mal disposés à l'égard des Espagnols, dont ils craignoient d'être maltraités, parcequ'ils les avoient quittés sans leur consentement; ce qui fit que Chavès s'écarta un peu, soit pour leur ôter toute défiance, soit pour mieux découvrir leur dessein.

Mort tragique de Chavès.

Arrivé près d'une Bourgade Indienne, où il apprit que quelques Caciques étoient assemblés, il y entra avec douze Soldats seulement, & descendit de cheval dans la Place publique. Plusieurs Indiens y accoururent, comme pour lui faire accueil, & le conduisirent dans une Cabanne fort pro-

1566-67. pre, où ils l'inviterent à se reposer. Comme il étoit fort fatigué, il se jetta dans un Hamach, & ôta son casque pour mieux jouir de la fraîcheur de l'air, & pour dormir plus à son aise; mais un moment après un Cacique lui déchargea par derriere un grand coup de macana (1), dont il mourut sur le champ. Ses douze Soldats furent en même tems massacrés, excepté le Trompette, nommé *Alexandre*, qui, tout blessé qu'il étoit, eut le tems de monter à cheval, & d'aller avertir Dom Diegue de Mendoze, qui suivoit avec le reste des Soldats, de ce qui venoit de se passer, & qui sans cet avis n'auroit apparemment pas évité le même sort.

1568. Les Espagnols sont attaqués par les Itatines.

Chavès, avant que de se séparer du Lieutenant général, étoit convenu avec lui de l'attendre dans un lieu qu'il lui avoit marqué. Cacerès y étant arrivé, & ne le trouvant point, commençoit à être fort inquiet, lorsque des Indiens vinrent lui apprendre la mort tragique de ce Capitaine. Il continua donc sa marche, & arriva sans aucun accident au bord du Paraguay. Il avoit fait prendre les devants à six de ses Soldats, pour retirer de l'eau les Barques & les Canots qu'il y avoit fait couler à fond, afin de s'en servir pour se rendre à l'Assomption : mais des Payaguás & d'autres Indiens les aïant apperçus, tomberent sur eux & les firent Esclaves. Cacerès survint peu de tems après; & apprenant ce qui s'étoit passé, offrit à ceux qui avoient enlevé ses Soldats, de les racheter, & ils

(1) C'est une espece de Massue d'un bois fort dur.

1568.

ne voulurent d'abord lui en rendre que trois, qu'ils lui vendirent fort cher. Quelques jours après on lui renvoïa les trois autres, en exigeant une rançon beaucoup plus forte encore, & qu'il fut obligé de païer.

Victoire des Espagnols.

Il voulut ensuite gagner le Païs des Itatines; & comme il approchoit de leur principale Bourgade, il se vit tout-à-coup environné, dans un tems où ses Soldats étoient fort embarrassés à se tirer d'un très mauvais passage. L'attaque des Itatines fut très vive & très bien concertée : les Espagnols, animés par l'Evêque, par les Ecclésiastiques & les Religieux, qui leur recommandoient de mettre toute leur confiance en Dieu, combattirent avec beaucoup d'ordre & de valeur; mais le désavantage du terrein & l'acharnement des Ennemis leur ôtoient presque toute espérance de pouvoir s'ouvrir un passage pour se tirer d'un si mauvais pas. Ils ne laissoient pourtant pas d'avancer toujours un peu; ce qui commençoit à leur faire reprendre cœur, aussi-bien qu'à leurs Indiens, qui se battoient en Braves, & tous se préparoient à faire un dernier effort, lorsque tout-à-coup les Itatines parurent comme frappés d'une terreur panique, & un moment après prirent précipitamment la fuite.

A qui ils l'attribuent.

On assure qu'ils ont eux-mêmes publié depuis, qu'ils y avoient été forcés par un Cavalier tout resplendissant de lumiere, qui les avoit chargés, & dont ils n'avoient pu soutenir la vue. Les Histoires d'Espagne sont remplies de semblables merveilles; &

1568. la piété de cette Nation qu'on ne sauroit accuser d'avoir l'esprit foible, qui la porte à attribuer au secours du Ciel des victoires qu'elle pouvoit regarder comme les fruits de sa valeur, doit, ce semble, former un préjugé plus fort en faveur de ce qu'elle publie des graces qu'elle croit avoir reçues d'en-haut & dont elle témoigne toujours sa reconnoissance par des Monumens qui font honneur à sa Religion, que contre sa trop grande crédulité; à quoi il faut ajoûter que dans toutes ces occasions, elle combattoit contre des Infideles, & que le Ciel étoit intéressé, ce semble, à soutenir sa querelle. Quand au Libérateur, qui dans [illegible] rencontre délivra les Espagnols d'[illegible] grand danger, c'est sur quoi on n'a pu avoir que des conjectures, parcequ'il n'a été vu que des seuls Itatines. Aussi les sentimens furent-ils partagés : les uns ont cru que c'étoit l'Apôtre Saint Jacques, qui les a si souvent fait triompher de leurs Ennemis; & les autres, Saint Blaise, un des Protecteurs du Paraguay, auquel nous avons vu qu'ils se croïoient déja redevables d'une faveur toute semblable à celle-ci.

Le Lieutenant général descend le Fleuve jusqu'à la Mer, & pourquoi.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas encore la derniere fois que Cacerès fut obligé d'en venir aux mains avec les Itatines, qui sembloient se relever les uns les autres pour le harceler; ce qui l'obligea de se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'il ne falloit qu'une surprise pour le faire périr avec toute sa Trouppe, & qu'il n'y eut aucune de ces rencontres, qui ne mît quelques-uns de ses

Gens

Gens hors de combat. Enfin, quand il ne fut qu'à cinquante lieues de l'Assomption, il ne rencontra plus que des Alliés, qui s'empresserent à lui apporter des vivres & des rafraîchissemens, & à lui offrir tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le jour même de son arrivée dans la Capitale, qui fut un des premiers de l'année 1569, sans se donner le tems de quitter ses armes, il assembla le Conseil, pour lui faire voir ses Provisions de Lieutenant général de la Province, & il fut reçu dans les formes ordinaires sans aucune opposition en cette qualité. 1569.

Les premiers ordres qu'il donna, furent pour faire travailler à mettre en bon état les Brigantins & les Barques qui se trouvoient dans le Port, & il s'y embarqua au commencement de l'année suivante avec cent cinquante Hommes, pour se trouver à l'embouchure du Fleuve, à l'arrivée du secours que le Gouverneur avoit promis de lui envoïer le plutôt qu'il seroit possible. Il fut bien surpris de n'y trouver aucun Navire; & après avoir attendu quelque tems, comme il jugeoit sa présence nécessaire à l'Assomption, il laissa une Lettre d'avis dans une bouteille suspendue à une grande Croix, qu'il fit planter sur le rivage d'une des Iles de S. Gabriel, & reprit le chemin de sa Capitale.

Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites.

Jusques-là il n'avoit rien transpiré du peu de concert qu'il y avoit entre lui & l'Evêque du Paraguay; mais à-peine étoit-il de retour à l'Assomption, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte, & que toute la Ville

1570. se trouva divisée en deux Partis, prêts à en venir aux dernieres violences. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que des Ecclésiastiques se rangerent du côté de Cacerès, & que des Officiers se déclarerent pour le Prélat. Le Lieutenant général fit sentir tout le poids de son autorité à ceux qui lui étoient opposés, & l'Evêque l'excommunia avec les principaux Ministres de ses violences. Le trouble & la confusion regnoient partout, & on en vint jusqu'à ne connoître plus ni Ami, ni Ennemi. Le Lieutenant général fut un jour averti que la résolution étoit prise dans le Conseil de l'Evêque de l'arrêter, & sur le champ il s'assura de tous ceux dont il se défioit le plus, en commençant par le Proviseur de l'Evêché, D. Alfonse de Ségovie, puis il s'embarqua pour retourner aux Iles de S. Gabriel.

Il retourne aux Iles de St Gabriel, & remonte à l'Assomption

Arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa Lettre, il détacha un Brigantin, pour voir si à l'entrée de la Baie on n'appercevroit point de Navire; & comme on lui rapporta qu'il n'en paroissoit aucun, il laissa encore des Lettres en plusieurs endroits, & se rembarqua. Il avoit mené avec lui le Proviseur de l'Evêque, & il voulut le faire conduire au Tucuman; mais ceux, qu'il en avoit chargés, ne purent pénétrer dans cette Province, qu'on ne connoissoit guere encore que de nom au Paraguay, & le lui ramenerent. Il arriva après quatre mois d'absence à l'Assomption, où le feu de la division étoit plus allumé que jamais, & sa présence ne l'éteignit pas. On lui dit que sa vie n'y étoit pas en sûreté, & il fit mettre en pri-

son tous ceux sur qui ses soupçons tomberent. Il donna même ordre d'y étrangler un Gentilhomme de Séville, nommé Pierre de Esquivel, & d'exposer sa tête sur les fourches patibulaires; puis il fit publier à son de trompe une défense, sous les peines les plus graves, d'avoir aucun commerce avec l'Evêque; & aïant su que son Lieutenant de Roi, D. Martin Suarez de Tolede, l'avoit vû en secret, il le destitua de sa Charge. 1579.

Alors les principaux Habitans de la Ville ne s'y croïant pas en sureté, se retirerent à la Campagne, & l'Evêque se renferma dans la Maison des PP. de la Merci, où on ne le laissa pas long-tems tranquille. Le Lieutenant général ne l'étoit pas lui-même; il craignoit tout, & ne paroissoit jamais qu'avec une Garde de cinquante Soldats, qu'il changeoit même assez souvent. L'Evêque perdit enfin patience; & un jour que le Lieutenant général entroit dans la Cathédrale pour y entendre la Messe, il fut arrêté & enfermé sous bonne garde, les fers aux pieds, attaché avec une grosse chaîne. Sa prison dura une année entiere, au bout de laquelle l'Evêque le conduisit lui-même en Espagne; Dieu permettant qu'il fût traité, comme son Pere, si ce n'étoit pas lui-même, avoit fait Dom Alvare Nuñes Cabeça de Vaca. Je n'ai pu savoir comment cette démarche fut prise à la Cour. Ce qui est certain, c'est que ni lui, ni le Prélat, ne sont jamais retournés au Paraguay.

L'Evêque conduit le Lieutenant général prisonnier en Espagne.

Dès que l'un & l'autre furent embarqués,

1570-73.

Fondation des Villes de Santafé & de Xerez.

D. Martin Suarez de Tolede se remit, sans l'agrément & même contre le gré du Conseil, dans l'exercice de sa Charge. Quelque tems après, Jean de Garay, Gentilhomme Biscaïen, fonda la Ville de Santafé, environ dix lieues plus haut que l'endroit où *Rio Salado* vient du Tucuman se décharger dans Rio de la Plata. La fondation de cette Ville est marquée au dernier jour de Septembre 1573; & quelques années après on en fonda une autre, sous le nom de Xerez, à trente lieues du bord oriental du Paraguay, & à la hauteur de douze degrés Sud. Je n'ai pu savoir par qui, ni à quelle occasion cette Ville fut bâtie.

Fondation de Cordoue du Tucuman.

Pour revenir au Fondateur de Santafé, après qu'il eut donné une forme à sa Ville, il en voulut connoître les Voisins, & surtout ceux qui étoient à l'Occident, où il vouloit étendre son district au-delà du Fleuve. Pour cela il prit avec lui quarante Soldats; & aïant fait construire une Barque & quelques Pirogues, avec lesquelles il entra dans Rio Salado, il fut partout assez bien reçu des Indiens qu'il rencontra : mais un jour il s'en trouva tellement environné, qu'il entra en quelque soupçon. Il se mit en état de n'être point surpris, & peu de tems après il apperçut toute la Campagne en feu. Il envoïa aussi-tôt un ordre au Patron de la Barque qu'il avoit laissée derriere, apparemment parcequ'elle tiroit trop d'eau pour pouvoir remonter plus loin la Riviere, de faire monter quelqu'un à la hune pour tâcher de découvrir la cause de cet embrasement; & on lui rapporta que toute la

Campagne étoit couverte d'Indiens armés, qui s'approchoient à grand pas. 1570-73.

Il mit aussi-tôt sa petite Troupe en ordre, & l'exhorta à ne pas craindre cette Canaille, qui ne tiendroit pas contre les armes à feu. Un moment après, celui qui étoit en vedette, lui envoïa dire qu'il voïoit un Homme à cheval, qui poursuivoit une trouppe d'Indiens, & il apperçut bientôt lui-même six Cavaliers, qui paroissoient escarmoucher contre ces mêmes Indiens qu'il voïoit accourir vers lui; mais le moment d'après il les vit fuir avec tant de précipitation, que pour mieux courir ils jettoient leurs arcs & leurs fleches. Comme ils avançoient toujours de son côté, il les entendit crier qu'ils étoient poursuivis par des Espagnols. Il dépêcha aussi-tôt un Indien, qui lui étoit fort attaché, & qui connoissoit le Païs, avec une Lettre pour les Espagnols. Dès qu'ils l'eurent reçue, ils vinrent le trouver, & lui dirent qu'ils étoient sous les ordres de Dom Jérôme Louis de Cabrera, Gouverneur du Tucuman, lequel aïant depuis peu fondé dans cette Province une Ville, sous le nom de nouvelle Cordoue, les avoit envoïés pour reconnoître le Païs, ce qui avoit allarmé les Indiens. Garay leur demanda en quel tems la nouvelle Cordoue avoit été fondée, & ils répondirent que les premiers fondemens en avoient été jettés le dernier jour de Septembre 1573.

Différend entre les Fondateurs de Santafé & de Cordoue : comment il est accommodé.

Ils prirent ensuite congé de Garay, qui retourna à Santafé, & les six Espagnols allerent rejoindre leur Général, qui reprit avec eux le chemin de Cordoue. Dès qu'il y

1573. cône, dont la pointe est sous le Tropique ; sa base peut avoir environ soixante lieues, de l'Orient à l'Occident : son nom est celui de la premiere Nation, qu'on y a connue en venant du Pérou.

Ses Habitans. La plûpart de celles, qui sont plus avancées vers le Nord, habitent dans des Marais, où leur nourriture la plus ordinaire est le Poisson. Les plus Méridionales sont errantes dans de vastes Campagnes, où la chasse leur fournit le nécessaire pour la vie. On a publié qu'on y avoit vû des squelettes d'Hommes, qui avoient plus de vingt pieds de long ; mais ce n'est pas le seul Roman, qui ait eu cours sur ces Quartiers reculés de l'Amérique méridionale. On a débité la même chose des Peuples voisins du Détroit de Magellan, & qui sont connus dans un grand nombre de Relations, sous le nom de *Patagons*. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que tout cela étoit avancé sans presque aucun fondement. Dans le milieu des Terres du Tucuman, les Hommes sont communément plus petits & plus stupides, aussi paresseux & aussi féroces, que l'étoient ceux, qu'on a trouvés dans les Vallées de la Cordilliere du Pérou. Il y a des Nations, qui n'ont point d'autres retraites que des Grottes creusées sous terre, où l'on ne voit presque jamais la lumiere du jour. Les plus voisines du Pérou & de la Province des Charcas, ne sont pas aussi dénuées que les autres des commodités de la vie, & sont réunies dans des Bourgades. Il y en a même qui ont du cuivre & de l'argent, qu'elles tirent de la Province des

Charcas, où est le Potosi; mais dont elles paroissent faire assez peu de cas. 1573.

Il y a dans le Tucuman des Brebis, dont on se sert comme des Bêtes de charge; elles sont de la grandeur d'un petit Chameau, & ont une grande force de reins. Leur laine est très fine, & on en fait des étoffes, qu'on croiroit être de soie. Les Lions & les Tigres y sont assez communs; mais les premiers y sont petits & peu à craindre. Les seconds ne sont nulle part ailleurs aussi grands & aussi féroces. J'ai déja observé cette différence entre ces deux especes d'Animaux, en parlant du Païs qu'arrosent le Paraguay & Rio de la Plata; & cela paroît général dans toute cette partie du Continent de l'Amérique Méridionale. Les Indiens font sortir les Tigres des Bois, en y mettant le feu; & en tuent beaucoup avec leurs fleches, qu'ils tirent fort juste; mais ils ont bien des mesures à prendre pour n'en être pas prévenus.

Des Animaux

Deux Rivieres principales traversent cette Province; l'une est plus communément appellée *Rio Salado*, & l'autre, *Rio Dolce*. La plus considerable après celle-ci est *Rio Tercero*, dont nous avons déja parlé. Mais quoique les deux premieres reçoivent plusieurs petites Rivieres, elles n'ont, dans le tems des secheresses, que par intervalles assez d'eau pour porter des Pirogues. Elles tirent l'une & l'autre leurs sources des Montagnes du Pérou, & changent assez souvent de nom. Rio Saladó se décharge dans Rio de la Plata, & Rio Dolce se perd dans des Lagunes, qu'on appelle *Parangos*. Il y

Des Rivieres, des Lacs, & de la fertilité du Tucuman.

1573. en a plusieurs autres, qui rentrent dans le sein de la terre, comme elles en sont sorties. La plûpart même ont si peu de cours, & si peu d'eau, qu'on ne leur a pas donné de noms, du moins dans les Cartes. Presque toutes en changent à chaque Bourgade, qui se trouve sur leur passage. On rencontre dans les Forêts beaucoup de Fontaines, & presque partout de petit Lacs, ou des Lagunes & des Marais, qui ne sont jamais à sec. Toutes ces eaux ne peuvent manquer de rafraîchir beaucoup l'air & de fertiliser la terre. Aussi, quoique pendant six mois de l'année il ne pleuve jamais au Tucuman, ses Campagnes, imbibées par les inondations & les débordemens que doivent causer les pluies presque continuelles pendant les six autres mois, y produisent bien des sortes de Grains & de Légumes, quand elles sont cultivées.

Du Gouvernement & des richesses du Tucuman.

Le Tucuman étoit assez peuplé, lorsque les Espagnols entrerent dans le Pérou; & les Nations les plus voisines de ce Roïaume étoient soumises à l'Empire des Incas: d'autres avoient des Caciques, qui ne dépendoient de personne. Les Peuples, errans, étoient séparés par Familles, qui ne reconnoissoient de Maîtres, que ceux qui en étoient les Chefs. Entre Rio Dolce & Rio Salado on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire : les Forêts y sont pleines de Ruches. Le Coton, le Carouge, la Cochenille & le Pastel s'y trouvent en bien des endroits. Le Carouge y dure toute l'année, & quelques Nations en font leur nourriture ordinaire. Mais la principale richesse de cette,

Province étoit, dans les premiers tems, les Toiles de coton; elles servoient même de monnoie aux Habitans, & ils en faisoient un grand commerce au Potosi.

1573.

Sources de la pauvreté des Espagnols dans le Tucuman.

Ils nourrissoient aussi beaucoup de gros & de menu Bétail. Les Espagnols, qui passerent les premiers dans cette Province, avoient laissé courir dans les Plaines & dans les Déserts des Chevaux & des Bœufs, qu'ils y avoient amenés du Pérou; & qui s'y étoient considérablement multipliés : ainsi, sans avoir la peine de les élever & de les nourrir, ils n'avoient que celle de les chasser, & vivoient assez bien dans cette Colonie naissante. Mais peu contens de cette médiocrité, ils chercherent de l'or, & en trouverent fort peu; trop paresseux pour y suppléer par le travail, ils en ont surchargé les Indiens, dont par-là il se sont fait des Ennemis irréconciliables, qui ont souvent porté le ravage dans leurs Habitations, & jusques dans leurs Villes; & cette Colonie, si voisine du Potosi & du Pérou, est une des plus pauvres qu'ils aient dans le nouveau Monde.

Du climat & des saisons.

Le froid est excessif pendant l'Hyver en quelques endroits du Tucuman, & il n'est point rare d'y trouver des Animaux qui en sont morts. Non-seulement il n'y pleut point dans cette saison, mais on n'y voit presque jamais aucun nuage. L'approche du Printems est annoncée par des pluies si fortes, que dans les Villes les rues sont comme autant de Rivieres, & que dans les Campagnes les eaux réunies dans les fonds y forment des Lagunes, qui couvrent une très grande étendue de terrein. Ces pluies sont

1573. accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & d'une grêle, qui est assez souvent de la grosseur d'un œuf de Poule. L'Eté a aussi ses incommodités; la chaleur y produit une prodigieuse quantité de Punaises, dont on ne sauroit se garantir, qu'en couchant à l'air dans les Jardins. Malgré tout cela, on assure que généralement parlant le climat du Tucuman est assez sain.

Premiere entrée des Espagnols dans le Tucuman.

Quand tout ce qu'on a raconté d'un nommé Cesar, que Sébastien Gabot envoïa, dit-on, avec trois autres Soldats de la Garnison de son Fort du Saint-Esprit, pour découvrir un chemin pour aller au Pérou, seroit aussi vrai, qu'on le croit aujourd'hui fabuleux, il n'en seroit pas plus certain que cet Homme fût le premier Espagnol qui soit entré dans le Tucuman, si ce n'est en passant & sans le connoître, comme il est arrivé à deux autres Soldats de D. Pedre de Mendoze, qui déserterent, tandis que ce Général faisoit bâtir la Ville de Buenos Ayrès. On pourroit avec plus de fondement faire cet honneur à Nuflo de Chavès, qui dans ses courses a pénétré plus d'une fois dans cette Province, & a donné des connoissances, qu'on n'avoit point avant lui, de sa Partie septentrionale, quoique plusieurs l'eussent déja traversée jusqu'à Rio de la Plata.

Le premier Gouverneur de cette Province est blessé par les Indiens & meurt de ses blessures.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1542 que Vaca de Castro, Viceroi du Pérou, après la fameuse Bataille de Chupas, où il défit entiérement le jeune Almagre, voulant récompenser les Capitaines qui l'avoient si bien servi dans cette importante journée,

leur distribua les Gouvernemens dont sa Victoire le mettoit en état de disposer, & gratifia de celui du Tucuman, qui n'étoit point encore conquis, Dom Diegue de Rojas, lequel s'étoit distingué par sa valeur & sa fidélité pendant les guerres civiles. Il lui donna pour Lieutenant de Roi Philippe Guttierez; & François de Mendoze voulut l'accompagner comme son Ami. Rojas entra dans son Gouvernement avec trois cens Hommes, en parcourut une partie, & fut assez bien reçu de plusieurs Nations; mais l'année suivante, aïant été blessé dans une rencontre qu'il eut avec d'autres Indiens, d'une fleche envenimée, il en mourut, pour n'avoir pas voulu suivre l'avis d'une Indienne, qui promettoit de le guérir. 1573.

D. François de Mendoze lui succede.

Guttierez se mit aussi-tôt en devoir de prendre le commandement de l'Armée; mais comme il avoit eu quelque différend avec Dom Diegue de Rojas, les Officiers & les Soldats mêmes refuserent de lui obéir, & choisirent D. François de Mendoze pour leur Général. Guttierez voulut soutenir ses droits; & Mendoze fit agréer aux Troupes qu'il partageroit avec lui le commandement. Ils firent ensemble quelques courses; mais ils se brouillerent bientôt. Mendoze fit arrêter Guttierez, & conduire par trente Cavaliers au Pérou, avec six de ses Partisans. Il voulut ensuite se faire prêter le serment de fidélité par l'Armée; & le Mestre de Camp, Nicolas de Heredia, s'y opposa, sur ce qu'il n'avoit point encore de Provisions du Viceroi : mais étant seul de son avis, il fut obligé de jurer comme les autres de lui être fidele.

1573. Nouveau Gouverneur.

Cependant tout le tems se passoit à parcourir le Païs. Mendoze, après s'être avancé jusqu'à l'endroit où avoit été la Tour de Gabot, tourna du côté du Chili, & ne fit nulle part aucun Établissement. Enfin, en 1549, le Président de la Gasca nomma D. Jean Nuñes de Prado Gouverneur du Tucuman, lui donna des Troupes pour se faire respecter des Indiens, & des Familles pour commencer à peupler sa Province; le chargea d'y mener des Ecclésiastiques & des Religieux, & lui donna des instructions assez semblables à celles qu'il avoit données à D. Diegue Centeno pour la Province de Rio de la Plata. Les PP. Alfonse Trueno & Gaspar de Caravaca de l'Ordre de la Merci, partirent avec lui, & ont, les premiers, annoncé l'Evangile dans le Tucuman. Mais leur Apostolat eût été plus fructueux, si Prado eût vécu plus long-tems, ou si ses Successeurs eussent tous suivi aussi exactement que lui les instructions qu'il avoit reçues.

Villes bâties dans le Tucuman. Saint-Michel.

Ce Gouverneur, pour s'assurer une entrée facile dans sa Province, fonda dans la Vallée de Calchaqui, par les vingt-quatre dégrés trente minutes, une Ville, qu'il nomma *Saint Michel*, & qui n'a pas subsisté long-tems; car il ne faut pas la confondre avec une autre Ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite. De la Vallée de Calchaqui, le Gouverneur entra dans les Plaines, & fit planter dans quelques endroits des Croix, auxquelles il attacha le droit d'asyle; ce qui imprima aux Infideles une si grande vénération pour

ce Signe adorable de notre salut, qu'ils éleverent de semblables Croix dans toutes leurs Bourgades. Quelque tems après, D. François de Vilagras, qui conduisoit des Troupes du Pérou au Chili, aïant pris sa route par le Tucuman, entreprit sur l'autorité de Prado, prétendant que cette Province dépendoit du Chili. Prado prit les armes pour soutenir ses droits, fut battu & fait Prisonnier; mais Vilagras, content de l'avoir humilié, lui rendit la liberté, à condition qu'il reconnoîtroit le Gouverneur du Chili pour son Supérieur. 1573.

Il mourut peu de tems après; & Dom Pedre de Valdivia, Conquérant & Gouverneur du Chili, envoïa au Tucuman Dom François d'Aguirre, pour y commander en qualité de son Lieutenant général. D'Aguirre, devenu quelque tems après Gouverneur du Tucuman, fonda en 1562 la Ville de Santiago, par les 28 dégrés de latitude, dans un terrein sablonneux, mais bien arrosé, & sous un climat fort chaud. Rio Dolce, sur lequel il la bâtit, forme en cet endroit une espece de Lac, ou plutôt d'Etang, qui a fait donner à la Ville le nom de *Santiago de l'Estero*. Deux ans après, selon la plus commune opinion, la Ville de Saint Michel fut transférée à vingt-huit lieues au Nord-Ouest de Santiago, sur une petite Riviere, qui se jette dans Rio Dolce, assez près de la plus haute Montagne de cette Lisiere, qu'on appelle *Quebrada de Calchaqui*, dans une fort belle situation, & sur un terrein fertile. Ce fut Dom Diegue de Villaroel, qui, par ordre du Gouver- Santiago de l'Estero.

1573. neur, dont il étoit Neveu, fit cette transmigration.

En 1567, D. Diegue de Heredia, que l'Auteur de la Description du Chaco traite d'Usurpateur du Gouvernement du Tucuman, bâtit sur le bord de Rio Salado, une Ville, qu'il nomma *Notre-Dame de Talavera de Madrid*, & qui est plus connue sous le nom d'*Esteco*, qui est celui du lieu où elle étoit située (1) Le P. del Techo prétend que ce fut par les ordres de D. François d'Aguirre, que cette Ville fut bâtie, & par conséquent plutôt; on pourroit concilier les deux sentimens, en disant que D. François d'Aguirre fit construire un Fort en cet endroit, & qu'Heredia en fit dans la suite une Ville.

Esteco.

En 1582, le Licencié D. Hernando de Lerma, Gouverneur de cette Province, fonda dans la Vallée de Salta une Ville, sous le nom de *San Philippe de Lerma*, environ par les vingt-quatre degrés quinze minutes, & qui a presque toujours uniquement été connue sous celui de *Salta*. La situation en est charmante; la Vallée de Salta est environnée de Montagnes assez éloignées, d'où sortent plusieurs Ruisseaux, qui la rendent extrêmement fertile, & y forment des pâturages, qui pourroient nourrir assez de Troupeaux pour en fournir à toutes les Provinces voisines. Peu de tems auparavant on avoit fondé, quinze lieues plus au Nord, une autre Ville, sous le nom de *San Salvador de Jujuy*, laquelle aïant été deux fois détruite par les Indiens du

Salta.

Jujuy.

(1) Elle ne subsiste plus.

Chaco, fut rebâtie pour la troisieme fois en 1593. Ces trois dernieres Villes ont été fondées pour servir de barriere au Tucuman, contre les Peuples du Chaco, qui n'ont presque jamais cessé de les inquiéter, & en ont plus d'une fois ruiné les environs. 1573.

Il n'étoit pas moins nécessaire de fortifier cette Province du côté du Midi; & dès l'année 1558 D. Hurtado de Mendoze, Fils du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, aïant été nommé Gouverneur du Chili, envoïa au Tucuman, en qualité de Gouverneur, D. Jean Gomez de Zurita, lequel fonda, sur le chemin de Santiago au Chili, une Forteresse, à laquelle il donna le nom de *Cañette*, & qui fut depuis nommée *le nouveau Londres*, en l'honneur de Marie, Reine d'Angleterre, Epouse de Philippe II, Roi d'Espagne, lorsqu'on en fit une Ville, dont il ne reste plus rien. J'ai parlé de la fondation de Cordoue, aujourd'hui la plus considérable Ville du Tucuman, & le Siége de l'Evêché de cette Province.

Londres.

Elle est dans le milieu des Terres, presqu'à distance égale de Santafé, & de *Saint Jean de la Frontera*, qui dépend du Chili. Elle n'a point de Riviere, mais un petit Ruisseau, qui après un cours fort limité, se perd dans une Lagune, & lui fournit beaucoup de Poissons: la chasse ne lui manque pas non plus, & elle a d'ailleurs tous les avantages qu'on peu souhaiter pour une grande Ville, des Campagnes fertiles, des Côteaux agréables, où l'on a planté des Vignes, qui qui donnent beaucoup de vin. Enfin elle est

Situation de Cordoue.

1573. comme le centre du Commerce & de la communication entre Buenos Ayrès, le Chili & la Province des Charcas. Les Jésuites y ont un grand College avec une Université qui a de la réputation, un Noviciat, & un Séminaire de Nobles, qui porte le nom de Montferrat. C'est peut-être la seule de cette Province, qui mérite le nom de Ville, & qui en ait la forme.

Idée des Villes du Tucuman.

Un Jésuite Modénois (1), qui partit pour le Paraguay en 1728, & qui y a terminé sa carriere en peu de tems, nous a représenté, dans une de ses Lettres que feu M. Muratori a fait imprimer à la suite de son dernier Ouvrage (2), celle de *Rioja*, dont nous parlerons dans la suite & où sa Compagnie a un College, comme un Composé de plusieurs Hameaux, séparés par des champs couverts d'arbres, de buissons & de broussailles; ensorte qu'y étant arrivé, il fut fort étonné de se trouver au milieu de la Ville, & assez près de son College, lorsqu'il s'en croïoit encore bien éloigné. Toutes ne sont pourtant pas absolument aussi champêtres; il y en a même quelques-unes qui sont fermées au moins de pallissades; mais la plûpart ne sont guere mieux bâties. Celles des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, si on en excepte les Capitales, ne sont ni mieux bâties, ni plus peuplées.

Le premier, qui ait donné une forme

(1) Le Pere Gaetan Cattaneo.

(2) *Il Christianesimo felice nelle Missioni de' Padri della Compagnia de Jesu nel Paraguay.*

reglée à cette Province, fut Dom Jean Gomez Zurita : il fit heureusement la guerre aux Indiens, & répandit si loin la terreur des Armes Espagnoles, qu'aïant fait en 1558 le recensement de ceux qu'il avoit soumis, de gré ou de force, il s'en trouva jusqu'à quatre-vingt mille dans la seule Jurisdiction de Santiago, qui païoit tribut au Roi Catholique. Ces succès n'empêcherent pas que ce Gouverneur n'encourût la disgrace de celui du Chili, de qui il dépendoit, & qui en 1561 envoïa D. Gregorio Castañenda pour le relever. Zurita refusa de quitter la Place, mais il la défendit mal; il fut défait & envoïé Prisonnier au Pérou. Les affaires de la Province n'en allerènt pas mieux, surtout après que Castañeda eut fait démolir la Ville de Londres. Il fallut en 1563 y renvoïer D. François d'Aguirre, qui rétablit assez bien toutes choses; mais à qui on ne donna pas le tems de jouir du fruit de ses travaux, aïant été bientôt rappellé au Pérou. Il paroît que c'est alors que le Tucuman fut déclaré relever immédiatement des Vicerois du Pérou, & du ressort de l'Audience roïale des Charcas.

1573. Moovement dans le Tucuman.

J'ai dit que cette Province est séparée de celles du Paraguay & de Rio de la Plata, qui n'en firent assez long-tems qu'une seule, par le Chaco, qui n'est point soumis, & qui entre néanmoins si nécessairement dans cette Histoire, que je ne puis me dispenser de le bien faire connoître, & de donner une idée générale de ses Habitans. J'ai déja remarqué que le P. Loçano

Etendue & situation du Chaco.

1573. donne à ce Païs une étendue, qui borne les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms; mais sauf le droit de ces deux Provinces, de celle du Tucuman, & même de celle des Charcas, qui qui peuvent avoir aussi des prétentions sur ce que cet Auteur comprend sous le nom de Chaco, & qui ne reconnoissent point de limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître.

Quoi qu'il en soit, voici ce que l'Historien, que je viens de citer, nous apprend de ce grand Païs. Le nom de *Chaco* ne paroît pas ancien, & il n'en est pas même fait mention sous ce nom dans la Vie de S. François Solano (1), Religieux de l'Ordre de S. François, qui a parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y répandre la lumiere de l'Evangile. Mais dans la Langue Quitchoane, qui est la Langue naturelle du Pérou, on appelle *Chacu*, ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette Partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses, par le moïen des battues; & on a donné le même nom au Païs dont nous parlons, parceque quand François Pizarre se fut rendu maître d'une grande partie de l'Empire Péruvien, un très grand nombre de ses Habitans s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît qu'on n'a compris d'abord sous ce nom, que le

(1) Canonisé en 1725.

Païs qui est renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco Mayo, & la Riviere rouge, & qu'on l'a étendu plus loin dans la suite, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens, qui s'y étoient réfugiés pour défendre leur liberté contre les Espagnols. 1573.

Qualité du Païs, & ses Montagnes.

Tous ceux, qui ont parlé du Chaco, s'accordent à nous le représenter comme un des plus beaux Païs du Monde; mais cela n'est exactement vrai, que de la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vûe de Cordoue, & s'étend en tournant de l'Occident au Nord jusqu'à la nouvelle Ville de Santa Cruz de la Sierra, forme de ce côté-la une barriere si bien gardée, surtout dans ce qu'on appelle *la Cordilliere des Chiriguanes*, qu'il est inaccessible par tous ces endroits. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, que l'air y est toujours d'une sérénité qu'aucun nuage n'altere, & que rien n'y borne la vûe. Mais les vents y sont si impétueux, que souvent ils enlevent les Cavaliers de dessus leurs chevaux, & que pour y respirer à son aise, il faut chercher un abri. La fraïeur, que pourroit causer la vûe des précipices qui les séparent, seroit seule capable de faire tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous ses pieds, n'en cachoient la profondeur.

Des Mines & des Rivieres.

On ne sauroit guere douter que ces Montagnes, qui sont une des Branches de la grande Cordilliere, ne renferment quel-

1573. ques Mines : on y en a même découvert depuis peu ; mais on ne nous a point encore instruits de ce qu'elles contiennent. Cependant la tradition constante du Pérou, est que les *Chicas* & les *Orejones*, qui habitoient autrefois dans ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & les autres dans l'Ile qui est au milieu du Lac des Xarayez, comme je l'ai déja dit, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, Capitale du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols dans cet Empire. Il sort aussi de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, pour la plûpart, sont fort saines, & qui contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco ; sans compter celles qui coulent au Nord, comme le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargent dans le *Mamoré*, avec lequel j'ai observé qu'elles entrent dans le Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco, sont le *Pilco Mayo*, *Rio Salado* & *Rio Vermejo*.

Le Pilco. Mayo.

Le Pilco Mayo est la plus grande des Rivieres du Chaco, & suffiroit seul pour l'enrichir, s'il étoit toujours navigable ; mais en bien des endroits il n'a pas assez d'eau, & en d'autres il en a trop. Il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou ; & on prétend qu'une petite Riviere, nommée *Tarapaya*, que le Pilco Mayo reçoit assez près de sa source, & qui arrose le Potosi, lui porte une assez grande quantité d'argent, qu'on ne sauroit en retirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Des Mineurs ont supputé, dit-on, qu'en cinquante-six ans,

depuis l'année 1545 jusqu'en 1601, cette perte étoit de quarante millions. On ajoûte qu'il passe aussi, par la même voie dans le Pilco Mayo tant de vif-argent, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Le Pilco Mayo, au sortir des *Plaines de Manso*, qu'il traverse, se sépare en deux bras, qui sont navigables pour d'assez gros bateaux, & dont le plus septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à l'entrée du Pilco Mayo dans le Chaco que l'on commence à y trouver des Poissons; mais on y trouve aussi beaucoup de Caymans. 1573.

Les deux bras de cette Riviere se déchargent dans le Paraguay; l'un y entre un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, & l'autre un peu au-dessus de l'Assomption, qui par-là se trouve dans une Ile dont la largeur moïenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingts. Elle est assez basse, & par conséquent marécageuse jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent, & même avec Rio Vermejo, & qu'après qu'ils sont rentrés dans leur lit, il reste plusieurs Lagunes dans le terrein qu'ils ont couvert, qui ne tarissent jamais. Garcilasso de la Vega dit que le nom de Pilco Mayo, ou *Pilco Mayu*, signifie en Langue Quitchoane, *Riviere des Moineaux*, & que *l'Araquay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, veut dire

1573. en langue Guaranie, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, & ne pas s'engager dans les Lagunes qui y communiquent, & forment une espece de Labyrinthe, d'où il ne seroit pas facile de se tirer.

Rio Salado. Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du Passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on n'y navige point sans danger. Arrivé à l'endroit où étoit la Ville d'Esteco, il change son premier nom en celui de *Rio de Valbuena*, & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, pendant environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qui diminue à mesure qu'il reçoit d'autres Rivieres. On attribue cette couleur au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere entre au sortir de sa source. Elle ne commence à porter le nom de Riviere salée, qu'à la hauteur de Santiago, & on ne nous a point appris ce qui le lui a fait donner. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & se joignant avec une petite Riviere, qu'on a nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve fait la corde, & cette courbure porte le nom de Rio de *Coronda*.

Rio Vermejo. Rio Vermejo traverse le Chaco du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. Je n'ai trouvé nulle part pourquoi on a donné à cette Riviere celui de Riviere vermeille, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd dans Rio de

de la Plata, ſous celui de *Rio Grande*. Son cours eſt ſi tranquille, que partout on pourroit preſque auſſi aiſément la remonter que la deſcendre, ſurtout quand il ſouffle un petit vent du Midi, qui s'y leve tous les matins vers les neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. D'ailleurs tous ſes bords ſont charmans; elle eſt fort poiſſoneuſe, & l'on attribue beaucoup de vertus à ſes eaux : car on prétend qu'elles ſont ſouveraines contre la Gravelle, la Pierre, tous les maux d'urine, la Colique, la Goute, l'Hydropiſie, & les indigeſtions. Elle tire, dit-on, la plus part de ſes vertus, d'une herbe qui eſt fort commune ſur ſes bords, & que les Eſpagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On aſſure encore que ceux, qui en boivent habituellement, vivent juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans en avoir les rides, & ſans être ſujets à aucune maladie. 1573.

Il faut apparemment rabattre quelque choſe de tout cela; mais la tradition conſtante des Eſpagnols eſt que de tous les Soldats qui, ſous les ordres de D. Martin de Ledeſma Valderanna, Gouverneur du Tucuman, travaillerent depuis l'année 1628 juſqu'en 1635, à bâtir la Ville de *Santiago de Guadalcazar*, aucun ne mourut, ni même ne fut malade, quoique le ſeul remûment des terres fût capable de cauſer des maladies. On dit encore que D. Eſtevan de Urizar, qui en 1710 & 1711 entra, comme nous le verrons dans la ſuite, avec des Troupes dans le Chaco, & y côtoïa long-tems la Riviere rouge, qui de ce côté-là porte le nom de *Rio Grande*, y étant ar-

1573. rivé fort indisposé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il recouvra une santé parfaite, & en jouit sans aucune altération pendant ces deux Campagnes, quoiqu'il ne s'y fût nullement ménagé. C'est dans une Lagune, que forme cette Riviere sous le nom de *Rio Grande*, que l'on a pêché les perles dont j'ai parlé dans le premier Livre de cette Histoire.

Autres Rivieres du Chaco.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque chose de remarquable. Il y en a une dont les eaux sont vertes, & on l'appelle *Rio verde*. On ne sauroit dire d'où leur vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient fort saines, & agréables même à boire. Cette Riviere se décharge dans le Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords une Ville, qui portoit le nom de *Nueva Rioja*, mais elle n'a pas subsisté long-tems. Une autre Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & coule entre le Pilco Mayo & Rio Vermejo, mais que je ne trouve point marquée dans les Cartes, a ses eaux fort salées. Quelques-unes rentrent dans le sein de la Terre, comme je l'ai déja dit de celles du Tucuman.

Climat & fertilité du Chaco.

Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne font plus, d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer; & que toute l'année il y reste quantité de Lagunes, qui se trouvent remplies de Poissons. Ces inondations sont surtout si grandes à la dé-

1573.

charge des Rivieres, qui tombent dans le Paraguay & dans Rio de la Plata, & souvent si subites, que les Habitans sont obligés de s'embarquer dans des Pirogues, ou de monter au haut des arbres, & d'y rester jusqu'à ce que les eaux se retirent, où qu'ils trouvent quelqu'autre moïen de se mettre en sûreté.

Mais ces inconvéniens sont bien compensés par les avantages qu'on retire de ces grandes crues d'eau; car à-peine sont-elles passées, que les Plaines du Chaco sont comme de grands parterres, qui, considérées du haut des Montagnes, forment un coup d'œil, que rien n'égale peut-être dans la Nature. Que seroit-ce, si ce beau Païs étoit habité par des Peuples industrieux, qui travaillassent à corriger ce qu'il a de plus incommode, & sussent tirer partie des avantages que la Nature y présente? Mais ceux du Chaco se contentent de remuer un peu la terre, quand elle est découverte; & il est vrai, qu'indépendamment même de ce leger travail, elle leur fournit de grandes ressources pour la vie; car elle produit d'excellens fruits en abondance, & la chasse seule avec la pêche suffiroit pour leur subsistance.

Des Forêts & de la température de l'air, & des arbres.

Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qu'on trouve dans les creux des Arbres, qui sont comme autant de réservoirs d'une eau très claire, & très bonne à boire. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives, d'autant plus que la température de l'air y

1573. sur terre. Il y a dans cette Province des Sangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les Lievres, les Cerfs, les Autruches, les Loups marins, y sont comme dans les Provinces voisines. Les Chevres noires & les rouges y sont les mêmes que dans le Tucuman; on n'en voit de blanches, que le long du Pilco Mayo. On y compte six especes d'Oies, & on y trouve des Volailles de toutes les sortes.

Ce que les Espagnols appellent la grand'-Bête est l'*Anta* ou *Danta*, dont j'ai déja parlé; & il paroît, par ce que le Pere Loçano en dit, que celui du Chaco est un peu différent de celui dont j'ai donné la description d'après le Pere de Montoya. Cet Animal, dit l'Historien du Chaco, a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau une trompe, qu'il allonge quand il est en colere; sa queue est courte, ses jambes déliées, ses dents sont pointues; il a deux estomacs, dont l'un lui sert de magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri, & des pierres de Bezoar qu'on estime des meilleures qui viennent de l'Amérique. Sa peau, durcie au Soleil & passée en bufle, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu, que celle qu'on attribue à celle de l'Elan, ou Orignal du Canada, & il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, ou de quelqu'autre ma-

ladie semblable, à laquelle il est sujet. Enfin on assure que quand il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui à user du même remede. 1573.

Du Guanaco ou Huanaco.

Le *Guanaco*, ou *Huanaco*, connu en Angleterre sous le nom de *Wanotra*, qu'apparemment d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent, est commun au Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. L'Indien, qui le premier le fit connoître aux Espagnols, fut, dit-on, massacré par ses Compatriotes. Je ne sais s'il a peuplé en Angleterre, où, en 1723, on en porta une couple qui avoit été achetée à Buenos Ayrès. Cet Animal est une espece de petit Chameau; son unique défaut est sa salive, qu'il jette sur le Chasseur, & qui lui donne la galle. On ne le voit presque jamais qu'en troupe, si ce n'est peut-être dans les Païs déserts; & quand il paît dans une campagne, il y en a toujours un qui est en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres, par une espece de hennissement, de l'approche des Chasseurs; alors tous se refugient dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, d'un assez bon goût, mais un peu séche.

Autres Animaux.

Les autres Animaux, qu'on trouve dans le Chaco, sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas differer de la Bête puante du Canada: le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; les Indiens sont fort friands de sa chair, aussi-bien que de celle de la *Lou-*

tre, qui est fort commune dans ce Païs, &
1573. a le poil très fin : l'*Iguana* qui ressemble beaucoup à l'Iguana de l'Ile Espagnole : le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison ; c'est une écaille très dure, sur laquelle il se replie tout entier. Il a la figure d'un Porc, & avec ses pattes & son museau il se creuse un trou en terre de trois à quatre pieds de diamettre, où il se tapit ; des écailles de dessous son ventre il sort un poil fort long & fort épais, & sa chair a un fumet assez désagréable au goût. On dit que quand il pleut il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie ; & qu'il reste ensuite tout un jour dans cette posture, en attendant que quelque Daim alteré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie ; mais qu'aussi-tôt que le Daim y a fourré son museau, il se trouve pris, sans pouvoir respirer, & que quelqu'effort qu'il fasse pour se dégager, il n'en peut venir à bout ; de sorte qu'il est bientôt étouffé, & sert de pâture au Quinquinchon. Des Anglois présenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi de la grande Bretagne.

Il y en a une autre espece, qu'on appelle au Paraguay *Tatou*, & au Tucuman *Mulica*, ou *Bulica*, dont on dit que, quand il est retiré dans sa coque, il est rond comme une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & sa chair ne differe en rien de celle du Cochon de lait : il s'en trouve aussi au Bresil & dans l'Ile de la Grenade. Enfin dans les Vallées qui séparent les Montagnes

par où l'on entre dans le Chaco, il y a une espece de Moutons, qu'on appelle *Llamaez*, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux, s'ils avoient une bosse. Les Indiens s'en servent comme de Bêtes de charge; mais leur pas est si lent, qu'il est impossible de leur faire faire plus de trois lieues par jour; & si la lassitude les oblige de se coucher, ils se laisseroient plutôt tuer, que de se lever avec leur charge. 1573.

Des Animaux venimeux.

Quelques Auteurs ont avancé que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux, cependant on y en a trouvé un assez grand nombre; mais on ne manque nulle part de contrepoison contre leur venin. Les plus souverains sont l'herbe de Vipere, & le Contrayerva mâle & femelle. Le Pere Loçano croit que l'herbe de Vipere est le *Trissago* de Dioscoride; les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou le *Solimon de la Tiossa*, la feuille de Tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, l'os de la jambe d'une Vache, grillé, & appliqué sur la plaie. Pour rendre ce dernier Antidote plus efficace, on lave l'os avec du vin & du lait, & on le laisse sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache, ce qui arrive quand il n'y reste plus de venin.

Des Abeilles.

Il seroit étonnant que dans un si beau Païs il n'y eût point d'Abeilles. Toutes les Forêts en sont pleines, & dans plusieurs il n'y a presque pas un seul Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une Ruche. Il est vrai que les Guêpes font une cruelle guerre à ces précieuses Mouches; mais cela n'empêche point que le Chaco ne puisse fournir du Miel & de la Cire à une grande par-

1573. tie de l'Amérique, & il n'y en a nulle part ailleurs que l'on sache, d'une plus excellente qualité. On ne nous dit rien des Oiseaux du Chaco, qui sont apparemment les mêmes que dans les Provinces voisines. Le silence des Historiens sur leur chant donne lieu de croire que dans cette Province, non plus que dans tout le reste du nouveau Monde, ils ne charment point autant les oreilles par leurs ramages, que les yeux par la vivacité & la variété de leur plumage.

Du nombre des Habitans du Chaco.

A juger par le nombre des Nations du Chaco, dont le Pere Loçano nous a donné la liste, on s'imagineroit qu'il n'y a point au Monde de Païs plus peuplé, & il l'est en effet plus qu'aucun de ceux qui l'environnent; mais il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant qu'il devroit l'être, vû la douceur de son climat, & la fertilité de son terroir. Chacune des Nations qui l'habitent, ne pouvant, l'une portant l'autre, peupler trois ou quatre Bourgades raisonnables; ce qui n'est pas après tout aussi étrange qu'on le croiroit. Car bien des expériences nous ont appris, que les Pais les plus favorisés de la Nature ne sont pas toujours ceux où les Hommes multiplient davantage; ce qui vient sans doute de ce que la facilité d'y vivre sans presqu'aucun travail, y rend les Hommes plus paresseux, moins prévoïans, plus indépendans, & par une conséquence nécessaire, plus vicieux; d'où il arrive encore que vivant au gré de leurs passions, & ne pouvant souffrir aucun frein, ils deviennent barbares & sauvages, n'ont entr'eux aucune société, & donnent dans les plus

1573.

grands excès de la débauche ; surtout dans l'ivrognerie, d'où naissent les querelles & les guerres souvent interminables, qui font périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître. Aussi les voit-on diminuer de la maniere la plus sensible.

D'ailleurs une Tradition, assez récente encore dans cette partie de l'Amérique méridionale, nous apprend que les maladies épidémiques causées par la corruption de l'air dans des Régions voisines du Chaco, & surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans, qui se sont réfugiés dans cette Province, où ils ont porté la contagion, qui n'y avoit presque point encore pénétré. Nous avons vû que la crainte des Espagnols obligea un grand nombre de Péruviens d'abandonner leur Patrie ; & le Chaco a profité plus qu'aucun autre Païs de la nécessité, où ils étoient d'aller chercher ailleurs des retraites pour s'y mettre à l'abri des poursuites de ces Conquérans. Mais ces transmigrations n'ont pu se faire sans perdre beaucoup de monde ; & une vie errante, telle qu'a dû être long-tems celle de ces Fugitifs, avant que de se fixer, n'étoit pas bien favorable à leur multiplication.

Deux Nations singulieres du Chaco.

Rien ne fait mieux sentir le mêlange des Nations, dont le Chaco est peuplé, que la différence de leurs caracteres & de leurs usages. Elles ne laissent pourtant pas de se ressembler en bien des choses, & c'est le fruit des rapports nécessaires qu'elles ont entr'elles, & de ce qu'elles ont été contraintes de se réunir souvent pour défendre

1573. leur liberté, principalement contre les Espagnols, qui les environnent de toutes parts, & à qui la beauté de leur Païs, & l'envie de se délivrer de si fâcheux Voisins, font continuellement faire de grands efforts pour s'en rendre les Maîtres. Je ne ferai connoître, qu'à mesure que l'occasion se présentera, ce qui les distingue les uns des autres; mais je n'ai pas cru devoir me dispenser de rapporter ici ce que le Pere Loçano nous apprend de deux de ces Nations, qui ont quelque chose de si singulier, que je n'aurois jamais osé en faire mention, sur tout autre témoignage que celui de ce Missionnaire, qui après avoir avoué qu'il ne les a point vûes, ajoûte qu'il a eu toutes les preuves, qu'on pourroit souhaiter de la vérité du récit qu'on lui en a fait.

La premiere est celle des *Collus* ou *Colluges*, & en Langue Quitchoane *Suripchaquins*, ce qui signifie pieds d'Autruche. On les a ainsi nommés, parcequ'ils n'ont point de molet aux jambes, & qu'à leurs talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des Autruches. Leur taille est presque gigantesque, & il n'est point de Cheval qui puisse les atteindre à la course. Ils sont fort belliqueux; & sans autres armes que la lance, ils ont presqu'entierement détruit la Nation des *Palomas*, autrefois très nombreuse. La seconde n'a rien de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Colluges. Ce que le Pere Loçano en a écrit, est copié sur une Lettre du Pere Gaspar Osorio, dont nous rapporterons dans la suite le glorieux martyre, & qui a prêché l'Evangile

à ces Indiens : voici ce qu'il en a écrit au Pere François Truxillo, son Provincial. 1573.

Il ne les nomme pas, & il se contente de dire qu'il les a rencontrés sur la petite Riviere de Tarija, assez près de l'endroit, où avoit été bâtie la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé. Après avoir dit qu'en levant le bras, autant qu'il lui étoit possible, il n'avoit pu atteindre à la tête de ces Indiens, il ajoûte que ce qui l'avoit encore surpris davantage, étoit la délicatesse & la richesse de leur Langue, la beauté de leur caractere, leur politesse, la vivacité & la pénétration de leur esprit. Dans une autre Lettre, que ce saint Martyr écrivit peu de tems avant sa mort au Pere Mutio Vitelleschi, son Général, il paroît regretter beaucoup qu'on n'ait pas mieux traité une Nation si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie, & qu'on n'ait pas commencé par lui faire goûter les maximes de notre sainte Religion, avant que de lui imposer un joug, qu'on lui rendoit de jour en jour plus pesant. Je reviens aux autres Peuples du Chaco.

Des Peuples du Chaco en général.

Généralement parlant, ils sont d'une taille avantageuse, & on en a trouvé, dit-on, qui avoient plus de sept pieds de haut. Ils ont les traits du visage fort différens des nôtres ; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air qui effraie d'abord. Aussi prétendent-ils par-là intimider leurs Ennemis. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec réputation en Europe, aïant été commandé pour marcher contre des Indiens du Chaco, qui n'étoient pas

1573. fort éloignés de Santafé, fut si épouvanté à leur aspect, qu'il tomba en foiblesse. La plûpart vont tout nus, & n'aïant absolument sur eux qu'une ceinture de corde, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs; mais dans les Fêtes publiques ils portent sur la tête des bonnets de ces mêmes plumes. Lorsqu'il fait grand froid ils se couvrent d'une espece de cape de peaux assez bien passées, & ornées de figures en couleurs. Parmi quelques Nations, les Femmes ne sont pas plus couvertes que les Hommes.

Les défauts communs à tous ces Peuples, sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie; tous ont de la vivacité, mais l'esprit fort bouché sur tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Ils n'ont, à proprement parler, aucune forme de Gouvernement; cependant ils ont des Caciques dans chaque Bourgade, mais ces Chefs n'ont d'autorité qu'autant qu'ils savent se faire estimer. Plusieurs sont errans, n'ont aucune demeure fixe, & portent avec eux tous leurs meubles, qui consistent en une Natte, un Hamach & une Calebasse. Les Cabannes de ceux qui vivent dans des Bourgades, ne sont, parmi plusieurs Nations, que de méchantes Huttes de branches d'arbres, & couvertes de paille, ou plutôt d'herbes. Il paroît que les plus voisins du Tucumant sont plus vêtus & mieux logés.

Leur boisson favorite est le *Chica*, dont j'ai parlé; ils s'assemblent pour en boire, pour danser & pour chanter; ce qu'ils font jusqu'à ce que tout le monde soit ivre. Alors on se querelle, on n'est pas long-tems sans en

venir aux coups, & il est rare que la Fête finisse sans qu'il en coûte la vie à quelques-uns, ou du moins sans effusion de sang. Souvent on profite de ces occasions pour se venger de ses Ennemis. Les Femmes boivent aussi quelquefois jusqu'à perdre la raison; mais pour l'ordinaire, quand elles se trouvent dans ces Assemblées, dès que les têtes commencent à s'échauffer, elles se retirent, & emportent avec elles toutes les armes, autant qu'il leur est possible. Il faut peu de chose pour allumer une guerre entre ces Nations; mais la haine, qu'elles portent aux Espagnols, les réunit aisément contre cet Ennemi commun, avec qui elles ne se reconcilient jamais sincérément. 1573.

Presque tous ces Indiens sont Anthropophages, n'ont d'autre occupation, que la guerre & le pillage, & se sont rendus formidables à leurs Voisins par l'acharnement qu'ils font paroître, quand ils sont obligés de se battre en Plaine, & plus encore par les stratagêmes qu'ils imaginent, pour surprendre particulierement les Espagnols. Par exemple, s'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'est rién qu'ils n'emploient pour endormir, ou pour écarter ceux à qui elle appartient. Ils épieront, pendant des années entieres, le moment de les surprendre sans s'exposer : ils ont toujours des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, & se traînent, s'il le faut, sur leurs coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. Des Espagnols se sont imaginé, que par une vertu magique ils prenoient la forme d'un Animal domestique, pour exami-

1575. ner ce qui se passoit chez eux, & tous n'aiment point à se battre contr'eux à armes égales, quand ils les ont surpris, parcequ'alors le désespoir les rend furieux. On a même vû des Femmes vendre bien cher leurs vies à des Soldats les mieux armés.

Leurs armes. Comment ils traitent leurs Prisonniers.

Leurs armes ne sont point différentes de celles des autres Indiens de ce Continent; ce sont l'arc, la fleche, le macana, & une espece de lance ou javelot d'un bois très dur, bien travaillé, & qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force, quoiqu'il soit très pesant, car il est de la longueur de quinze palmes & assez gros. Sa pointe est de corne de Cerf, avec une languette crochue, qui fait qu'on ne peut la retirer de la plaie sans l'aggrandir considérablement. Il est attaché à une corde, par le moïen de laquelle on le retire dès qu'il a frappé son coup, de sorte qu'il faut se laisser prendre, quand on en est percé, ou se déchirer dans l'instant la partie blessée pour se dégager. Ordinairement, dès que ces Barbares ont fait un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson, puis ils lui arrachent la peau de la tête, la gardent comme un monument de leur victoire, & en font parade dans leurs Fêtes.

Leur adresse à monter à cheval.

Ils sont habiles & hardis Cavaliers; & les Espagnols ne sont pas à se repentir d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. Ces Indiens les arrêtent à la course, & sautent dessus indifféremment par les côtés & par la croupe, sans autre avantage que de s'appuïer sur leurs javelots pour s'élancer. Ils ne se servent point d'étriers,

& avec un ſimple licou ils manient leurs chevaux comme ils veulent, & les font voler de maniere que l'Eſpagnol le mieux monté ne ſauroit les ſuivre. Comme la plûpart ſont toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure, & le Pere Loçano aſſure avoir vû la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit ſur le crane un demi doigt d'épaiſſeur. 1573.

Différens uſages de ces Peuples.

Les Femmes du Chaco ſe piquent le viſage, la poitrine & les bras, comme font les Moreſques en Afrique & en Eſpagne : les Mores piquent même leurs Filles dès qu'elles ſont nées; & parmi quelques Nations elles arrachent à tous leurs Enfans le poil dans la largeur de ſix doigts, depuis le front juſqu'au haut de la tête. Toutes ces Femmes ſont très robuſtes, elles enfantent fort aiſément ; & dès qu'elles ſont délivrées, vont ſe baigner & laver leurs Enfans dans la Riviere, ou dans la plus prochaine Lagune. Leurs Maris les traitent durement, peut-être parcequ'elles ſont jalouſes, & de leur côté elles n'ont aucune tendreſſe pour leurs Enfans. Les Morts ſont enterrés au lieu même où ils ont expiré; on plante un javelot ſur la foſſe, & on y attache le crâne d'un Ennemi, ſurtout d'un Eſpagnol, quand on peut en avoir. Enſuite on abandonne la place ; on évite même d'y paſſer juſqu'à ce que le Défunt ſoit totalement oublié.

Origines des Chiriguones.

Le plus grand obſtacle que les Eſpagnols aient rencontré à réduire le Chaco ſous leur Empire, & les Miſſionnaires pour y planter la Foi, eſt venu des *Chiriguones*. Les ſentimens ſont fort partagés ſur l'origine de

1573. cette Nation. Le P. del Techo (1) & le P. Pierre Fernandez (2) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Guzman, qu'ils descendent de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia à son retour du Pérou, & qui craignant que les Portugais du Bresil ne voulussent venger sa mort, se refugierent dans cette partie des Montagnes du Pérou, qu'on appelle la *Cordilliere Chiriguone.* Le Pere Fernandez ajoûte qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité me paroît supérieure à celle de Guzman, dit que l'Inca Yupangui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguones, déja établis dans ces Montagnes, où ils étoient fort décriés pour leur cruauté, & avoient la réputation d'être très braves; & il ajoûte que l'expédition de l'Inca ne réussit point. D'autre part, il est certain qu'ils n'ont point d'autre langue que celle des Guaranis; ainsi on ne peut se dispenser de les regarder comme une Colonie de cette Nation, qui en a fondé tant d'autres au Paraguay & au Bresil, où leur langue se parle, ou du moins s'entend partout.

Leur animosité contre les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols n'ont point d'Ennemis plus irréconciliables que les Chiriguones, qui sont répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, des Charcas, & du Chaco; & quoique dans ces derniers tems ils aient eu parmi eux des Alliés, qui les ont bien servis, ils ne peuvent jamais bien compter sur

(1) *Historia Paraquariensis.* L. XI.

(2) *Relacion Historial de los Chiquitos.*

eux, qu'autant qu'ils seront en état de s'en faire craindre; ce qui n'est pas aisé. On ne connoît point, dans toute cette partie de l'Amérique, de Nation plus fiere, qui ait le cœur plus dur, l'esprit plus inconstant, ni qui soit plus perfide. Si les Missionnaires n'ont pas encore perdu toute espérance de les gagner à Jesus-Christ, c'est qu'ils ne se croient pas permis de désespérer jamais des miséricordes du Seigneur. 1573.

Leur opposition au Christianisme.

Mais à en juger par leur caractere & par la principale raison qui les éloigne du Christianisme, je veux dire la défiance où ils sont des Espagnols, il ne faut rien moins qu'un miracle pour en faire de véritables & de constans Adorateurs du vrai Dieu. Car, en premier lieu, ils sont persuadés qu'ils ne se seroient pas plutôt déclarés Chrétiens, qu'ils deviendroient les Esclaves des Espagnols. La suite de cette Histoire fera connoître, & par les tentatives inutiles qu'on a faites pour les réduire sous le joug de Jesus-Christ, & par ce qui les a fait échouer, qu'ils sont dans le cas de ceux dont parle le Sauveur du Monde, quand il ordonnoit à ses Apôtres de secouer la poussiere de leurs pieds en sortant de chez eux.

Le Pere Ignace Chomé, Jésuite Valon (1), qui les a vûs de plus près que personne, & qui a porté la longanimité à leur égard aussi loin que peut faire un Ministre du Seigneur, s'entretenant un jour avec un de ces Infideles, & lui disant tout ce qu'un zele éclairé peut inspirer pour engager un Idolâtre

(1) Voïez sa Lettre au XXIV Volume des Lettres édifiantes & curieuses, page 374.

1573. dans la voïe du salut; ce Barbare, après l'avoir écouté fort tranquillement, lui dit : » Tu te donnes bien des peines inutiles, » nous avons (en lui montrant son poing) » le cœur plus dur que cela. Tu te trompes, » répliqua le Missionnaire, votre cœur est » comme un rocher : ni plus, ni moins, » répartit le Chiriguone, mais en même- » tems nous sommes plus rusés que tu ne » penses. Il n'est point d'Homme, quel- » que fin qu'il soit, que nous ne trompions, » où il faut qu'il soit bien sur ses gardes; » & c'est, ajoûte le Pere Chomé, cette » mauvaise subtilité, qui met un des plus » grands obstacles à leur conversion. Ils » sont, continue-t-il, naturellement gais, » pleins de feu, enclins à la plaisanterie, » & leurs bons mots ont du sel; lâches pour » l'ordinaire, quand ils trouvent de la résis- » tance, mais fiers jusqu'à l'insolence, » quand ils s'apperçoivent qu'on les craint.

Expédition malheureuse contr'eux.

Toutes les forces du Tucuman ne pourroient pas les réduire, & ils le savent bien : aussi ont-ils fait impunément bien des ravages dans cette Province, & le malheureux succès d'une Expédition que D. François de Tolede, Viceroi du Pérou, tenta en 1572 pour les soumettre, a beaucoup servi à les rendre encore plus insolens. On eut beau dire à ce Seigneur, pour le détourner de cette entreprise, qu'assurément il ne s'en tireroit pas à son honneur, il n'écouta personne, & s'étant engagé avec trop de confianee dans leurs Montagnes, il fut arrêté partout, eut bien de la peine à se sauver fort en désordre, & fut obligé

d'abandonner ses bagages, pour assurer sa retraite. 1573.

Leurs mœurs.

Il paroît que les Chiriguones n'ont ordinairement qu'une Femme; mais souvent parmi les Prisonnieres qu'ils font en guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles pour leur servir de Concubines, & les menent partout avec eux. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes Hommes : aujourd'hui pleins de raison & d'un très bon commerce, & demain pires que les Tigres de leurs Forêts. Pour l'ordinaire il n'est rien qu'on n'obtienne d'eux, quand on les prend par l'intérêt; au lieu que quand ils n'ont rien à espérer, tout Homme est leur Ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées parmi eux aussi loin qu'elles peuvent aller parmi des Barbares; & faut-il être surpris que les grandes vérités du Christianisme fassent si peu d'impression sur eux, que quand on leur parle du feu de l'Enfer, ils répondent froidement qu'ils trouveront bien le moïen de l'éteindre.

Quelques autres Nations du Chaco plus pacifiques.

En suivant la Riviere rouge, & tirant vers l'Orient, on trouve plusieurs Nations assez pacifiques, qui n'attaquent jamais personne, & qui se réunissent pour leur défense commune, dès qu'une seule est attaquée. Un Auteur (1) Espagnol dit qu'on croit que ces Peuples avoient reçu le Baptême peu de tems après l'arrivée des premiers Espagnols dans ces Provinces, mais qu'en aïant été vexés, ils se sont éloignés; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Chris-

(1) Xarque. Liv 3. Ch. 28.

1573. tianiſme, & ſurtout la Prière, pour laquelle leurs Caciques les aſſemblent de tems en tems; qu'ils cultivent la terre & nourriſſent des Beſtiaux. En 1710, D. Eſtevan de Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conſervent l'original comme une ſauve-garde contre les entrepriſes des Eſpagnols ſur leur liberté. Une des conditions de ce Traité étoit qu'on leur donneroit un Miſſionnaire; mais il y ſurvint des difficultés dont on ne nous a point inſtruits, & qui ne permirent pas de la remplir. Ces Indiens ſont d'ailleurs d'un très bon naturel, & reçoivent les Etrangers qui paſſent chez eux avec beaucoup de cordialité : c'eſt tout ce que j'en ai pu apprendre. LeDocteur Xarque ne les nomme point

Premiere tentative des Eſpagnols ſur le Chaco.

Dom André Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, eſt le premier qui ait formé le deſſein d'aſſurer la poſſeſſion du Chaco à la Couronne de Caſtille; il y envoïa en 1556 le Capitaine André Manſo, dont j'ai parlé, & qui avoit ſervi avec honneur dans les gueres du Pérou.

Mort funeſte d'AndréManſo.

Cet Officier s'avança,ſanst rouver aucun obſtacle, juſqu'à de grandes Plaines, qui ſont entre le Pilco Mayo & la Riviere rouge; & il y travailloit à bâtir une Ville, lorſque croïant n'avoir rien à craindre des Naturels du Païs, une nuit que lui & tous ſes Soldats dormoient profondément, ſans avoir pris la précaution de poſer des Sentinelles aux avenues de leur Camp, des Chiriguones les maſſacrerent tous juſqu'au dernier; & depuis ce tems-là, le nom de Manſo eſt reſté aux Plaines que ce Capitaine a rendues cé-

lebres par un si funeste accident. (1)

La Ville de Santafé, dont j'ai rapporté la fondation, fut d'abord regardée comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord occidental de Rio de la Plata, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais aïant depuis changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites que le Pere Loçano donne de ce côté-là au Chaco. On en avoit bâti une autre, sous le nom de *la Conception*, sur le bord de la Riviere rouge, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de sa décharge dans Rio de la Plata; mais à-peine a-t-elle pu se soutenir pendant soixante ans, dans l'état de médiocrité où on l'avoit mise d'abord; & on n'en voit pas même aujourd'hui les ruines. Rien ne montre plus la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pas pu conserver cet Etablissement, qui leur ouvroit une si belle porte pour pénétrer bien avant dans le Chaco. Enfin on a bien de la peine aujourd'hui à marquer où étoit la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé, & qu'il a fallu abandonner.

1573. Villes fondées dans le Chaco.

Le Pere Loçano nous apprend, que tandis que D. Martin de Ledesma travailloit à bâtir cette Ville, il ne put jamais pénétrer chez les *Chicas Orejones*, ni chez les *Churumacas*, qui étoient établis à l'Occident, dans des Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voïoit les fumées de leurs Villages, lesquels n'étoient pas éloignés de plus de dix à douze lieues de son Camp, le Guide qu'il avoit pris

(1) Llanos de Manso.

1573. pour y conduire quelques-uns de ses Gens avec main-forte les aïant toujours égarés; qu'un jour qu'il le convainquit de sa mauvaise foi, & qu'il la lui reprocha, cet Homme lui dit qu'il y alloit de sa vie, s'il conduisoit les Espagnols dans ces Villages: » mais pourquoi, lui demanda-t-il, ces » Gens-là ne veulent-ils pas qu'on aille » chez eux ? c'est, répondit le Guide, par» cequ'ils craignent que si vous en saviez » le chemin, vous ne les fassiez tous mou» rir, comme vos Prédécesseurs ont fait » l'Inca, pour s'emparer de son Empire » & de ses Mines «. Il ajoûta que les Chicas Orejones dont il s'agissoit, étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & à s'assurer de la Cordilliere; & qu'aïant appris la funeste mort du dernier de ces Empereurs, ils se refugierent chez les Churumacas, qui les reçurent très bien. Le Pere Loçano nous apprend encore que ces mêmes Chicas Orejones étoient les Descendans de ces Orejones nobles du Pérou, dont les Incas se servoient, quand ils vouloient faire des Conquêtes.

Cependant il n'est point douteux, & les Espagnols le comprennent mieux que jamais, que de la réduction du Chaco à l'obéissance des Rois Catholiques dépendent la sûreté & la tranquillité des Provinces qui en sont limitrophes: mais ils n'ont point été en état jusqu'ici de forcer les barrieres, qui en rendent la conquête si difficile. L'espérance, que n'ont point encore perdue les Prédicateurs de l'Evangile, qu'à force d'arroser

roſer ce Païs de leur ſang, ils y feront adorer le vrai Dieu, eſt la ſeule reſſource des Eſpagnols : le zele de ces Miſſionnaires ne ſe refroidit point ; mais le Seigneur n'a peut-être laiſſé juſqu'à préſent ces Nations ennemies au milieu de tant d'Egliſes Chrétiennes, où il eſt ſervi en eſprit & en vérité, que comme il laiſſa autrefois dans la Terre promiſe les Philiſtins juſqu'au regne de David, pour ſervir ſa juſtice contre ceux qui abuſoient de ſa bonté, & pour éprouver ceux qui lui étoient fideles. 1573.

Prophetie de S. François Solano.

Les Eſpagnols comptent beaucoup ſur une Prophétie de Saint François Solano, laquelle, diſent-ils, a déja eu une bonne partie de ſon accompliſſement. C'eſt une tradition conſtante parmi eux, que ce Saint a prédit la deſtruction de la Ville d'Eſteco, la découverte de nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la converſion du Chaco. Or Eſteco ne ſubſiſte plus ; on a trouvé de nouvelles Mines entre Salta & Jujuy, dont il paroît néanmoins qu'on n'a encore rien tiré, peut-être faute d'Ouvriers : les deux autres parties de la Prophétie ſont encore dans les ſecrets de la Providence. Mais pour eſpérer avec fondement que le Chaco ſe range ſous les loix de l'Evangile, il faudroit que les Eſpagnols vouluſſent bien uſer modérément d'une grace, que les Rois Catholiques leur avoient accordée, & dont l'abus, que toute la puiſſance de ces Princes n'a pu encore arrêter, a fait périr ou déſerter quantité de nouveaux Chrétiens, & opposé un obſtacle invincible à la conver-

1573. sion d'une infinité d'Infideles. C'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer avant que de reprendre le fil de cette Histoire.

Des Départemens ou des Commandes.

De tous les Indiens soumis aux Espagnols, de quelque maniere qu'ils l'aient été, on avoit composé des *Départemens*, ou *Commandes*, & on les donnoit à des Particuliers pour un certain nombre d'années, plus ou moins, suivant le rang ou les services des Personnes à qui on les accordoit. Le tems expiré, ils retournoient au Domaine, & le Gouverneur de la Province, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu du Roi, emploïoit les Indiens, dont ces Départemens étoient composés, aux travaux publics, quand il en étoit besoin, ou les distribuoit à d'autres Particuliers, de sorte que chacun profitoit à son tour de ce bénéfice. Le Commandataire n'avoit aucune Jurisdiction sur ses Indiens, qui ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & sur ce qu'ils pouvoient gagner pendant les dix autres mois, un tribut de cinq pieces de huit, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, & ceux qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au Curé de la Paroisse, pour sa subsistance & son entretien. Il étoit aussi ordonné aux Commandataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la Religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des Enfans, parcequ'ils le sont en bien des choses toute leur vie.

Mais parceque Charles V avoit bien pré-

vû que ces Réglemens ne ſuffiroient pas pour mettre les Indiens à l'abri de la véxation de ceux à qui on les confieroit, il avoit voulu qu'il y eût des Officiers prépoſés pour écouter leurs plaintes & leur rendre juſtice, avec pouvoir de priver de leurs Départemens quiconque ſe trouveroit en avoir abuſé. Mais les précautions les plus ſages, & les Loix les plus ſéveres, ſont une barriere bien foible contre la cupidité, ſurtout quand l'éloignement du Souverain, & la facilité de gagner ceux qui ſont chargés de l'exécution de ſes ordres, flattent les Coupables de l'impunité; & il n'eſt que trop vrai, que ſur cela, comme ſur bien d'autres choſes, jamais il n'y eut de Loix plus ſages, ni qui aïent été plus mal obſervées. 1573.

Chacun auroit pourtant trouvé ſon avantage à s'en tenir à ce qui avoit été reglé. Les Indiens auroient été civiliſés, & ſe ſeroient affectionnés à des Maîtres, qui leur auroient ſervi de Peres; le Roi y auroit gagné des Sujets fideles, qui n'auroient pas été moins utiles aux Commandataires qu'à l'Etat, & on en verra dans la ſuite des preuves qui ne ſouffrent point replique; l'Egliſe y auroit acquis des Enfans dociles; & ce n'eſt point trop donner à la conjecture, que d'avancer que toute cette partie de l'Amérique ſeroit aujourd'hui Chrétienne, ſi tous ceux, qui avoient quelque pouvoir ſur ſes Habitans, euſſent concouru avec les Miſſionnaires, pour leur faire goûter les maximes de l'Evangile. Mais de la maniere, dont on les a traités, il n'eſt pas étonnant que le plus grand nombre de ceux, qui avoient em-

braſſé le Chriſtianiſme, y aient renoncé, par-
1573. cequ'on ne leur donnoit ni le tems ni les moïens, d'en obſerver les préceptes, que le ſoin de les faire inſtruire étoit la choſe du monde, dont la plûpart des Commandataires s'embarraſſoient le moins, & que ces Infideles ne pouvoient concilier cette conduite, ni les mauvais exemples qu'ils avoient ſouvent devant leurs yeux, avec ce qu'on leur diſoit de la douceur & de la ſainteté de l'Evangile. Auſſi n'eſt-il pas étonnant que les uns ne ſoient demeurés ſous le joug, que quand ils n'ont pu le ſecouer, & que les autres ſoient aujourd'hui les plus dangereux Ennemis des Eſpagnols.

Il eſt certain d'ailleurs que le ſervice qu'on tire de ces Eſclaves, car on les traite preſque toujours comme s'ils l'étoient, a tellement accoutumé leurs Maîtres à la fainéantiſe, que quand par leur déſertion, ou parceque ces Malheureux ſuccombent ſous le poids du travail, ils s'en trouvent privés, ils tombent dans une indigence, à laquelle ils ne ſont point capables de remedier. Les exemples, qu'on en a devant les yeux, ne corrigent perſonne; l'abus des Commandes ne fait que croître, & a été porté aux plus grands excès, ſans que les ordres précis & réitérés des Rois Catholiques en aient pu arrêter le cours. On s'eſt même fait de cette déſobéiſſance une eſpece de preſcription; & il ſera aiſé de reconnoître par la ſuite de cette Hiſtoire, que toutes les perſécutions qu'ont eſſuïées les Jéſuites du Paraguay, toutes les calom-

nies qu'on a répandues contr'eux, & tous
les préjugés qu'elles ont laissés dans l'esprit 1573.
de tant de personnes, n'ont point eu d'au-
tre source que leur fermeté à ne point
consentir à ce qu'on donnât la moindre at-
taque au privilége, que les Indiens dont ils
sont chargés ont obtenu des Rois d'Espa-
gne, de ne pouvoir être compris dans les
Départemens, ni soumis au service per-
sonnel des Espagnols.

Fin du troisieme Livre.

HISTOIRE
DU
PARAGUAY.
LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

RETABLISSEMENT du Port de Buenos Ayrès. Situation & Description de la Ville. De son Climat & des Saisons. Fertilité de son Territoire. Missions de Saint François Solano & du Pere Louis de Bolaños au Paraguay. Etat de la Religion dans ces Provinces après leur départ. Les Jésuites sont appellés au Tucuman. Il en arrive trois à Salta & de-là à Esteco. De quelle maniere ils sont reçus à Santiago. Leurs premiers travaux dans cette Ville. Leurs Missions parmi les Indiens. Trois autres Jésuites arrivent du Bresil. Leurs avantures. Justice divine contre un Profanateur. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Ils arrivent à Cordoue, d'où deux retournent au Bresil. Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs. Le Ciel les tire d'une grande extrêmité par un Miracle. Trois Jésuites à l'Assomption, & comment ils y sont reçus. Fruits de leurs travaux. Les Peres de Ortega & Filds dans

la Province de Guayra. Des Habitans de cette Province. Leur Religion. Différens usages de ces Indiens. De leurs Médecins & des présages. Description de la Province de Guayra. Des pierres qu'on y a trouvées. Autres particularités de ce País. Ce qui a dépeuplé cette Province. Les Peres Filds & de Ortega retournent à l'Assomption, que la péste désoloit. Le Pere de Ortega entreprend la conversion d'une Bourgade Indienne. Il court un grand risque. On donne une Maison aux Jésuites à Villarica. Révolte des Calchaquis. Le Pere Barsena tire le Gouverneur du Tucuman d'un fort mauvais pas. Caractere des Calchaquis ; en quelle disposition les Missionnaires les laissent. Caracteres des Lulles. Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile. Projet d'une Mission parmi les Frontones. *Quel en fut le succès. On travaille avec plus de succès à Saint-Jean de Corientès. Nouveaux Missionnaires au Paraguay. Mission projettée parmi les* Omaguacas : *quelle étoit cette Nation. Jujuy rétabli pour la troisieme fois. Les Peres Barsena & Lorençana remontent le Paraguay. Le Pere Romero à l'Assomption. Fondation du College de cette Ville. Etat de la Religion dans la Province de Guayra. Succès du Pere de Monroy parmi les Omaguacas : belle action de ce Missionnaire. Il fait la paix avec ces Indiens : elle est sur le point d'être rompue. Conversion de toute la Nation. Mort & conversion du dernier Prince de la Maison des Yncas. Mort de deux Missionnaires. Avanture du Pere de Ortega. Eta-*

blissement des Jésuites à Cordoue. Missionnaires aux Diaguites. Ils y courent un grand risque. Religion de ces Indiens : conversions nombreuses. Indiscrétion d'un Officier Espagnol, & ce qui en arrive. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Réglement entre les Jésuites, pour la maniere dont on devoit prêcher l'Evangile au Paraguay. Projet du Visiteur, trouvé impratiquable. Le Pere de Ortega dans les Prisons du saint Office au Pérou. Il est justifié de ce dont on l'accusoit, par son Accusateur même. Il est chargé de la conversion des Chiriguanes, & n'y réussit pas. Sa mort. Tentative des Peres de Saint François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès.

1580-81. Rétablissement du Port de Buenos Ayrès.

LES fréquens naufrages des Vaisseaux d'Espagne, faute d'avoir un Port assuré à Rio de la Plata, firent enfin ouvrir les yeux sur la nécessité d'y pourvoir; & comme il n'y avoit pas à choisir, la résolution fut prise de rétablir celui de Buenos Ayrès, & de ne rien épargner pour y mettre les Habitans en sûreté contre les Indiens des environs. Cela étoit devenu plus facile depuis les nouveaux Etablissemens, qu'on avoit faits dans les Provinces de Rio de la Plata & du Tucuman, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'Hommes, pour tenir les Barbares en respect; & il y a bien de l'apparence que l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, avoit sur cela des ordres exprès de Philippe II : il est certain du

moins qu'il avoit amené avec lui des Trouppes, & apporté beaucoup de munitions. Il est vrai que les Indiens ne se furent pas plutôt apperçus qu'on y travailloit, qu'ils se mirent en devoir de s'y opposer; mais l'Adelantade envoïa contr'eux Jean de Garay, qui après les avoir bien battus en plusieurs rencontres, les obligea de se tenir tranquilles. La Ville fut rebâtie au même endroit où Dom Pedre de Mendoze l'avoit placée; mais son premier nom de *Notre-Dame*, fut changé en celui de *la Trinité de Buenos Ayrès*. 1580-81.

Situation & Description de cette Ville.

Elle est restée long-tems dans un état, qui annonçoit bien la pauvreté de la Province, dont elle est comme la clé & le centre du Commerce qui s'y fait. J'ai déja remarqué qu'elle est située sur le bord occidental de Rio de la Plata, environ à deux cens milles du Cap de Sainte-Marie, sur un terrein un peu élevé, qui avance dans le Fleuve au Nord par les trente-quatre dégrés, quatre minutes, seize secondes, de Latitude australe, selon le Pere Feuillé; & selon les dernieres Observations, par les trente-cinq dégrés, trente minutes. La Ville est assez grande, & séparée par un Ruisseau, de la Forteresse, où le Gouverneur loge; mais elle a été long-tems composée de différens Quartiers, entre lesquels il y avoit des Plaines & des Vergers. Les Maisons, bâties pour la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage; de sorte qu'on n'appercevoit la Ville, que quand on en étoit fort proche: ces Maisons étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre,

1580-81. & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte; mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir, il y a environ quarante ou cinquante ans, pour bâtir l'Eglise du Collége, s'avisa de faire des Briques & des Carreaux, & apprit aux Habitans à en faire, aussi-bien que de la Chaux; & depuis on a bâti les Maisons de pierres & de briques; il y en a même aujourd'hui plusieurs à deux étages.

Deux autres Freres Jésuites, dont l'un étoit bon Architecte, & l'autre bon Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; & on prétend que ces Edifices pourroient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. Le Magistrat les avoit aussi engagés à bâtir une Hôtel de Ville; mais l'aïant voulu avoir trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & il fallut discontinuer l'ouvrage. Cependant la Ville avoit déja bien changé de face, & il n'est pas étonnant que les Voïageurs, qui l'ont vue dans ces dernieres années, en donnent une idée bien plus avantageuse, que n'ont fait ceux qui les avoient précédés.

On y comptoit dès-lors seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient des Negres, des Métis & des Mulâtres; les premiers, dont le nombre surpasse beaucoup celui des autres, sont ceux qui font vivre les Espagnols, lesquels croient qu'il est au-dessous d'eux de travailler comme des Manœuvres. Ceux mêmes, qui sont nou-

vellement débarqués d'Espagne, veulent vivre en Gentilshommes, mettent sur eux tout ce qu'ils ont apporté, & l'on n'en trouve pas un seul, qui veuille être Domestique. Il n'est guere plus aisé de tirer du service des Indiens libres, qui vont & viennent dans la Ville & dans les Habitations de la Campagne; & cette aversion, qu'ils ont pour le travail, vient de ce qu'on les en a excédés, lorsqu'ils étoient assujettis au service personnel, & compris dans les Commandes. Il y en a, près de Buenos Ayrès, quelques Bourgades, dont les Habitans sont en Commandes: leur Paroisse est à une des extrêmités de la Ville, qui n'en a point d'autres pour les Espagnols, que la Cathédrale. 1580-81.

De son climat & des saisons.

On a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens à cette Ville, & nous aurons dans la suite occasion d'en parler. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Ville florissante; & elle le deviendra sans doute à mesure que le Paraguay, dont elle est le seul Port, se peuplera, & que ses Habitans s'adonneront au travail. L'Hiver y commence au mois de Juin, le Printems au mois de Septembre, l'Été en Décembre, l'Automne en Mars, & ces quatre saisons y sont fort reglées. En Hiver les pluies y sont abondantes, & accompagnées d'éclairs & de tonnerres si terribles, qu'on ne s'y accoutume point. L'ardeur du Soleil pendant l'Été est temperée par de petites Brises, qui se levent régulierement entre huit

1580-82. & neuf heures du matin. Un tiers de la Ville a vue sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure; le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & il paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. Le Poisson y est fort abondant, & on y pêche sur-tout beaucoup de ceux que les Espagnols nomment *Pesche Reyès*, espece de Gradeau, fort commun sur les Côtes du Chili.

Fertilité de son Territoire.

La fertilité du Terroir des environs de ce Port répond à la bonté de l'air qu'on y respire, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des Arbres, qui y viendroient fort bien; mais on n'est pas obligé d'en aller chercher bien loin, les Iles, dont le Fleuve est couvert en cet endroit, étant fort bien boisées. Le seul Arbre fruitier qu'on y trouve, est le Pêcher, dont les Pêches sont excellentes. Cet Arbre est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches pour les faire servir à différens usages. La Vigne n'y a pas encore réussi, parcequ'on n'est point encore venu à bout de la garantir d'une espece de Fourmis, qui se jettent dessus dès qu'elle commence à pousser, & la rongent jusqu'à la racine (1).

Prédications de S. François Solano, & du P. Louis de Bolaños.

Ce qui a long-tems manqué le plus, non-seulement à Buenos Ayrès, mais encore à

(1) Cette Description de Buenos Ayrès est tirée des Lettres du Pere Cattaneo, dont j'ai déja parlé; elle est imprimée en François avec l'Ouvrage de M. Muratori *il Christianesimo felice*.

tout ce que nous comprenons ordinairement sous le nom de Paraguay, étoient les secours spirituels, tant pour maintenir les anciens Chrétiens dans l'exercice reglé de leur Religion, que pour y attirer les Infideles. Nous avons vu que l'Empereur Charles V n'avoit rien plus expressément recommandé aux Gouverneurs qu'il y envoïoit, que d'y mener des Ecclésiastiques & des Religieux, & de leur donner toutes les facilités nécessaires pour remplir les devoirs de leur Ministere. Philippe II, son Fils & son Successeur au Trône d'Espagne, en usa de même; & les Missionnaires, dont les premiers étoient de l'Ordre de Saint François, ne négligerent rien pour répondre à la confiance, que leur témoignoient ces deux grands Princes : ils baptiserent un assez grand nombre d'Indiens; mais les fréquentes révoltes de ces Peuples, qu'on ne ménageoit pas toujours assez, & les troubles domestiques dont cette Colonie fut presque toujours agitée pendant plus de soixante ans, traverserent beaucoup les progrès de la Foi. 1580-82.

Le Tucuman fut plus heureux d'abord; à-peine les Espagnols avoient commencé à s'y établir, qu'on songea au Pérou à y envoïer des Missionnaires, & on ne fut pas long-tems à y voir entrer Saint François Solano, avec une trouppe de Religieux de son Ordre. Il le parcourut d'un bout à l'autre, pénétra fort avant dans le Chaco, & sema partout le grain de la parole, avec le succès qu'on devoit naturellement attendre d'un Saint, qui ne mettoit point de bornes à son zele, que Dieu

1580-82. avoit revêtu du don des Miracles, & que l'éminence de ses vertus faisoit regarder, autant que les merveilles qu'il opéroit, comme quelque chose de plus qu'un Homme. Mais aïant bientôt été rappellé au Pérou par ses Supérieurs, sa Mission ne fut que comme une de ces nuées passageres, qui fertilisent pour quelque tems les Campagnes les plus arides sur lesquelles elles se déchargent, & les laissent ensuite retomber dans leur premiere stérilité. Le Pere Louis de Bolaños, un de ses Disciples, & qui est mort aussi en odeur de sainteté, avoit fondé parmi les Guaranis du Paraguay une Chrétienté fervente : il la gouverna long-tems ; il traduisit même dans leur Langue un Catechisme, dont je serai obligé de parler beaucoup dans la suite ; mais son grand âge & ses infirmités aïant aussi fait juger à propos à ses Supérieurs de le rappeller, le petit Troupeau, qu'il avoit réuni, & auquel il ne put apparemment laisser aucun Pasteur de son Ordre, tomba quelques années après entre les mains des Jésuites, & a été comme le germe de ces florissantes Eglises du Parana & de l'Uruguay, dont nous ne tarderons pas à voir les heureux commencemens. Le Serviteur de Dieu en apprit la nouvelle peu de tems avant sa mort avec une joie, qui lui fit oublier le regret qu'il avoit eu d'avoir été obligé d'abandonner ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés à Jesus-Christ.

Etat de la Religion au Paraguay après leur départ.

A ce petit Troupeau près, qui se soutenoit avec peine, la Religion Chrétienne étoit, dans ces Provinces, ce qui avoit le

plus de besoin d'un puissant secours. Le Clergé séculier, uniquement occupé auprès des Espagnols, & en très petit nombre, ne suffisoit pas au travail, dont il étoit surchargé; les Réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en Commande, & se donnoient assez inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une Religion, contre laquelle la dureté de leurs Maîtres, & les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant les yeux, ne pouvoient que les prévenir. Enfin les Evêques du Paraguay & du Tucuman se trouvoient réduits à la triste nécessité de faire au Roi Catholique & à son Conseil des Indes de fréquentes & fortes représentations, pour en obtenir des Ouvriers, qui les aidassent à remplir leurs obligations. 1580-82.

Les Jésuites sont appellés au Tucuman.

Le Tucuman sur-tout en étoit fort dépourvu; des Villes entieres y étoient sans un seul Prêtre; les Enfans n'étoient point instruits, & souvent il ne se trouvoit personne pour administrer les Mourans. Dom François Victoria, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de cette Province (1), & qui gouvernoit cette Eglise depuis dix ans, n'y avoit pas même trouvé, en y arrivant, un seul Ecclésiastique, ni presqu'aucun Religieux, qui pût se faire entendre aux

(1) L'érection de l'Evêché du Tucuman est du 10 de Mai 1570. Dom François Victoria en a été le quatrieme Evêque, il fut préconisé à Rome le 13 de Janvier 1578. Le P. del Techo dit cependant qu'il en fut le premier Evêque, ce qui donne quelque lieu de juger que ses trois Prédécesseurs n'ont pas pris possession de leur Siége.

1580-82. Indiens, & il se voïoit, à son grand regret, forcé de renoncer à la conversion des Infideles. On commençoit alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique; ils étoient même depuis plus de trente ans au Bresil, que le Pere Joseph Anchieta remplissoit de l'odeur de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Ils s'étoient depuis peu établis au Pérou; ils avoient déja fait dans ces deux Roïaumes un nombre infini de conversions; & on disoit hautement par-tout, que cette nouvelle Religion, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Colomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïaume de Jesus-Christ.

C'est ce qui fit prendre à l'Evêque du Tucuman la résolution d'appeller dans son Diocèse le plus qu'il pourroit de ces Religieux, quoi qu'il lui en dût coûter. Il écrivit pour cela en même tems au Pere Anchieta, & au Pere Jean Atiensa, tous deux Provinciaux de leur Compagnie, le premier au Bresil, & le second au Pérou, & les conjura par les entrailles de Jesus-Christ, de ne point lui refuser les secours qu'il leur demandoit. L'un & l'autre furent aussi sensibles, qu'ils le devoient être, à la triste situation où se trouvoit ce Prélat, & à la confiance dont il les honoroit. Le Pere Atiensa, qui étoit le plus proche, & le plus à portée de le secourir promptement, manda sur le champ au Pere François Angulo, & au Pere Alphonse Barsena, qui travailloient dans la Province

des Charcas, où le premier exerçoit même l'emploi de Commissaire du Saint-Office, de se rendre incessamment au Tucuman, avec un Frere, nommé Jean Villegas, pour leur servir de Catéchiste. 1586.

Ils obéirent sans differer, & arriverent en 1586 à Salta, où l'on n'avoit point encore vu un seul Prêtre depuis quatre ans que cette Ville étoit bâtie, & où ils furent reçus comme des Anges venus du Ciel. Les Habitans, les plus libertins mêmes, n'avoient point encore étouffé les remors de leur conscience, dont les cris redoublerent à la vue de ces Hommes Apostoliques, & plus encore quand ils les eurent entendus; tous se confesserent, & personne ne s'abstint de participer aux divins Mysteres, dont la privation étoit la cause principale de leur libertinage. Les Peres ne furent pas moins contens des Indiens, dont ils entendoient passablement la Langue, & ils regretterent beaucoup de ne pouvoir pas se fixer où il y avoit tant de quoi exercer leur zele, & une si grande apparence de le faire avec un fruit durable. Mais on les attendoit à Santiago, & ils prirent, pour s'y rendre, la route d'Esteco, qui en étoit éloigné de cinquante lieues, & où ils trouverent les mêmes besoins, & les mêmes dispositions à profiter de leur présence, tant de la part des Espagnols, que de celle des Indiens, dont plusieurs avoient été baptisés par Saint François Solano. Ils n'y purent rester qu'un mois, parcequ'ils y reçurent une Lettre de l'Evêque, qui les obligea d'en partir sur le champ pour Santiago.

Il en arrive trois à Salta.

1586. Ils eurent du moins la consolation de laisser les anciens & les nouveaux Chrétiens dans les plus favorables dispositions par rapport à leur salut.

De quelle maniere ils sont reçus à Santiago.

Dom Jean Ramirès de Velasco, Gouverneur du Tucuman, ne les attendoit pas avec moins d'impatience, que D. François Victoria : dès qu'il sut qu'ils étoient sur le point d'arriver, il monta à cheval avec la Noblesse & les Officiers des Trouppes pour aller au-devant d'eux ; & à leur entrée dans la Ville ils trouverent sur leur passage les rues semées de fleurs, & des Arcs de triomphe de distance en distance. L'Evêque, qui avoit ordonné de solemnelles actions de graces pour leur heureuse arrivée, après les avoir embrassés tendrement, les larmes aux yeux, les voïant prosternés à ses piés, pour recevoir sa Bénédiction, les releva, les conduisit processionnellement à sa Cathedrale, les y complimenta en des termes, qui firent beaucoup souffrir leur modestie, entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté par le Clergé, & les mena ensuite chez lui, où il voulut qu'ils logeassent. Les Hommes Apostoliques trouvent quelquefois de ces occasions, où le grand Maître, qui les envoie, veut qu'ils soient reçus comme ses Ministres ; mais il leur en ménage bien plus souvent, qui leur font connoître qu'ils sont ses Disciples, & qui leur rappellent l'entrée triomphante de ce divin Sauveur à Jérusalem, suivie bientôt après de toutes les ignominies de sa Passion. Ces Peres & leurs Successeurs se sont bien trouvés de n'avoir point perdu de vue ce divin modele.

1586.

Leurs premiers travaux dans cette Ville.

On comptoit alors cinq cens Familles à Santiago ; tout ſon Territoire étoit peuplé d'Indiens ; & les Campagnes voiſines, qui ſont fort belles, ſe couvroient tous les jours de nouvelles Habitations Eſpagnoles. Cependant l'Evêque n'avoit actuellement que cinq Eccléſiaſtiques & quelques Religieux, ſur qui il pût compter ; il prenoit pour lui le travail le plus pénible ; mais il ſuccomboit ſouvent ſous le poids. Les nouveaux Miſſionnaires trouverent donc une ample matiere à leur zele ; ils s'y livrerent avec ardeur : mais ils crurent devoir commencer par les Domeſtiques de la Foi, dont l'exemple pouvoit contribuer beaucoup, ou apporter un grand obſtacle, au ſuccès de leurs travaux parmi les Néophytes & les Infideles, pour leſquels ils ſe croïoient ſpécialement envoïés. Ils partagerent tout leur tems entre la Prédication, les Confeſſions, la viſite des Malades, & les entretiens particuliers ; ils prenoient ſur leur repos celui qu'ils devoient à leurs exercices de piété. On les écouta avec reſpect, on s'adreſſa à eux avec confiance, & ils trouverent par-tout des cœurs dociles. La Ville changea bientôt de face, & la nuit comme le jour les Rues & les Maiſons retentiſſoient de Cantiques ſpirituels. L'Evêque ne ſe ménageoit pas plus qu'eux, & la joie dont il avoit le cœur comblé, le ſoutenoit ſeule parmi tant de fatigues.

Leurs Miſſions parmi les Indiens.

Les Indiens eurent enſuite leur tour ; le Pere Angulo parloit fort bien la Langue Quitchoane, qui avoit cours parmi eux ; le Pere Barſena avoit appris celle qui leur

1586. étoit propre, de sorte qu'ils étoient en état de se faire entendre à tous. La vénération & la confiance, dont les Espagnols leur donnoient les marques les plus sinceres, prévenoient en leur faveur les Naturels du Païs, qui accouroient en foule pour se faire instruire, & ils s'étonnoient eux-mêmes qu'ils pussent suffire à tant d'occupations. Au bout de quelque tems le Pere Angulo souhaita que le Pere Barsena retournât à Esteco, pour y accompagner un Ecclésiastique, qui venoit d'être nommé à la Cure de cette Ville, & pour commencer une Mission parmi les Indiens du District, divisés en cinquante Hameaux, assez éloignés les uns des autres, & séparés par des Montagnes, & des Marais, qui en rendoient la communication fort difficile.

Un Moine apostat & vagabond y avoit paru peu de tems auparavant; & quoiqu'il ne sût pas un mot de la Langue qu'on y parloit, il avoit baptisé un assez grand nombre d'Indiens, qui se trouvoient Chrétiens sans savoir ce que c'étoit que le Christianisme, & prophanoient la sainteté du Caractere qu'on leur avoit conferé, en continuant de pratiquer toutes leurs anciennes superstitions, & de vivre au gré de leurs passions brutales. Le Missionnaire crut leur devoir ses premiers soins; & pendant neuf mois, qu'il emploïa à parcourir ces Hameaux avec le Frere Villegas, non-seulement il en fit de véritables Fideles, mais il augmenta encore leur nombre de six à sept mille Néophytes bien instruits & bien fervents. Il se promettoit bien de

pousser ses conquêtes spirituelles plus loin, lorsqu'il fut appellé à Santiago par l'Evêque, qui vouloit l'envoïer à Cordoue avec le Pere Angulo. 1587.

Trois Jésuites arrivent du Bresil au Paraguay.

Leurs succès dans cette Ville passerent encore leurs espérances & celles du Prélat. Ils firent ensuite plusieurs courses dans les Campagnes pour y annoncer Jesus-Christ aux Infideles, & ils en avoient déja converti un grand nombre, lorsqu'ils eurent avis qu'il leur venoit un renfort, du Bresil. Ils retournerent aussi-tôt à Cordoue, pour y recevoir ces nouveaux Ouvriers, qui étoient en chemin pour s'y rendre, & qui y arriverent bientôt après eux. Ils étoient partis cinq du Bresil; & le Pere Leonard Arminio, Italien, étoit le Supérieur de la Trouppe; les autres étoient les Peres Jean Salonio, natif de Valence en Espagne; Thomas Filds, Ecossois; Etienne de Grao, & Emmanuel de Ortega, Portugais; ce dernier avoit fait son apprentissage de la vie Apostolique sous le Pere Anchieta.

Leurs avantures.

Ils avoient fait le voïage par Mer; & arrivés à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, ils se croïoient hors de tous risques, lorsque leur Bâtiment fut attaqué par un Navire Anglois, qui s'en rendit aisément le Maître. Le Capitaine, à la vue de cinq Jésuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, & après les avoir chargés d'injures, les débarqua dans une Ile déserte, résolu de les y laisser mourir de faim. Il changea ensuite de pensée, & les fit revenir à son Bord, en disant qu'il vouloit les faire pendre à la grande Vergue. Ils trou-

1587. verent en arrivant qu'on avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus; un moment après ils apperçurent un Anglois, qui mettoit sur le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, se mettoit en devoir de les fouler aux piés.

Justice divine sur un Profanateur.

Le Pere de Ortega ne put souffrir cette impiété, il courut à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il le prit par le pié pour l'écarter. Ce Malheureux, en se débattant, se cogna la tête contre une piece de bois, & se blessa assez légerement; néanmoins à la vue du sang, qui couloit de sa blessure, l'Equipage entra en fureur, & dans le premier transport, jetta le Jésuite à la Mer: comme ce Pere savoit fort bien nâger, il regagna aisément le Navire, & les Anglois l'aiderent à y remonter, pour lui faire, disoient-ils, souffrir un genre de mort plus cruel. Tandis qu'ils en délibéroient, le Sacrilége qu'ils vouloient venger, se mit à crier qu'il sentoit des douleurs très vives au pié qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei;* on y apperçut en effet une apostume, & la gangrene y étoit déja. On se hâta de lui couper la jambe; mais il étoit trop tard, la gangrene avoit déja gagné la masse du sang, & le Malade expira le même jour.

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Un châtiment de Dieu si visible saisit tous les Anglois de fraïeur; on ne parla plus de faire mourir le Missionnaire, & le Navire appareilla pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de quelques jours, que les Jésuites passerent sans qu'on leur

donnât rien à manger, le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, sans rames, sans voiles, & sans aucunes provisions, & leur dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des flots, ils ne voïoient nulle apparence d'éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir de faim : mais ils étoient sous la sauve-garde de celui qui commande aux Elémens; leur Bateau, conduit par une main invisible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port de Buenos Ayrès, où ils trouverent l'Evêque de l'Assomption, Dom Alfonse Guerra, de l'Ordre de Saint Dominique, qui y faisoit sa Visite; Buenos Ayrès n'aïant point encore d'Evêque. 1587.

Ce Prélat n'omit rien pour les engager à le suivre dans la Capitale de son Diocèse, en leur faisant observer que la Langue Guaranie, qu'ils avoient apprise au Bresil, étant celle que les Indiens parloient plus communément au Paraguay, ils se trouveroient à leur arrivée en état de travailler au salut des Ames; mais ils opposerent à ces raisons & à ces instances les ordres précis de leur Provincial, qui les obligeoient de se rendre au Tucuman, & ils partirent pour Cordoue. Ce voïage est de six vingts lieues, à travers de grandes Plaines, où, du moins alors, on ne rencontroit personne. Comme cette route n'étoit pas encore bien connue, & très peu fréquentée, ils furent obligés de se servir des Voitures communes, qui étoient des Chariots couverts, tirés par des Bœufs, où il falloit charger toutes les provisions nécessaires, sur-tout de l'eau, parcequ'on n'en trouve

Ils arrivent à Cordoue.

pas dans le chemin, qui soit potable.

1587.

Deux des Peres retournent au Bresil.

Ils n'apprirent qu'en arrivant à Cordoue, qu'il y avoit au Tucuman des Religieux de leur Compagnie, & ce fut d'eux-mêmes, qu'ils l'apprirent; ce qui fit prendre au Pere Arminio le parti de n'aller pas plus loin. Il comprit que le Tucuman pouvoit bien plus aisément recevoir du Pérou des Missionnaires, que du Bresil, où d'ailleurs il y avoit de quoi occuper plus d'Ouvriers qu'on n'en pouvoit tirer du Portugal. Il fit encore observer au Pere Angulo, que ce mélange de Missionnaires Espagnols & Portugais pourroit bien n'être pas agréé dans les Cours de Madrid & de Lisbonne, quoiqu'alors ces deux Roïaumes eussent le même Souverain; & il déclara qu'il étoit résolu de retourner au Bresil : mais il ajoûta qu'il laissoit à ceux qui étoient venus avec lui, la liberté de le suivre ou de rester, & il n'y eut que le Pere de Grao, qui ne voulut point se séparer de lui. Les trois autres, à la vûe d'une abondante récolte, qui leur paroissoit fort près de sa maturité, crurent devoir attendre un ordre de leur Provincial pour retourner à leur ancienne Mission; & cet ordre ne vint point. Le Pere de Ortega resta à Cordoue, avec le Pere Barsena, & le Pere Angulo mena les deux autres avec lui à Santiago.

1588.

Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs.

Lorsque Dom Jérome-Louis de Cabrera fonda la Ville de Cordoue, on comptoit quarante mille Indiens dans le district qu'il lui assigna; mais ce nombre commença bientôt à diminuer, & les Habitans de la Ville ne pouvoient s'en prendre qu'à eux.

Ils

Ils n'avoient nullement ménagé ces Peuples, qui ne leur étoient soumis que par la crainte : le chagrin, & l'excès du travail qu'ils en exigeoient, en avoient fait mourir plusieurs ; d'autres s'étoient éloignés, & on ne ponvoit pas beaucoup compter sur ceux qui restoient. Le moïen le plus court de les retenir, & de les engager à se faire instruire de nos saints Mysteres, étoit de les gagner par la douceur & par des présens ; mais la pauvreté des deux Religieux leur ôtoit cette derniere ressource, qui n'auroit pas même été nécessaire, si on n'avoit pas effarouché ces Infideles. La réputation de sainteté, qu'ils se firent bientôt, leurs bonnes manieres, leur charité & leur zele, y suppléerent avec le tems. 1588.

On avoit encore baptisé dans ce Païs plusieurs Infideles sans les instruire ; on vouloit paroître zélé pour la propagation de la Foi, tandis qu'on y mettoit les plus grands obstacles : les Missionnaires s'appliquerent d'abord à instruire les Néophytes de ce qu'on auroit dû leur apprendre d'abord, qu'il ne falloit pas juger de la Religion Chrétienne par la conduite de ceux qui en faisoient profession ; & ils y réussirent au-delà même de leur espérance : tous les environs de Cordoue furent en peu de tems peuplés de Catéchumenes & de véritables Chrétiens. Un seul Hiver avoit suffi pour opérer un si heureux changement, & les deux Missionnaires se disposerent à pousser plus loin leurs Conquêtes spirituelles. On eut beau leur représenter les dangers auxquels ils alloient s'exposer en par-

1588. courant des Païs ſtériles, où ils auroient encore à eſſuïer toute la fureur des Nations les plus intraitables qu'on eût encore connues dans ce Continent; rien ne les arrêta, & le Ciel bénit leur courage: mais il fallut que, ſelon la promeſſe de Jesus-Chriſt, le Ciel autoriſât leur Miſſion par des prodiges. Je n'en rapporterai qu'un ſeul ſur la foi de deux Auteurs, qui l'ont appris par la notoriété publique (1).

Le Ciel les tire d'une grande extrêmité, par un miracle.

Il y avoit déja pluſieurs jours, que les vivres leur manquoient, & ils étoient réduits à douze grains de Maïz par jour, ſans aucune eſpérance humaine de recevoir aucun ſecours dans un ſi preſſant beſoin, lorſqu'ils auroient épuiſé ce qui leur reſtoit. Le Pere Barſena, moins vigoureux que ſon Compagnon, alloit ſuccomber, lorſqu'un ſoir, en ſortant de la Priere, il ordonna au Pere de Ortega, comme ſon ancien, de dire la Meſſe, dès qu'il ſeroit minuit, & d'aller enſuite acheter des proviſions dans une Habitation Eſpagnole, qui étoit à cinquante lieues de l'endroit où ils ſe trouvoient. Quelque étonnant que dût paroître un tel ordre à un Homme qui ne pouvoit preſque plus ſe ſoutenir, il obéit ſans répliquer, emprunta un Cheval, & ne fut pas plutôt monté deſſus, qu'il lui ſembla qu'il voloit; il lui fallut franchir de hautes Montagnes, le Cheval y couroit comme dans la Plaine; il rencontra pluſieurs Trouppes d'Indiens armés, qui pa-

(1) Le Pere del Techo, *Hiſt. Paraq.* Liv. 1. Ch. 30. Le Pere Canot *Manuſcrit.*

roissoient en vouloir à sa vie, & aucun n'osa l'arrêter. 1588.

Vers le midi il voulut faire reposer son Cheval, & s'endormit; à son réveil, animé par une vision céleste, ou si l'on veut, par un songe, qui lui rendit néanmoins toutes ses forces, il remonta à cheval, & peu de tems après il arriva chez l'Espagnol, aïant fait en moins d'onze heures, ce qu'aucun Homme n'auroit pu faire en plusieurs jours de marche, vû la difficulté du chemin. Il n'en dit rien au Maître de l'Habitation, lequel apprenant de lui le sujet, qui lui avoit fait entreprendre un si long & pénible voïage, fit aussi-tôt partir un Domestique avec des Indiens, pour porter au Pere Barsena tout ce dont le Missionnaire pourroit avoir besoin. Le Pere de Ortega suivit ce Convoi de près, & arriva chez le Pere Barsena, en aussi peu de tems qu'il en avoit mis pour se rendre à l'Habitation Espagnole. Le Convoi y mit douze jours; quoique ceux, qui le conduisoient fussent très bien montés, & eussent fait toute la diligence qui leur avoit été recommandée.

Des Hommes, que le Ciel protegeoit d'une maniere si merveilleuse, & dont les succès dans l'exercice de leur Apostolat étoient un miracle plus grand encore, que celui que je viens de rapporter, pouvoient tout esperer du Dieu qu'ils servoient : mais dans le tems qu'ils ne se promettoient rien moins que d'étendre le Roïaume de Jesûs-Christ jusqu'à l'extrêmité du Continent, ils furent rappellés à Santiago par Dom

1588. François Victoria. Ce Prélat, instruit de ce qu'ils avoient déja souffert, craignit de les perdre s'il les abandonnoit à l'ardeur de leur zele ; & comme il avoit déclaré que si le Pere Barsena venoit à lui manquer, il se démettroit de son Evêché, il le nomma son Vicaire général, & le revêtit de ses pouvoirs, sans aucune limitation. Il envoïa en même tems le Pere de Ortega, & les deux autres Jésuites qui étoient venus du Bresil avec lui, à des Indiens des environs de la Riviere rouge, lesquels lui paroissoient disposés à embrasser la Religion Chrétienne. Le Pere Barsena obtint la permission de les y conduire, & à la vûe d'une multitude innombrable d'Infideles qui s'y étoient réunis, l'esprit apostolique le saisit de telle sorte, que n'en aïant pu moderer la vivacité il tomba dans une défaillance dont on craignit les suites, & qu'il fallut le transporter à Santiago.

Trois Jésuites à l'Assomption, & comme ils y sont reçus.

Par sa retraite les trois Peres, qu'il avoit laissés sur la Riviere rouge, & qui avoient compté sur lui pour apprendre la langue des Indiens, au milieu desquels ils se trouvoient, furent fort embarrassés. Ils manderent à leur Supérieur que l'Evêque du Paraguay les pressoit de nouveau de se rendre auprès de lui, & que la connoissance, qu'ils avoient de la Langue Guaranie, les mettroit d'abord en état de travailler au salut des Ames. Le Pere Angulo trouva ces raisons fort bonnes, & leur manda qu'ils pouvoient partir pour l'Assomption ; ce qu'ils firent, dès qu'ils eurent reçu sa Lettre. Ils n'y trouverent point l'Evêque ;

mais un Pere de l'Ordre de Saint Dominique, qui faisoit l'Office de Grand Vicaire, & les Habitans, leur firent la même reception qui avoit été faite à Santiago aux Peres Angulo & Barsena, à leur premiere arrivée dans cette Ville. 1588.

Ils trouverent dans cette Province, à l'exception de quelques Guaranis qui avoient été sous la conduite des Peres de Saint François, autant d'ignorance de nos divins Mysteres, & des mœurs encore plus dépravées parmi les Indiens, mais les mêmes empressemens à les entendre, & autant de docilité pour profiter de leurs discours, que dans le Tucuman. Les Espagnols leur parurent aussi dans les mêmes dispositions. Ils s'attacherent en même tems aux uns & aux autres, & en moins de trois mois, on ne reconnoissoit plus ni les anciens ni les nouveaux Chrétiens. Ils tournerent ensuite leurs vûes vers les Guaranis orientaux; mais comme il ne convenoit point d'abandonner la Capitale, le Pere Salonio y resta, & les deux autres s'embarquerent pour remonter le Paraguay.

Les Peres de Ortega & Filds dans la Province de Guayra.

Après y avoir navigé quelque tems, ils débarquerent sur la droite, & firent à pied cent cinquante lieues avant que d'arriver aux premieres Bourgades des Guaranis de la Province de Guayra, à laquelle ces Indiens ont apparemment donné leur nom (1).

Description de cette Province: de ses Habitans.

Comme c'est dans cette Province, que nous verrons bientôt jetter les fondemens de cette République Chrétienne, qui sera désormais un des principaux objets de cette

(1) Ces Indiens sont souvent nommés Guayranis.

1588. Histoire, il est nécessaire de la bien connoître aussi-bien que ses Habitans. Les Guaranis, qui occupoient les bords de la Partie septentrionale du Parana, & qui n'étoient pas éloignés de ceux que Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca rencontra en allant de l'Ile de Sainte-Catherine à l'Assomption, étoient aussi établis sur les Rivieres qui se déchargent dans ce Fleuve, & c'est ce qu'on appelloit le *Guayra*. Ils vivoient dans des Bourgades assez peuplées, dont les Caciques, tous indépendans les uns des autres, & dont la dignité étoit héréditaire, avoient par cette raison beaucoup d'autorité sur leurs Vassaux; quelquefois néanmoins de simples Particuliers, comme il arrive dans toutes les Nations plus guerrieres que policées, parvenoient à ce rang par leur valeur & quelquefois même par un talent singulier qu'ils avoient de bien parler leur Langue, laquelle, suivant le Pere de Montoya, qui la savoit parfaitement, n'est inférieure en rien à aucune des plus belles que nous connoissions. Ceux donc, qui s'exprimoient mieux que le commun dans cette Langue, si avec cela ils avoient la réputation d'être braves, s'attachoient aisément un certain nombre de Familles, qui les reconnoissoient pour leurs Caciques; & leur postérité demeuroit en possession de cette dignité, dont les droits les plus considérables étoient, que leurs Vassaux devoient cultiver leurs Terres, semer & recueillir leurs Grains, & leur livrer leurs Filles, quand ils les demandoient.

A la mort d'un Cacique, un de ses Fre-

tes pouvoit épouser la Veuve, mais cela arrivoit rarement. En général ces Indiens n'approuvoient point ces Mariages entre les proches Parens; & ceux, qui ont embrassé le Christianisme, n'ont jamais épousé leurs Parentes, dans les degrés mêmes où l'Eglise accorde aisément les dispenses; & la pluralité des Femmes n'étoit permise parmi eux, qu'aux seuls Caciques. Quant à leur Religion, ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu; & s'ils témoignoient quelque vénération pour les ossemens de leurs Jongleurs, auxquels ils avoient vû faire pendant leur vie des choses qui leur paroissoient surpasser les forces de la Nature, ils ne les regardoient pas comme des Divinités, quoique l'espece de Culte, qu'ils leur rendoient, ne fût pas fort différent de celui que les autres Nations rendent aux Idoles. Au reste ils n'offroient aucuns sacrifices à Dieu, & on n'a remarqué parmi eux aucun culte réglé de Religion.

1588.

Leur Religion.

Ils comptoient les années par les Hivers, & ils calculoient rarement jusqu'à dix sans se tromper. Ils connoissoient qu'il étoit tems de se lever quand la constellation des Pléiades commençoit à paroître sur leur horizon. Ils croïoient qu'il y avoit dans le Ciel un Tigre & un grand Chien, qui dévoroient la Lune & le Soleil quand ces deux Astres s'éclipsoient, & ils en étoient fort allarmés. Sitôt qu'une Femme étoit accouchée, le Mari observoit pendant quinze jours un jeûne rigoureux, ne chassoit point, & n'avoit de commerce avec personne. Ces Indiens étoient convaincus que

Differens usages de ces Indiens.

1588. la vie de l'Enfant dépendoit de leur fidélité à se conformer à cet usage. Ils avoient une espece de Baptême, qu'on ne nous a pas bien expliqué ; mais l'imposition des noms aux nouveaux Nés se faisoit d'une maniere qui marquoit beaucoup de férocité dans le caractere de cette Nation. On attendoit pour cette cérémonie qu'on eût fait un Prisonnier de guerre, & qu'on l'eût destiné à la mort. On le régaloit bien pendant plusieurs jours, on lui donnoit même à son choix autant de Filles ou de Femmes qu'il en vouloit : le jour venu, on l'égorgeoit avec de grandes formalités : dès qu'il étoit mort, chacun venoit toucher le Cadavre de la main, ou le frappoit avec un bâton, & c'étoit alors, que l'on donnoit un nom à tous les Enfans qui n'en avoient point encore. Cela fait, on mettoit le corps en pieces, & chaque Famille emportoit sa part, la faisoit cuire, & réduisoit la chair en une espece de bouillie, dont chacun avalloit une cuillerée : les Meres mêmes, qui avoient des Enfans à la mammelle, leur en mettoient un peu dans la bouche.

L'accueil que l'on faisoit à ceux qui arrivoient d'un long voïage, avoit quelque chose de fort bisarre. Le Voïageur, en entrant dans la Cabanne, commençoit par s'asseoir sans dire un mot ; & aussi-tôt les Femmes, gardant le même silence, tournoient autour de lui pendant quelque tems, puis tout-à-coup jettoient des cris lamentables, qui étoient suivis d'un long récit de ce qu'on savoit être survenu de fâcheux dans la Famille du Voïageur pendant son

absence; les Hommes se couvrant le visage répétoient les mêmes choses à voix basse, & cela duroit plus ou moins, suivant l'estime qu'on faisoit du nouveau venu. Enfin on le félicitoit de son heureuse arrivée, & on le régaloit de son mieux. 1588.

Les Femmes à la mort de leurs Maris, se précipitoient d'un lieu assez élevé pour en être quelquefois estropiées le reste de leurs jours. Les Indiens croïoient que l'ame, en sortant de son corps, ne s'en éloignoit pas beaucoup, & lui tenoit même compagnie dans le tombeau, où on laissoit souvent un espace vuide, afin qu'elle y pût être à son aise. Les premiers, qui embrasserent le Christianisme, eurent bien de la peine à renoncer à cet usage, & l'on surprit même assez souvent des Femmes Chrétiennes, qui alloient en cachette au lieu de la sépulture de leurs Enfans & de leurs Maris, & passoient dans une espece de sas la terre qui les couvroit, pour soulager leurs ames, qui auroient été, disoient-elles, trop en presse sans cette précaution.

Quand une Fille étoit en âge d'être mariée, on la mettoit entre les mains d'une Femme, qui pendant huit jours l'emploïoit aux plus rudes travaux, la nourrissoit fort mal, & ne lui laissoit pas un seul moment de repos. On jugeoit, par la maniere dont elle se comportoit pendant ce tems-là, si elle seroit laborieuse, & propre au ménage. Le terme expiré, on lui coupoit les cheveux, on l'habilloit proprement, on lui donnoit tous les bijoux, dont ce Sexe aime partout à se parer, & on la déclaroit

1588. nubile. C'eût été un crime pour une Fille d'avoir fréquenté un Homme avant que d'avoir passé par cette épreuve, ou il falloit qu'elle le fît bien secretement.

De leurs Médecins, & des présages.

Les Guaranis croïoient beaucoup aux présages, & rien n'a plus coûté aux Missionnaires, que de leur ôter cette chimere de la tête. C'étoit surtout par-là que les Jongleurs, qui étoient leurs Médecins, avoient pris sur eux un ascendant d'autant plus fort, qu'ils leur avoient persuadé qu'ils tiroient des connoissances certaines pour l'avenir, du chant des Oïseaux, & qu'ils avoient reçu du Ciel le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. Cependant tous leurs remedes se réduisoient à sucer la partie malade, d'où ils faisoient semblant de tirer quelque chose, qu'ils avoient auparavant mis dans leur bouche, & qu'ils assuroient être la cause du mal : par-là ils contentoient l'imagination des Malades, & c'est faire beaucoup. D'ailleurs, ils ne les fatiguoient point; s'ils n'aidoient point assez la Nature, ils la laissoient agir; & s'ils ne guérissoient point les Malades, ils ne les tuoient pas.

Mais ce Peuple étoit la dupe d'une autre espece de Charlatans, beaucoup plus dangereux, si ce qu'on en rapporte est exactement vrai. C'étoit de prétendus Sorciers, qui se vantoient de pouvoir ôter la vie à qui ils vouloient; & comme ils étoient venus à bout de persuader que bien des gens avoient péri par la vertu de leurs sortiléges, il suffisoit quelquefois d'avoir un Ennemi, pour être saisi de fraïeur, & pour en mou-

sir, quand on n'avoit pas dequoi païer tous les Jongleurs. Un de ces Imposteurs se vanta un jour publiquement qu'il feroit périr le Pere de Montoya par ses prestiges; mais aïant su que le Missionnaire ne faisoit que rire de ses menaces, il prit le parti de publier que son Démon l'avoit averti que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Prêtres des Chrétiens. 1588.

Au reste, on ne peut guere se former une idée générale des Guaranis, parceque ces Indiens s'étant répandus & fixés en une infinité d'endroits assez éloignés les uns des autres, & sous des Climats très différens, ils y ont pris une partie des mœurs, des usages & des idées, qui y avoient cours, & fort contraires à ceux qu'ils y avoient apportés. On remarquoit néanmoins dans tous, au tems dont je parle, un génie extrêmement borné, plus ou moins de stupidité & de férocité, une indolence, une horreur du travail, & un défaut de prévoïance, qui ne sauroient guere aller plus loin; ils ne savoient rien, & on ne pouvoit faire aucun fond sur leurs anciennes traditions, qu'ils racontoient même d'une maniere fort obscure. Ils parloient beaucoup d'un Déluge universel; mais le terme dont ils se servoient pour l'exprimer, ne signifie proprement qu'une grande inondation. Ceux qui étoient établis dans les Plaines, qui vivoient de ce que la terre leur fournissoit avec un travail fort leger, & qui nourrissoient des Volailles, étoient plus traitables, & multiplioient davantage; les autres, par leur vie errante, par leurs guerres & leurs courses continuel-

1588. les, & par l'inaction où ce genre de vie les avoit accoutumés, étoient devenus plus sauvages & beaucoup plus féroces.

Description de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, où demeuroient ceux dont il s'agit ici, & où s'acheminerent les Peres Salonio & Filds, est bornée à l'Orient par le Bresil; au Septentrion par un Païs fort couvert, & fort aquatique, peu connu & assez peu peuplé; au Midi par l'Uruguay, & à l'Occident par le Paraguay, quoiqu'entr'eux & ce Fleuve on rencontre plusieurs Nations, errantes pour la plûpart. Le Tropique du Capricorne la traverse près son milieu en largeur. Son Terroir est humide, presque tout son climat inégal, l'air communément mal sain, les Terres, excepté sur les Montagnes, assez fertiles en Légumes, Racines, Manioc, Maïz & d'autres Plantes, qui demandent peu de culture. On y est fort sujet à la fiévre, & tout le Païs est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. On y trouve aussi presque tous les Animaux, dont j'ai fait mention dans la Notice générale du Paraguay. Il produit naturellement quantité de fruits, comme le Guembé, la Grenadille, & des Dattes fort ameres. Les Cedres y sont communs, aussi-bien que toutes les especes de Pins & de Sapins, dans le creux desquels on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire, & d'autres bois, dont la plûpart sont propres à la construction. Enfin, cette Province est arrosée par plusieurs Rivieres, dont les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres plus petites, & le *Guibay*, sur lequel étoit

bâtie Villarica, assez près de l'endroit, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de cette Province sont tributaires. 1588.

On trouve dans le Guayra des Pierres, qui pendant quelques années ont eu de la réputation. Elles sont renfermées dans une espece de croute très dure, de figure ovale, & enfoncées bien avant dans la terre. On prétend que quand elles ont toute leur grosseur, elles font éclater cette croute avec le même bruit, que fait une bombe en crevant. Alors on voit une Pierre transparente, qui a beaucoup de brillant; toutes ne sont pas de la même couleur, la plûpart sont rouges; mais il y en a de vertes & de violettes. Elles sont taillées d'une maniere si variée & si réguliere, qu'on a peine à croire que ce soit l'ouvrage de la Nature. Dans le vrai elles n'ont qu'une beauté apparente, & ne valent pas plus que celles qu'on trouve dans le Païs de Liége. Les Espagnols y furent trompés d'abord, & plusieurs étoient sur le point d'abandonner leurs Etablissemens, pour aller porter ces Pierres en Espagne, où ils se promettoient de faire par-là une grande fortune. En effet, sur les premiers avis qu'on eut dans ce Roïaume de cette découverte, on y publia comme une chose certaine, que le Paraguay étoit plein d'Améthystes, d'Escarboucles & d'Emeraudes; mais on y fut bientôt désabusé, & il n'y eut que les plus pressés, qui y furent pris.

Des Pierres de cette Province.

Le Guayra produit encore beaucoup d'Arbres, d'où distille une Gomme balsamique, dont on pourroit faire usage dans la Méde-

Autres particularités du Guayra.

1588. cine : c'est tout ce que mon Auteur (1) en dit. Les courses des Portugais du Bresil dans ce Païs, qu'ils ont obligé les Espagnols d'abandonner, après avoir ruiné Villarica & Ciudad Real, ont empêché qu'on ne suivît davantage ces Découvertes. Le Guembé, dont j'ai parlé, est un fruit oblong, pointu par les deux bouts, & de la largeur d'une palme ; il est rempli de petits grains jaunâtres, fort doux, quand on se contente de les sucer ; mais si on les casse avec les dents, ils inondent le gosier d'un jus, dont l'âcreté est insupportable. Il paroît que la Plante qui porte ce fruit, est une lienne, qui s'attache aux Arbres, & monte fort haut. On ajoûte que si sa graine tombe sur une écorce pourrie, elle y pousse des filets, qui descendent jusqu'à terre, & produisent des Plantes de la même espece.

J'ai dit que les Dattes de ce Païs sont ameres ; on prétend qu'on en fait du vin, & une bouillie qui est fort nourrissante. Les Palmiers qui les portent, & qu'on trouve partout, sont d'une grande ressource pour les Voïageurs, dont les provisions sont épuisées, parceque leur moelle est bonne à manger, & fort nourrissante. Les Sangliers du Guayra ont, comme en quelques autres endroits du Paraguay, le nombril sur le dos ; mais je ne sais si on a observé ailleurs, comme on a fait ici, qu'il faut le couper, dès que la Bête est morte, parceque sans cette précaution, tout le corps seroit bientôt corrompu. On a aussi remarqué que

(1) Le Pere del Techo, Liv. 3. Ch. 30.

le Miel de cette Province est excellent, mais qu'on n'y a jamais pu venir à bout de blanchir la Cire qu'il renferme. 1588.

Tel étoit le Païs où les Peres de Ortega & Filds entreprirent de prêcher Jesus-Christ. Ce fut à Ciudad Real, qu'ils se rendirent d'abord, & ils apprirent en y arrivant que depuis plusieurs années on n'y avoit pas vû un seul Prêtre; aussi trouverent-ils que plusieurs des Habitans n'avoient presque plus de Chrétien que le nom. Ils emploïerent un mois entier à les instruire & à les confesser, pour les mettre en état de participer aux saints Mysteres, puis ils passerent à Villarica, où ils trouverent les mêmes besoins spirituels, & où ils eurent encore la consolation de recueillir de précieux fruits de leurs travaux. Cela fait, ils parcoururent les Bourgades Indiennes, qui étoient particuliérement l'objet de leur Mission, & ils suivirent les Guaranis errans, dans leurs Forêts, & sur leurs Montagnes. Après avoir emploïé plusieurs mois dans ces courses, avec un succès qui les dédommagea abondamment de leurs fatigues, ils retournerent à l'Assomption, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pere Salonio leur Supérieur, & ils lui dirent qu'ils avoient vû deux cents mille Indiens, qui paroissoient très propres au Roïaume de Dieu.

1589.

Les deux Missionnaires retournent à l'Assomption où la Peste faisoit de grands ravages.

La Peste faisoit alors de grands ravages dans cette Capitale, & se communiqua bientôt aux Habitations de la Campagne, où elle en fit encore de plus grands. Ces tems de calamités sont des jours de récolte pour les Ministres d'un Dieu, qui

1589. ordinairement ne nous châtie que pour nous sauver. Les trois Jésuites ne s'épargnerent point ; on les voïoit toujours où les besoins étoient les plus pressans, & il sembloit que celui, qui les avoit envoïés, les multipliât ; car on étoit souvent étonné de les voir dans des endroits éloignés de ceux, où peu de tems auparavant on les avoit vûs. Aussi presque personne ne mourut sans confession, & six mille Indiens moribonds furent baptisés dans l'espace de neuf mois.

Le Pere de Ortega entreprend de convertir une Bourgade Indienne.

La Contagion avançant vers le Bresil, le Pere de Ortega fut averti qu'à trente lieues au-delà de Villarica il y avoit des Guaranis errans, qui avoient été autrefois baptisés, mais qui ne savoient pas même ce que c'étoit que le baptême, & qui incommodoient fort les Espagnols. Il les alla chercher, les instruisit, & leur fit comprendre les obligations que leur imposoit le sacré caractere qu'on leur avoit conferé. Il se rendit ensuite à Villarica, dont le Commandant lui proposa une nouvelle entreprise. Il s'agissoit de se concilier une nouvelle Bourgade, qui n'étoit pas fort éloignée de la Ville, & il jugeoit avec raison que le seul moïen d'y réussir étoit de la rendre Chrétienne. Rien n'étoit plus du goût du Missionnaire, que ce qu'on lui proposoit : il partit sur le champ, & le Commandant voulut l'accompagner. Quatre cens Indiens instruits & baptisés en assez peu de tems inspiroient au Serviteur de Dieu les plus grandes espérances, lorsqu'il s'en [illegible] que la palme du Martyre [illegible] les grands succès qu'il se promettoit.

Il s'étoit formé contre lui & contre le Commandant Espagnol, une conspiration fort secrete dans cette Bourgade; mais la nuit qui précédoit le jour marqué pour l'exécution, le Pere s'étant couché fort fatigué, il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. Cela lui fit prendre le parti de se lever, & d'aller faire un tour dans la Bourgade. Comme il passoit devant une Cabanne, il y entendit du bruit; il s'en approcha, & fut instruit du complot, & des mesures qu'on prenoit pour l'exécuter. Il courut en avertir le Commandant, qui fut d'avis de faire retraite sur le champ, & ils la firent au point du jour: les Conjurés furent très surpris de ne les plus trouver, ils déchargerent leur dépit sur les Indiens de la suite du Commandant, qui n'avoient pas voulu partir avec lui, & ils les massacrerent.

1589. Il court un grand risque.

Le Pere de Ortega, en rentrant à Villarica, y trouva le Pere Filds, qui venoit le chercher de la part du Pere Salonio, & ils se disposoient à partir ensemble pour l'Assomption, lorsqu'ils apperçurent toute la Ville en allarme. Ils se virent bientôt environnés d'une foule d'Espagnols, qui les larmes aux yeux leur dirent; » Si vous ne » cherchez, mes Peres, que des Ames à » sauver, où en trouverez-vous de mieux » disposées, & qui aient plus de besoins » de votre Ministere »? Les Néophytes, plus mortifiés encore de leur départ, accoururent tous se jetter à leurs piés, & leur embrassant les genoux, les conjurerent de ne point les abandonner. Les Peres, ne pouvant opposer à tant d'instances, que les ordres de

1589-90. On donne une Maison aux Jésuites à Villarica.

1589-90. leur Supérieur, crurent enfin pouvoir se rendre à la priere, que leur fit le Commandant, d'attendre le retour d'un Courier, qu'il alloit dépêcher au Pere Salonio. Ce Courier partit le jour même; & la réponse du Supérieur aïant été conforme aux desirs de la Ville, on travailla sur le Champ à bâtir une Maison & une Chapelle pour les deux Missionnaires, qui ne penserent plus qu'à profiter des bonnes dispositions des Espagnols & des Indiens, pour rétablir la pureté des mœurs parmi les uns, & faire entrer les autres dans le Bercail du bon Pasteur.

Révolte des Calchaquis.

Le Pere Salonio, resté seul à l'Assomption, n'y travailloit ni avec moins d'agrément, ni avec moins de succès; & dans ce même tems une révolte des Calchaquis contribua beaucoup à faire regarder les nouveaux Missionnaires dans le Tucuman, comme des Hommes aussi utiles pour la sûreté de ces Provinces, que pour établir solidement la Religion Chrétienne parmi les Infideles. On connoît dans ce Continent deux Nations qui portent le nom de Calchaquis, & qui sont assez éloignées l'une de l'autre; mais il n'est presque point douteux qu'elles n'en font originairement qu'une, qui a long-tems été toute entiere établie dans une des Vallées des Montagnes du Pérou, à l'Occident de Salta, & qui s'appelle encore aujourd'hui *la Vallée de Calchaqui.* Pendant plusieurs années ces Barbares molesterent beaucoup les Espagnols; enfin Dom Alfonse Mercado & Villacorta, étant pour la seconde fois Gouverneur du Tucuman, les défit en 1565, & une partie se réfugia, dit-

on, du côté de Buenos Ayrès, où leur postérité est encore aujourd'hui. 1589-90.

Les autres avoient été transportés sur les Frontieres du Chaco, & donnés en Commande; mais ne pouvant plus supporter la rigueur du service personnel, ils se soulevérent, & gagnerent des Montagnes, d'où ils faisoient de fréquentes courses dans les Habitations Espagnoles. D. Jean Ramirez de Velasco, Successeur de D. Alfonse, entreprit de les forcer, ou du moins de les engager à demeurer tranquilles; il se mit en campagne, & invita le Pere Barsena, qui étoit à peine rétabli de la maladie qu'il avoit contractée dans le Chaco, à l'accompagner dans cette Expédition. Le Missionnaire y consentit, dans l'espérance de profiter de quelque occasion pour annoncer Jesus-Christ aux Calchaquis, & il ne fut pas tout-à-fait trompé.

Cependant le Gouverneur, qui ne connoissoit pas assez le Païs, s'engagea dans des défilés que l'Ennemi avoit eu la précaution de bien garder, & il couroit risque d'y périr avec toutes ses Trouppes, lorsque le Pere Barsena entreprit de le tirer de danger. Il alla seul trouver les Calchaquis; & quoique ces Barbares se fussent mis en devoir de lui couper le chemin, il gagna le haut de leurs Montagnes. Sa hardiesse les étonna, & les rendit comme immobiles : il s'approcha d'eux, & ils furent si charmés de sa douceur & de ses manieres, qu'il n'eut aucune peine à leur persuader de laisser en repos les Espagnols, en leur promettant de son côté qu'on les laisseroit eux-mêmes

1589-90.

tranquilles dans leurs retraites.

En quelle disposition le Pere Barsena laisse les Calchaquis.

Il resta quelque tems avec eux, & après qu'il eut un peu étudié leur caractere, il trouva que la férocité en faisoit le fond, & que l'ivrognerie achevoit de les rendre intraitables. Mais comme tout paroît possible à un Homme Apostolique, qui ne met sa confiance qu'en celui qui est le Maître des cœurs, il ne desespera point d'en faire de véritables Chrétiens. Plusieurs, en effet, touchés de ses discours, & remplis de vénération pour sa vertu, reçurent ses instructions avec respect; il ne les jugea pourtant point encore assez bien préparés pour recevoir le Baptême; il crut avoir assez fait de les avoir prévenus en faveur du Christianisme; il espera que la semence de la parole, qu'il venoit de jetter dans cette terre, y germeroit avec le tems, & il crut devoir, en attendant, aller recueillir ailleurs une moisson, qui lui paroissoit plus mûre. Il y a bien de l'apparence que les Calchaquis ne tarderent pas à retourner dans leur Vallée, où nous les retrouverons dans la suite.

Caractere de ces Indiens.

Caractere des Lulles.

Les Indiens que le Pere Barsena croïoit plus proches du Roïaume de Dieu, étoient les *Lulles*, que le Pere Loçano place dans le Chaco, sans marquer distinctement la situation du Païs qu'ils occupoient. Il les distingue en grands & petits Lulles, sans nous apprendre d'où vient cette distinction. Il dit encore que les grands Lulles sont divisés en plusieurs Tribus, qui ont chacune leurs noms particuliers. Tous, dit-on, avoient été convertis à la Foi par Saint François Solano, & il est certain que ceux

qui étoient dans le voisinage d'Esteco, aïant été baptisés, s'étoient soumis aux Espagnols, & avoient été donnés en Commande; mais que se trouvant trop surchargés de travail par leurs Commandataires, ils étoient retournés dans les Bois, d'où l'Apôtre du Chaco les avoit tirés. Cela étoit encore assez récent au tems dont je parle, puisque le Saint n'est mort au Perou, que plus de vingt ans après. 1589-90.

Les Lulles sont communément d'une taille avantageuse, naturellement gais, & oublient facilement les sujets de chagrin, qu'on leur a donnés. Ils ont l'esprit fort borné, & incapable de suivre un raisonnement, & leur Langue n'a pas même de termes propres pour exprimer ce qui ne tombe pas sous les sens. Leur plus grand défaut, après l'ivrognerie, est la défiance; ils sont en garde contre tout ce que les Etrangers leur disent, tandis qu'entre eux ils sont d'une crédulité d'Enfant. On n'accorde point aisément ce qu'on dit de leur légereté, avec ce qu'on ajoûte, que quand ils veulent se venger, ils dissimulent long-tems, afin de mieux assurer leur vengeance. Il y a moins de difficulté à comprendre qu'ils sont les plus intéressés & les plus ingrats des Hommes, caressans, au-delà de ce qu'on peut dire, tant qu'ils esperent quelque chose, & regardant comme une dette qu'on leur a païée, tout le bien qu'on leur a fait.

Ceux qui étoient Chrétiens, avoient entiérement oublié ce qu'on leur avoit enseigné de la Doctrine chrétienne & des obligations qu'ils avoient contractées en rece-

1689-90. vant le Baptême, de sorte qu'on ne trouvoit plus en eux aucune trace du Christianisme. Leurs opinions sur les Astres & sur les Phénomenes de la Nature, ne sont que des rêveries, qui n'ont rien de suivi. De toutes les maladies, ils ne reconnoissent de naturelle, que la petite vérole; & on ne sauroit leur ôter de l'esprit que toutes les autres sont un effet de la malice d'un Animal invisible, qu'ils nomment *Ayaqua*, lequel, disent-ils, décoche sur eux des fleches, & les frappe où il veut. Leurs Médecins leur persuadent qu'ils sont en commerce avec cet Animal, & ils se laissent traiter par ces Imposteurs, avec la plus aveugle confiance. Le Pere Antoine Machoni, qui dans ces derniers tems a beaucoup travaillé à leur conversion, demandant un jour à l'un d'eux des nouvelles de son Fils, à qui il étoit survenu un grand mal d'oreille, cet Homme lui répondit que le Malade n'avoit cessé de crier toute la nuit; » & cela, » ajoûta-t-il, ne pouvoit être autrement, » car c'est une chose digne de compassion, que de voir comme son oreille est » toute hérissée de fleches, que l'Ayaqua » a tirées sur lui. « Le Missionnaire eut beau lui dire, pour lui ôter cette imagination de la tête, il n'y réussit point; & un Vieillard, qui se trouva présent, termina la dispute, en disant qu'il étoit inutile de parler de cela à des Gens qui n'y entendoient rien.

Les Lulles ont aussi sur les Démons des idées, & ils pratiquent en leur honneur des cérémonies, qui dénotent en eux la plus

profonde stupidité. Aussi ne faut-il point chercher des vertus dans des Barbares, dont la raison est si abrutie : ils ne connoissent pas même celles que la seule Nature inspire aux autres Hommes; & si on découvre en eux quelque naissance de bonnes qualités, on est tenté de les regarder comme de purs instincts, d'autant plus qu'ils n'ont pas même celles qu'on remarque dans de simples Animaux. Un Missionnaire voïant un jour qu'on alloit enterrer avec une Femme Chrétienne, un Enfant qu'elle nourrissoit, en demanda la raison, & on lui répondit qu'on ne trouveroit pas une Femme qui voulût lui servir de Nourrice; il s'offrit de bien récompenser celle qui voudroit s'en charger, & il n'en trouva pas une seule, à qui l'intérêt même pût inspirer le moindre sentiment de compassion pour ce petit Innocent, de sorte qu'il fut obligé de le faire nourrir de lait de Chevre. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mêmes Femmes, qui aiment mieux voir mourir un Enfant, que de lui donner du lait quand elles en ont trop, si elles voient de petits Chiens abandonnés de leurs Meres, ne font point de difficulté de les nourrir. 1589-90.

Un Peuple de ce caractere n'est point fait pour vivre en société, si la Grace ne corrige en lui le naturel ; aussi les Lulles n'en connoissoient-ils point les douceurs. Chaque Famille parmi eux vivoit à part, sans avoir presqu'aucune communication avec les autres; ce qui vient encore de ce qu'ils avoient en horreur toute espece de dépendance, & tout ce qui pouvoit les gêner. Ils

1589-90. avoient cependant des Caciques, mais qui n'avoient d'autorité que pour la guerre; car alors ils se réunissoient, & il leur falloit un Chef. Hors de-là chacun étoit son maître ; le Pere de famille même n'étoit chez lui, que comme un simple Particulier, & les mariages ne tenoient à rien : le moindre caprice séparoit le Mari d'avec sa Femme, & les Enfans n'obéissoient ni à l'un ni à l'autre. D'ailleurs, la prostitution & l'avortement volontaire étoient regardés comme des actions indifférentes : une Fille, pour avoir égorgé le fruit de son désordre, n'en avoit pas plus de difficulté à trouver un Mari; aussi la dissolution étoit-elle générale, & commençoit de bonne heure dans cette étrange Nation.

Si les Lulles ne se réunissent que pour leur défense commune contre ceux qui en veulent à leur liberté, comme c'est de cela seul qu'ils sont jaloux, ils n'attaquent jamais personne ; on conçoit bien que des Hommes de ce caractere ne sont point curieux de faire des conquêtes. Ils s'assemblent cependant pour deux Fêtes, dont la premiere se nomme l'*Assemblée du Diable*. Ce qui se passe dans l'une & dans l'autre, prouve qu'il n'est point de Peuple au monde, qui porte plus loin la brutalité. Le Pere Loçano nous en donne la description ; mais je n'ai pu me résoudre à en charger cette Histoire. Pendant une bonne partie de l'année, ces Indiens n'ont d'autre eau à boire, que celle qui tombe du Ciel, & quand elle leur manque, ils ont recours aux Melons d'eau, dont ils sement une

grande

grande quantité, & à une certaine racine qu'ils nomment *Yacol*, qui leur en fournit beaucoup; la chair en est blanche, & a un goût fort agréable, du moins pour eux. 1589-90.

Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile.

Telle étoit la Nation, que le Pere Barsena, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il y avoit parmi eux plusieurs Chrétiens, s'étoit flatté de gagner à Jesus-Christ: il commençoit à y travailler avec ce zele, qui avoit été partout ailleurs si fructueux, lorsqu'au commencement de l'année 1590, les Peres Jean-Baptiste Agnasco & Jean Fonté arriverent du Pérou à Santiago, celui-ci en qualité de Supérieur de toute la Mission, & celui-là, pour partager avec le Pere Barsena ses travaux Apostoliques, qu'on jugeoit avec raison au-dessus des forces d'un seul Homme. Comme il se disposoit à partir pour l'aller joindre, un bruit, qui courut que les Lulles avoient conspiré contre la vie de leur Missionnaire, dont la santé d'ailleurs s'affoiblissoit de jour en jour, obligea le nouveau Supérieur à le rappeller au Tucuman. Il obéit, quoiqu'avec bien du regret; & aïant pris sa route par Saint-Michel, il y reçut un second ordre pour y rester, parceque les environs de cette Ville étoient absolument dénués de secours spirituels. Le Supérieur, de son côté, accompagné du Pere Angulo, son prédécesseur, choisit son poste vers la Riviere rouge, dans le district de la Conception.

Dessein d'une Mission pour les *Frontones*.

C'étoit l'Adelantade Dom Alfonse de Vera, qui avoit formé le projet de cette Mission, dans le dessein de rassembler dans les environs de cette Ville le plus qu'il seroit

1590. possible d'Indiens du Chaco, d'en former plusieurs Bourgades, & de faciliter par cette réunion leur conversion à la Foi. Rien n'étoit mieux imaginé; & si ce projet avoit été suivi, plus de la moitié du Chaco seroit depuis long-tems Chrétienne; mais d'abord le défaut de Missionnaires, & plus encore les mauvais exemples des anciens Chrétiens, leur dureté & leur avarice, l'ont fait échouer, quoi que pût faire l'Adelantade pour y remédier. Les Indiens les plus proches de la Conception étoient les *Frontones*, ainsi nommés par les Espagnols, parcequ'ils sont dans l'usage de s'arracher les cheveux au-dessus du front, ce qui fait paroître leur front plus grand de la moitié. Tous vont nus, peints & piqués par tout le corps, & laissent pendre à une corde, qui leur sert de ceinture, leurs armes, qui consistent en un macana & des fleches. Ils portent toujours à la main leur arc, & un bâton hérissé par le bout de mâchoires de Poissons. Ils sont errans, ne cultivent point la terre, ne vivent que de Poissons & de Gibier, & sont continuellement en guerre les uns contre les autres; car sous le nom général de *Frontones*, on comprend plusieurs petites Nations. Les plus traitables de tous étoient les *Mataras*, ou *Mataranes*, & c'est sur eux principalement, que l'Adelantade avoit jetté les yeux, pour se les attacher par les liens de la Religion; d'autant plus qu'il y en avoit déja plusieurs qui avoient été baptisés, apparemment par Saint François Solano, ou par quelqu'un des Compagnons de son Apostolat: mais il ne restoit plus

Caractere de ces Indiens.

parmi eux que des traces bien legeres du Christianisme. 1590-91.

Ce dessein ne réussit point.

Dom Alphonse de Vera reçut fort bien les deux Missionnaires; mais comme il souhaitoit que les Mataranes fussent bientôt tous Chrétiens, il pria le Pere Fonté de faire encore venir les Peres Agnasco & Barsena. L'ordre leur en fut envoïé, & ils eurent bien de la peine à obtenir du Gouverneur la permission d'y obéir. Ils l'obtinrent enfin par leurs instances, & il n'est pas concevable combien ces quatre Ouvriers gagnerent d'Ames à Jesus-Christ en moins d'une année, dont il fallut emploïer une bonne partie à étudier la Langue de ces Indiens. Ils se disposoient à pénétrer plus avant dans cette Barbarie; mais sur les représentations des Espagnols, qui les avertirent que les Peuples, qu'ils alloient chercher, n'étoient nullement disposés à les recevoir, il fut résolu que les Peres Agnasco & Barsena iroient seuls; & le Gouverneur les fit escorter par Dom François de Vera, son Frere, avec un Détachement de Soldats, quoi qu'ils pussent faire pour l'en détourner; ce qui gâta tout.

On travaille avec plus de succès à Saint Jean de Corrientès.

Les *Mogosnas*, les plus errans & les plus vicieux des Frontones, se saisirent par adresse des Espagnols, & les massacrerent tous, avec leur Commandant. L'Adelantade voulut venger la mort de son Frere; & la guerre qui s'alluma à cette occasion aïant fait perdre aux Missionnaires toute espérance de réussir dans leur entreprise, ils allerent ailleurs chercher de l'exercice à leur zele. Après avoir fait quelques courses du

1590-91. côté de la Conception, sans pouvoir trouver une Nation qui fût disposée à les écouter, ils traverserent Rio de la Plata, & marcherent le long de ce Fleuve jusqu'à *Saint-Jean de Corrientès*, petite Ville fondée depuis peu immédiatement au-dessous du Confluent du Paraguay & du Parana, où les Espagnols & quelques Indiens des environs les avoient invités, & où les fruits de bénédiction, que Dieu donna à leurs travaux, les consolerent un peu de la triste nécessité, qui les avoit contraints d'abandonner les Frontones.

1593.

Nouveaux Missionnaires au Paraguay.

Sur ces entrefaites le Provincial des Jésuites du Pérou aïant rappellé le Pere Fonté à Lima, lui donna pour Successeur au Paraguay le Pere Jean Romero, & y envoïa avec lui les Peres Gaspar de Monroy, Jean Viana, & Marcel Lorençana. La premiere chose, que fit le nouveau Supérieur en arrivant au Tucuman, fut de renoncer à un terrein, dont on avoit fait présent à son Prédécesseur, du côté de Salta, pour subvenir aux besoins des Missionnaires, qui n'avoient aucuns fonds pour subsister. Les raisons qui l'engagerent à faire cette démarche, furent en premier lieu, que ses Religieux étoient en trop petit nombre, pour se fixer en aucun lieu, & faire valoir un Bien de cette nature; en second lieu, que ce terrein ne pouvoit être mis en valeur, qu'en y mettant des Indiens pour le cultiver, & qu'il ne vouloit pas autoriser par son exemple l'abus du service personnel. Il songea ensuite à distribuer tous ses Missionnaires dans les endroits où ils pou-

voïent travailler avec plus de ſuccès. Il envoïa à l'Aſſomption les Peres Barſena & Lorençana, & manda aux Peres Filds & de Ortega de reſter parmi les Guaranis. Il deſtina les Peres Angulo & Viana pour Santiago, & les Peres Agnaſco & de Monroy pour une expédition chez les *Omaguacas*, Peuple établi ſur les Frontieres du Tucuman & du Pérou. Pour lui, il ne ſe fixa nulle part, voulant toujours être prêt à courir où le beſoin ſeroit plus preſſant. 1593.

Quels étoient les Omaguacas.

Les *Omaguacas* étoient une Nation féroce, laquelle après avoir reçu l'Evangile, & s'être ſoumiſe à la Couronne d'Eſpagne, avoit renoncé à Jeſus-Chriſt, ſecoué le joug des Rois Catholiques, maſſacré ſes Miſſionnaires, fait main-baſſe ſur tout ce qu'elle avoit rencontré d'Eſpagnols, ruiné deux fois la Ville de Jujuy, & faiſoit depuis trente ans de continuelles irruptions ſur cette partie du Tucuman, qu'elle dépeuploit par ſes brigandages. Pour oppoſer une digue à ce Torrent, le Gouverneur de la Province commença par rétablir la Ville de Jujuy, & la mettre, autant qu'il ſeroit poſſible, hors d'inſulte : il en donna la commiſſion à Dom François Arganarez, qui s'en acquitta très bien, ſe mit enſuite en campagne, ſe fit craindre à ſon tour des Omaguacas, les diſpoſa à recevoir des Miſſionnaires, quand on jugeroit à propos de leur en envoïer, & rendit la tranquillité à la Province, non-ſeulement de ce coté-là, mais encore de celui du Chaco.

Jujuy rétabli pour la troiſieme fois

Il ſe paſſa enſuite deux ans avant qu'on pût avec prudence permettre aux deux Miſ-

1593.

Les Peres Barſena & Lorençana remontent le Paraguay.

ſionnaires deſtinés à ramener ces Indiens au culte du vrai Dieu, de ſe livrer à leur diſcrétion : pendant cet intervalle on fut obligé d'occuper ailleurs le Pere Agnaſco. D'autre part, les Peres Barſena & Lorençana étoient à-peine arrivés à l'Aſſomption, qu'ils s'embarquerent ſur le Paraguay, dans le deſſein de remonter ce Fleuve, & d'établir une Miſſion le plus loin qu'ils pourroient au Nord. Ils emploïerent quatre mois dans ce voïage, & ils furent ſi contents de la docilité des Peuples qu'il viſiterent, que quoi qu'ils fuſſent revenus à la Capitale, épuiſés de maladies & de fatigues, ils en ſeroient repartis ſur le champ pour aller achever ce qu'ils avoient ſi heureuſement commencé, ſi le Pere Romero, qu'ils y trouverent, ne s'y étoit pas oppoſé.

Fondation du College de l'Aſſomption

Le deſir de s'inſtruire par lui-même des ſervices qu'on pouvoit rendre à la Religion dans la Province de Rio de la Plata, y avoit conduit le Supérieur; & ſon deſſein n'étoit pas d'y faire un long ſéjour : mais il y trouva tant d'occupation, qu'il fut contraînt d'y reſter beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu, & il n'eut pas lieu de regretter le tems qu'il y paſſa. Tout ce qu'il entreprit pour le ſalut des Ames lui réuſſit bien au-delà de ſes eſpérances; & ce qui lui attira davantage les applaudiſſemens de toute la Ville, fut le bonheur qu'il eut de reconcilier le Clergé avec le Vicaire général qui gouvernoit le Diocèſe pendant la vacance du Siége Epiſcopal, & dont la méſintelligence étoit ſur le point d'en venir à une rupture ſcandaleuſe. Il fit enſuite quelques

excursions dans les Bourgades des Guaranis les plus proches de la Ville, & il y gagna tellement l'affection de ces Indiens, qu'à son retour à l'Assomption, chacun s'empressa à lui donner des marques de la plus haute estime, & de la confiance la plus sincere. Alors la Noblesse & le Magistrat, faisant réflexion que six ou sept Religieux, qui avoient eu à-peine le tems de se montrer dans ces Provinces, les avoient presque rendues méconnoissables, par rapport à la Religion & aux bonnes mœurs, & jugeant par-là qu'il n'y avoit rien, qu'on ne pût se promettre de leur zele, & de l'ascendant que Dieu leur avoit donné sur les esprits, crurent que pour s'assurer de ne jamais manquer d'Ouvriers si estimables, il falloit leur donner un établissement solide dans la Capitale. 1593.

Après qu'on en eut déliberé à leur insu, la résolution fut prise d'en écrire au Roi, au Général de la Compagnie, & au Provincial du Pérou, pour obtenir un Collége de Jésuites à l'Assomption, & des Sujets qui en pussent remplir les charges. On fit plus; car, comme on ne doutoit point que les réponses ne fussent favorables, on commença par acheter, des deniers publics, un emplacement pour y établir une Maison & une Eglise; & le Pere Romero, malgré ses répugnances pour un Etablissement qu'il croïoit prématuré, ne put se défendre de l'accepter, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique & de son Général. On mit aussitôt la main à l'œuvre; tous voulurent y travailler, jusqu'aux Dames; on n'y épar-

1594-95.

gna rien, quoi que le Supérieur pût faire pour moderer la dépense. On répondit à ses représentations, que c'étoit pour Jesus-Christ que l'on travailloit ; & par conséquent qu'on ne devoit pas craindre d'en faire trop. Enfin en 1595 la Maison fut achevée ; & quoique l'Eglise ne le fût pas encore, le Saint-Sacrement y fut placé d'une maniere convenable & décente.

Etat de la Religion dans le Guayra.

Ce qui attachoit surtout alors les Espagnols aux Jésuites, étoit de voir avec quelle facilité ils manioient les esprits des Indiens les plus sauvages, & au milieu desquels on ne se croïoit jamais bien en sûreté. Les Indiens de leur côté se flattoient que les Espagnols se laisseroient persuader, par des Hommes pour qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur. L'intérêt de ceux-ci le demandoit, & l'expérience du passé devoit les avoir convaincus qu'ils ne s'établiroient jamais solidement parmi tant de Nations jalouses de leur liberté, qu'en leur faisant trouver des avantages réels dans la communication qu'on auroit avec eux. Mais un intérêt mal entendu leur fermoit les yeux sur cela, & ils commencerent même bientôt à ne plus regarder du même œil ceux dont ils avoient fait de si grands éloges, lesquels leur parurent s'interesser trop vivement pour les Naturels du Païs ; sans considérer que c'étoit uniquement par cette conduite que ces Peres étoient venus à bout de faire en plus d'une occasion tomber les armes des mains à leurs plus dangereux Ennemis.

Tandis que ces choses se passoient dans

cette Province, le Pere de Monroy étoit enfin entré dans le Païs des Omaguacas avec un Frere Jésuite, nommé Jean de Tolede. Ils furent assez bien reçus de ces Barbares, & n'eurent pas beaucoup de peine à s'en faire écouter. Cinq de leurs Bourgades demanderent même bientôt à être instruites; & en très peu de tems six cents personnes se présenterent pour recevoir le Baptême. Quelques Particuliers voulurent arrêter ce progrès; mais deux ou trois exemples de terreur, ménagés par la Providence sur les plus rebelles à la Grace, acheverent de lever tous les obstacles qu'on tâchoit d'opposer à l'œuvre de Dieu; & le Missionnaire, que son Cathéchiste secondoit fort bien, ne pouvoit plus suffire au grand nombre d'Infideles qui vouloient être instruits. Il ne restoit plus, pour établir le regne de Jesus-Christ sur cette Nation, que de réduire un de ses Chefs, nommé Pikipicon, lequel étoit furieux contre les Espagnols, & leur avoit bien rendu au double tout le mal qu'il prétendoit en avoir reçu.

1594-95.

Succès du P. de Monroy chez les Omaguacas.

Il avoit été baptisé dans son enfance, mais il avoit souillé la pureté de son Baptême par tous les crimes, dont est capable un Barbare livré à ses passions, possedé du desir de se venger de ceux qu'il regardoit comme ses Tyrans, & animé par toute la haine, que l'Ennemi du salut des Hommes peut inspirer pour la vraie Religion. Partout où sa fureur l'avoit conduit, il avoit massacré les Prêtres, brûlé les Eglises, & ravagé les Habitations Espagnoles. Ce terrible Cacique parut au Pere de Monroy une

Il entreprend la conversion d'un de leurs Caciques: belle action du Missionnaire.

1594-95. conquête nécessaire pour achever de réduire les Omaguacas sous le joug de Jesus-Christ; & armé de toute la confiance que ce divin Sauveur a tant recommandée aux Prédicateurs de son Evangile, il alla seul le trouver. Il lui dit en l'abordant, que l'intérêt qu'il prenoit à son véritable bonheur, l'avoit fait passer par-dessus la crainte d'une mort presque certaine, pour essaïer de l'engager à se le procurer. » Mais tu n'auras pas beau» coup d'honneur, ajoûta-t-il, à faire » mourir un Homme désarmé. Si, contre » mon attente, tu veux bien m'écouter, tout » le fruit de notre entretien sera pour toi; » & si je meurs de ta main, une Couronne » immortelle m'attend dans le Ciel.

Il fait la paix entre ces Barbares & les Espagnols.

Piltipicon fut d'abord plus étonné que touché de ce discours; mais la surprise suspendit en lui toute sa férocité. Il présenta même au Pere de Monroy d'une espece de boisson, que les Femmes du Païs font avec du Maïz, après l'avoir pilé entre leurs dents. Quelque dégoutant que fût ce breuvage, le Missionnaire en but un peu : il demanda ensuite la permission de pénétrer plus avant dans le Pais, pour y prêcher Jesus-Christ, & quelques provisions pour ce voïage. Tout cela lui fut accordé de bonne grace. Il trouva partout la même docilité qu'il avoit éprouvée jusques-là, & il en profita avec le même succès. Il retourna ensuite vers Piltipicon, & sut si bien manier son esprit, qu'il l'engagea à faire la paix avec les Espagnols. Il convint avec lui des conditions, & les porta au Gouverneur du Tucuman, qui les agréa & les signa.

La joie fut grande dans toute la Province à cette nouvelle ; mais il manquoit à celle du Missionnaire une chose, qui le rendoit insensible à tous les éloges & les remercîmens qu'on lui faisoit partout ; il avoit presque perdu l'espérance de reconcilier le Cacique avec Dieu, & l'obstination de cet Apostat formoit un grand obstacle à la conversion entiere de sa Nation. Il courut même quelque tems après un bruit, que Piltipicon ne tenoit aucun compte de la paix qu'il avoit jurée, & qu'il s'étoit ligué avec un autre Cacique, déserteur comme lui de la Religion Chrétienne, pour ruiner une troisieme fois la Ville de Jujuy. Cela se disoit sans fondement ; toutefois le Commandant de Jujuy crut devoir prendre ses sûretés, & aïant trouvé le secret d'attirer les deux Caciques dans sa Place, il les y retint Prisonniers.

1596.

Elle est sur le point d'être rompue.

Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Omaguacas irréconciliables avec les Espagnols ; mais le Pere Agnasco, qui par bonheur se trouva alors à Jujuy, & le Pere de Monroy, qui sur la nouvelle de ce qui se passoit y accourut, réparerent tout le mal : les deux Prisonniers furent élargis ; toute la Ville les caressa beaucoup ; on traita ensuite de bonne foi de part & d'autre ; l'accommodement se fit par la conversion sincere des deux Caciques, & toute la Nation suivit bientôt leur exemple. Alors les deux Missionnaires crurent qu'il falloit la tirer du Canton où elle étoit, parcequ'on ne pouvoit pas esperer qu'elle y fût long-tems à l'abri de la séduction, de la

Conversion de toute la Nation.

1596.

part de ses Voisins, & ils n'eurent pas autant de peine, qu'ils l'avoient cru, à l'y faire consentir. Ils la rapprocherent du Tucuman, & elle fut mise sous la direction d'un Ecclésiastique zélé, qui entendoit fort bien la Langue qui lui est propre.

Le dernier Prince de la Maison des Incas meurt Chrétien.

Il y a bien de l'apparence que ce qui empêcha le Pere de Monroy de cultiver cette nouvelle Eglise, qui lui avoit tant coûté à former, fut la perte, que fit alors la Mission du Paraguay, d'un Missionnaire, que lui-seul étoit en état de remplacer. Le grand âge du Pere Barsena, ses infirmités, qui augmentoient tous les jours, & l'impossibilité d'obtenir de lui qu'il se ménageât plus qu'il ne faisoit, avoient obligé son Provincial de lui envoïer un ordre absolu de se rendre à Cuzco. Il obéit, & le fruit de son obéïssance fut une conquête, qui n'abregea point ses jours, & qui couronna bien glorieusement une aussi belle vie que la sienne. Le dernier Prince qui restoit de la Maison des Incas, Souverains du Pérou, y étoit malade, lorsque le Pere Barsena y arriva; il lui rendit visite, lui parla du Dieu des Chrétiens avec cette onction, qui avoit toujours donné tant d'efficacité à ses paroles, le gagna, & l'instruisit; & peu de tems après qu'il l'eut baptisé, il eut la consolation de le voir mourir entre ses bras, remerciant Dieu de l'avoir mis en état de recevoir dans le Ciel une Couronne, au prix de laquelle il regardoit comme bien peu digne d'être regrettée, celle que les Espagnols avoient ravie à ses Peres. Le Pere Barsena le suivit bientôt à la gloire, &

Mort de deux Missionnaires.

deux ans après le Pere Salonio mourut à l'Assomption, victime de la charité. 1599.

Ces pertes furent bientôt remplacées : mais à mesure que les Ouvriers Evangéliques se multiplioient dans ces Provinces, les besoins y croissoient aussi. Le Guayra s'ouvroit de plus en plus à l'Evangile, par le zele infatigable des Peres Filds & de Ortega, qui depuis huit ans comptoient presque tous leurs jours par des trouppes d'Infideles, qu'ils faisoient entrer dans le Bercail du souverain Pasteur des Ames. Il est vrai que ce qu'il leur en coûtoit de travaux paroît au-dessus des forces humaines, & que les seuls voïages, qu'ils étoient souvent obligés de faire pour courir après les Infideles, étoient bien capables de ralentir un zele moins ardent, que celui dont ils étoient animés. J'en ai devant les yeux des Relations envoïées au Général de la Compagnie par un Homme très digne de foi, & dont j'aurai bientôt occasion de parler (1). Je me contenterai d'en rapporter ici un trait.

Avanture singuliere du P. de Ortega.

Le Pere de Ortega traversoit, avec une trouppe de Néophytes, une Plaine qui séparoit deux Rivieres, dont l'une se décharge dans le Paraguay, & l'autre dans le Parana. Elles s'enflerent tout-à-coup l'une & l'autre d'une maniere si excessive, que toute la Plaine parut subitement comme une vaste Mer; & rien, dit-on, n'est plus ordinaire dans ce Païs-là, que ces grandes & subites inondations, qui n'ont rien de reglé, & qu'on ne sauroit prévoir. Le Missionnaire ne fut pas fort étonné de celle-ci, & il crut

(1) Le Pere Mastrilli.

1596. qu'il en seroit quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme il lui étoit arrivé plus d'une fois; mais il perdit bientôt terre, & fut contraint, pour sauver sa vie, de monter sur un Arbre. Les Néophytes, qui l'accompagnoient, en firent de même; mais n'aïant pas eu la précaution de choisir les plus grands Arbres, l'eau les gagna en très peu de tems. Le Pere plus prévoïant, ou plus heureux, étoit en sûreté avec son Catéchiste sur le sien; mais les cris des autres, qui cherchoient à s'attacher aux plus hautes branches, & qui étoient épuisés de fatigues, lui perçoient le cœur.

L'inondation croissoit toujours, & comme les Voïageurs n'avoient aucunes provisions, ils se voïoient dans un danger manifeste, ou de mourir de faim, ou de tomber dans l'eau, de foiblesse, & d'y être submergés. Tandis que le Missionnaire faisoit ces tristes réflexions, il survint une pluie accompagnée de Tonnerres & d'un vent impétueux, qui augmenterent encore l'horreur d'une pareille situation; outre que les Tigres, les Lions, & quantité d'autres Bêtes féroces que le débordement avoit aussi surprises, les Serpens mêmes & les Viperes entraînés par les eaux, en couvroient la surface. Enfin un de ces Reptiles, d'une grandeur énorme, s'attacha à une des branches de l'arbre, sur lequel étoit le Pere de Ortega, qui s'attendoit d'en être bientôt dévoré, lorsque le poids de cet Animal aïant cassé la branche, il retomba dans l'eau, & tourna ensuite d'un autre côté.

Il y avoit déja plus de deux jours, que

les Voïageurs se trouvoient ainsi entre la vie & la mort : la tempête ne se calmoit point, l'eau croissoit même toujours, lorsque vers le milieu de la nuit, le Missionnaire apperçut à la lueur des éclairs, un de ses Indiens, qui venoit à lui à la nage. Cet Homme, qui n'avoit pas non plus d'autre clarté pour se guider, dès qu'il se crut assez proche du Pere pour s'en faire entendre, lui cria que trois Catéchumenes & trois Chrétiens étoient près d'expirer, & demandoient les uns le Baptême, & les autres l'absolution. L'Homme Apostolique ne délibera point; il commença par lier le mieux qu'il put son Catechiste, qui n'avoit plus la force de se soutenir, puis il le confessa, ensuite il se jetta dans l'eau pour suivre l'Indien qui l'appelloit, & malgré les vagues, & les branches d'arbres, la plûpart hérissées d'épines, dont une lui perça la cuisse de part en part, il arriva auprès des Catéchumenes, qui ne se soutenoient plus que par les bras à des branches : il les baptisa, & un moment après il les vit tomber dans l'eau, où il ne put empêcher qu'ils ne se noïassent. 1599.

Il alla ensuite vers les trois Néophytes, auxquels il donna l'absolution, après leur avoir fait faire les Actes nécessaires, & dont deux périrent presqu'aussitôt. Il retourna à son arbre, & y arriva fort à propos pour son Catéchiste, qui avoit déja de l'eau jusqu'au cou. Il le délia, & l'aida à monter sur une branche plus haute. L'eau commença le soir du même jour à baisser, & dès que le Pere put mettre le pied sur la terre, il voulut visiter les Indiens, qu'il

1599.

avoit laissés en vie ; mais sa cuisse, où l'épine étoit restée, se trouva si fort enflée, qu'il fut contraint de s'arrêter, dès qu'il eut fait quelques pas ; il fallut ensuite le porter jusqu'à Villarica pour y être pansé : c'étoit trop tard pour être bien guéri, & pendant vingt-deux ans, qu'il vécut encore, sa plaie, qu'on n'avoit jamais pu fermer entiérement, ne cessa point de lui causer de grandes douleurs. Il reprit cependant bientôt ses fonctions ; & peu de tems après, lui & son Collégue furent rappellés à l'Assomption, où le Pere Lorençana, qui y étoit resté seul, ne pouvoit plus suffire au travail, dont il étoit surchargé.

Etablissement des Jésuites à Cordoue.

Tandis que ces choses se passoient dans cette Province, le Pere Romero faisoit à Santafé, où il passa dix-huit mois entiers, des fruits merveilleux auprès des Espagnols & des Indiens ; & les premiers écrivirent au Provincial des Jésuites du Pérou, pour lui offrir une Maison dans leur Ville ; mais, quoique l'année suivante il fût arrivé de ce Roïaume un nouveau renfort de Missionnaires, il ne fut pas possible d'en fixer un seul à Santafé. Le Supérieur, qui s'étoit rendu au Tucuman pour recevoir cette nouvelle recrue, se chargea de faire, avec le Pere Jean Dario, Italien, & le Frere Jean Rodriguez, une Mission dans la Ville de Cordoue. Il y avoit cependant été reçu d'abord assez froidement, parcequ'on y avoit pris quelque ombrage des Jésuites ; mais à-peine la Mission fut-elle commencée, qu'on lui offrit une Maison & une Chapelle dans un emplacement fort commode ;

Peu de tems après le Magiſtrat voïant que la Chapelle ne pouvoit pas contenir le monde qui y abordoit, fit tracer le plan d'une grande Egliſe, & auſſitôt après travailler aux fondemens. 1599.

En attendant qu'elle fût achevée, le Supérieur alla avec ſes deux Compagnons viſiter les Indiens que les Peres de Ortega & Barſena avoient inſtruits de nos Myſteres, & qui depuis leur départ étoient demeurés ſans preſqu'aucuns ſecours ſpirituels. Ils eurent la conſolation d'y trouver des Néophytes, qui avoient conſervé l'innocence de leur Baptême, & qui ſoupiroient après le retour de leurs Peres en Jeſus-Chriſt; ils en furent reçus avec des tranſports de joie, qui leur tirerent les larmes des yeux. Ils leur dirent qu'on bâtiſſoit à Cordoue une grande Egliſe, où ils pourroient venir, quand on n'auroit pas de Paſteurs à leur envoïer; & ſur le champ ils s'offrirent à y tranſporter tous les matériaux néceſſaires. Leur offre fut acceptée, & l'Egliſe fut achevée en peu de tems.

Le Pere Romero de retour dans cette Ville ne s'y arrêta preſque point, & en partit avec le Pere de Monroy pour aller porter la lumiere de l'Evangile aux *Diaguites*, qui ſont preſque à l'extrêmité méridionale du Tucuman. Ces Indiens, moins adonnés à l'ivrognerie, que leurs Voiſins, étoient fort prévenus en faveur des Jéſuites, dont on leur avoit dit entr'autres choſes, qu'ils s'oppoſoient de tout leur pouvoir à ce qu'on les maltraitât; & cet heureux préjugé avoit fait eſperer à un Gentilhomme Eſpagnol, 1600.

Miſſionnaires aux Diaguites.

1600. nommé Jean de Abreu, établi à Cordoue, & dont le Pere avoit été Gouverneur du Tucuman, que s'il paroissoit chez eux avec les Peres de la Compagnie, il lui seroit facile de les apprivoiser. Les Missionnaires de leur côté, qui ne savoient pas bien la Langue de cette Nation, ni le chemin qui conduisoit chez elle, furent charmés de trouver dans un Homme de cette considération un Guide & un Interprete, qui pût faire respecter leur Ministere.

1601. Ils y eurent d'abord véritablement tout le succès qu'ils pouvoient desirer, ils parcoururent une bonne partie de ce Canton, & furent partout écoutés avec plaisir. Une seule Bourgade, où ils avoient été reçus à bras ouverts, pensa être leur tombeau. Le Soir du jour même de cette réception, une trouppe de ces Barbares parut dans l'équipage, où ils ont accoutumé de se mettre quand ils se préparent à une execution sanglante, & s'approcherent d'eux avec un air farouche & menaçant. Le Pere Romero alla à leur rencontre, & avec cette assurance, que donne le mépris de la mort, leur commanda d'un ton d'autorité de rendre au vrai Dieu, qu'il venoit leur faire connoître, l'hommage que lui doivent tous les Hommes, qui sont ses Créatures. A ces mots, il fut interrompu par un de ces Furieux, qui lui dit fierement qu'il ne souffriroit pas que les Diaguites se deshonorassent, en se découvrant la tête, comme faisoient les Espagnols, quand ils prioient leur Dieu; & que lui & les siens vouloient continuer de vivre à leur mode & selon leurs ancien-

Ils courent un grand risque.

nes coutumes. Il se retira en achevant ces mots, laissant les Missionnaires & leur Conducteur dans la crainte d'un soulevement général, dont ils ne voïoient pas comment ils pouvoient éviter d'être les Victimes. Mais aïant passé la meilleure partie de la nuit en prieres, ils furent agréablement surpris le lendemain de voir le même Homme, qui leur avoit parlé la veille avec tant de hauteur, venir leur faire des excuses, & ajoûter qu'une liqueur, qu'il n'avoit pas accoutumé de boire, lui avoit troublé la raison, & que lui & tous les siens répareroient avec usure par leur docilité, la faute qu'ils avoient commise.

1601.

Religion de ces Indiens: conversions nombreuses.

Il tint parole, & plus de mille Diaguites se convertirent dans cette Bourgade. La récolte fut encore plus abondante dans quatre autres plus éloignées. Il n'y resta pas un seul Idolâtre. Ces Indiens adoroient le Soleil, & lui consacroient des plumes d'Oiseaux, qu'ils rapportoient ensuite dans leurs Cabanes, & qu'ils arrosoient de tems en tems avec le sang des Animaux. Ils croïoient que les Ames de leurs Caciques étoient au sortir de leurs corps changées en Planettes; & celles des Particuliers, en Etoiles. Ils avoient des Temples dédiés à l'Astre du jour; ils les démolirent au premier ordre que leur en donna le Pere Romero, & planterent des Croix sur leurs ruines : mais une démarche précipitée du Lieutenant de Roi de Salta, pensa ruiner en un moment de si belles esperances.

Cet Officier, qui avoit apparemment reçu du Gouverneur de la Province une Com-

1601.

Indiscrétion d'un Officier, & ce qui en arrive.

mission générale d'engager les Indiens qui se convertissoient, à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, aïant appris ce qui se passoit chez les Diaguites, se persuada qu'il ne trouveroit aucune difficulté à les faire consentir à tout ce qu'il leur prescriroit au nom & pour le service de Sa Majesté, & leur envoïa un ordre de faire partir pour Salta un nombre d'Ouvriers, qu'il leur marqua. Cette maniere d'agir les surprit, & les irrita. » La Religion, qu'on » vient de nous prêcher, s'écrierent-ils, » n'est donc qu'un piége qu'on a tendu à » notre liberté, & les Espagnols n'ont ac- » compagné leurs Docteurs, que pour re- » connoître notre Païs, & voir comment » ils pourront s'en emparer. Ne souffrons » pas qu'on nous soumette ainsi à un dur » esclavage, & commençons par faire » main-basse sur tous ces Etrangers, que » nous ne pouvons plus regarder que com- » me des Séducteurs & des Perfides.

Ils s'étoient déja mis en devoir d'exécuter cette résolution, lorsqu'un Vieillard accrédité dans la Bourgade, où ceci se passoit, & où étoient alors les Missionnaires, représenta à ces Esprits échauffés qu'il ne falloit pas aller si vîte, que les Peres étoient fort considérés des Espagnols, & que quand ceux-ci ne les vengeroient pas, le Dieu, dont ils étoient les Ministres, ne laisseroit peut-être pas leur mort impunie. Ce discours arrêta les plus animés, & donna aux Missionnaires le moïen de faire entendre raison à tous. Ils assurerent à ce Peuple que l'Officier seroit certainement désavoué; & cette

assurance, non-seulement le calma, mais l'engagea même à leur faire des excuses de son emportement, qu'il falloit, dit-il, pardonner à la crainte de perdre sa liberté, le seul bien dont il fût jaloux. Le Pere Romero de son côté lui promit de ne pas souffrir qu'on abusât de la Religion pour le réduire en servitude; il ajouta qu'il savoit sur cela les intentions du Roi, son Souverain, & de ceux qui commandoient en son nom au Tucuman; & que tant qu'il demeureroit dans ce Païs, les Diaguites n'avoient rien à craindre de la part des Espagnols.

1601.

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Il eut en même tems avis que dans une autre Bourgade sa mort & celle de ses Compagnons étoit résolue; & toute réflexions faites, il jugea qu'ils devoient s'absenter pour quelque tems. Ils partirent donc pour Cordoue, avec promesse de revenir incessamment, & d'apporter avec eux des preuves certaines de ce qu'il avoit dit. Mais aïant été avertis, comme ils étoient déja en chemin, qu'un Cacique Catéchumene étoit à l'extrêmité, ils ne balancerent pas à se transporter chez lui, quoiqu'ils eussent de bonnes raisons pour croire qu'ils seroient poursuivis. Dieu bénit leur zele & leur courage: leur soupçon n'étoit que trop fondé; mais ce qui devoit naturellement les livrer à leurs Ennemis, fut ce qui leur fit éviter le danger, auquel ils s'exposoient. Le Pere Romero baptisa le Cacique, qu'il eut la consolation de voir mourir en Prédestiné; & tandis qu'il assuroit ainsi le salut de cette Ame, au risque de sa vie, ceux qui le cherchoient pour le massa-

1602. crer avec ses Compagnons, ne les trouvant pôint sur le chemin qu'on leur avoit vû prendre, desespererent de les joindre, & retournerent sur leurs pas.

Réglement entre les Jésuites sur la maniere de se comporter au Paraguay.

Dès que les Peres furent arrivés à Cordoue, le Pere Romero écrivit à l'Evêque du Tucuman, pour lui rendre compte de sa Mission, & de la disposition où il avoit laissé les Diaguites; il lui apprit en même tems qu'un Visiteur de sa Compagnie lui aïant envoïé un ordre de se rendre à Salta, il ne pourroit peut-être pas tenir à ces Indiens la parole qu'il leur avoit donnée de retourner chez eux, ni même de leur envoïer sitôt un Missionnaire, & le pria de suppléer à leur défaut, par quelqu'un de ses Ecclésiastiques. Mais le Prélat n'en trouva aucun, dont il pût se passer, ou qui voulût se mettre à la discretion de ce Peuple, dans la disposition où l'on savoit qu'il étoit; & cette Eglise naissante fut trop long-tems dénuée de Pasteur, pour se soutenir dans l'état où on l'avoit laissée.

Le Pere Etienne Paez, c'étoit le nom du Visiteur, avoit une Commission de son Général pour toutes les Maisons que sa Compagnie avoit au Pérou, & pour toutes celles des Provinces voisines, qui en dépendoient, comme étoit alors le Paraguay. Il s'en étoit déja acquité au Pérou même, d'où il étoit passé au Tucuman; & arrivé à Salta, il y manda tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette Province & dans celle de Rio de la Plata, laquelle comprenoit encore celle qui en a été séparée depuis, sous le nom de Province de Pa-

1602.

raguay. Après qu'il les eut tous entretenus en particulier, il les assembla pour regler de concert avec eux la conduite uniforme, qu'on devoit tenir en prêchant l'Evangile à tant de Nations dispersées, du moins autant qu'il seroit possible, eu égard à la situation des lieux, & aux circonstances où l'on se trouveroit.

Il dit d'abord qu'il ne pouvoit approuver ces Missions ambulantes, ni ces courses continuelles d'une extrêmité de ces Provinces à l'autre, & qu'elles lui paroissoient sujettes à de grands inconvéniens. Il parla du peu de fond qu'il y avoit à faire, selon lui, sur des conversions rapides, qui sont le fruit d'un premier mouvement, & qu'on ne peut guere qu'ébaucher, dans le peu de tems qu'on y emploie; qu'on en avoit un exemple bien frappant dans le Saint Pere François Solano, qui vivoit encore, & qui après avoir parcouru tout le Tucuman & une grande partie du Chaco, où il avoit converti un grand nombre d'Infideles, n'aïant fait aucun Etablissement fixe, n'avoit laissé que de foibles traces de son Apostolat. Il fit observer qu'il en étoit encore du grain de la parole, comme de celui que l'on jette en terre, qu'il ne suffisoit pas de le semer; mais que pour le faire germer, il falloit encore se donner beaucoup d'autres soins, & les continuer jusqu'à la moisson.

Tous ceux à qui ce discours s'adressoit, pensoient pour le fond comme le Visiteur; mais ils lui representerent qu'ils n'avoient pu se dispenser d'aller où les Evêques, & les Vicaires généraux, qui gouvernoient les

1602. Diocèses pendant les vacances des Siéges ; avoient souhaité qu'ils allassent ; que leurs courses n'avoient point été inutiles pour arriver au but qu'ils se proposoient ; qu'ils y avoient acquis une connoissance nécessaire du Païs & du caractere des différentes Nations, auxquelles ils devoient annoncer l'Evangile ; que Dieu a ses desseins dans ces Expéditions passageres ; que les Hommes Apostoliques sont quelquefois inspirés de passer rapidement d'une Province à l'autre, comme ces nuées volantes auxquelles le Prophete Isaïe les compare (1) ; qu'ils convenoient cependant avec lui, qu'il étoit à propos de prendre des mesures pour se mettre en état de faire quelque chose de plus durable, & qu'on s'étoit déja fixé en plusieurs endroits ; mais qu'il ne falloit pas renoncer absolument à des excursions, qui sont dans l'ordre de la Providence pour le salut de plusieurs Prédestinés, qui y est souvent attaché, & que telles ont été celles du Pere François Solano, que Dieu avoit autorisées d'un grand nombre de miracles. Chacun proposa ensuite ses vûes sur ce qu'il y avoit de mieux à faire, dans la situation où se trouvoit alors le vaste Païs, où ils avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne sur les ruines de l'Idolâtrie.

Projet du Visiteur jugé impraticable.

Sur ces entrefaites le Visiteur reçut des Lettres de plusieurs Villes du Tucuman, qui lui apprirent que le bruit couroit dans cette Province, que l'unique motif de son voïage étoit de ramener au Pérou tous les Jésuites qu'il avoit assemblés à Salta ; mais

(1) *Qui sunt isti, qui ut nubes volant ?* Isaïas, 60 7.

il répondit que quand il auroit eu ce dessein, ce qui n'étoit pas, ce qu'il voïoit de ses yeux l'auroit déja obligé d'y renoncer. Il s'appliqua ensuite à dresser quelques Réglemens, dont le principal fut d'abord jugé absolument impraticable : c'étoit de laisser aux Jésuites de la Province du Bresil tout le Païs qui est à l'Orient du Paraguay & de Rio de la Plata, par la raison que cette Province étoit bien plus à portée & plus en état que le Pérou d'y envoïer des Missionnaires, qui y viendroient déja instruits de la Langue qui y a le plus de cours. Ce projet n'eut pas plutôt transpiré au Tucuman, qu'il y fût généralement approuvé, & que la plûpart des Villes de cette Province écrivirent au Général de la Compagnie pour lui offrir des Colléges, qu'elles se chargeoient de fonder. 1602.

Il n'en fut pas de même à l'Assomption, où le départ des Jésuites qui y étoient, pour se rendre à Salta, avoit excité des mouvemens divers. Tous avoient cru qu'ils étoient partis pour ne plus revenir ; quelques-uns avoient témoigné par leurs regrets & par leurs larmes, combien ils étoient sensibles à cette perte ; mais le plus grand nombre marqua son ressentiment par des invectives, dont la façon de vivre & toute la conduite de ces Religieux auroient dû les mettre à couvert. Ils publierent que ce nouvel Institut ne se plaisoit pas dans les Colonies pauvres, & ne pouvoit se fixer que dans les Païs opulens ou que le voisinage du Pérou mettoit à portée de le devenir ; que si le zele du salut des Ames étoit bien pur

1602. parmi les Jésuites, ils ne renonceroient pas à une Province, où ils pouvoient trouver autant & plus que dans aucune autre de quoi l'exercer avec fruit, & où l'on n'avoit rien omis pour leur donner des preuves de la plus parfaite confiance; qu'au reste, l'espérance dont on amusoit les Habitans de l'Assomption, de leur envoïer des Jésuites Portugais, ne pouvoit être qu'une pure défaite, n'y aïant aucune apparence que le Conseil roïal des Indes consentît à introduire dans les États de Sa Majesté Catholique des Missionnaires qui neseroient pas ses Sujets naturels, ni que la Cour de Lisbonne se chargeât d'en fournir à un Païs, qui n'appartenoit pas à la Couronne de Portugal.

Le Pere de Ortega dans les Prisons du Saint Office.

Il y a bien de l'apparence que le Pere Paez n'avoit pas assez fait réflexion à ces difficultés, qui devoient néanmoins se présenter d'abord à son esprit. Cependant il ne se rendit pas même aux premieres remontrances qu'on lui fit sur cela; mais comme il ne fit aucune démarche pour l'exécution de son projet, on eut tout le tems de lui en faire voir les inconvéniens & les suites. D'autre part, le Pere de Lorençana n'étoit apparemment pas encore instruit de tout le mauvais effet qu'avoit produit à l'Assomption son départ de cette Ville, avec celui du P. de Ortega; mais il étoit occupé à Salta d'une affaire qui l'inquiétoit beaucoup plus: son Compagnon venoit de recevoir un ordre de se rendre incessamment à Lima, pour se sister au Tribunal de la suprême Inquisition du Pérou.

1602.

Quoiqu'un voïage de trois cents lieues, que le Pere de Ortega venoit de faire, parcequ'il avoit été obligé pour aller à Salta de descendre le Fleuve jusqu'à Santafé, eût extrêmement augmenté ses douleurs, & qu'il lui en restât encore cinq cents à faire pour arriver à Lima, il partit sans délai; & ni sa prompte obéissance, ni la considération de ses travaux apostoliques au Bresil & au Paraguay, n'empêcherent point qu'à son arrivée dans la Capitale du Pérou, il ne fût renfermé dans la Prison du Saint Office. L'étonnement fut extrême dans tous les lieux où il étoit connu, lorsqu'on y apprit cette nouvelle; & personne ne put imaginer qu'un Homme, à qui on avoit vû faire des actions si héroïques dans l'exercice de son Ministere, en faveur duquel le Ciel s'étoit déclaré par plus d'un Miracle, eût mérité qu'on le traitât en Criminel, sur-tout dans l'état d'infirmité où il étoit. Lui-même ne pouvoit deviner de quoi il étoit accusé. Mais d'autre part l'intégrité du Tribunal, qui usoit envers lui d'une si grande rigueur, ne permit pas de le condamner; & le silence que le Serviteur de Dieu gardoit dans une situation si humiliante, suspendoit le jugement du Public, qui avoit eu bien de la peine à le croire coupable, & qui n'osoit assurer qu'il fût innocent.

De quoi il étoit accusé & sa justification.

Il demeura cinq mois en prison, sans qu'on lui parlât de rien, parcequ'on attendoit toujours qu'il avouât son crime; & comme sa conscience ne lui en reprochoit aucun, il crut n'avoir point d'autre

1602. parti à prendre, que d'attendre en silence; & avec la plus parfaite résignation, ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de lui. Au bout de ce tems-là, ses Supérieurs obtinrent qu'il fût remis entre leurs mains, sous condition de le représenter dès qu'ils en recevroient l'ordre, & de ne lui permettre, ni de sortir de la Maison, ni de voir personne de dehors, ni de dire la Messe, & il passa encore deux ans dans cet état. Enfin, le Saint Office reçut du Paraguay un Acte qui le justifioit pleinement. C'étoit la rétractation faite juridiquement, & devant plusieurs Témoins qui l'avoient signée, d'un Habitant de Villarica, qui l'avoit accusé d'avoit révélé sa Confession, & qui se trouvant au lit de la mort, déclaroit que c'étoit une pure calomnie; ajoûtant que la fermeté du saint Homme à ne vouloir pas l'absoudre, ou à exiger trop de lui, & dont il connoissoit trop tard la justice & la sagesse, l'avoit porté à s'en venger par une accusation si atroce.

Le Président du Tribunal de l'Inquisition n'eut pas plutôt reçu cet Ecrit, qu'il déclara de la maniere la plus solemnelle, l'innocence de l'Accusé, & le rétablit dans tous ses droits. Toute la Ville de Lima prit part à la joie que causoit aux Jésuites un si heureux dénouement, & tout retentit des louanges d'un Homme, qui après avoir combattu si glorieusement l'Hérésie, le Libertinage & l'Idolâtrie, triomphoit de la Calomnie d'une maniere d'autant plus éclatante, qu'il n'avoit jamais paru plus Saint, que tandis qu'il étoit traité en Cri-

minel. Dom Gaſpar de Zuñiga & Azevedo, Comte de Monterey, Viceroi du Perou, comprit qu'un ſi grand Religieux étoit l'Homme qu'il cherchoit pour l'envoïer à des Chiriguanes, qui depuis peu avoient témoigné vouloir ſincerement embraſſer le Chriſtianiſme, & dont la converſion importoit extrêmement à la tranquillité du Tucuman, & même à celle du Pérou. 1602.

Mais nous avons déja dit qu'il falloit un miracle pour réduire ces Barbares ſous le joug de l'Evangile; & le Seigneur n'a pas encore jugé à propos de le faire en faveur de cette Nation également perfide & féroce, qui ne faiſoit jamais ſemblant de ſe réconcilier avec les Eſpagnols, en leur demandant des Miſſionnaires, que quand la guerre lui devenoit onéreuſe, ou pour détourner quelque orage qui la menaçoit; & l'expérience n'avoit pas encore appris le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur ſes promeſſes & ſur ſes avances. Cependant, comme les Miſſionnaires, qui s'en défioient plus que perſonne, parcequ'ils les connoiſſoient mieux, ont toujours cru qu'il leur convenoit de ſe prêter à toutes les invitations qu'on leur faiſoit pour eſſaïer de les gagner à Jeſus-Chriſt, ſeul moïen de pouvoir les réconcilier ſincerement avec les Eſpagnols, & qui, n'ignorant point qu'il y a des momens marqués par la Providence pour triompher des cœurs les plus rebelles à la Grace, qui ne ſont connus que de lui ſeul, ne doivent point s'expoſer à les manquer, le Pere de Ortega n'eut garde de ſe refuſer à ce que

Il eſt chargé d'une Miſſion chez les Chiriguanes, qui ne réuſſit pas.

1602. le Viceroi souhaitoit de lui. Il embrassa même avec joie une occasion, qui lui faisoit esperer de mourir dans l'exercice de la vie Apostolique, à laquelle il s'étoit consacré dès sa jeunesse, & peut-être même de la terminer par le martyre.

Sa mort. Il partit en 1601 pour la Cordilliere Chiriguane avec le Pere Jérôme de Villarnao, & ils y furent assez bien reçus; mais ils ne tarderent pas à s'appercevoir que ces Barbares ne pensoient à rien moins qu'à embrasser notre sainte Religion. Ils n'omirent pourtant rien pour les y engager; & pendant deux années entieres ils mirent en œuvre tout ce que le zele le plus ardent, & la plus industrieuse charité, purent leur suggerer pour amollir ces cœurs endurcis. Enfin ils reconnurent avec douleur que le jour du salut n'étoit pas encore venu pour eux. Alors la santé du Pere Ortega se trouvant tout-à-fait ruinée, son Compagnon reçut un ordre de le conduire à la Plata, où il mourut en 1622, dans une extrême vieillesse.

Tentatives des PP. de St. François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès. Pour finir cette digression, & ne pas revenir sitôt aux Chiriguanes, qui interromproient trop souvent le fil de cette Histoire, j'ajoûterai ici qu'après que les deux Missionnaires Jésuites furent sortis de la Cordilliere, quelques Religieux de Saint François voulurent éprouver s'ils ne seroient pas plus heureux, que ces Peres ne l'avoient été. Le Pere Augustin Fabio, accompagné d'un Frere Convers, entra dans ces Montagnes par la Vallée de Tarija, après en avoir obtenu la permission du Viceroi,

de l'Audience roïale des Charcas & de l'Archevêque de la Plata: & la Chronique de cet Ordre, imprimée à Lima en 1650, nous apprend qu'ils y firent quelques converſions, & qu'ils y bâtirent une Egliſe; mais que, ces premiers ſuccès leur aïant fait concevoir les plus hautes eſpérances, & ne doutant preſque plus qu'ils ne réuſſiſſent à ranger toute cette Nation ſous l'étendard de la Foi, ces Barbares, pendant un voïage que le Pere Villarnao fit à la Plata, maſſacrerent quelques Eſpagnols, qui l'avoient ſuivi dans la Cordilliere, chaſſerent ſon Compagnon, & fermerent ſi bien toutes les avenues de leurs Montagnes, que le Pere Villarnao ne put jamais y rentrer. 1602.

Fin du quatrieme Livre.

PIECES

Pour servir de Preuves & d'éclairciſſemens à l'Hiſtoire du Paraguay.

RELATION DE FERNAND DE RIBERA.

1545.
Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

En la Ciudad de la Aſcenſion (1), que es en el Rio del Paraguay, de la Provincia del Rio de la Plata, à tres dias del mes de Março, año del nacimiento de nueſtro Salvador Jeſu-Chriſto de mil y quinientos y quarenta y cinco años, en preſencia de mi el Eſcrivano publico, y Teſtigos de yuſo eſcritos, eſtando dentro de la Yglesia y Monaſterio de nueſtra Señora de la Merced de Redemcion de Captivos, pareſciò

Dans la Ville de l'Aſſomption, ſituée ſur le Fleuve du Paraguay, dans la Province de Rio de la Plata, le troiſieme du mois de Mars 1545, en préſence de moi Ecrivain public, & des Témoins ci-deſſous nommés, étant dans l'Egliſe du Monaſtere de Notre-Dame de la Merci de la Rédemption des Captifs, comparut le Capitaine Fernand de Ribera, un des Conquérans de cette Province, & dit que le Seigneur D.

(1) Cet Ecrivain eſt le ſeul qui donne à l'Aſſomption le nom d'*Aſcenſion*; il le lui donne par-tout.

presente el Capitan Hernando de Ribera, Conquistador en esta Provincia, y dixò, que por quanto al tiempo que el Señor Dom Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, Governador, y Adelantado, y Capitan general desta Provincia del Rio de la Plata por su Majestad, estando en el Puerto de los Reyes, por donde la entrò à descubrir en el año passado de mil y quinientos y quarenta y tres, le embiò, y fue mandado con un Vergantin y cierta gente à descubrir por un Rio arriba, que llaman *Ygatu*, que es un braço de dos Rios muy grandes y caudalosos, el uno de los quales se llama *Yacareati*, y el otro *Yayva*, que segun Relacion de los Indios naturales vienen por entre las Poblaciones de la Tierra a dentro; y que aviendo llegado a

Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, Gouverneur, Adelantade, & Capitaine général pour Sa Majesté, dans ladite Province de Rio de la Plata, se trouvant au Port des Rois, où il étoit venu en l'année 1543 pour découvrir le Païs, il fut envoïé par ledit Seigneur, & partit sur un Brigantin avec un nombre de gens, & remonta un Riviere nommée *Ygatu*, formée par le Confluent de deux grandes Rivieres, lesquelles, suivant ce qui lui a été dit par les Indiens du Païs, se nomment l'une *Yacareati*, & l'autre *Yayva*, & arrosent des Païs fort peuplés; qu'étant arrivé chez les *Xarayès*, sur les connoissances que lui donnerent ces Indiens, aïant laissé son Brigantin en lieu de sureté, il se mit

1545. RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

los pueblos de los Indios, que se llaman los *Xarayes*, por la relacion que dellos uvò, dexando el vergantin en el Puerto à buen recaudo, se entrò con quarenta hombres por la Tierra à dentro à la ver y descubrir por vista de ojos; yendo caminando por muchos pueblos de Indios ovò y tomò de los Indios naturales de los dichos pueblos, y de otros, que de mas lexos le vinieron à ver y hablar, larga y copiosa relacion; laqual el examinò y procurò examinar y particularizar, para saber dellos la verdad, como hombre que sabe la Lengua *Cario*; por cuya interpretacion y declaracion comunicò y platicò con las dichas generaciones, y se informò de la dicha Tierra.

en marche avec quarante Hommes, pour découvrir le Païs, de ses propres yeux; qu'il rencontra sur sa route plusieurs Bourgades Indiennes, dont les Habitans, & plusieurs autres qui venoient de plus loin pour le voir & lui parler, lui donnerent de grandes lumieres sur ce qu'il cherchoit; & que comme il entendoit fort bien la Langue Carienne (qui a cours dans tout ce Païs), il examina & fit examiner avec soin tout ce qu'il put apprendre, par le moïen de ces Indiens, de ce qui regardoit ce Païs, & la vérité du rapport qu'ils lui firent.

Y porque al dicho tiempo el llevò en su compañia à Juan Valderas, Escrivano

Et que comme il avoit mené avec lui Jean Valderas, Ecrivain de Sa Majesté,

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

de Su Majestad, el qual escriviò y assentò algunas cosas del dicho descubrimiento, pero que la verdad de las cosas, riquezas, y poblaciones, y diversidades de Gentes de la dicha Tierra no las quizo dezir al dicho Juan Valderas, para que las assentasse por su mano en la dicha Relacion; ni clara, ni abiertamente las supo, ni entendio, ni el las ha dicho, ni declarado, porque al dicho tiempo fue, y era su intencion de las comunicar y dezir al dicho Señor Governador, para que luego entrasse personalmente à conquistar la Tierra, porque assi convenia al servicio de Dios y de Su Majestad: y que aviendo entrado por la Tierra ciertas jornadas, por carta y mandamiento del Señor Governador, se bolvio al Puerto

il lui fit mettre par écrit une partie des réponses que les Indiens lui faisoient; mais il ne jugea pas à propos de lui communiquer bien des choses qui concernoient les richesses du Païs, & d'autres particularités qu'il écrivit lui-même, dans le dessein de n'en faire part qu'audit Seigneur Gouverneur, parcequ'il jugeoit convenable, pour le service de Dieu & pour celui de Sa Majesté, que lui-même fit en Personne la découverte du Païs: que dans cette vue, après avoir pénétré assez avant dans l'intérieur du Païs, il étoit retourné au Port des Rois, suivant l'ordre qu'il en avoit par écrit dudit Seigneur; que l'aïant trouvé malade avec la meilleure partie de ses Trouppes, il ne lui fut pas possible

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

de los Reyes, y à causa de hallar le enfermo à el y à toda la gente, no tuvo lugar de le poder informar del descubrimiento, y darle la Relacion, que de los Naturales avia avido; y dende à pocos dias constreñido por necessidad de la enfermedad, porque la Gente no se le muriesse, se vino à esta Ciudad y Puerto de la Ascension, en laqual estando enfermo, dende à pocos dias que fue llegado, los Officiales de Su Majestad le prendieron, como es à todos notorio, por manera que no le pudo manifestar la Relacion: y porque agora al presente los Officiales de Su Majestad van con el Señor Governador à los Reynos de España, y porque podria ser en el entretanto à el le sucediesse algun caso de muerte,

de lui rendre compte de ses découvertes, & de ce qu'il avoit appris des Naturels du Païs : que les maladies augmentant, ledit Seigneur, craignant de perdre ce qui lui restoit d'Hommes, fut contraint de s'embarquer avec eux pour retourner à l'Assomption; qu'il y arriva fort malade, & que peu de jours après les Officiers de Sa Majesté le firent prisonnier, comme il est connu de tout le monde, de sorte qu'il fut impossible au Déposant de lui faire part de sa Relation; que présentement les Officiers de Sa Majesté le conduisant en Espagne, & que pouvant arriver que par quelque accident, ou de mort ou d'une trop longue absence, & parcequ'on pourroit l'envoïer ailleurs, la connoissance de ses découvertes ne par-

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

ò ausencia, ò ir à otras partes, donde no pudiesse ser avisado, por donde se perdiesse la Relacion y avisos de la entrada y descubrimiento, que Su Majestad seria muy deservido, y al Señor Governador le vendria mucho daño y perdida, todo lo qual seria à su culpa y cargo; portanto y por el descargo de su conciencia, y por cumplir con el servicio de Dios y de Su Majestad, y del Señor Governador en su nombre, aora ante mi el Escrivano quiere hazer y hazia Relacion del dicho su descubrimiento, para dar aviso à Su Majestad del, y de la informacion y relacion que ovò de los Indios naturales; y que pedia y requeria à mi el dicho Escrivano, la tomasse, y la recibiesse: laqual dicha Relacion hizò en la forma siguiente.

vînt point jusqu'audit Seigneur, ce qui seroit pour le service de Sa Majesté & pour lui une grande perte & la cause d'un tort considérable, il a jugé nécessaire, tant pour la décharge de sa conscience, que pour remplir ses obligations envers Dieu, Sa Majesté, & ledit Seigneur Gouverneur, de faire pardevant moi, Ecrivain du Roi, le récit de ses découvertes, & par ce moïen informer Sa Majesté de tout ce qu'il a appris des Indiens naturels des Païs qu'il a parcourus, & il m'a requis dans les formes de recevoir sa Relation, laquelle est conçue en ces termes.

Dixò y declarò el dicho Capitan Hernando de Ribera que

Le susdit Capitaine Fernand de Ribera dit & déclara que

1545. RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

un pueblo dellos de hasta mil casas, a donde su Principal se llama *Camiré*, el qual le hizò buen recibimiento, del qual se informò de las Poblaciones de la Tierra a dentro; y por la Relacion, que aqui le dieron, dexando el Vergantin con doze hombres de guarda, y con una Guya, que llevò de los dichos Xarayes, passò adelante, y caminò tres jornadas hasta llegar à los pueblos y Tierra de una generacion de Indios, que se dizen *Urtueses*, laqual es buena Gente, y labradores à la manera de los Xarayes, y de aqui fue caminando por Tierra toda poblada, hasta ponerse en quinze grados menos dos tercios, yendo la via del Ueste.

laissant là son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, il marcha en avant pendant trois jours & arriva chez des Indiens nommés *Urtuesès*, Nation fort raisonnable & qui cultive la terre comme les Xarayes; qu'au-delà il traversa un Païs très peuplé, & marchant toujours à l'Ouest, il se trouva par les quinze dégrés de Latitude moins deux tiers.

Estando en estos pueblos de los Urtuezes y *Aburuñes*, vinieron alli otros muchos Indios principales de otros pueblos mas a dentro comarcanos à hablar con el, y traelle plumas à manera de las del Peru, y planchas

Tandis qu'il étoit chez les Urtuesez & chez les *Aburuñes*, plusieurs autres Indiens des Principaux de leurs Nations, & qu n'étoient pas éloignés, vinrent pour le voir & pour lui offrir des plumes semblables à celles

de metal *Chafalonia*, de los quales se informò, y tuvo platica y aviso de cada uno, particularmente de las Poblaciones y Gentes de adelante; y los dichos Indios en conformidad, sin discrepar, le dixeron que à diez jornadas de alli, à la vanda del Ues-Nor-Ueste, habitavan y tenian muy grandes Pueblos unas Mugeres, que tenian mucho metal blanco y amarillo, y que los assientos y servicios de sus casas eran todos del dicho metal, y tenian por su principal una Muger de la misma generacion, y que es gente de guerra, y temida de los Indios, y que antes de llegar à la generacion de las dichas Mugeres estava una generacion de los Indios, que es gente muy pequeña, con los quales, y con la generacion destos

1545. RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

du Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appellent *Chafalonia*. Il leur fit à tous en particulier beaucoup de questions, principalement sur les Nations & les Peuplades plus avancées dans le País, & tous unanimement lui dirent qu'à dix journées delà à l'Ouest & au Nord-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades uniquement occupées par des Femmes, dont les Bourgades étoient très considérables, & qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune; qu'on ne voïoit rien chez elles qui ne fût de l'un ou de l'autre; qu'elles avoient à leur tête une Femme de leur Nation; qu'elles étoient fort guerrieres & formidables à tous leurs Voisins; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très pe-

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

que informaron, pelean las dichas Mugeres, y les hazen guerra; y que en cierto tiempo del año se juntan con estos Indios comarcanos, y tienen con ellos su comunicacion carnal, y si las, que quedan preñadas, paren hijas, tienen se las consigo, y los hijos los crian hasta que dexan de mamar, y los embian à sus padres; y que de aquella parte de los Pueblos de las dichas Mugeres avia muy grandes poblaciones, y gente de Indios, que confinan con las dichas Mugeres, y que la relacion que toca à las dichas Mugeres, lo avian dicho sin preguntarselo; à lo que le señalaron està por de un lago de agua, muy grande, que los Indios nombraron la casa del sol; dizen que alli se encierra el sol; por manera que

tite Nation d'Indiens, auxquels, aussi-bien qu'à ceux qui lui parloient, elles faisoient souvent la guerre, & qu'en un certain tems de l'année elles faisoient venir des Hommes de cette petite Nation pour coucher avec elles; qu'elles gardoient les enfans qu'elles en avoient, jusqu'à ce qu'ils fussent sevrés, & qu'alors elles renvoïoient les Garçons à leurs Peres; qu'elles avoient pour Voisins, du même côté, de nombreuses Peuplades d'Indiens; que ceux qui leur avoient dit tout cela, l'avoient fait sans qu'on le leur demandât, & qu'ils leur avoient encore dit qu'à côté de leurs Habitations il y avoit un très grand Lac, que les Indiens appelloient la Maison du Soleil, parceque cet Astre s'y couche, & que c'étoit

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

entre las espaldas de santa Martha, y el dicho lago, habitan las dichas Mugeres à la vanda de Uesnorueste, y que adelante de las poblaciones, que estan passados los Pueblos de las Mugeres, ay otras muy grandes poblaciones de gentes, los quales son Negros, y, à lo que señalaron tienen barbas como aguileñas à manera de Moros.

Fueron preguntandos como sabian que eran Negros; y dixeron que por que los avian visto sus padres, y se lo dezian otras generaciones comarcanas à la dicha Tierra, y que eran gentes que andavan vestidas, y las casas y pueblos los tienen de piedra y tierra, y son muy grandes, y que es gente que posseen mucho metal blanco y amarillo en tanta cantidad, que no se sirven con otras co-

entre le derriere des Montagnes de Sainte Marthe, & le grand Lac qu'habitoient les susdites Femmes à l'Ouest-Nord-Ouest; & que plus avant il y avoit de grandes Peuplades de Negres, lesquels, sur le rapport qu'on leur en fit, ont la barbe pointue à la maniere des Mores.

On leur demanda d'où ils savoient que c'étoient des Négres, & ils répondirent que leurs Peres les avoient vus, & qu'ils l'avoient encore oui dire à d'autres Indiens qui en étoient voisins; qu'on leur avoit ajoûté que ces Negres étoient vêtus, que leurs maisons & leurs Bourgades, qui sont très grandes, étoient bâties de pierres & de terre; qu'ils ont du métal blanc & jaune en

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

ſas en ſus caſas, de veſijas, y ollas, y tinajas muy grandes, y todo lo demas. Y preguntò à los dichos Indios à que parte dimoravan los pueblos y habitacion de la dicha GenteNegra, y ſeñalaron que dimoravan al Norueſte, y que, ſi querian ir allà, en quinze jornadas llegarian à las Poblaciones vezinas y comarcanas à los pueblos de los dichos Negros; y à lo que le pareſce, ſegun y la parte donde ſegnalò, los dichos pueblos eſtan en doze grados à la vanda del Norueſte entre las Sierras de ſanta Martha y las del Marañon, y que es gente guerrera, y pelean con arcas y flechas. Aſſi miſmo ſeñalaron los dichos Indios, que des Oesnorueſte haſta el Norueſte quarta al Norte ay otras muchas Poblaciones y

ſi grande quantité, que tous leurs meubles en ſont, même les plus grands, comme marmites, &c. On leur demanda de quel côté habitoient ces Négres; & ils répondirent que c'étoit au Nord-Oueſt; que s'ils vouloient y aller, ils arriveroient en quinze jours aux premieres Bourgades, ce qui, joint à quelques indices qu'on leur donnoit, leur fit juger que ces Négres étoient par les douze dégrés au Nord-Oueſt entre les Montagnes de ſainte Marthe & celles du Marañon. On leur dit encore que ces Négres étoient fort guerriers, & que leurs armes ſont l'arc & la fleche; qu'en tirant de l'Oueſt-Nord-Oueſt au Nord-Oueſt-quart-de Nord, il y a beaucoup de grandes Peuplades d'In-

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

muy grandes de Indios, y pueblos tan grandes que en un dia no pueden atraversar de un cabo à otro, y que toda es gente que posseen mucho métal blanco y amarillo, y con ello se sirven en sus casas, y que toda es gente vestida, y para ir alla, podrian ir muy presto, y todo por tierra muy poblada; y que assimismo por la vanda del Ueste avia un lago de agua muy grande, y que no se parescia tierra de la una vanda à la otra, y à la ribera del dicho lago avia muy grandes Poblaciones de gentes vestidas, y que posseyan mucho metal, y que tenian piedras, de que trayen bordadas las ropas, y relumbravan mucho, las quales sacavan los Indios del dicho lago, y que tenian muy grandes pueblos, y toda era

diens, dont les Bourgades sont si longues, qu'on ne peut aller d'un bout à l'autre en un jour; que leurs Habitans n'ont point d'autres vaisselles que de métal blanc & jaune; qu'ils sont tous vêtus; que pour les aller trouver il n'y avoit pas loin, & que le Païs par où il falloit passer étoit très peuplé; que du côté de l'Ouest il y avoit un très grand Lac, dont on ne pouvoit pas voir en même tems les deux extrêmités, que ses bords étoient peuplés de Nations toutes vêtues, qui avoient aussi beaucoup de métal, & qu'ils tiroient du Lac des pierres très brillantes, dont ils bordoient leurs habits & leurs meubles; qu'ils cultivoient la terre, qu'ils en tiroient beaucoup de vivres, & nourris-

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

gente los de las dichas Poblaciones, labradores, y que tenian muy grandes mantenimientos, y criavan muchos Patos y otras aves, y que dende aqui donde se hallò, podia ir al dicho lago y Poblaciones del, à lo que le señalaron, en quinze jornadas, todo por tierra poblada, à donde avia mucho metal y buenos caminos en abaxando las aguas, que à la sazon estavan crescidas; que ellos les llevarian, pero que eran pocos Christianos, y los pueblos, por donde avian de passar, eran grandes, y de muchas gentes.

Assimismo dixo y declarò que le dixeron y informaron y señalaron à la vanda del Ueste quarta al Sud-Ueste, avia muy grandes Poblaciones que tenian las casas de tierra, y que era

soient une grande quantité de Volailles; que de l'endroit où ils étoient, on pouvoit arriver au Lac & aux premieres des Nations qui l'environnent, en quinze jours, & par des chemins très peuplés, & où l'on trouveroit par-tout beaucoup de métal; mais qu'il falloit attendre que les eaux, qui étoient alors fort hautes, fussent baissées; qu'ils s'offriroient bien à les conduire, mais qu'il leur paroissoit qu'ils étoient trop peu de Chrétiens pour entreprendre de passer au milieu de tant de Nations.

Le susdit Capitaine dit & déclara encore que ces mêmes Indiens l'informerent qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les maisons étoient de

buena gente veſtida y muy. rica, y que tenian mucho metal y criavan mucho ganado de ovejas muy grandes, con las quales ſe ſirven en ſus roças y labranças, y las cargan; y les preguntò ſi las dichas Poblaciones de los dichos Indios eſtavan muy lexos, y que le reſpondieron que haſta ir à ellos, era toda tierra poblada de muchas gentes, y que en poco tiempo podia llegar à ellas; y que entre las dichas Poblaciones ay otra gente de Chriſtianos, y avia grandes deſiertos de arenales, y no avia agua. Fueron preguntados como ſabian como avia Chriſtianos de aquella vanda de las dichas Poblaciones; y dixeron que en los tiempos paſſados, los Indios comarcanos de las dichas Poblaciones, avian oydo dezir

terre, & les Habitans riches & bien vêtus, de bon caractere, avoient beaucoup de métal & quantité de troupeaux de brebis fort grandes, dont ils ſe ſervoient pour défricher leurs terres & porter des fardeaux; qu'il demanda s'il y avoit bien du chemin à faire pour les aller trouver, & qu'ils répondirent que non, & que tout le Païs par où il falloit paſſer étoit peuplé, & qu'entre ces Peuplades il y avoit des Chrétiens, & de grands Déſerts de ſable, où l'on ne trouvoit point d'eau; qu'on leur demanda comment ils ſavoient qu'il y eût là des Chrétiens, & qu'ils répondirent qu'il y avoit déja quelque tems que les Indiens, qui confinoient avec les Peuplades dont ils par-

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

à los Naturales de los dichos pueblos que yendo los de su generacion por los dichos Desiertos, avian visto venir mucha gente vestida blanca con barbas, y trayan unos animales (segun señalaron eran cavallos) diziendo que venian en ellos Cavalleros, y que à causa de non aver agua les avian visto bolver, y que seavian muerto muchos dellos, y que los Indios de las dichas Poblaciones creyan que venia la dicha gente de aquella vanda de los Desiertos; y que assimismo les señalaron que à la vanda del Ueste quarta-al-Sudueste avia muy grandes Montañas y despoblado, y que los Indios lo havian provado à passar, por la noticia que dello terian que avia gentes de aquella vanda, y que no avian po-

loient, y avoient oui dire que plusieurs d'entr'eux voïageant dans ces Déserts avoient vu des Hommes blancs, vêtus, qui avoient de la barbe, & conduisoient des Animaux, (qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des chevaux) & sur lesquels quelques-uns étoient montés; que le manque d'eau les avoit obligés de retourner sur leurs pas, & que plusieurs même étoient morts de soif; que les Indiens de qui ils avoient appris tout cela, croïoient que ces Chrétiens venoient de l'Ouest. Ils dirent ensuite qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Montagnes & un Païs désert; que des Indiens, aïant eu connoissance qu'il y avoit de ce côté-là des Nations, vou-

dido

dido passar, pór que se morian de hambre y sed.

Fueron preguntados como lo sabian los de suso dichos; dixeron que entre todos los Indios de toda essa tierra se comunican, y sabian que era muy cierto, por que avian visto los dichos Christianos y cavallos, que venian por los dichos Desiertos, y que à la cayda de las dichas sierras, à la parte del Sud-Ueste avia muy grandes Poblaciones, y gente rica de mucho metal; y que los Indios que dezian lo suso dicho, dezian que tenian assimismo noticia que en la otra vanda, en el agua salada andavan Navios muy grandes. Fue preguntado si en las dichas Poblaciones ay, entre las gentes dellas, principales hombres,

lurent s'en éclaircir, mais que la faim & la soif les en avoient empêchés.

On leur demanda comment ils avoient été instruits de tout cela : ils dirent qu'entre tous les Indiens de ce Païs il y avoit beaucoup de communication, & qu'ils savoient certainement qu'on avoit vû les susdits Chrétiens avec leurs chevaux venir du côté du Désert dont ils ont parlé; qu'ils savoient de plus qu'à la chûte des susdites Montagnes, vers le Sud-Oüest, il y avoit des Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches & avoient beaucoup de métaux; que les mêmes Indiens qu'ils avoient déja cités, ajoûtoient que de l'autre côté des Montagnes on avoit vû de grands Navires qui navigeoient dans l'eau salée. On leur

1545.

RELATIO DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

1545. RELATION DE CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

que les mandan; dixeron que cada generacion y poblacion tiene solamente uno de la misma generacion, à quien todos obedeseen. Declarò que para saber la verdad de los dichos Indios, y saber si discrepavan en su declaracion, en todo un dia y una noche de cada uno por si los preguntò por diversas vias la dicha declaracion, en lo qual, tornando la à dezir y declarar, sin variar ni discrepar, se conformaron.

demanda si toutes ces Nations avoient des Chefs qui les commandassent; & ils répondirent que chaque Nation & chaque Peuplade avoit un Chef, à qui tous obéissoient. Il déclara que pour être mieux instruit de la vérité, il avoit interrogé chacun de ces Indiens en particulier, & avoit pris toutes les précautions nécessaires, pendant tout un jour & une nuit, pour voir s'ils ne se contrediroient point, & qu'il n'avoit trouvé aucune variété dans leur rapport.

Laqual Relacion de suso contenida el Capitan Hernando de Ribera dixo y declarò averla tomado y recebido con toda claridad, y sin fraude ni cautela, y porque à la dicha su Relacion se pueda dar y dè toda fé y credito, y no se pue-

Le Capitaine Fernand de Ribera, la lecture faite de cette Relation, dit & déclara qu'elle ne contenoit rien, qu'il n'eût appris clairement & sans aucune fraude des Indiens, aïant écrit avec la derniere exactitude tout ce qu'ils lui a-

da poner ni ponga ninguna duda en ello, ni en parte de esto, dixo que jurava, y jurò por Dios, y por Santa Maria, y por las palabras de los santos quatro Evangelios, donde corporalmente puso su mano derecha en un Libro Missal, que al presente en sus manos tenia el Reverendo Padre Francisco Gonzalez de Panyagua, abierto por parte do estavan scritos los santos Evangelios, y por la señal de la Cruz à tal como esta †, donde assimismo puso su mano derecha, que la Relacion, segun y de la forma y manera que la tiene dicha y declarada y de suso se contiene, le fue dada, dicha y declarada por los dichos Indios principales de la dicha tierra, y de otros hombres ancianos, à los qua-

voient dit, sans aucune altération & sans y rien ajoûter : & afin qu'on y pût donner une croïance entiere, il juroit sur le saint nom de Dieu, sur celui de la Sainte Vierge Marie, sur les quatre Evangiles, en mettant la main droite sur les endroits d'un Missel que le Révérend Pere François Gonzales de Panyagua lui présenta, & sur une Croix marquée de la maniere suivante †, sur laquelle il mit aussi la main droite, il assura de la même maniere & avec les mêmes formalités, que sa Relation ne contenoit rien qu'il n'eût appris des principaux Indiens & de plusieurs Anciens, en prenant toutes les précautions qu'il a marquées ; ajoûtant, pour une plus parfaite conviction, que des Indiens de quelques autres

1545.
Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

les con toda diligencia examinò y interrogò para saber dellos verdad y claridad de las cosas de la tierra à dentro; y que avida la dicha Relacion, assimismo le vinieron à ver otros Indios de otros pueblos, principalmente de un Pueblo, que se dize *Urutabere*, y de una jornada del se bolvio; que de todos los dichos Indios assimismo tomò aviso, y que todos se conformaron con la dicha Relacion clara y abiertamente; y sù cargo del dicho juramento declarò que en ello, ni en parte dello, no ovo, ni ay cosa ninguna ni acrescentada, ni fingida, salvo solamente la verdad de todo, que le fue dicho e informado, sin fraude ni cautela alguna.

Bourgades, & sur tout d'une, qui est fort grande & qu'on nomme *Urutaberé*, qu'il avoit interrogés sur le contenu de sa Relation, n'y avoient rien trouvé qui ne fût exactement vrai, ce qu'il déclara encore sous le même serment.

Otrosi dixo y declarò que les informaron los dichos Indios que el Rio *Yacareati* tiene un salto, que hazen unas grandes Sierras, y que lo que dicho tiene es la verdad, y que si ansi es, Dios le ayude, y si es al contrario, Dios se lo demande mal y

Il dit & déclara que les mêmes Indiens lui avoient dit que sur la Riviere *Acartati* il y avoit un grand Sault, formé par de hautes Montagnes; il fit encore cette déclaration sous les mêmes sermens, qu'il confirma en disant que Dieu le punisse

caramente en este mundo al cuerpo, y en el altro al anima, donde mas ha de durar, à la confession del dicho juramento dixò, si juro *Amen*; y pidiò y requiriò à mi el dicho Escrivano, selo diesse assi por fé y testimonio al dicho Señor Governador para en guarda de su derecho: siendo presentes por Testigos el dicho Reverendo Padre Panyagua, y Sebastian Valdiviesso, Camerero del dicho Señor Governador, y Gaspar de Horrigosa, y Juan de Hozes, vecinos de la Ciudad de Cordova; los quales todos lo firmaron assi de sus nombres; *Francisco Gonzales Panygua*, *Sebastian de Valdiviesso*, *Juan de Hozes*, *Hernando de Ribera*, *Gaspar de Hortigosa*. Ante mi, *Pero Fernandez*, Escrivano.

dans ce monde & dans l'autre, s'il avoit altéré la vérité en rien; puis il me requit, moi Ecrivain public, de lui donner acte de ce que dessus, pour lui servir de témoignage auprès du susdit Seigneur Gouverneur en faveur de son droit. Témoins, le susdit Révérend Pere Panyagua, Sébastien de Valdiviesso, Maître-d'Hôtel dudit Seigneur Gouverneur, Gaspar de Hortigosa & Jean de Hozez, Habitans de la Ville de Cordoue, lesquels signerent ainsi de leurs noms: *François Gonzales Panyagua*, *Sebastien de Valdiviesso*, *Jean de Hozès*, *Fernand de Ribera*, *Gaspar de Hortigosa*. Par-devant moi, *Pierre Fernandez*, Ecrivain.

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

CEDULE ROÏALE DE PHILIPPE V.

Adressée au Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou, & copiée sur l'Original inseré dans l'Ouvrage du P. Antoine Ruiz de Montoya, intitulé Conquista espiritual hecha por los Religiosos de la Compañia de Jesus, *imprimé à Madrid en 1639, avec Privilege.*

EL REY,

1633.
CEDULE R. DE PHILIPPE V.

CONDE de Chinchon, Pariente, de mi Consejo de Estado y Guerra, Gentilhombre de mi Camera, mi Virrey, Governador y Capitan general de las Provincias del Peru; à la Persona, o personas a cuyo cargo fuere su Govierno. Ben sabeis que por muchas Cedulas y Ordenanças mias, y de los Señores Reyes, mis Progenitores, se ha mandado que los Indios naturales de essas Provincias tengan y gozen entera libertad, y me sirvan como los demas Vassalos libres de estos mis Reynos; y assimismo sabeis que por repugnar a esto el servicio personal, en que en algunas partes los han tassado en vez de Tributo, que pagan, y deven pagar à sus Encomenderos, està ordenado y mandado apretada y repetidamente que cesse, y se quite del todo

el dicho servicio personal, y se hagan tassas de los dichos tributos, reduziendolos a dinero, Trigo; Maiz, Yuca, Gallinas, Pescado, ropa, algodon, grana, miel, ô otros Frutos, Legumbres y especies, que huviere; y comodamente se cogieren, pudieren pagar por los dichos Indios, segun el temple, calidad y naturaleza de las tierras, y lugares en que habitan, pues ninguna dexa de llevar los tales; que pueden ser estimables y de algun provecho para el uso, comercio y necessidades humanas; y porque sin embargo desto he sido informado, que en essas Provincias y en otras; duran todavia los dichos servicios personales, con graves daños y vexaciones de los Indios, pues los Encomenderos, con este titulo, los tienen y tratan como Esclavos, y aun peor, y no los dexan gozar de su libertad, ni acudir à sus sementeras, labranças y grangerias, trayendolos siempre ocupados en las suyas, con codicia desordenada, por cuya causa los dichos Indios, se huyen, enferman y mueren, y han venido en gran diminucion, y se acabaran del todo muy presto, si en ello no se provee de breve y eficaz remedio. Aviendose visto, en mi consejo real de las Indias, muchas Cartas, Relaciones y Memoriales, que sobre esto se han escrito y presentado por Personas zelosas del Servicio de Dios y mio, y del bien y conservacion de los dichos Indios, y lo que los Fiscales del dicho mi Consejo han pedido en differentes tiempos en esta razon, y consultandoseme lo que ha parecido convenir, he tenido por

1633.

CEDULE R. DE PHILIPPE V.

1633. bien de ordenar y mandar, como por la
CEDULE R. DE PHILIPPE V. presente ordeno y mando, que luego que esta recibais, trateis de alçar y quitar precisa è inviolablemente el dicho servicio personal, en qualquier parte y en qualquiera forma que estuviere, y se hallare entablado en essa Provincia, persuadiendo y dando a entender a los dichos Indios, y Encomenderos, que esto es lo que les està bien, y es lo que mas conviene; y disponiendo lo con mayor suavidad que fuere possible, os juntareis con el Arçobispo, Officiales reales, Prelados de las Religiones, y otras personas entendidas y desinteressadas de essa Provincia, y platicareis, y confeirireis en que frutos, cosas, y especies se pueden tassar y estimar comodamente los tributos de los dichos Indios, que correspondan y equivalgan al interes que justa y legitimamente les pudiere importar el dicho Servicio personal, si no excedieren del uso, exaccion y cobrança del; y hecha esta comutacion, hareis que se reparta a cada Indio lo que assi ha de dar y pagar en los dichos frutos, dinero y otras especies, haziendo nuevo padron dellos y de la dicha tassa en la forma que se ha referido, y que tengan entendido los Encomenderos que lo que esto montare, y no mas, han de poder llevar y cobrar de los dichos Indios, como se haze en el Peru, y en la Nueva España. Y esta tassa la aveis de hazer dentro de seis meses como esta Cedula recibieredes, y ponerla luego en execucion; salvo si hallaredes y se os ofrecieren tan grandes y inexcusables inconvenientes par-

ticulares, que aca no se tenga noticia y convenga dar me la primero que lo comenceis a executar y platicar, por que solo en este caso lo podreis suspender y sobreseer, avisandome luego dello, y de las cosas y motivos que a ello os huvieren obligado. Y si sucediere caso de vacar alguna encomienda de las assi tassadas en servicio personal, suspendereis el proveerla hasta que con efeto estè hecha la tassa; y el que la entrare à gozar, de nuevo la reciba con esse cargo, y sepa que se ha de contentar con los frutos y especies della: y de haver lo assi hecho y executado me avisareis en la primera ocasion y me embiareis la Relacion y padron de los dichos Indios, y nuevas Tassas, con apercibimiento, que de qualquier tardança, omission o dissimulacion que en esto huviere, me tendre por desservido, y demas de que se os hara cargo grave dello en la residencia que se os tomare; correran por el de vuestra conciencia los daños, agravios y menoscabos, que por esta causa recibieren los Indios; y se cobrara la satisfaccion dellos de vuestros bienes y hazienda: fecha en Madrid, à catorze de Abril de mil y seiscientos y treinta y tres años. YO EL REY.

1633.
CEDULE R. DE PHILIPPE V.

Por mandado del Rey; nuestro Señor,

D. FERNANDO RUYS DE CONTRERAS.

DECLARATION

De la sacrée Congrégation du saint Concile de Trente, sur la consécration & la prise de possession de Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de Paraguay : copiée sur l'Imprimé & légalisée.

1658.

DÉCLARAT. DU CONCILE DE TRENTE.

EPISCOPUS Civitatis, ut dicunt, de la Assumpta, Provinciæ Paraquariensis in Indiis Occidentalibus, possessionem Episcopatûs apprehendit, & se consecrari ab Episcopo Tucumanensi curavit, non præsentatis Litteris apostolicis, quæ tamen reverâ concessæ prius, & expeditæ fuerant, deque ipsâ concessione & expeditione præviis quibusdam informationibus aliqualiter constabat : consecratio autem ipsa ab unico prædicto Episcopo Tucumanensi, assistentibus duobus Canonicis, peracta fuit non adhibito Apostolico dispensationis indulto : quod tamen re ipsâ pridem concessum fuerat ; & sub aliquali hujus concessionis notitia, aut saltem præsumptione (quia videlicet Summus Pontifex sollicitus sit circa numerum Episcoporum dispensare cum Episcopis consecrandis per Indias) prænarrata consecratio habita

est : qua suppositâ facti serie quæsitum fuit : 1658.

Primò an prædicta possessio, non præsentatis Litteris apostolicis apprehensa, fuerit legitima? DÉCLARAT. DU CONCILE DE TRENTE.

Secundò an prænarrata consecratio, ut supra peracta, fuerit valida?

Sacra Congregatio Eminentissimorum Cardinalium Concilio Tridentino interpretando à Sede Apostolica præpositorum, die prima Septembris millesimi sexcentesimi quinquagesimi septimi respondit, ad primum non esse legitimam.

Eadem sacra Congregatio, die decima quinta Decembris millesimi sexcentesimi quinquagesimi septimi, re maturè discussâ secundum ea quæ proponuntur, respondit ad secundum, supradictam consecrationem Episcopi Paraquariensis, quantum spectat ad Sacramentum & impressionem caracteris, fuisse validam, quantum verò spectat ad licitam executionem Ordinis fuisse irritam & inanem, & Episcopum ita consecratum, & respectivè consecrantem indigere absolutione & dispensatione, quas illis esse concedendas eadem sacra Congregatio censuit, si sanctissimo Domino nostro placuerit.

Qui, die sextâ Februarii millesimi sexcentesimi quinquagesimi octavi, auditâ Relatione cum rationibus, paternâ benignitate, jussit absolutionem & dispensationem prædictis Episcopis concedi per Litteras apostolicas in formâ Brevis. F. Cardinalis PAULUTIUS, Præfectus. Loco † sigilli impressi armorum suæ Eminentiæ. Gratis etiam quoad scripturam.

1658. C. DE VECHIIS, Episcopus Clus, suarum Eminentiarum Secretarius.

DÉCLARAT. DU CONCILE DE TRENTE. Fidem facio per præsentes ego Notarius publicus infrà scriptus, qualiter presens copia fuit benè & fideliter extracta, & concordat cum suo vero originali (non vitiato, non cancellato, nec in aliquâ sui parte suspecto, sed omni prorsùs vitio & suspicione carente) cum quo fuit comprobata, ac de verbo ad verbum collationata, ideoque & ut præsenti copiæ in judicio & extra, plena & indubitata fides adhibeatur, hìc me súbscripsi, & meum quo utor in publicandis instrumentis signum aposui, Romæ, hâc die decimâ septimâ mensis Julii, anni millesimi sexcentesimi sexagesimi.

Ita est, JOANNES CAVALLERO Vicensis Diœcesis autoritate Apostolicâ Notarius publicus, in utroque Archivio Romanæ Curiæ descriptus.

Conservatoris Cameræ almæ urbis, Universis, & singulis præsentes visuris, lecturis, pariterque audituris, attestamur & fidem facimus supra dictum Dominum Joannem Cavallero de præmissis rogatum, fuisse & esse autoritate Apostolicâ Notarium publicum, qualem se facit authenticum, legalem & fide dignum, suisque scripturis & instrumentis semper in judicio & extra adhibitam fuisse, & ad præsens indubiam adhiberi fidem: in quorum fidem, &c. Datum Romæ in Palatio Curiæ nostræ Capitulinæ, die 17 mensis Julii anni 1660. J. B. VALLATUS. ALBERTUS, Secretarius.

TABLE DES MATIERES.

A

I

L

Fin de la Table des Matieres de ce Volume.

LISTE

DES PIEÇES JUSTIFICATIVES

De ce Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Histoire du Paraguay, par le R. P. de Charlevoix*. Cette Histoire m'a paru digne de la réputation que l'Auteur s'est acquise par les autres Ouvrages dont il a ci-devant enrichi le Public, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 22 Février 1756.

JAULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés, & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LE PERE CHARLEVOIX, Jésuite, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Histoire du Paraguay*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du

10 Avril 1725; qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le 25e jour du mois de Novembre l'an de grace 1754, & de notre Regne le quarantieme Par le Roi en son Conseil. PERRIN, avec paraphe

Je, soussigné, Pierre-François-Xavier de Charlevoix, Prêtre, Religieux de la Compagnie de Jesus, cede & transporte à présent & pour toujours le présent Privilége au Sieur Giffart & Compagnie, suivant nos conditions. Fait à Paris, ce 19 Décembre 1754. P. FR. XAVIER DE CHARLEVOIX.

Regiſtré, enſemble la ceſſion ci-derriere, ſur le Regiſtre XIII de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 460, Fol. 354, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 24 *Décembre* 1754.
DIDOT, Syndic.

De l'Imprimerie de DIDOT.